



Saint-Georges sur Loire

Roche-corbon

Tome 1 : Le Chef lieu



Par Robert Pezzani

*Saint-Georges-
sur-Loire*

Premier volume

Le chef-lieu





Relique de *Saint Georges*, propriété de l'Archimandrite Amfian Négro, prêtre de la paroisse Saint Martin le Miséricordieux de Tours célébrant ses offices dans la chapelle St *Georges* de Rochecorbon

SOMMAIRE premier volume

Avant-propos

Premier chapitre Pourquoi le patronyme de Saint Georges ?

Second chapitre Saint-Georges : une drôle de Paroisse.

Chapitre 3 L'église primitive de Saint-Georges, premier témoin de l'histoire de la paroisse.

Chapitre 4 L'église Saint-Georges. Son évolution à partir de l'an 1000.

Chapitre 5 Le vitrail du chœur, et les tableaux aujourd'hui disparus.

Chapitre 6 L'église : modifications à partir du XVIIe siècle.

Chapitre 7 Secteur A et B : La Salle-Saint-Georges.

Chapitre 8 Secteur A et B. Événements concernant le bord de Loire et Marmoutier.

Chapitre 9 Secteur A et B. Lieux et Résidences du quartier de Beau-regard.

Chapitre 10 Secteur A et B ; La Ravinière, La Vinetterie.

Chapitre 11 Secteur A et B ; le plateau : Mosny.

Chapitre 12 Secteur A et B ; le plateau : Rosnay, Chausson.

Chapitre 13 Conclusions.

Annexes

Conclusions premier volume

Avant-propos

« Connoissez-vous cette partie de la France qu'on a surnommée son jardin ? ce pays où on respire un air pur dans des plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve ? Si vous avez traversé dans les mois d'été la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi la Loire paisible avec enchantement, vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer entre les deux rives celle où vous choisirez votre demeure pour y oublier les hommes auprès d'un être aimé. Lorsqu'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les rians détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets, des coteaux jaunis par les vignes, ou blanchis par la fleur du cerisier, de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissans, des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée ; tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monumens, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitans industrieux. Rien ne leur a été inutile ; il semble que dans leur amour d'une si belle patrie... ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de son terrain, le plus léger grain de son sable. Vous voyez que cette vieille tour démolie n'est habitée que par les oiseaux hideux de la nuit, Non : au bruit de vos chevaux, la tête riante d'une jeune fille sort du lierre poudreux, blanchi sous la poussière de la grande route ; si vous gravissez un coteau hérissé de raisin, une petite fumée vous avertit tout à coup qu'une cheminée est à vos pieds ; c'est que le rocher même est habité, des familles de vigneron respirent dans ses profonds souterrains, abritées dans la nuit par la terre nourricière qu'elles cultivent laborieusement durant le jour ; l'encens de leur foyer semble retourner à cette mère qui l'alimente. Les bons Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent, et forts comme le sol puissant qu'ils fertilisent. On ne voit sur leur traits bruns ni la froide immobilité du Nord, ni la vivacité grimacière du Midi ; leur visage a comme leur caractère quelque chose de la candeur du vrai peuple de saint Louis, leur cheveux châtain sont encore longs et arrondis autour des oreilles comme les statues de pierre de nos vieux rois ; leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent ; le berceau de la langue est là, près du berceau de la monarchie.... »

Le Comte Alfred de Vigny **cinq-Mars**

Introduction

« En France, on dit que tout commence par la révolution et finit en chanson ». Ce n'est pas tout à fait vrai dans le cas qui nous intéresse ; Saint Georges. Lorsqu'on creuse on constate vite que cette assertion est critiquable. La France, la Touraine en particulier a une histoire qui remonte bien au-delà de 1789 ; nous y trouvons les fondations d'un patrimoine dont nous nous devons de découvrir la richesse même si tout cela s'est un peu perdu dans les brouillards du temps : ce retour sur le passé peut choquer à une époque où les mots clés sont « immigration, intégration, assimilation... » en oubliant, « histoire, racines, valeurs, chrétienté... » A l'inverse, la distance apportée par l'oubli du passé, puis par sa redécouverte permet de comprendre jusqu'à quel point, Saint-Georges est encore imprégné de son histoire. S'y plonger fut une vraie aventure, où chaque étape déclencha des découvertes surprenantes ; cette histoire était riche, si riche qu'il fallut répartir cette exploration sur plusieurs ouvrages ; un premier consacré au chef-lieu, que l'on peut aussi appeler le vallon, puis un second concernant les autres parties de la paroisse ; c'est-à-dire le quartier de Vaudasnières, des Armuseries.... des

bois de Saint-Georges. Un troisième portera sur Parçay-Meslay ; paroisse voisine dont l'histoire et le destin ont beaucoup de points communs.

Tout au long de notre parcours, nous retrouverons un fil rouge correspondant à la présence constante du clergé représenté soit par l'Église de Tours, soit par l'abbaye de Marmoutier. Ces deux pouvoirs locaux considérant l'endroit comme leur propriété et intervenant continuellement sur son devenir, fixant des choix qui nous ont laissé des traces parfaitement identifiables aujourd'hui. Nous retrouverons des points communs entre Saint-Georges et Parçay-Meslay, mais ce sera une autre histoire.

La Révolution Française en nationalisant les biens de l'église, en créant les communes puis en les restructurant va tout remettre à plat et définir pour ces paroisses des destins différents qui s'entremêlent ; on aurait pu imaginer pour chacune d'elles un avenir identique, ce qui ne fut pas le cas.

Le point d'entrée de cet ouvrage va consister à comprendre ce qu'était l'organisation, le fonctionnement avant 1789 et ensuite de décrypter l'évolution qu'en donneront les siècles ultérieurs.

Premier chapitre

Pourquoi le patronyme de Saint-Georges ?

Saint-Georges-sur-Loire

Si vous quittez Tours par la rive droite de la Loire, vous dirigeant vers Amboise, vous atteignez les faubourgs de Sainte-Radegonde dont Marmoutier marque la limite orientale. Puis continuant quelques centaines de mètres, peu d'indices vous indiquent que vous êtes arrivés. Si vous n'y prenez pas garde, vous risquez d'échapper à quelque chose qui mérite d'être connu et apprécié ; cet endroit s'appelle « Saint-Georges ». Sa façade sur la Loire est plutôt discrète et pourtant elle s'enorgueillit de superbes demeures bourgeoises qui s'accrochent au coteau et cherchent à bénéficier d'une perspective sur le fleuve si proche. Mais avec les années, les arbres côtiers, à la croissance sauvage et démesurée ont créé un écran aux regards. Mais arrêtons-nous ici pour découvrir un coin de Touraine qu'il faut reconnaître autant pour ses paysages, son climat mais aussi pour son histoire pourtant oubliée. Oui son histoire est oubliée, le temps et l'homme ont fait leur œuvre ; peu d'anciens se souviennent et les événements ont maltraité Saint-Georges. C'était autrefois une paroisse dépendant de l'évêché de Tours, En 1790, cette paroisse est dotée du statut de Commune, la Révolution tenta même d'en modifier le patronyme, voulant effacer sa référence religieuse et proposant « Georges –du-Petit-Rocher ». Pire, le 2 Février 1808, le gouvernement impérial restructure les découpages communaux, supprime les com-



Figure 1. La rive Nord de la Loire en 1619. Cette portion de carte décrit, au voisinage de Saint-Georges un environnement que nous découvrirons plus tard

munes éclatées : divisé en trois territoires non contigus Saint-Georges est partiellement démantelé et sera principalement fusionné avec Rochecorbon. Il en est de même pour la paroisse. Son église perd

son statut d'église paroissiale au profit de celle de Rochecorbon. On ne se fait plus enterrer localement, mais au chef-lieu de Rochecorbon.

Un village, dont le cimetière se ferme, perd sa mémoire, perd son âme, oublie son histoire et s'évanouit dans une perception brumeuse : il devient banal. Mais Saint-Georges n'est pas devenu banal, ou du moins pas encore ; si les hommes ne sont plus là, beaucoup de vestiges demeurent et nous interrogent ; encore faut-il les voir, les identifier. C'est l'objet de cet ouvrage. Le démantèlement de la commune, en supprimant sa mairie, égara beaucoup d'archives locales et obscurcit la mémoire historique. Rares sont les études qui ont cherché à en recenser, raconter ou décrire le patrimoine. On trouve, parfois le témoignage de voyageurs égarés dans le vallon, qui, suite à leur passage ont laissé quelques lignes sur leurs observations curieuses, le récit de quelques-uns sur la présence de leurs ancêtres, mais pas d'ouvrages consacrés à l'histoire du lieu. C'est un peu la mission de ces pages ; une mission ambitieuse, exigeant de tout découvrir, de tout interpréter pour que cet écrin de Touraine retrouve sa place. Cette tentative de « réhabilitation » n'est pas sans risque, et peut se prêter à des erreurs et bien sûr laisser des lacunes. C'est le danger de ce type d'entreprise, mais ce n'est pas une excuse pour ne pas l'entreprendre.

Première mention du nom d'église « Saint-Georges » 1163-1177

Le nom de Saint-Georges n'est attesté qu'assez tardivement et ne semble apparaître qu'au XII^e siècle ; « *une chartre sans date, du temps de l'abbé Daniel qu'on rencontre de 1163 à 1177, nous montre un certain Geoffroy Boceau [Bocelli], époux de Laetitia et père d'Hugues et Gerbert, prenant l'habit religieux à la Merci-Dieu¹, et donnant à ce monastère cinq sous de rente à **Saint-Georges au-dessus de Marmoutier**...* »² ; ces dates infirment l'affirmation rapportée par Robert Ranjard et retenant l'année 1256 comme première mention de cette église ; il est vrai pourtant qu'il faut attendre pratiquement cent ans plus tard, en 1256, pour qu'une charte de Marmoutier confirme ce patronyme en mentionnant la « Parochia S. Georgii », puis plus tard « Parochia S. Georgii super Ligerium » (d'après un cartulaire de l'Archevêché de Tours), ensuite, « Saint- Georges-sur-Loire-lez-Marmoutier », en 1536, et, pendant la Révolution en 1793, « Georges du Petit Rocher ».

Ces dates ne sont pas en cohérence avec le patrimoine local et les preuves d'une sédentarisation précoce. On trouva des restes de maçonneries gallo-romaines, des sarcophages Mérovingiens témoignant d'une concentration humaine significative, précédant de plus de cinq cents ans l'apparition de l'appellation « Saint-Georges ». Cette constatation pose question est suggère une énigme non élucidée. On peut penser que, précédemment, l'endroit portait un autre nom, et que des événements majeurs ont suscité ce changement de patronyme. Nous découvrirons plus loin qu'on utilisait aussi le nom de « La Salle ». Il n'existe pas de preuve d'un changement tardif de nom de cette paroisse, seules des présomptions permettent d'imaginer une explication.

« Saint-Georges » aux portes de Marmoutier

Si en 1536, la mention « St Georges-sur-Loire-lez-Marmoutier » apparaît, c'est qu'effectivement, la paroisse s'étend jusqu'aux murs de l'abbaye.

Bornes entre les fiefs de Marmoutier et de la Salle (Alias Saint-Georges)

« Dans le bout du clos du Grand-Beauregard, du côté d'abas³, à quelques toises du mur qui est au midi et de la porte chatière, dans un petit espace de terre, où sont plantés ce qu'on appelle communément gravanches ou ploms, se trouve enfoncée en terre, à environ un pied, un pied et demi, une pierre qui sert de borne de séparation des fiefs de Marmoutier et de la Salle.... »

¹ La Merci-Dieu est une ancienne abbaye cistercienne du Moyen Âge bâtie à La Roche-Posay en 1151

² Mémoire SAT T38, 1894 « contient le Cartulaire de l'archevêché de Tours » page 315, note 1

³ « Abas » signifiait en Touraine, la direction du Sud-Ouest. « Abas » a la signification d'« aval », donc la direction d'aval de la Loire, qui à partir d'Orléans coule vers le Sud-Ouest.

Cette pierre a été trouvée et découverte au mois de Décembre 1763 par des gens qui otoient la terre de cet endroit.⁴ »

Le territoire de Saint-Georges, flanquant un voisin aussi puissant ne pouvait qu'être influencé par les événements importants que connaissait l'abbaye. Nous en rappellerons quelques-uns.

Renaissance de Marmoutier

Le IX^e siècle est marqué par les invasions normandes répétitives, sources de pillages et destructions. La restauration monastique et les travaux qui l'accompagnent sont l'œuvre de la famille comtale de Blois. En l'espace de cent cinquante années, Marmoutier allait devenir l'une des plus puissantes abbayes : vers le milieu du XII^e siècle, elle exerçait son influence sur la plus grande partie de la moitié nord de la France, et au-delà des frontières jusqu'en Angleterre.⁵ À cet égard, il convient de souligner qu'elle bénéficia de puissants concours : c'est ainsi que Guillaume le Conquérant « fit le dortoir » et que son épouse Mathilde offrit le « réfectoire ». En sus de Guillaume le Conquérant, Marmoutier sera courtoisé par les grands de l'époque : Foulque Nerra, comte d'Anjou, Eudes II, comte de Blois, Philippe Auguste....

Le point d'orgue de cette rénovation sera la venue du pape Urbain II qui présida les cérémonies de la consécration de l'église abbatiale à la sainte Trinité, à la Vierge, aux saints apôtres Pierre et Paul et St Martin. Ce séjour à Marmoutier, en 1096 s'inscrivait dans la campagne papale prêchant la Première Croisade.

Urbain II est un pape d'origine Champenoise.

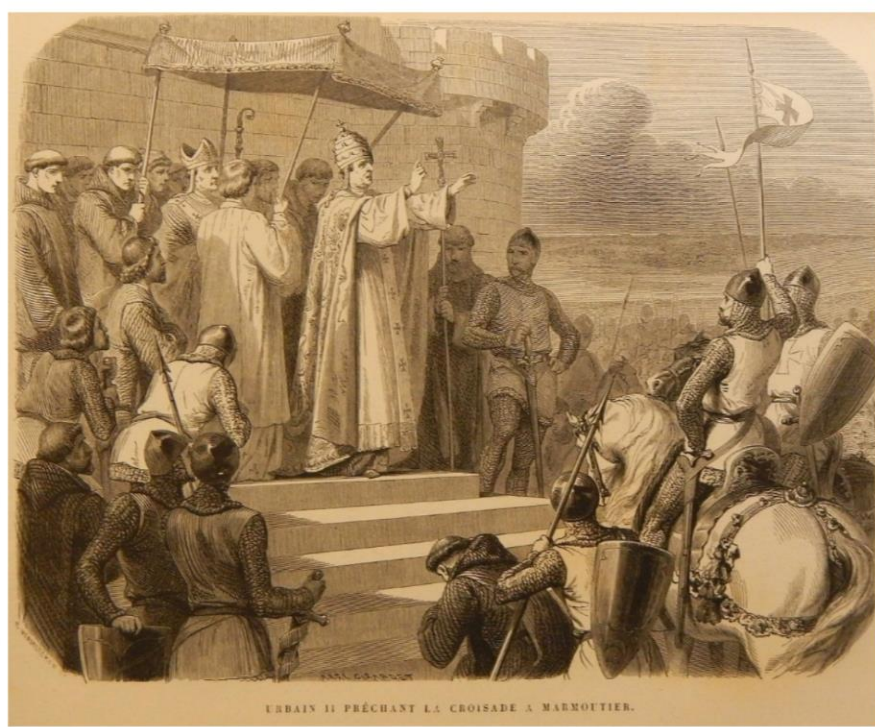


Figure 2 Le Pape Urbain II prêchant la croisade à Marmoutier en Mars 1096

En 1095, il organise le Concile de Clermont où il lancera l'appel à la première croisade le 27 novembre. Lorsqu'il visite Marmoutier, quelques mois plus tard, le 10 mars 1096, Urbain II, renouvelle son appel de sauver les Lieux Saints de l'emprise des Infidèles (figure 2). il promet le pardon de leurs péchés aux chevaliers qui iraient porter secours

⁴ Extrait du BSAT 1911, T18 page 129

⁵ Source « L'Abbaye de Marmoutier » par Charles Lelong CLD, 1989

aux chrétiens d'Orient. A la prière du pape, certains seigneurs de Touraine, dont Robert des Roches⁶, dotèrent l'abbaye et lui promirent conseil et protection. Parmi les chevaliers qui revêtirent les insignes de la Croisade se trouvait Hugues I de Chaumont (cousin de Robert des Roches), qui lui confia son fief d'Amboise, et laissa le donjon d'Amboise sous sa garde. En 1096, suite sans doute à la demande du pape Urbain II, Robert des Roches donna à l'Abbaye de Marmoutier une île située face à cette abbaye.⁷

*Le départ de la croisade est fixé au 15 août 1096. Son message soulève un enthousiasme considérable. Le petit peuple réagit en grand nombre, à l'appel de Pierre l'Ermite qui lance son fameux « Dieu le veut ». Cette 1ère expédition est anticipée par le départ de **15.000 paysans, femmes et enfants** : exaltés par des prédicateurs itinérants ou subjugués par des ermites fanatiques. Le premier aout ils sont à Constantinople, ils franchissent le Bosphore et dès le 10 Aout, 12.000 de ces pèlerins sont massacrés par les Turcs.*

Jérusalem sera prise par Godefroy de Bouillon le 15 Juillet 1099 ; quelques jours avant la mort d'Urbain II.

Les croisades ne furent jamais une guerre de religion, on ne savait rien de l'Islam, des Musulmans et de Mahomet ; on les appelait « Païens » « Infidèles », « mécréants », mais les croisades vont revivifier l'esprit du djihad : celui-ci dont le but est universel « combattre les non-musulmans jusqu'à la soumission de la terre entière à Allah », on ne peut comparer le djihad avec la croisade dont le but premier était la délivrance du Saint-Sépulcre.

Les croisades

Il y aura huit croisades qui s'étaleront successivement de 1096 à 1270 en se terminant par la mort de St Louis à Tunis. Suivra le départ du dernier templier de Terre-Sainte le 3 aout 1291. Durant presque deux cents ans, toute la chrétienté s'investira dans cette quête. La Touraine y participe, Foulque V⁸, comte d'Anjou et de Tours (1109-1129) deviendra roi de Jérusalem de 1131 à 1143. C'est son père, Foulque le Réchin, qui avait rasé le donjon dressé en 1093 sans autorisation sur le coteau de Rochecorbon par Thibault des Roches, petit fils de Corbon premier seigneur du lieu.

La croisade n'éteint pas les rivalités locales : la province de Touraine ainsi que celles du Maine et de l'Anjou seront l'enjeu de confrontations permanentes entre Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste. Les deux monarques signeront une trêve afin de pouvoir partir en croisade. Lors de l'entrevue de Gisors en janvier 1188, ils décident de suspendre leur confrontation ; l'arrêt des hostilités ne sera pas immédiat car en 1189, le château de Rochecorbon fut pris d'assaut en trois jours par Richard Cœur de Lion. Il faudra attendre le 4 Juillet 1190 pour que les deux souverains commencent à remplir leur engagement de partir en croisade. Mais la guerre reprendra, n'oublions pas la bataille de Fréteval (5 juillet 1194)⁹, proche de Vendôme où Philippe Auguste perdit ses archives et ses trésors : certains imaginèrent qu'une partie de ce trésor fut caché dans les environs de Voligny à Rochecorbon !

Saint Georges et les croisades

Comment pouvoir imaginer que dans un tel contexte les voisins de Marmoutier ne se sentent pas solidaires pour délivrer ou conserver Jérusalem et le tombeau du Christ. La première croisade avait démarré par une expédition populaire. Sur la route de la Terre-Sainte, ce fut un vrai carnage, et le basileus¹⁰ de Constantinople Alexis I^{er} Comnène¹¹ fait tailler dans ses manteaux de pourpre des croix rouges qu'il fait distribuer aux pèlerins afin qu'ils puissent être identifiés et traverser l'empire byzantin sans encombre. Cette croix, dite, de « Saint Georges », justifiera l'appellation de « croisés » et de « croisade » : elle deviendra le symbole de l'Angleterre et sera reprise par les Templiers.

⁶ Fils de Thibault des Roches arrière-petit-fils de Corbon

⁷ Suivant Blondel ; Monographie de Rochecorbon. Cette estimation paraît un peu précocée.

⁸ Petit fils de Foulque Nerra, ce dernier fit trois fois le pèlerinage de Jérusalem.

⁹ La légende rapporte qu'une partie de ce trésor aurait été enterré vers Voligny à Rochecorbon.

¹⁰ Titre des empereurs Byzantins

¹¹ Empereur byzantin du 1er avril 1081 au 15 août 1118



Figure 3 Templiers sortant de la ville d'Antioche (fresque de la chapelle templière de Cres-sac-Dognon : Poitou)

Vers 1120, l'archevêque Baudri de Dol rédige une histoire de cette Croisade ; dans ce récit, il raconte comment, en 1098, lors du siège d'Antioche contre les infidèles, saint Georges (soldat martyr au IV^e siècle) donna la victoire aux Chrétiens en apparaissant à la tête d'une armée céleste montée sur des chevaux blancs et portant des bannières blanches. La dévotion pour ce Saint atteindra une ferveur considérable, et le nombre d'églises qui lui seront consacrés se multipliera.

Saint Georges, Martyr

Au IV^e siècle, tous les sujets de l'empereur Dioclétien sont instamment invités à offrir des sacrifices aux dieux de l'empire. Cet ordre est tout spécialement appliqué aux militaires, car il est le signe de leur fidélité aux ordres impériaux.

A Lydda, en Palestine, un officier, originaire de Cappadoce, refuse. Il est exécuté pour refus d'obéissance. On le fait couper en morceaux, jeter dans un puits, avaler du plomb fondu, brûler dans un taureau de bronze chauffé à blanc, donner en nourriture à des oiseaux de proie.

Chaque fois, saint Georges ressuscite et en profite pour multiplier les miracles.

A ces fioritures morbides, s'ajoute au XI^e siècle, la légende de la lutte victorieuse de saint Georges contre un dragon malveillant qui symbolise le démon. Ce dont on est sûr, c'est qu'au IV^e siècle, l'empereur Constantin lui fait édifier une église à Constantinople. Cent ans après, on en compte une quarantaine en Égypte. On les voit s'élever aussi en Gaule, à Ravenne, en Germanie.

En France, 81 localités se sont placées sous sa protection et portent son nom. On ne compte pas avec précision le millier d'églises dont il est le titulaire. Il est le patron céleste de l'Angleterre et de l'Éthiopie. Il figure sur les armoiries de la Russie.

On a voulu nier son existence. L'absence de précisions ne fait pas disparaître la mémoire de ce martyr de Palestine...¹² Son culte est resté vivace en Grèce et en Russie. Les croisades contribuèrent à le diffuser en Occident, où Georges devint un des saints patrons des croisés, de Gênes, Venise et Barcelone, puis celui de l'ordre Teutonique et le saint national de l'Angleterre. En outre, saint Georges est, dans toute la chrétienté, le patron des chevaliers.

Fête le 23 Avril

Émergence de Saint-Georges-lez-Marmoutier

¹² D'après « <http://nominis.cef.fr/contenus/saint/1024/Saint-Georges.html> »

On peut comprendre que l'engouement général pour saint Georges, que l'implication de Marmoutier et de la Touraine pour les croisades, justifient la consécration à ce Saint d'une église proche de l'abbaye, et peut expliquer l'apparition tardive du patronyme de l'église que nous connaissons ! Le nom de l'église a ensuite baptisé la paroisse, puis le hameau qui lui est rattaché et ce nom s'est imposé en remplacement d'une dénomination plus ancienne.

Ce scénario tout à fait crédible peut être renforcé par quelques évidences dont les plus significatives se trouvent dans la chapelle. Son abside fut fortement remaniée au XII^e siècle. Au XIII^e la voute du chœur fut décorée de peintures : sur le côté Nord, on peut voir une scène comportant des cavaliers. C'est une représentation de combats impliquant des croisés, peut-être des templiers ; hypothèse que justifie la tenue blanche de beaucoup des participants. (Les templiers étaient des cavaliers portant une chasuble blanche ornée de la croix rouge de Saint Georges). Un des personnages est nimbé d'une auréole¹³ ; il représente probablement Saint Georges apparaissant auprès des croisés pour les soutenir lors de leurs combats contre des infidèles. D'autres combattants portent le casque pointu typique des



Figure 4. Église Saint-Georges, Rochecorbon ; scène de bataille semblant représenter des templiers ou des croisés à cheval ; le personnage nimbé d'une auréole étant St Georges.

croisés (avec protection nasale et à protège-nuque en maille de fer) identique à celui que l'on voit sur des représentations de Foulque Nerra. Nous reviendrons plus tard sur cette peinture et son interprétation.

Une surprenante découverte

En explorant les bulletins de la Société Archéologique de Touraine, on peut trouver dans le tome XI de 1897, en page 435 le rapport suivant décrivant une fresque aujourd'hui disparue :

« Le capitaine Bonnery entretient ensuite la "Société d'une excursion qu'il a faite à Saint-Georges-sur-Loire. Dans la chapelle de Saint-Georges, qui date des dernières années

¹³ Certains ont avancé que ce personnage auréolé serait St Louis ; cette assertion est peu probable dans une chapelle dédiée à St Georges ; ce personnage ne peut être que St Georges. Cette scène est probablement une reproduction de la victoire de Montgisard du 25 novembre 1177 par Baudouin IV sur Saladin.

du XI^e siècle, se trouvent ... une peinture à fresque du XIV^e siècle, à la voûte du sanctuaire, représentant le Père Éternel et les quatre Évangélistes¹⁴. Une autre fresque, aujourd'hui détruite, et datant de la fin du XII^e siècle, existait derrière l'autel. M. Bonnery en communique une reproduction faite par Al. Jean Hardion en 1890 ; la scène représente l'adoubement d'un chevalier. M. Bonnery pense qu'il faut y voir Arthur de Bretagne armant chevalier Geoffroy de Brenne, seigneur de Rochecorbon. M. le Président [l'abbé L. Bosseboeuf] ne croit pas pouvoir admettre cette interprétation; selon lui, cette peinture représentait simplement la cérémonie de l'armement des chevaliers, dont saint Georges était le saint patron. »



Figure 5. Derrière le parement de pierre de l'autel est enfouie une fresque représentant un adoubement d'un chevalier... par Saint Georges !

Est-ce que cette fresque est totalement perdue, où serait enfouie sous des badigeons ou autres enduits ? L'examen du revêtement intérieur de ce mur oriental de la chapelle, à l'arrière de l'autel laisse penser que cette paroi fut recouverte d'un parement de pierre reproduisant des blocs de tu-feau ; ce parement d'une épaisseur voisine d'un centimètre paraît avoir été plaqué sur le mur original. La question se pose de savoir si la fresque qui existait a été seulement enfouie ou détruite avant ces travaux ; un autel fut dressé s'appuyant contre ce mur.

Seules des investigations conduites par un expert peuvent permettre de statuer.

Peut-on retrouver le dessin dressé en 1890 ? Jusqu'à ce jour, malheureusement cette esquisse reste introuvable, et les Responsables de la Société Archéologique de Touraine (SAT) n'en retrouvent pas trace dans leurs archives. Au-delà de cette frustration, l'information est d'importance :

- elle confirme qu'au XII^e siècle, la chapelle était déjà consacrée à St Georges.
- Cette datation au XII^e Siècle la positionne durant la première croisade.
- L'idée que la venue du pape Urbain II, prêchant cette croisade soit à l'origine de la consécration de cette paroisse à St Georges s'en trouve renforcée.

Dans un texte publié en 1908 dans « Page oubliées, Légendes et traditions » Gaston Bonnery, donne quelques détails sur cette peinture murale dans le chevet du chœur ; son interprétation est pleine d'intérêt. Nous la reproduisons ci-dessous

« Une autre peinture murale recouvrait naguère le mur du chevet, elle a disparu lors des travaux de restauration. On y discernait aisément un groupe de cinq soldats, dont le casque en tête se termine en pointe aiguë portant en avant un nasal. C'est le casque normand que les Francs venaient d'adopter, abandonnant l'armure de tête des Légions Romaines. Une calotte de laine protégeait la tête afin d'amortir les coups trop violents des haches d'armes et des masses. Ce n'est, en effet, qu'au XIII^e siècle que le heaume apparaît et entre dans la composition de l'armure des chevaliers.

¹⁴ Cette fresque, bien que fortement endommagée est toujours présente ; voir chapitre sur la chapelle st Georges

Ce nasal rappelle ces deux vers de Basselin¹⁵ :

« Il vaut mieux cacher son nez dans un grand verre

• Il est mieux assuré qu'en un casque de guerre. »

Quels étaient ces guerriers ?

Un seigneur Suzerain dont le harnais de guerre était recouvert d'un blason de gueules à trois têtes de léopard, donnant une accolade du plat de l'épée à l'un de ses vassaux. C'est ainsi que se faisait la cérémonie de « l'investiture ».

Dans celle-ci on pouvait reconnaître Arthur de Bretagne, qui venait d'être proclamé Roi d'Angleterre dans la Basilique de Saint-Martin à Tours. Or ce prince succédait à son oncle Richard Cœur de Lion, tué si malheureusement le 6 avril 1199, au siège de Chalus.

Arthur de Bretagne comme comte de Touraine, élevait par cette investiture Geoffroy de Brenne, seigneur de Rochecorbon, un des plus puissants seigneurs du royaume à la dignité de Sénéchal des trois provinces d'Anjou, Maine et Touraine.

Le récit des événements de cette époque nous conduirait inutilement à travers de longs et languissants détails d'actions militaires, parfois l'armistice succédait à des opérations entreprises sous le prétexte de quelque offense réelle ou imaginaire, et nous voyons souvent les troupes royales de Philippe-Auguste se heurter aux archers anglais »

La vigne du pape sur le territoire de Saint-Georges.

Cette venue du pape à quelques centaines de mètres du bourg marqua les esprits. Une vigne locale porte le nom de « Vigne du Pape ». Lorsqu'on fouille un peu les archives, on constate qu'au XIV^e ou XV^e siècle l'appellation « vigne du Saint-Père » existait dans le voisinage. On peut penser que, sous la



Figure 6. A l'arrière de la chapelle sur le coteau, existe toujours la vigne dite « du Pape », propriété d'Alain Bertrand.

Révolution, à une époque où le patronyme de « Saint-Georges » était devenu indésirable, au profit de « Georges-du-Petit-Rocher » l'utilisation, de « vigne du pape » au dépend de « Saint-Père » pouvait

¹⁵ Poète 1403-1470 populaire normand (1403-1470) célèbre par ses chansons à boire)

paraître plus appropriée. Nous resterons convaincus que choix d'appellation de cette vigne date de cette période et s'inscrit dans un rapprochement séculaire entre Saint-Georges et Marmoutier, rapprochement qui ne manque pas de multiples évidences que nous ne manquerons pas de signaler dans les pages à venir. On raconte que le vin de Saint-Georges, fruit de cette vigne fut retenu pour être consacré par Urbain II lors des offices qu'il présida à Marmoutier en 1096. Même si cette affirmation est parfois contestée, il est certain que le vin de ce bord de Loire mérite cet honneur !

La Salle-Saint-Georges

Si le nom de « Saint-Georges » apparaît tardivement, un autre nom est aussi cité : on parle de « **la Salle** ». Plusieurs périodes y font référence, mais ces dates ne sont pas suffisamment anciennes pour que l'on puisse affirmer que l'appellation « *la Salle* » ait précédé le nom de « *Saint-Georges* »

- « La Terre-d 'Enfer », en 1411
- « Hôtel Noble de la Salle », en 1659.
- La Salle Saint-Georges.

Le nom de « Salle » avait autrefois une signification différente de celle d'aujourd'hui. Le dictionnaire Littré « *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois, ou Glossaire de la langue françoise* » lui attribue le sens de « *Palais, hôtel* » d'autres le traduisent par « *château* » et « *Salle d'enfer* » par « *Château du bas* » et « *Terre d'enfer* » par « *terre d'en bas* »

Nous avons déjà abordé cette appellation à propos des limites entre Marmoutier et Saint-Georges. Et force est de constater que « la Salle » a, localement, deux significations distinctes :

- une construction que nous appellerons « *maison seigneuriale* » (c'est ce que sous-entend le nom « *Hôtel Noble de la Salle* »)
- un territoire qui semble couvrir au moins, les terres et constructions au sud du coteau, et le vallon au bas de la Vinetterie et peut être de toute la paroisse.

Nous reviendrons dans le chapitre suivant sur l'importance de ce découpage.

Autres interprétations

Sans vouloir rejeter ce qui vient d'être dit, on peut imaginer un autre scénario. Le sous-sol du plateau de Saint-Georges, à l'arrière de Beauregard est creusé de mille galeries, caves, carrières... favorisant un habitat fortement troglodytique, et cela même pour les demeures les plus bourgeoises... C'est ce que nous retrouverons pour la Seigneurie de la Salle elle-même. Cette situation a répandu l'idée, qu'il était possible de venir se réfugier dans ces cavités lors d'agressions extérieures ; qu'il y avait des salles suffisamment grandes pour y séjourner longtemps et rejoindre Marmoutier. La présence d'une rivière souterraine facilitait la survie des occupants ainsi que des tunnels-galeries conçues pour interconnecter un réseau... Si on en croit l'histoire de Marmoutier écrite par Dom Edmond Martène¹⁶, ces cavités servirent de refuge lors de l'agression par les Normands vers 913.

« Rollon autre chef des Normands, vint de nouveau ravager la France : il envoya une partie de ses troupes à Tours, mais ayant été arrêtés par un débordement du Cher et de la Loire, ces pirates déchargèrent leur fureur sur l'abbaye de Marmoutier. Ils en ruinèrent les édifices de fond en comble, et massacrèrent cent seize religieux, dont la mort fut précieuse devant Dieu. Celui qui éprouva le plus leur cruauté fut l'abbé Héberne. Il s'était retiré dans un lieu secret, aussi bien que vingt-quatre religieux qui s'étaient cachés dans des cavernes. Mais ayant été découvert, ils se saisirent de sa personne et lui firent subir de cruels tourments pour l'obliger à déclarer l'endroit où était caché le trésor de l'église, et les grottes où s'étaient réfugiés ses disciples. Mais il soutint la violence des supplices avec une constance indicible, et

¹⁶ MSAT 18T4 T24 ; histoire de Marmoutier

ne découvrit rien. Les ennemis s'étant retirés, les chanoines de Saint-Martin vinrent consoler leurs confrères de Marmoutier, les emmenèrent chez eux à Tours.... »

Pourquoi ne pas comprendre que la dénomination « Salle d'Enfer » désignait un souterrain-refuge ? Cette organisation n'avait rien d'exceptionnelle et était fréquente au moyen-Âge¹⁷. À quelques pas de Saint-Georges, existe, à Vauvert, à Rochecorbon un lieu-dit appelé « *les Forts* ». C'est un ensemble de cavités troglodytiques présentant toutes les caractéristiques d'une architecture de défense permettant aux populations de s'y cacher en cas de danger. On peut penser qu'un système similaire existait à Saint-Georges, système baptisé « *La salle d'enfer* », le mot Enfer soulignant son caractère souterrain.

Malheureusement cela ne fournit pas d'information sur le nom qui précéda ; en conséquence, une partie de l'histoire locale reste un mystère. Mais on peut imaginer que d'anciens documents, des chartres se rapportant à ce coin de Touraine en parlent, mais qu'on n'ait jamais pu l'identifier car le nom du lieu a changé. Il est vrai qu'il n'y a rien de plus frustrant que de ne pas pouvoir mettre un nom sur quelque chose d'important ; peut-être faudrait-il en inventer un ! Espérons que la relecture d'archives permette, un jour, de nous éclairer sur ce sujet. Il faut rapprocher ce manque de connaissance d'une interrogation similaire concernant « *l'escalier des anglais* »... Il est étonnant de reconnaître le peu d'information qui nous est parvenu, alors que leur existence ne peut être contestée à la vue des vestiges qui ont survécu. Leur examen nous interroge et nous laisse sans réponse. D'autres scénarii sont crédibles ; Saint-Georges ne se distingua pas en tant que concentration urbaine, mais plutôt comme lieu de résidence de notables fortunés. On peut imaginer qu'il en fut toujours ainsi : tout commença, probablement, par l'installation d'une « villa » gallo-romaine¹⁸.

¹⁷ Voir « Souterrains et refuges de Touraine » par J.Mahefert et J&L Triolet

¹⁸ Rappelons que l'Abbaye de Marmoutier s'est installée en lieu et place d'une villa gallo-romaine ; voir les travaux de Charles Lelong.

Second chapitre

Saint-Georges : une drôle de Paroisse

La « Holding » de la paroisse de Saint-Georges

Avant la révolution l'organisation de cette paroisse peut nous paraître aujourd'hui atypique voire incompréhensible. Il est pourtant capital d'en percevoir la gestion et le découpage pour comprendre non seulement son histoire mais des caractéristiques qui perdurent encore aujourd'hui : certaines limites territoriales entre Rochecorbon, Saint-Georges, Parçay-Meslay restent étranges si on n'y intègre pas ce qu'était la paroisse de Saint-Georges. Par exemple ; pourquoi les Armuseries, si proches du bourg de Parçay-Meslay sont-elles parties de Rochecorbon ? La réponse à cette question sera développée plus tard.

Pour imaginer ce qu'était cette paroisse, nous pouvons la comparer à une organisation d'une structure d'entreprise classique aujourd'hui ; précisément, une « holding ». Mais qu'est-ce qu'une holding ?

« Une holding est une société ayant pour vocation de regrouper des participations dans différentes sociétés, pouvant couvrir des secteurs diversifiés, et d'en assurer une unité de direction. »

« La holding » de Saint-Georges était à cette image car regroupait sous la maîtrise du Seigneur du lieu, des territoires, des fiefs dispersés, ne présentant pas une homogénéité ou cohérence économique, géographique ou sociale mais intégrant une communauté « fiscale » ; ces fiefs devant reverser une rente à l'église de Tours ou au Seigneur local. C'est la seule façon de comprendre pourquoi son territoire est éclaté.

Les trois territoires de la paroisse

Ce « découpage » s'est perdu dans les méandres du passé ; beaucoup l'ont oublié et restent convaincus que Saint-Georges se limite au quartier de Beauregard intégrant le vallon qui, de la Loire permet d'accéder au plateau. C'est méconnaître ce que fut cette paroisse et son étendue : cet « obscurantisme » efface le souvenir des personnages exceptionnels qui y vécurent et des richesses patrimoniales qu'on s'abstient de reconnaître. Saint-Georges fut un creuset exceptionnel dont l'impact dépasse les limites de cette paroisse et celles de Rochecorbon, il faut que nous reconnaissons cette « pépite » ; c'est la nôtre, il ne faut pas s'en dessaisir !

Avant d'aller plus loin, il faut, ici, exprimer notre reconnaissance vis à vis de quelques pionniers qui surent pressentir mais aussi se « battre » pour que soient valorisées ces traces du passé que beaucoup voulaient effacer : il faut ici rendre grâce à Georges Sertin et Patrick Leloup, qui, infatigables firent que la chapelle Saint-Georges sorte de l'oubli dans lequel elle était tombée et devienne le fleuron de ce hameau. Merci pour eux, mais il faut persévérer ! Mais la « chapelle » n'est qu'une perle sur un collier bien plus riche !

Les sources permettant de reconstituer la paroisse.

Il existe plusieurs représentations de l'implantation de cette paroisse comme celle présentée en figure 7¹⁹. Cette carte montre que la commune de Saint-Georges s'intègre naturellement dans l'espace Rochecorbonnais ; nous verrons que cette « appropriation » n'est pas aussi évidente qu'elle peut le paraître aujourd'hui. On aurait pu imaginer d'autres scénarii.

¹⁹ Source Mr Galateau

Notons qu'une carte publiée par Jean Michel Gorry²⁰ confirme, à quelques menus détails près, celle de la fig.7. (Nous l'utiliserons plus loin)

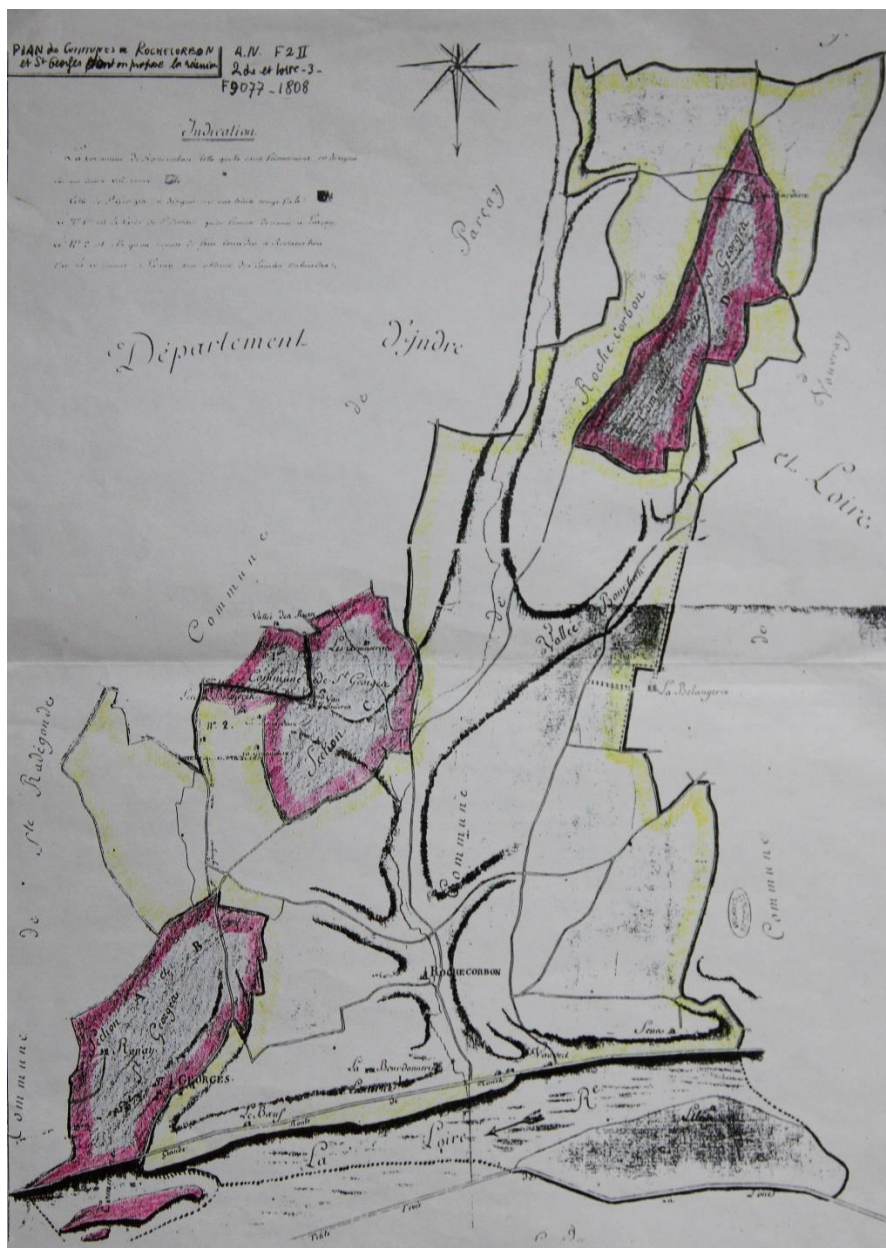


Figure 7 la paroisse de Saint-Georges est éclatée en trois territoires ici en rouge : la paroisse de Rochecorbon étant colorée en bistre

Il a été possible de collecter des informations complémentaires très précises, en particulier nous est parvenu un document²¹ extrêmement complet, de 26 pages, fournissant « *une copie de l'avéré*²² de la Salle Saint-Georges fourny par les chanoines du chapitres de Saint Gatien de Tours, au Seigneur de Beaumont la Ronce qui est utile pour les limites de la Seigneurie de Mairmoutier... ». Ce texte²³ daté

²⁰ Atlas Archéologique de Touraine CYTERE URM 6173. LAT Université de Tours

²¹ ADIL H286

²² Avéré = reconnaissance

²³ Ce document fut rédigé par « Maitre Honorat Penisseau, prêtre, secrétaire dudit Chapitre de Tours... »

du 20 juin 1659 permet d'identifier ce qu'était en réalité Saint-Georges et de corriger des erreurs ancrées encore aujourd'hui.

- Tout d'abord Saint-Georges n'était pas la propriété du chapitre de Saint-Gatien comme on l'exprime souvent ; mais cette confusion devait exister car ce document est une reconnaissance de vassalité des chanoines du Chapitre²⁴ devant *foi et hommage* envers le Seigneur de Saint-Georges à qui ces religieux doivent payer redevances...
- Le Seigneur de Saint Georges sur Loire, dispose sur le territoire défini « *de tout droit de justice haute moyenne et basse suivant la coutume du pays et duché de Touraine* ».
- Son pouvoir est directement associé à la possession de la Seigneurie représentée par la propriété de « **la-Salle** » parfaitement définie dans le document de 1659 : « *notre domaine et Hostel Noble vulgairement appelé la Salle Saint-Georges avec les rochers, cours, jardinets et vignes le tout en un tenant et la consistance des deux arpents de terre ou environ, joignant du long au logis de la demoiselle veuve Compain, d'autres au logis du chapelain de Saint-Michel, d'un bout au clos de Boispuelier, d'autre bout à la route sur laquelle est le pont le long de la rue du bourg...* ».
- Nous verrons que le Seigneur n'a pas l'habitude d'habiter dans sa demeure seigneuriale de la Salle-Saint-Georges, mais quand il cède « *la-Salle* », il transfère les pouvoirs et prérogatives sur le fief au nouveau propriétaire. Nous verrons que cela pourra conduire à des protestations, et qu'il faudra même l'intervention du parlement de Paris pour résoudre certains conflits (voir chapitre sur Mosny)
- Ce document donne l'inventaire total des propriétés incluses dans le fief de la Salle Saint-Georges et les taxes correspondantes. Ainsi tout le territoire est décrit. Nous supposons que la Seigneurie couvre exactement la superficie de la paroisse correspondante. Une des difficultés consiste dans le fait que beaucoup de noms de lieux ont changé, et peuvent poser, parfois, quelques problèmes pour la localisation exacte de l'endroit décrit, mais en comparant ce document avec les cartes retrouvées on peut fixer précisément le contour de la paroisse, telle qu'elle fut avant la Révolution.

Répetons que cette paroisse était éclatée en trois territoires non contigus, ayant des caractéristiques suffisamment différentes pour que nous les abordions séparément ; ce sera l'objet de chapitres spécifiques. Nous respecterons les appellations de secteurs définies par la figure 7. Ces appellations laissent penser qu'il existait un plan détaillé, non retrouvé à ce jour.

- **La Section A et B** comprenant le Vallon de Saint-Georges enrichi du bord de Loire et des hameaux de la Vinetterie, de Mosny et Rosnay, constituera le contenu du premier volume.
- **La section C** intégrant Vaudasnières, les Boissières, les Armuseries et La Planche ; second volume.
- **La section D** ; Les bois de Saint-Georges, les Souchots et la Bouchardière ; termineront le second volume.

La population de la paroisse.

Il existe un recensement au premier Janvier 1806 informant que la population est formée de :

- 60 Garçons
- 49 filles
- 48 couples mariés (soient 96 individus)
- 2 veufs
- 5 veuves

²⁴ Blondel attribue la propriété du fief à l'église, cela fut peut-être vrai sur un court espace de temps, mais ne peut être reconnu comme un état de fait. Ne pas confondre avec le fait que beaucoup des propriétés était celles des chanoines ; cela ne les dégageait pas du devoir de payer des taxes au seigneur.

Soit un total de 215 individus : ne sont pas comptés 5 militaires sous les drapeaux, il est vrai que le document porte en annotation : « *on ne peut affirmer si ces militaires sont encore vivants* » !

Un de ces militaires fut Michel Aubert, né à Saint-Georges le 8 Mars 1785 et incorporé au 2nd Régiment d'artillerie à pied, en tant que canonnier de la 20^{ème} compagnie le 4 Avril 1806. Ses états de services le signalent avoir participé aux campagnes de 1806, 1807, 1808, 1809 et 10 en Dalmatie. 1813 et 1814 en Italie...

Une identification détaillée de la population avait été enregistrée le 25 ventôse an X de la République par le maire de l'époque Augustin Duchamp de la Frillière (voir chapitre sur les Armuseries ; second volume), le 16 Mars 1802 ; elle contient les noms et la localisation de chacun. Cette liste confirme en même temps l'inventaire des territoires de la commune.

Secteurs		Populations	Observations
Secteurs A et B	Rue des rochers ²⁵	48	Rue de Beauregard
	Rue St Georges	81	
	La Vinetterie	6	
	Mauny	8	
	Rosnay	10	
Secteur C	La Valinière	9	
	La Saboterie	4	
	Le petit Vaudasnière	5	
	Vaudanière	18	
	La Dorerie	7	
	La Gaverie	9	
	Les Boissières	3	
	Les Armuseries	13	
	La Planche	2	
Secteur D	La Bouchardière	5	
Total		228	

Soit	secteurs A et B	153 hab.
	Secteur C	70 hab.
	Secteur D	5 hab.

Cette liste semble ignorer les bourgeois de Tours propriétaires à Saint-Georges et ne retenir que paysans, artisans et domestiques. Quelques indications sur les professions déclarées :

Professions	nombres	
Vignerons	32	
Tunneliers	2	
Fermiers	3	
Cultivateurs	5	
Jardinier	2	
Sabotier	1	
Menuisier	1	
Charcutier	1	
Charretier	1	
Fossoyeur	1	Signalé comme indigent
Ex-religieuses	4	

Problèmes créés par la dispersion de la paroisse lors des enterrements.

Cette dispersion de la paroisse ne va pas sans problème pour les missions que doit assurer son curé. Le centre spirituel est l'église positionnée tout au sud. Nous verrons que certains paroissiens fréquenteront plutôt les églises d'autres paroisses, plus proches de leur lieu de résidence. Sans être un

²⁵ Aujourd'hui rue de Beauregard

cas isolé, les habitants des Armuseries se tourneront vers l'église de Parçay et non celle de Saint-Georges, inversement d'autres viendront à Saint-Georges plus proche. Il faut constater une certaine « compréhension » entre les curés de Parçay, Saint-Georges et Rochecorbon ; une réelle « solidarité » apparaît entre ces trois paroisses, Il n'en est pas de même pour les enterrements, car on se fait ensevelir dans la paroisse à laquelle on est rattaché, n'oublions pas que l'enterrement donne droit à la perception d'une redevance par le curé de la paroisse.

On rencontra une réelle confrontation entre Saint-Georges et Ste Radegonde :

« Le dimanche sixième novembre 1757, on a inhumé dans l'église de Ste Radegonde le corps d'un certain Godebert...La limite entre les paroisses de Saint-Georges et Ste Radegonde passe à travers la maison du défunt. Il y aura « dispute » entre les deux paroisses, pour savoir à quelle paroisse appartient le corps. Cela fixait le choix du curé donc pouvant procéder à l'enterrement et dans quel cimetière.

Le curé de Saint-Georges accusa celui de Ste Radegonde d'avoir fait déplacer le défunt dans la partie de la propriété raccrochée à sa paroisse. On porta ladite affaire devant l'élection, et la dite élection regarda à quelle paroisse le mort payait la taille et pris sa décision en conséquence ; Ste Radegonde. »

Lors des enterrements, il est d'usage que le curé aille chercher le défunt à son domicile, puis l'accompagne en procession jusqu'à l'église de la paroisse pour célébrer les funérailles : et, là, suivant son rang, l'inhumation a lieu soit l'intérieur de l'église ou soit dans le cimetière voisin.

De la Bouchardière jusqu'à l'église la distance est de plus de sept kilomètres, soit à plus d'une heure et demi de marche. Cet enterrement est tarifé, et prend en compte la distance de l'église ; voici un exemple :

« Selon le témoignage²⁶ des anciens de la paroisses, entre autres de Jean Sonzay et Jean Caillet, qui en sont tous deux natifs, l'usage était que lorsqu'il mourrait quelqu'un de la paroisse, habitant des hauts, c'est-à-dire au-delà de la plaine de Champ-Long, on allait lever le corps à la Barrière, c'est-à-dire, vis-à-vis de l'allée de noyers de Maulny, à moins qu'il y eu service entier. En cette année, quelqu'un qui demeurait à la Boissière, en conformité de cet usage, on est allé lever le corps au dit lieu de la Barrière, parce qu'il y avait un demi-service. Les parents en ont fait quelques plaintes et quelques murmures, qu'on n'a pas cru devoir considérer, vu qu'on avait respecté l'usage de la paroisse. La même chose avait été faite, peu de temps auparavant, à la fin de la précédente année, pour une personne décédée dans le même canton²⁷, sans aucune plainte des parents, qui connaissant l'usage, s'y sont soumis sans contradiction »

Le cimetière

Le cimetière se situait devant l'église, là où aujourd'hui on trouve cette petite place ombragée de tilleuls. On signale aussi quelques inhumations à côté ou à l'intérieur de la chapelle St Germain, au pied du vallon. Au XVIII^e siècle, le cimetière était clos d'un mur pour éviter que les chiens errant puissent y séjourner....

Relations particulières entre la paroisse de Saint-Georges et Marmoutier.

²⁶ D'après C.L. Grandmaison, BSAT 1911, T18, p 132

²⁷ Il s'agit non du canton administratif mais plutôt du quartier où le défunt résidait

Il y avait une relation d'exception entre l'abbaye de Marmoutier et la paroisse Saint-Georges. Le curé Marin Harouard²⁸, récemment installé, rapporte cet usage qui s'était répété entre Marmoutier et St Georges.



Figure 8 Le chef-lieu de Saint-Georges est à deux pas de l'abbaye, on peut comprendre que des relations entre la Paroisse et les moines soient fréquentes et chaleureuses.

« Le lundi des Rogations²⁹, les religieux de Marmoutier viennent, selon la coutume, assister à la messe à Saint-Georges, et après l'office, entonnent devant le cimetière un Libera-me avec l'oraison Fidelium. Comme le nouveau curé³⁰ de Saint-Georges ne comprend pas, un vieux moine, (Noël Legoust, doyen et censivier³¹ de l'abbaye) lui explique que,

- un de leurs anciens abbés avait institué cette cérémonie.
- Et qu'il était d'usage que la paroisse offre à chaque moine un « chay³² d'ail » que le fabricant de la paroisse porte à l'abbaye en procession
- qu'il recevait en retour, quatre bouteilles de vin et deux miches,
- que le curé de Saint-Georges se trouvait en sus de venir manger au réfectoire [de l'abbaye],
- que cela lui était dû »

Création des communes

Le décret de l'Assemblée Nationale du 12 novembre 1789 disposait « qu'il y aura une municipalité dans chaque ville, bourg, paroisse ou communauté de campagne ». La loi du 14 décembre 1789 transférait certaines prérogatives des paroisses à des « communes », couvrant le même territoire.

²⁸ BSAT 1909 page LXXI

²⁹ Les jours des **Rogations** sont, dans le calendrier liturgique, les trois jours précédant immédiatement le jeudi de l'Ascension, On venait, en procession dans les champs, invoquant les Saints pour la protection des récoltes.

³⁰ Un des frères Harouard

³¹ Qui gère les redevances

³² Probablement « un panier »

En même temps s'installait un processus démocratique d'élection, représentabilité... Il s'agissait de récupérer au niveau de l'état, les pouvoirs que l'église contrôlait ainsi que des privilèges de la noblesse ; en particulier les registres d'états civils mais aussi des droits fiscaux et d'impositions tels que la dime sur les productions agricoles et autres taxations féodales. Une nouvelle administration se met en place dans une structure pyramidale, dont les communes sont la base ; elles sont regroupées en « Cantons » rapportent, aux « Départements », eux-mêmes administrés par un préfet.

C'est ainsi que va être créée la Commune de Saint-Georges (puis Georges-du-Petit-Rocher à partir de 1793). La commune est dans le canton de Tours comme la commune de Sainte Radegonde, et non dans le canton de Vouvray comme le sont Parçay-Meslay et Rochecorbon³³.

La commune de Saint-Georges

Vente des biens nationaux

En 1790 les biens de l'église sont saisis comme biens nationaux et vendus. À cette date l'église est conservée comme bien communale mais séparée du presbytère qui est vendu, à condition de murer le porche de l'église.

Les maires

- Le 12 Octobre 1792 **Jean Gautier**, maire de la commune de Saint-Georges prononce le premier mariage civil.
- En Aout 1801 le maire est **Silvain Bourlet**
- Le 7 Pluviôse An X (27 janvier 1802), **Jean Marcault** (maitre tonnelier) est nommé par le préfet, il ne restera maire que quelques semaines.
- Le 18 ventôse an X (1^{er} mars 1802) **Augustin Louis Duchamp Frillière**, est investi du poste ; il vient de s'installer dans sa maison de famille des Armuseries. Son vrai nom est Duchamp de la Frillière, mais il a supprimé le « de » durant la période révolutionnaire.



Figure 9 René Legras de Sécheval (source BSAT 1976)

- Le 20 juillet 1806, **René Legras de Sécheval** le remplace, il est le beau-frère d'Augustin Louis Duchamp nommé Maire de Vouvray. Il s'installe à son tour aux Armuseries devenues propriété de son épouse. Il restera maire pratiquement jusqu'à la décision de disparition de la commune. Il est certain que ces deux personnages d'importance que sont Augustin Louis Duchamp (il terminera sa carrière comme adjoint du préfet d'Indre et Loire) et **René Legras** (futur maire de Tours), tous deux propriétaires des Armuseries, vont traiter le « dossier » de Saint-Georges avec des compétences incontestables. L'investiture d'Augustin Duchamp en tant que maire de Saint-Georges, est un modèle du genre ; dès sa nomination, appliquant une rigueur toute administrative, il fait l'état des lieux des documents existants, de ceux qui manquent et qui ont disparu, enregistre les défaillances : une leçon que tous ne respecteront pas.

- En nov. 1807 **Brault** sera un maire de transition assurant la fusion de Saint-Georges dans Rochecorbon.

Fin de la Commune et de la Paroisse de Saint-Georges

³³ Il semble qu'il y ait eu flottement dans ce rattachement, contrairement à l'usage, le canton n'est pas précisé dans les actes d'état civil, il y a même parfois confusion ; à partir de 1806 le rattachement à Tours nord devient explicite

La division de la commune en trois sections est un vrai problème : La partie principale (vallon de Saint-Georges ou chef-lieu) est plutôt tournée vers Ste Radegonde, c'est d'ailleurs le desservant³⁴ de cette commune qui est sensé gérer Saint-Georges, qui, en contrepartie, se doit de contribuer aux frais de logement de ce prêtre ; la commune cherchera assez systématiquement à ne pas payer cette redevance. Les deux autres sections sont des « ilots » insérés dans la commune de Rochecorbon.

Un long processus va s'imposer faisant évoluer l'avenir de la commune.

En 1801, c'est le concordat entre la République Française et le Vatican. En échange de l'abandon des biens ecclésiastiques vendus depuis 1790, le « *gouvernement assurera un traitement convenable aux évêques et aux curés* ». Le culte est rétabli. Il n'y a plus de curé à Saint-Georges depuis longtemps. Les paroissiens du vallon sont sensés fréquenter l'église de Ste Radegonde et la préfecture qui se doit d'assurer le salaire et l'hébergement des prêtres ventile cette dépense sur les communes concernées ; on demande à Saint-Georges de contribuer aux dépenses de la cure de Ste Radegonde, cherchant ainsi à fusionner les deux paroisses. Cette délibération du conseil municipal du 13 pluviôse an XII (2 février 1804) ne manque pas d'intérêts :

2 février 1804 (extrait des délibérations du Conseil Municipal de Saint-Georges)

« Le conseil municipal après avoir pris communication, considérant que la taxe de 83 Francs 22 centimes dont le Général Préfet a grevé la commune pour le loyer du Desservant de Ste Radegonde est d'autant plus pénible qu'aucun des habitants de Saint-Georges n'a demandé une succursale³⁵ à Ste Radegonde et que le vœux de tous était de rester réunis à la paroisse de St Symphorien dans le cas où il ne serait pas établi de succursale à Saint-Georges, que la distance de Ste Radegonde à St Symphorien étant à peine d'un kilomètre, les habitants de Saint-Georges n'ont jamais eu l'idée pour s'épargner un si court espace de chemin, de consentir à supporter leur part des frais considérables qu'entraînent nécessairement l'établissement d'une succursale, arrête qu'il sera fait des représentations au général Préfet sur la part contributive à laquelle il a taxé cette commune pour le loyer du desservant et qu'en conséquence une députation composée des citoyens Pitay et Gautier ira porter au Préfet la réclamation du conseil. »³⁶

Cet épisode ne sera pas sans conséquence, chacun sait que Saint-Georges n'est pas viable par lui-même et on cherchera à la fusionner avec d'autres communes ou Paroisse ; on parle principalement de St Symphorien, Ste Radegonde et de Rochecorbon ; Parçay-Meslay n'est jamais évoqué mais il faut savoir que les habitants des environs de Vaudasnières, des Cartes, de la Planche et des Armuseries fréquentent préférentiellement l'église de Parçay qui est située à deux pas. À l'autre extrémité de la commune, la Bouchardière se tourne vers l'église de Monnaie. L'intervention précédente, auprès du préfet n'éteint pas la problématique de raccrocher Saint-Georges à une autre commune. Deux ans après l'incident précédent, le problème surgit à nouveau, lorsque le préfet veut maintenir une taxe pour le desservant de Ste Radegonde. La délibération sera longue et ferme :

18 Février 1806. (Extrait des délibérations du Conseil Municipal de Saint-Georges)

« Le conseil considère que les dépenses des communes relatives à l'exercice du culte ne semblent devoir être allouées qu'en raison de leur utilité pour les dites communes,

- *que la réunion de la commune de Saint-Georges avec celle de Sainte-Radegonde est extrêmement désavantageuse à celle de*

³⁴ Curé

³⁵ Comprendre « annexe »

³⁶ Extrait des décisions du conseil municipal de Saint-Georges

Saint-Georges tant à cause de l'éloignement pour les trois quart et demi des habitants de Saint-Georges, qu'à cause de l'humidité excessive de l'église qui se trouve d'ailleurs beaucoup trop petite relativement à la population des deux communes, puisqu'elle ne peut contenir qu'environ deux cents individus, moitié de la population de Ste Radegonde,

- *que l'établissement d'un commissaire étant maintenant de la plus grande inutilité autant pour Saint-Georges comme pour la grande majorité des communes qui se trouveront ne plus avoir de fonds disponibles pour la réparation des chemin vicinaux et que ces fonds attribués au salaire (du desservant) sont en pure perte pour elles. Il ne sera alloué aucun fond pour le traitement et le loyer du desservant de Sainte-Radegonde»*

Le conseil municipal a parfaitement saisi que cette taxe pour le culte, n'est qu'une première étape vers une fusion pure et simple des communes, manifestement on veut profiter du changement du préfet d'Indre et Loire. Ce changement s'est opéré fin Janvier : il marque le départ de François René de Pommereul qui se distingua par un anticléricisme exacerbé. Il avait ordonné la destruction de la basilique Saint-Martin, chef-d'œuvre d'architecture, et fit tracer la rue des Halles à l'emplacement de la nef. Tours perdit ainsi un des fleurons de son patrimoine architectural.



Figure 10 L'église de Sainte-Radegonde

La suite des débats du conseil, ce même, 18 février 1806, montre la volonté de ses habitants de maîtriser les événements et de ne pas laisser les administrations décider sans que leur position ne soit prise en compte. Il faut aussi souligner la façon dont le maire de Saint-Georges, Augustin Louis Duchamp de la Frillière pilote les opérations : il se joue des organisations administratives.

« La réclamation faite à Mr de Pommereul³⁷ ancien préfet, contre la réunion des deux communes sera renouvelée à Monsieur Lambert son successeur

³⁷ François René Jean de Pommereul, préfet d'Indre et Loire du 9 Frimaire an IX, au 31 janvier 1812 où il est remplacé par Paul Augustin Baron Lambert de Chamerolles. Pommereul exprimait sa haine pour tout sentiment religieux : au moment même où Napoléon rétablissait les autels, il fit publier officiellement un almanach dans lequel les noms des saints étaient remplacés par ceux des philosophes du paganisme et par les figures emblématiques de leurs systèmes. Il affichait, en même temps, le plus honteux cynisme, et faisait lui-même circuler les listes d'athées publiées par Lalande, sur lesquelles il se glorifiait d'être un des premiers inscrits ; il y avait même fait porter celui du cardinal de Boisgelin qui était alors archevêque de Tours. Cette publication causa un grand scandale : le prélat demanda, à plusieurs reprises, qu'on éloignât un tel préfet de son diocèse, mais il ne put y réussir. Ce ne fut qu'après la mort du cardinal, que les plaintes des habitants, relatives à une somme considérable que le préfet avait dû employer à la réparation des routes, amenèrent enfin le déplacement de Pommereul. (Source wikipédia)

en le suppliant de bien vouloir examiner la situation de la commune d'après les plans qui en ont été dressés nouvellement, pour qu'il puisse juger par lui-même de la validité des réclamations qui lui ont été adressées par le conseil, et dans le cas où il se trouverait forcé de demander au gouvernement la réunion tant pour le temporel que pour le spirituel de la commune de Saint-Georges à celle de Rochecorbon dans laquelle elle se trouve presque enclavée.

Copie de la présente délibération sera adressé à Monsieur l'Archevêque de Tours en le priant de vouloir bien y avoir égard en ce qui le concerne et en l'assurant que le conseil se fera un devoir de voter pour les frais du culte... aussitôt que la réunion de Saint-Georges à Rochecorbon aura été obtenue du gouvernement.... »

La voie semble tracée, le conseil Municipal a donné les pleins pouvoirs de négociation à Augustin Duchamp de la Frillière. Nous n'en connaissons pas les détails, sachant que peu de temps après cette réunion le maire de Saint-Georges change : c'est une décision du préfet car les maires ne sont pas élus, mais choisis par l'administration. Augustin Duchamp est remplacé par son beau-frère, René Legras de Sécheval : ce dernier a épousé la sœur d'Augustin, Elisabeth Duchamp de la Frillière ; cette dernière apporte dans sa corbeille de mariée, la propriété des Armuseries située dans le second canton de Saint-Georges.

Un an plus tard, le 31 Mars 1807, une proposition est faite par l'administration. |

(extrait des délibérations du Conseil Municipal de Saint-Georges)

*« Aujourd'hui **31 mars 1807**, nous maire de la commune de Saint-Georges sur Loire et après autorisation de Mr le préfet en date du 23 avons convoqué le conseil municipal relativement à la réunion totale de ladite commune à celle de Rochecorbon, Mrs Michel Rué, Jean Gautier, Chéreau, Oudin, Pitay, Marcault, Bourgeois présents.*

Le conseil municipal

- *considérant que le territoire de la commune de Saint-Georges se trouvant composé de trois sections de terrains très distinctes entre elles et séparées les unes des autres dans tous les points par des propriétés qui dépendent de Rochecorbon, la réunion avec cette commune seulement devient absolument nécessaire par l'impossibilité reconnue de limiter les dépendances de Saint-Georges par l'arrêté du 30 mai puisqu'il n'existe plus de section dans cette commune et qu'aucune espèce de borne ne dit où ont passé les lignes des trois périmètres susdits.*
- *Considérant que le chef-lieu de la commune de Saint-Georges fait déjà [partiellement] partie de la commune de Rochecorbon³⁸.*
- *Considérant que le tableau de la population de Saint-Georges ne compte que 192³⁹ habitants et que ce faible nombre se trouve encore réduit par la réunion prononcée par les lois de 1790⁴⁰ et de l'an VII⁴¹*
- *Considérant que les justiciables de la commune de Saint-Georges forcés parfois d'avoir recours précipitamment au juge de paix du canton de Tours nord sont obligés de se transporter à*

³⁸ La partie du vallon, à l'Est de la rue fait partie de Rochecorbon

³⁹ Le recensement de 1806 donnait 223 personnes

⁴⁰ Cela sous-entend que lors du passage des paroisses aux communes, Saint-Georges aurait été amputée.

⁴¹ Il semblerait qu'il y aurait eu à cette date une modification dans la gestion communale ; les recherches sur les registres de cette période sont donc parfois difficiles et décevantes, certains actes ne sont enregistrés qu'au chef-lieu de canton. Dans le cas de St Georges c'est compliqué, on parle parfois du canton de Vouvray, parfois de celui de Tourds nord

deux myriamètres⁴² et par la réunion demandée ne serait qu'à cinq kilomètres du chef-lieu de canton de Vouvray dont ils faisaient ci devant partie.

- Considérant enfin que les habitants de ladite commune, contre leurs vœux, rattachés pour le culte à la commune de Sainte-Radegonde se trouvent éloignés de six kilomètres, persistent à ne pas s'y rendre dans la crainte d'entrer dans une église qui était construite dans une roche humide... et préfèrent celle de Rochecorbon, étant moins éloignée... et ayant avec les habitants de ladite commune des relations et des habitudes.

Arrête :

- **Mr le préfet est prié de solliciter auprès du gouvernement la réunion totale de la commune de Saint-Georges à celle de Rochecorbon**
- **Si contre le vœu bien prononcé des habitants, et l'intérêt des contribuables, ladite commune de Saint-Georges ne peut être réunie en totalité à celle de Rochecorbon, le conseil municipal persiste à ce que la commune ne soit pas divisée et prie Mr le préfet à se faire représenter les plans visuels des deux communes et rendre à celle de Saint-Georges une portion de territoire de Rochecorbon en compensation de la perte qu'elle subit par la loi du 30 mai.**

L'anniversaire de l'Empereur⁴³ fêté par les habitants de st Georges

Aujourd'hui 15 Aout 1807, les habitants de Saint-Georges sur Loire, canton de Tours Nord, privés d'avoir de desservant se sont empressés de se rendre dans les temples voisins pour y célébrer la St Napoléon, remercier l'Eternel de leur avoir conservé sa Majesté l'Empereur au milieu des dangers des combats et le prier de lui prolonger les jours qui feront leur bonheur et celui de leurs enfants.

A quatre heures les habitants de Saint-Georges [accompagnés] de tous les officiers⁴⁴ sur ... la grande route de Tours à Paris ? y ont conduit des fagots et le maire une barrique de vin ; à 5 heures les danses ont commencé et continué jusqu'à dix. Pendant ce temps les passants et les voyageurs étaient invités à prendre part à la joie et en portant des toasts... Les cris répétés de « vive Napoléon, Vive l'Empereur », à dix heures le feu de joie a été allumé, les danses ont recommencé et ont duré jusqu'à minuit, heure à laquelle les habitants se sont retirés emportant dans leur cœur leur amour et leur dévouement pour Napoléon.

Signé Legras

Nota : le dit procès-verbal a été remis à la préfecture.

⁴² Le **myriamètre** est une ancienne unité de mesure adoptée sous la Révolution. D'une valeur de dix mille mètres (10 km), elle correspondait à trois lieues.

⁴³ Le 15 Aout 1807 Napoléon fête ses 39 ans.

⁴⁴ Officiers = Membres du Conseil municipal



Figure 11 Pour fêter l'anniversaire de Napoléon on dansa jusqu'à Minuit sur la route, autour d'un feu de joie, en bas de Saint-Georges.

Décision de fusion de Saint-Georges dans la commune de Rochecorbon

Les propositions présentées par les deux derniers maires de Saint-Georges seront retenues par le gouvernement, et seront officialisées par le décret ci-dessous ;

Extrait des minutes de la secrétairerie d'état au palais des Tuileries le 2 février 1808

« Napoléon Empereur des Français, Roy d'Italie, Protecteur de la confédération du Rhin, sur les rapports de notre ministre de l'intérieur, notre conseil d'état entendu, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

- **Article 1** : La commune de Saint-Georges, département d'Indre et Loire est distraite du canton de Tours Nord et est réunie à la commune de Rochecorbon, canton de Vouvray.
- **Article 2** : La municipalité de Saint-Georges est supprimée, ses registres et papiers seront transférés aux archives de la mairie de Rochecorbon.
- **Article 3** : Nos ministres de l'intérieur et des finances sont chargés de l'exécution du présent décret, signé Napoléon par l'Empereur, le ministre secrétaire d'état signé Hugues B. Maret, pour ampliation le ministre de l'intérieur signé Crétet. Pour copie conforme le préfet du département d'Indre et Loire, signé Lambert, pour copie conforme le maire de Rochecorbon (Gabriel Deschamps)..... »

La mort lente d'un cimetière

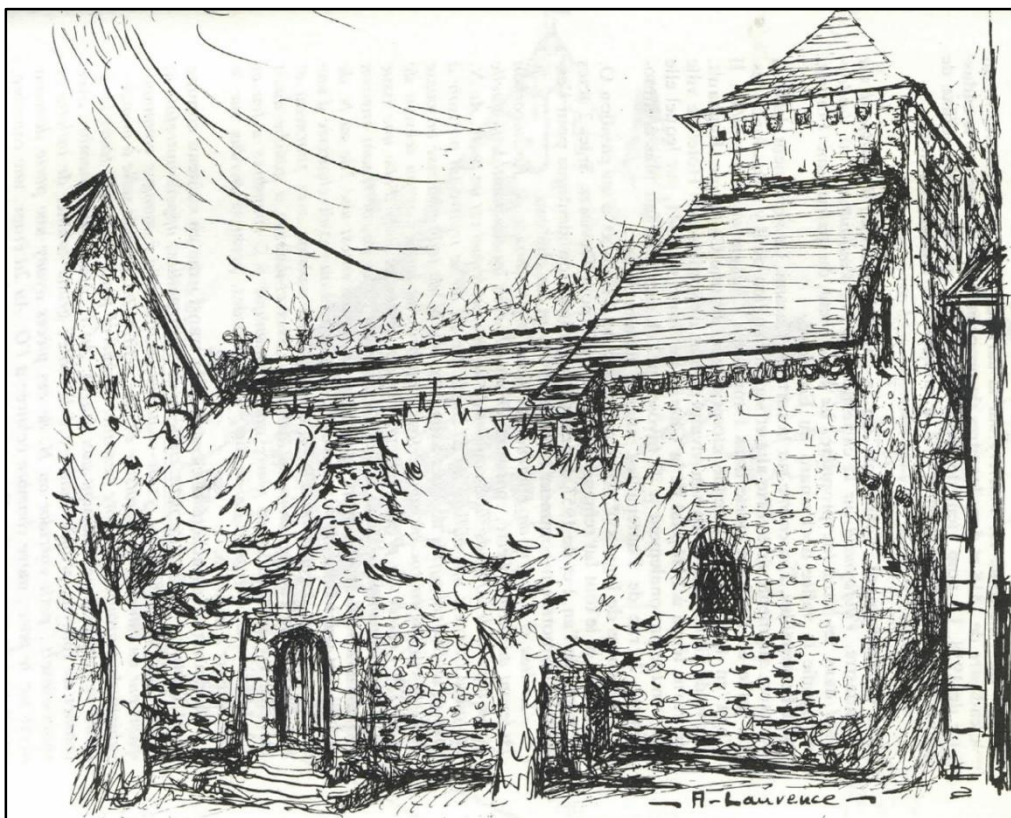


Figure 12 Le cimetière se situait là où aujourd'hui est la petite place ombragée de tilleuls (source du dessin Denis Jeanson)

L'exécution de cette décision est immédiate, la commune de Saint-Georges n'existe plus, il en est de même de la paroisse de Saint-Georges qui disparaît de fait et est fusionnée dans celle de Rochecorbon. A partir de cette date, on n'enterre plus à côté de l'église, mais à Rochecorbon. Un long débat va s'engager entre les habitants du hameau et la mairie de Rochecorbon sur la destination de l'emplacement du cimetière. La question est rapidement soulevée.

- Le 6 avril 1820 le conseil municipal de Rochecorbon sollicite du préfet « *l'aliénation de l'église de Saint-Georges et de son cimetière* », l'argent récupéré permettrait l'achat d'un presbytère à Rochecorbon ; la réponse de la préfecture n'est pas connue, on peut imaginer qu'elle fut négative car rien ne va se passer durant plusieurs années
- Il faudra attendre 1888 pour que les événements se précipitent.
 - En Aout, la commission des bâtiments communaux de Rochecorbon doit se rendre à Saint-Georges pour étudier les réparations qu'il est urgent d'effectuer à l'ancienne église qui menace ruine, le mur et le fossé de l'ancien cimetière qui ont aussi besoin d'entretien.
 - Le 20 septembre 1888, la commune « *constate que le cimetière ne rapporte presque plus rien et qu'il serait avantageux de le vendre, et demande au préfet d'autoriser cette transaction* »
 - Mai 1889, une enquête est diligentée sur ce projet de vente, le résultat révèle une opposition du commissaire enquêteur et des habitants
 - Le 15 Aout 1889, il est décidé de laisser le cimetière en l'état.
 - Le 6 février 1890 « *Mr Marcault expose au conseil que les murs du cimetière de Saint-Georges sont dans un très mauvais état, et que la commune aurait tout avan-*

tage à vendre le cimetière au lieu de faire des réparations coûteuses pour un terrain inutile... Mr le préfet est prié d'autoriser une contre-enquête »

- En mai, la réponse du préfet est connue, elle juge inutile une seconde enquête ; il est décidé de ne pas donner suite à cette question.



Figure 14. Photographie de la chapelle Saint-Georges vers 1892. L'ancien cimetière, à l'abandon, semble être planté de chanvre et entouré de pieds de vignes. (Source : bibliothèque municipale de Tours R-1-IC 1175)

- **Le 19 février 1893, Pétition des habitants de Saint-Georges**, demandant le rétablissement de leur fête locale et l'établissement d'une place publique dans l'ancien cimetière. L'attitude de la mairie fut positive ; « *Le conseil municipal prenant en considération le désir des habitants exprimé dans leur pétition décide à l'unanimité que l'ancien cimetière sera défait et changé en place publique, à la condition toutefois qu'ils se chargent des travaux, du déblaiement et du nivellement sans qu'il n'en coûte rien à la commune. Les travaux devront être réalisés dans un délai de six mois ; Le conseil décide aussi que la fête locale sera rétablie.* »
- **On attribua aux tilleuls que l'on planta sur la place le nom des familles qui reposaient dans le cimetière.** On s'était battu pour que l'on respecte ce lieu où on avait enseveli tant d'anciens disparus depuis longtemps : il fallait supprimer les vestiges de sépultures qui avaient survécu ; tout faire disparaître, décaisser le sol, aplanir : chaque famille gardait la mémoire de l'endroit où ses aïeux avaient été ensevelis et on voulut en garder le souvenir. Pour cela, certains racontent que lorsqu'on planta des tilleuls pour ombrager la

place, chacun des arbres fut dédié à une famille de Saint-Georges et portait leur nom ; ainsi le souvenir des anciens se perpétuait.



Figure 15 : La Chapelle vers 1964 (Photo Arsicaud ; ADIL)



Les travaux terminés, ce fut l'occasion de faire la fête, la solidarité des habitants avait payé, et on voulut marquer l'événement : on se réunit sur le mail le 4 mai 1895 sur l'emplacement de l'ancien cimetière et, ensemble on festoya. La date avait été choisie avec attention, on avait retenu un dimanche au plus près de la Saint Georges que l'on honore le 23 avril... Mr Alain Bertrand a conservé le menu de ce banquet : à cette époque on ne faisait pas semblant

Figure 13 Copie du menu (propriété Mr et Mme Bonnamy)

Saint-Georges avait été absorbé par Rochecorbon 87 ans plus tôt ; mais l'esprit de « Saint-Georges » avait survécu, et demeure encore aujourd'hui.



Figure 17. L'appartenance à l'ancienne commune de Saint-Georges continua à s'exprimer : ici le char du village pour un corso fleuri. (Source R.Mancasola, dont le père est sur la photo)



Figure 18. La fête "des Voisins de Saint-Georges" se déroule chaque année sur la place, devant la chapelle, c'est devenu pratiquement une institution. C'est une façon pour chacun de montrer son appartenance à cette « communauté du vallon de Saint-Georges » (Source Agnes Buisson)



Figure 19. La chapelle n'a pas oublié qu'elle était d'abord un lieu de culte, et des offices y sont toujours célébrés de façon périodique.

L'histoire du Coq de Saint-Georges

Un autre événement souligne l'enracinement de cet « esprit de chapelle » des habitants de Saint-Georges, celui du remplacement du coq au sommet du clocher de la chapelle. Reprenons l'article de la Nouvelle République de 1993 :

« Si les coutumes ont tendance à disparaître, il existe fort heureusement dans bien des petites communes, comme à Rochecorbon, une volonté de faire revivre les traditions. La petite chapelle de Saint-Georges... vient d'être le théâtre d'une manifestation émouvante et sympathique. Le vieux coq qui ornait le clocher, sans doute depuis près d'un siècle, ne remplissait plus son office sans doute pour cause d'articulations rhumatisantes, vient d'être remplacé en grande pompe dans le respect des usages anciens, en présence du clergé et des instances républicaines.

Attaché aux vieilles traditions, véritable mémoire de sa profession, Claude Frébot, couvreur de son état et compagnon du devoir « Tourangeau, l'exemple de son père » eut tôt fait d'organiser tout le cérémonial prévu pour un tel événement.

L'ancien coq « défunt », couché dans une charrette à bras, toute décorée de fleurs, et son successeur enrubanné et fier, debout à l'arrière de ce carrosse firent le tour de la place, tirés par le compagnon Frébot sous les acclamations des citoyens Rochecorbonnais.

Sur le seuil de la chapelle le père Bidault, goupillon à la main, et liturgie de circonstance, ouvrit la voie du ciel à celui qui durant des décennies, en dira plus aux habitants de Saint-Georges que la météo nationale...

« Le coq est mort, vive le coq », et pour fêter l'événement, sur la petite place ombragée de Saint-Georges, on a levé son verre et dégusté les graissées de rillettes, comme sans doute, voici peut être, il y a plus d'un siècle. »



Figure 20 arrivée du coq conduit par le compagnon Frébot



Figure 21. Bénédiction du nouveau coq par le père Bidault



Figure 14 Le nouveau coq au faite du clocher

Chapitre 3

L'église primitive de Saint-Georges, Premier témoin de l'histoire de la paroisse

L'église



Figure 23 l'église, devenue chapelle Saint-Georges

Cette église constitue le centre nerveux de la paroisse, en représente le pouvoir religieux, comme plus tard la mairie incarnera localement la préséance de l'état. Son curé, nommé par l'évêque, assure un pouvoir temporel en enregistrant baptêmes, naissances, mariages. Le mot « enregistrer » que suggère l'appellation « registres » paroissiaux, ne laisse pas percevoir les « pouvoirs » qui s'y rattachent ; le rôle du prélat ne se limite pas à simplement « enregistrer », mais surtout de s'assurer que chacun se comporte en bon chrétien et de limiter les consanguinités... Ces registres seront tenus à partir de 1574

et sont riches de détails de la vie locale.

Enquête sur l'état de la paroisse de Saint-Georges par Mgr Michel Amelot Archevêque de Tours (vers 1742).

On retrouva trace de ce questionnaire dans les registres de la paroisse de Saint-Georges, certaines questions sont reproduites, ainsi que les réponses du curé : si elles laissent parfois sourire, elles donnent idées de l'atmosphère de cette époque.

- « - Question 12 : **S'ilz (les ecclésiastiques demeurant dans la paroisse) portent toujours la soutane dans leur lieu de leur résidence, s'ilz gardent une modestie cléricale dans leur tonsure, dans leur cheveux et dans tout leur extérieur ?**
- Réponse 12 : *In n'y a que moy dans ceste paroisse d'ecclésiastique.*
- Q.13 **S'ilz ne sont point addonnez au jeu, à la chasse et autre divertissement défendus par les SS Canons, s'ils ne fréquentent point les cabarets, s'ilz demeurent oisifs sans travailler au salut du prochain, ny vacquer à la prière et à l'étude ?**
- R13 : *Icy rien comme dessus*
- Q.15 **Si dans l'étendue de la paroisse, il y a un maître d'école de bonnes mœurs et si les filles ne vont point à l'école avec les garçons ?**

- R.15. Il n'y en a point icy.
- **Q.16. S'il y a une sage-femme bien instruite pour administrer le baptême en cas de nécessité ?**
- R.16. Comme ma paroisse en son détroit et étendue, est voisine de Rochecorbon et de Parçay, il y a plusieurs femmes qui s'ingèrent du métier de sage-femme et quelques-unes sont si peu capables qu'elles m'ont bien donné de peine, si bien qu'elles se sont plainte qu'elles ne reviendraient au dit Saint-Georges puisque on leur estoit si rude. Il y en a quelques-unes qui sont assez capables et pieuses pour cet effet.
- **Q.17 Quel est le nombre de communians ?**
- R.17. Environ 80
- **Q.18. Si quelqu'un a manqué au devoir de la confession annuelle, et la communion pascale et depuis combien de temps, s'il y a eu des pêcheurs publics et scandaleux ?**
- R.18. Pas un ne manque, grâce à Dieu ! à ce devoir, et ne connois, pour le présent aucun scandaleux.
- **Q.19. S'il y a des personnes mariées séparées sans cause légitime ? S'il y a des mariages invalides par cause de clandestinité ou autrement ?**
- R.19. Il n'y en a aucun en cette paroisse que j'y cognoisse.
- **Q.21. Si dans la paroisse, ou paroisses voisines, on ne se sert point de superstitions, vaines observances ou maléfices ?**
- R.21. Je ne cognois personne qui ait bruit ou renom mauvais, Dieu Merci !
- **Q.22. Si le cimetière est bien fermé, si l'on n'y tient point les foires et les marchez, et si on ne les tient point les dimanches et festes, si les cabarets ne sont point ouverts et si on ne fait point de dance durant l'office divin ?**
- R.22. Le cimetière est renfermé de murailles, on y tient ny foire ny marché, et nul cabaret dans notre paroisse.

Aujourd'hui, cette église a perdu son rôle de centre névralgique de la paroisse, mais elle conserve les stigmates de l'historique du vallon, encore faut-il pouvoir les lire et les interpréter, c'est ce que nous allons tenter de faire bien que cette entreprise soit périlleuse.



Figure 24. Cette canalisation de terre cuite scellée d'un ciment chargé de brique pilée lui donnant cette couleur rouge est typique de l'époque Gallo-Romaine (source ; manoir des Basses-Rivières)

Période Gallo-Romaine

C'est un laps de temps assez long couvrant environ cinq siècles (de - 50 av JC, au V^e siècle) qui va marquer le fonctionnement politique du pays ; les villas gallo-romaines étant souvent le futur berceau des paroisses ; nous le verrons par exemple pour Parçay, c'est moins évident pour Saint-Georges. Dans tous les cas, cette période va structurer les organisations à venir (seigneur, domaines, fiefs...). Par contre les vestiges de cette occupation restent relativement discrets. On a effective-

ment découvert que l'abbaye de Marmoutier s'installa en lieu et place d'une villa gallo-romaine située sous l'ancienne basilique abbatiale⁴⁵. D'autres témoignages nous sont parvenus, ce sont des fragments de maçonnerie parfaitement identifiables par leur couleur rouge : les romains mêlaient de la brique pilée dans leur ciment, ce qui le teintait d'une couleur parfaitement caractéristique. On en trouve trace dans les anciennes caves « Villain » ainsi qu'au Manoir des Basses-Rivières, qui, situés sur Rochecorbon n'est, en réalité qu'à deux pas. On est en droit de penser que lorsque Saint Martin créa l'abbaye de Marmoutier en s'y réfugiant avec des ermites, l'un d'entre eux s'installa à Saint Georges dans la partie troglodytique actuelle.

Période mérovingienne (du V^e siècle au milieu du VIII^e siècle)

Un peu d'histoire⁴⁶

Le nom *mérovingien* provient du roi Mérovée, ancêtre semi-mythique de Clovis. Les Mérovingiens formèrent une dynastie dont le personnage clé fut Clovis. Ils régnèrent sur une grande partie de la France, de la Belgique actuelles, ainsi que sur une fraction de l'Allemagne et de la Suisse.

L'histoire des Mérovingiens est marquée par l'émergence d'une forte culture chrétienne au sein de l'aristocratie, l'implantation progressive de l'Église dans leur territoire et une certaine reprise économique survenant après l'effondrement de l'Empire romain. Il ne faut pas oublier le rôle capital de la Touraine, et de St Martin sur cette période de l'histoire de France. Bien que Martin ait vécu un siècle avant l'avènement de Clovis, il joua un rôle important tout au long du règne des mérovingiens. Tours fut la ville du triomphe de Clovis.

« En 507, débutant sa campagne contre Alaric II, roi des Wisigoths, Clovis se rendit à Tours pour y prier sur le tombeau de saint Martin, protecteur de sa dynastie, et obtenir son soutien dans sa lutte contre les hérétiques. La victoire qu'il remporta à Vouillé lui ouvrit les portes de l'Aquitaine dont il se rendit maître. De retour, et repassant par Tours, il se rendit à la basilique qui abritait le tombeau du saint où, après une action de grâce, il reçut des envoyés de l'empereur romain Anastase, le diplôme et les insignes honorifiques du consulat. Quittant la basilique, vêtu de pourpre et couronné d'un diadème, « étant monté à cheval, il jeta de sa propre main de l'or et de l'argent au peuple assemblé, et depuis ce jour il fut appelé Consul ou Auguste » (d'après Grégoire de Tours).



Figure 25 Entrée triomphale de Clovis à Tours en 508.

Présence mérovingienne à Saint-Georges

⁴⁵ Voir publication de Mme Elisabeth Laurenz

⁴⁶ Voir Histoire de la Touraine par Pierre Leveel.

On ne peut dissocier la période mérovingienne avec une extension du christianisme et on doit reconnaître que la dynastie mérovingienne marqua la région tourangelle : les découvertes de sarcophages mérovingiens à Saint-Georges le confirment : ce n'est en aucun cas une exception locale ; on trouve d'autres sites en Touraine et d'en tous les cas on ne peut ignorer la signification religieuse de ces nécropoles. Depuis toujours on se fait enterrer au plus près d'espaces consacrés. C'est pourquoi les cimetières côtoieront les églises. La découverte de sarcophages mérovingiens à deux pas de la chapelle, peut être prise comme l'attestation de la présence, d'un lieu de culte.

MSAT Tome IV 1854, p.36- « Mr Roux offre à la Société un anneau en cuivre auquel est encore adhérente la phalange du doigt qui le portait, un bracelet en même métal, et deux grosses perles en émail provenant d'un collier, trouvé dans une tombe découverte dans la propriété de M. Polti, à Saint-Georges. Ces objets, dont il est difficile de déterminer l'âge, sont parfaitement conservés et très-curieux... »

COMMUNICATIONS 1892—. M. Duboz⁴⁷, bibliothécaire de la ville de Tours, prévient la Société de la découverte à Saint-Georges, sur le territoire de Rochecorbon, de deux tombeaux creusés dans le rocher. M. Palustre, qui s'est empressé de se rendre à Saint-Georges, a constaté que, depuis quelques jours, ces tombeaux étaient déjà recouverts ; ils ne contenaient, paraît-il, que quelques ossements; l'un d'eux renfermait deux têtes. Déjà, en 1851, on avait découvert en ce même endroit un tombeau contenant une bague, des grains de collier en pâte de verre et un bracelet; il est probable qu'on se trouve sur l'emplacement d'un cimetière mérovingien, car ces tombes doivent remonter au VI^e ou au VII^e siècle.

Plus précisément le lieu de la découverte se situe près du presbytère (section AX parcelle 15)⁴⁸ : on est donc à deux pas de l'église, sur le chemin passant devant la Malvoisie.

Effectivement en 1856, J.J Bourassé avait signalé dans le tome 6 des Mémoires de la SAT :

« Dans la tombe découverte à Saint-Georges, près de Rochecorbon, par M. Polti, on a trouvé un anneau et plusieurs grosses perles en terre émaillée. Ces objets font partie de la collection de notre Société »

Il fut difficile de retrouver trace de ces perles mérovingiennes ; elles furent d'abord portées à l'inventaire des pièces archéologiques de la SAT. Mais mes tentatives pour les retrouver sont restées infructueuses jusqu'au jour où je découvrais leur photo aux Archives départementales d'Indre et Loire. Photos reproduite ci-dessous (Figure 26 et 27)



Figure 26 Perle mérovingienne trouvée à Saint-Georges du VIIe s. (ADIL réf hg8700430001)



Figure 27. Seconde perle mérovingienne trouvée à Saint-Georges du VIIe s. (ADIL réf hg8700430002a)

⁴⁷ Tombeau de Saint-Georges de Rochecorbon. BSAT 1892 p137

⁴⁸ Source : fiche DRAC

Mais ce n'était pas la première indication de sépultures à cet endroit. C.L. Grandmaison avait déjà reproduit un texte issu des registres ecclésiastiques de St Georges :

« le jeudi 26 janvier 1768, un maçon nommé Marcault, demeurant à Rochecorbon, voulant faire un tuyau d'une cheminée bâtie dans une cave dépendante de la maison où demeurent Martin et Jean Delarche, située au bas du presbytère, a creusé pour cet effet la terre dans un petit coin au bout de pignon de la dite maison ; ce petit terrain est situé le long du chemin qui monte du presbytère à l'escalier qui conduit aux vignes, vis-à-vis de la cave dixmeresse et seigneuriale de Mr Bouet de la Noue. On y a trouvé, en creusant à 5 ou 6 pieds de profondeur, tous les ossements d'un corps que j'ai fait mettre dans le caveau entre la sacristie et le pressoir. Cela confirmerait ce qu'avaient dit les anciens de la paroisse, qui affirmaient qu'en creusant dans le terrain devant la cure ils avaient trouvé des ossements... »



Figure 15 C'est probablement lors du creusement du coteau pour installer cette cheminée qu'on découvrit en 1768 des sépultures mérovingiennes.



Figure 29 Une dalle funéraire de Saint-Georges, transformée en banc (propriété de Mme Coulouette)

Il est toujours délicat de reconstruire ce qui a été détruit ou modifié ; par contre ces témoignages convergents, d'individus observant des sépultures similaires à des périodes s'étalant sur pratiquement un siècle et demi accréditent l'existence d'une concentration d'individus à la période mérovingienne dans cet espace qui deviendra Saint-Georges.

Ce ne peut être un hasard si la façade de l'église est incrustée de plusieurs pierres de réemploi portant, sculptés, des entrelacs mérovingiens. Il est difficile d'affirmer si ces pierres sont ou ne sont pas des artefacts, ou est-ce une réelle récupération tirée d'un monument plus ancien ? Certains avancent la récupération de frises décoratives (F.Epaud).



Figure 16. Plusieurs pierres encastrées dans la façade reproduisent des entrelacs mérovingiens ; certaines présentent un important état d'usure.

Le nœud de Salomon.

Plusieurs configurations d'entrelacs sont présentes sur la façade Sud de la chapelle, mais toutes sont formées de deux ou trois rubans constituant une boucle sans fin. C'est pourquoi on leur attribue une signification d'éternité, d'immortalité, voire d'amour éternel. Cette symbolique qui s'exprime à la période romane est très ancienne ; certains l'associent au nœud gordien et au nœud de Salomon, signe de sagesse. Ces entrelacs sont repris par différentes cultures dont la tradition islamique. Ceux de Saint-Georges s'illustrent par leur diversité ; nous en présentons ci-contre quelques-uns en complément de la figure 30.



La représentation sculptée sur cette pierre correspond à une configuration traditionnelle du « nœud de Salomon » avec quatre branches privilégiées.



Configuration privilégiant des « nœuds intermédiaires » faisant penser aux mailles d'un tricot.



Cette pierre semble n'être que le fragment d'une sculpture plus importante. On y reconnaît une croix, dont les parties supérieure et inférieure font défaut. Que représentent ces extrémités en forme de pinces de crabe ? On devine que ces différents entrelacs véhiculent une symbolique qui reste à déchiffrer.

On est en droit de s'imaginer une présence passée, lorsqu'on constate qu'une partie de l'église est troglodytique et s'inscrivait dans une construction plus ancienne. Nous retiendrons l'idée que cette partie souterraine est le vestige d'un oratoire chrétien, mérovingien réalisé entre le V^e et VII^e siècle⁴⁹. On peut même imaginer que ce lieu de culte se prêtait au recueillement, encastré au fond d'un vallon paisible, positionné entre le rocher et un ruisseau⁵⁰ qui s'écoulait un peu sur le devant. D'ailleurs la légende a perduré qu'à cet endroit séjournait un ermite, qui avait la vertu de guérir. Sur le plan purement historique, la présence mérovingienne en Touraine n'a rien d'exceptionnelle.

Période Carolingienne (de 751 à fin du X^e s)

En novembre 751, Pépin, fils de Charles Martel, se fait élire roi des Francs, il devient donc le premier représentant de la dynastie carolingienne. Charlemagne, fils de Pépin le Bref, est sans aucun

⁴⁹ Ces dates n'engagent que l'auteur

⁵⁰ L'aqueduc souterrain de Saint-Georges est la survivance d'un ruisseau qui autrefois s'écoulait en surface en traversant le cimetière.

doute le souverain qui marqua le plus l'époque carolingienne, par la longévité de son règne, mais aussi grâce à son charisme et à ses conquêtes militaires.

Tours fut une des capitales de la renaissance carolingienne, autant par les fréquents séjours des souverains, par la notoriété d'Alcuin et de son école, et par la diffusion du savoir à partir des églises et des monastères, dont Marmoutier.

Alcuin, évêque d'York, précepteur de Charlemagne, fut son « *ministre* » fondateur de l'école ; Charlemagne, pour le remercier le fit nommer abbé de st Martin de Tours et de Marmoutier : en 896 Alcuin créa, à Tours, le scriptorium. Constatant qu'un scribe ne savait relire le texte rédigé par un de ses confrères, il définit de nouvelles règles d'écriture. La calligraphie des lettres qu'il imposa est encore valable aujourd'hui ; les lettres dites « carolines » sont de son invention, il définit, que chaque mot soit suivi d'un « espace », que les phrases se terminent par un point, que la suivante commence par une majuscule... on croit reconnaître l'enseignement qu'on nous a transmis mille ans plus tard !

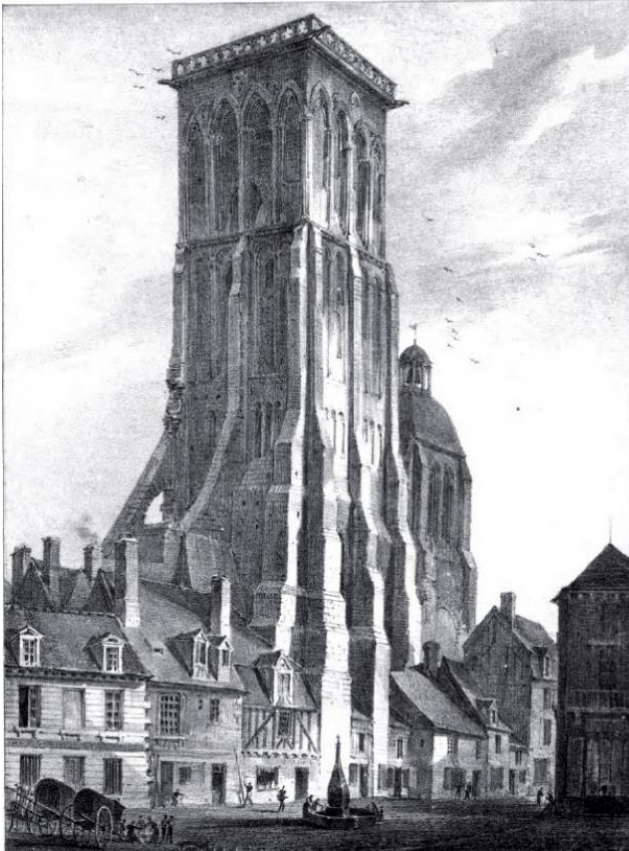


Figure 31 La tour Charlemagne, témoin de la présence des carolingiens en Touraine.

Cette importance donnée par Charlemagne sur la mission d'Alcuin à Tours, n'est qu'à l'image de la dévotion du Suzerain pour St Martin : « *Charlemagne fut plusieurs fois pèlerin de St Martin, et peut être au printemps 896 lorsqu'il confia l'illustre abbaye à son dévoué Alcuin. Mais le séjour le plus long et le plus célèbre du roi des Francs à Tours, se place, à la Noël 800. C'est au printemps de cette même année 800, que la cour royale vint à Tours. Son épouse, la reine Luitgarde, malade, venait implorer l'intercession de St Martin. Elle mourut le 4 juin, Charlemagne ordonna que sur son tombeau on érige une tour très élevée ; ce sera la Tour « Charlemagne ». Il ne reste rien de la tour d'origine qui, après l'incendie de 994 sera reconstruite au XI^e siècle et au XIV^e pour l'étage supérieur.*

Présence carolingienne à Saint-Georges.

Sur le côté extérieur Est du chœur, au-dessus de l'unique baie, enchâssée dans la maçonnerie, on peut distinguer une pierre sculptée d'une croix. La forme de cette croix l'identifie comme une croix « carolingienne ». Cette croix est manifestement un réemploi. Quelle en est



Figure 32 Croix carolingienne au chevet de l'église

l'origine ? Nous n'en savons rien, si ce n'est qu'on s'était attaché à conserver la trace d'une présence plus ancienne.

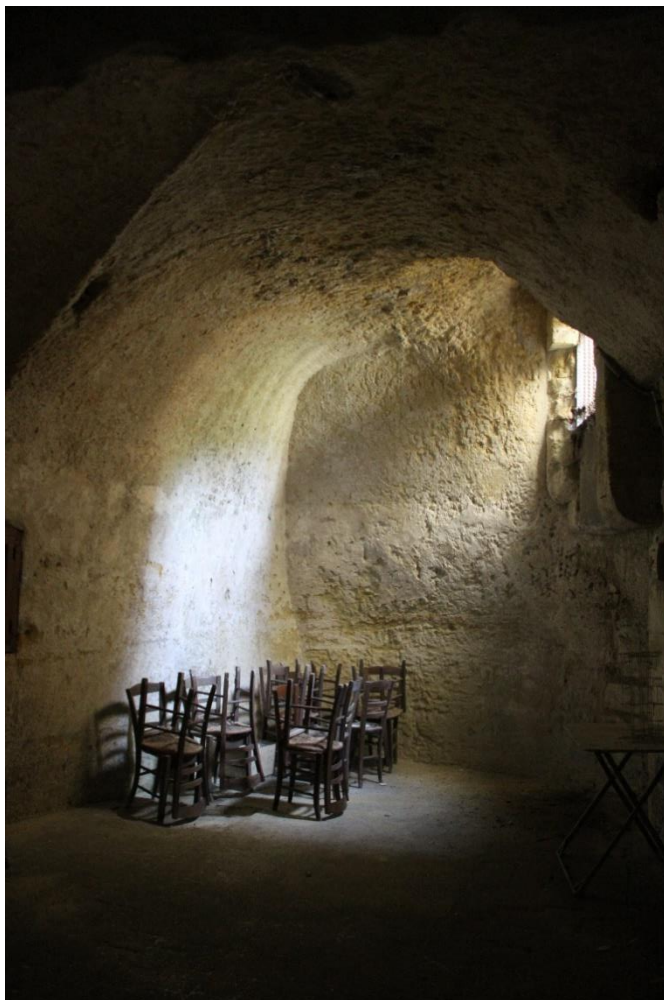


Figure 33. Ancien oratoire troglodytique ; Gaston Bonnery (1909) signale « La sacristie creusée dans le tuf est ornée des armoiries de Mgr Mathieu d'Ervault 1603-1746. », elles ne sont plus visibles aujourd'hui

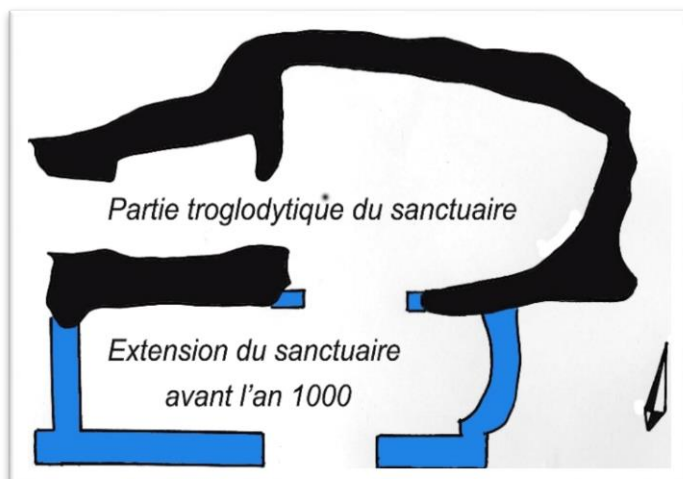


Figure 34 Tentative de reproduction de l'église primitive (avant 1000)

Tentative d'identification de la première église (avant l'an 1000)

L'examen de la construction actuelle laisse deviner les différentes modifications intervenues, telles que les a identifiées Frédéric Epaud ; et si sa description est claire à partir de 1028 (nous en reparlerons plus loin), toutes les spéculations sont possibles pour les périodes antérieures : la difficulté porte sur l'impossibilité de dater ces parties. Le premier oratoire est manifestement la salle troglodytique. On la supposera de la période mérovinienne ou Saint Martin, comme peuvent le laisser penser les vestiges trouvés dans son voisinage. Elle possède une double voute en berceau reproduisant le modèle de la croix latine, ce qui confirme son utilisation en tant qu'« oratoire » : il faut aussi constater que cette salle est orientée vers l'Est comme le sont les églises. Le petit péristyle qui le précédait à l'Ouest est dans la même facture, mais ayant été partiellement muré à la Révolution, il est difficile de conclure sur cette partie. La salle principale s'ouvre au Sud par une fenêtre bâtie dans un mur grossièrement maçonné, et une porte donnant accès aujourd'hui à l'espace sous le clocher. Ce dernier servant de « nœud » de communication entre l'église, la « grotte » et les différentes parties de la chapelle actuelle de la Vierge. L'examen de cette partie pose questions.

- Pourquoi une double communication avec l'église (chœur et nef) ?
- Pourquoi l'autel de la vierge est en dehors de l'empiétement du clocher ? Le mur Est de cette chapelle, est en retrait du clocher ?
- Ce mur parfaitement identifiable de l'extérieur est cylindrique comme l'abside de beaucoup d'église
- C'est une maçonnerie grossière faite de petit appareil avec des joints très larges.

-

Proposition d'interprétation. Le plan précédent est une suggestion de ce que pouvait être l'oratoire avant l'an 1000. Cet oratoire était adossé au rocher, et se positionnait grossièrement en lieu et place de la chapelle de la Vierge actuelle. Il couvrait la partie sacrée du site dédié à je ne sais quel Saint. Il y avait peut-être une source à cet endroit, source aujourd'hui tarie, comme beaucoup de sources du coin (impact de l'exploitation des carrières). Que reste-t-il comme vestiges de cette période ? Oublions les entrelacs mérovingiens et la croix carolingienne réemployés lors des différentes modifications. Examinons le pied du contrefort Est du clocher, dans sa partie basse (sur environ 2 mètres) : il semble effectivement très ancien ; les blocs de pierres de taille inégale sont liés avec de l'argile ; on a recouvert ultérieurement cette argile par un enduit de ciment ; certains joints utilisent des tuiles mais certains joints de ciments existent et pourraient être gallo romains (couleur rouge contenant de la tuile pilée). Ce bas de renfort, devait faire partie du mur Sud de cette première chapelle. Constitué de pierres et d'argile, il devait s'étendre sur toute la longueur de la chapelle actuelle. Ce type de construction n'est pas isolé ; à Tours, le mur gallo-romain a des parties réalisées suivant une technique similaire ; pierres et ciment d'argile. On entrait par une porte, face à l'accès de la cavité troglodytique.

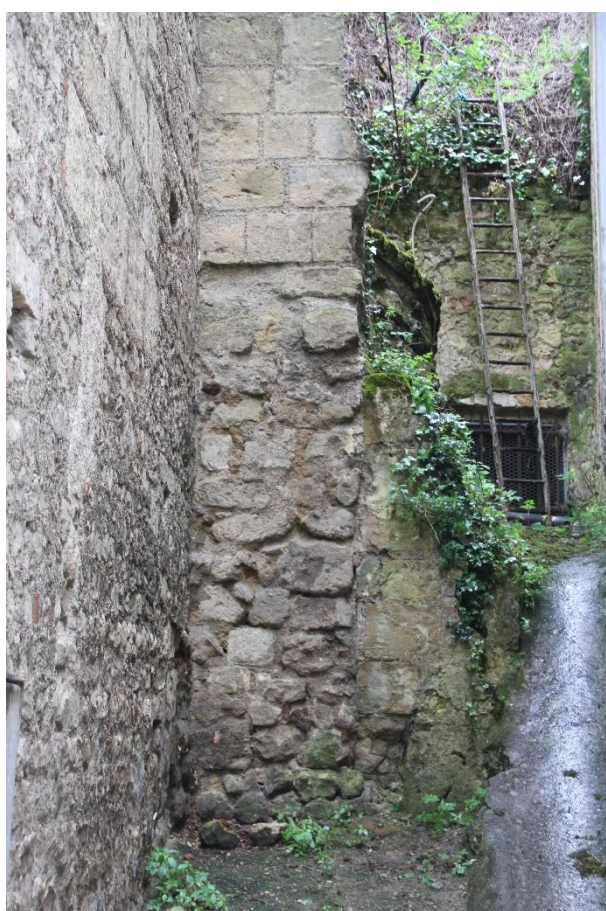


Figure 35. On distingue parfaitement la partie du XIe (mur de gauche en petit appareil) le contrefort du XII en moyen appareil, et en dessous de cette partie du XII un mur semblant plus ancien, au parement irrégulier. Ce pan de mur pouvait constituer le mur Sud du sanctuaire primitif. Ce mur aurait été largement détruit lors de la construction du XIe siècle.



Figure 36. On peut constater la présence de joints en argile, certaines fractions ont été recouvertes de ciment : réalisation probablement tardive avec une motivation de protection

Examen de la partie Est de cette « extension »

Entre cet ancien mur et le rocher, la construction continue en petit appareil aux joints fortement irréguliers. Cet extérieur ressemble à celui du chevet de l'abside d'une chapelle : le mur est cintré, et supporte une toiture maçonnée de forme conique. Cette configuration laisse penser que nous sommes à l'extérieur du chœur d'un oratoire primitif. Les aménagements que nous allons découvrir au XI^e puis au XII^e ont été conduits avec le souci de préserver ce périmètre (nous en reparlerons). Ces quelques mètres carrés semblent sacrés et on tient à les protéger : peut-être y avait-il à cet endroit la tombe d'un ermite oublié... (fig.37)



Figure 37. Appuyé sur l'ancien contrefort, un mur cylindrique semble former le chevet d'une chapelle



Figure 38. Dans l'espace troglodytique de cette église, on peut observer sous la fenêtre, une petite cavité murée par quelques pierres ; peut-être que ce « caveau » bouché fut utilisé comme sarcophage, ou reliquaire. Sa position, dans le prolongement de la petite chapelle, à l'emplacement de son chœur interroge.... Il serait intéressant de le visiter ! Il est possible que, ce soit dans cette niche que le curé enferma en 1768, les ossements trouvés dans la tombe mérovingienne découverte à proximité.

Chapitre 4

L'église Saint-Georges.

Son évolution à partir de l'an 1000

Résurrection de la Chapelle grâce à l'Association des Amis de la Chapelle Saint-Georges

Il faut d'abord préciser que l'intérêt pour la Chapelle Saint Georges repose, d'abord sur la motivation et les actions conduites par l'Association des « **Amis de la Chapelle Saint-Georges** », même si un premier classement en 1948 inscrit le vitrail du Chœur du XIII^e siècle à l'inventaire du mobilier des Monuments historiques. Si cette Association n'était pas intervenue la chapelle n'existerait probablement plus. En effet en 1971 Il est décidé de ne plus y célébrer la messe dominicale ; une pétition est signée par divers protestataires et communiquée à l'Évêché. L'office ne sera alors, célébré qu'une fois par an vers la fête de la St Georges. La chapelle se trouve pratiquement à l'abandon.

Vers 1990 Mr Georges Sertin, membre du Conseil Municipal redécouvrit la présence de peintures anciennes sous le badigeon déposé vers 1890. On raconte que les couleurs d'une auréole se dessinaient à travers ce revêtement⁵¹ ; il alerta la mairie qui fit intervenir des avis autorisés. Madame Lavergne procéda à l'analyse physico chimique des pigments et alerta de l'urgence d'une intervention. Le Conservateur Départemental des Antiquités et objets d'Art, Monsieur Guy de Chazaud, confirma le bien fondé d'un travail de découverte et de restauration. La restauration fut entreprise par Melle Evangelisti et Mme Legoux (deux ans de travail)

En 1992 Les Peintures étaient inscrites à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.

Le 22 Avril 1993. Incité par la mairie de Rochecorbon (Le Maire est Marc Deslandes) est créée l'Association des Amis de la Chapelle Saint Georges. Georges Sertin en sera son premier Président. La mission initialement définie, reste aujourd'hui inchangée ;

- *De faire la promotion de cette chapelle patrimoniale*
- *D'en assurer les visites durant toute l'année avec une organisation toute particulière durant la saison estivale (Mai à Novembre) durant laquelle des visites sont organisées chaque weekend*
- *De motiver sa conservation et restauration, soutenir les recherches archéologiques la concernant, participer aux financements de restauration dans les limites de ses moyens.*

L'association prendra à sa charge différents travaux et aussi, la réalisation des vitraux de la nef et celui de la chapelle de la Vierge.

En Juin 1995 Jacques Galataud est élu Maire de Rochecorbon, il le restera jusqu'en 2008. Il soutiendra l'Association des Amis de la Chapelle (Comme son prédécesseur, il en est membre) et vers la fin de son mandat il fait établir, en juin 2006, par l'Architecte de la ville (Pascal PERRIN HOUDON) un diagnostic et devis de restauration de la chapelle.

En 2008 Bernard Plat est élu Maire, il abandonne le devis et projet de son prédécesseur. La Chapelle entre dans une nouvelle ère d'oubli. Mais l'Association des Amis reste active.

En 2012, le Président de l'Association est Patrick Leloup. Il souhaite poursuivre l'œuvre de restauration commencée par Georges Sertin, et il considère que le plafond de la nef nécessite d'être remis en état. Mais avant d'entreprendre les travaux, il sollicite l'**expertise de Mr Frédéric Epaud** (Chercheur au CRNS, spécialiste des charpentes médiévales). Ce dernier entreprend la datation de la charpente de la Chapelle par dendrochronologie. Il démontre que la nef a été construite en l'an 1028 et le rehaussement du chœur et d'érection du clocher en 1127.

⁵¹ De quand date le retrait de l'enduit du mur Nord ? il était encore présent en 1954. Est-ce le retrait de ce revêtement qui mit en évidence les peintures de la paroi Nord ? On pourrait penser que Mr Georges Sertin voulant rénover l'intérieur de la chapelle avait commencé à faire piquer l'enduit du mur Nord et que lors de ces travaux il s'aperçut de l'existence de peinture. Il eut le mérite d'arrêter le piquetage et d'informer des personnes compétentes

La chapelle est alors identifiée comme étant une des plus anciennes églises romanes de France. **Cette datation n'est pas sans conséquence car le 12 Avril 2016, car suite à trois années de procédures conduites par Mr Blieck (DRAC), la chapelle est classée, dans son ensemble à l'inventaire des Monuments Historiques.**

Par suite de ce classement, l'Association n'est plus habilitée à réaliser des travaux : ces derniers doivent être conduits sous la direction par la mairie. Cette dernière doit obtenir l'autorisation de la DRAC, alors, seulement elle peut passer commande et faire suivre la réalisation par un architecte du patrimoine, même si financés par l'Association. L'Association des Amis de la Chapelle souhaite depuis vingt ans restaurer le vitrail du XIIIe. Elle a réuni les fonds pour financer cette opération mais sans autorisation d'action ! Il n'en reste pas moins que la chapelle se dégrade, mettant en danger les œuvres qu'elle abrite et que le besoin de travaux se fait de plus en plus urgent.

Hommages à deux présidents de l'Association des Amis de la Chapelle Saint-Georges.

Tout d'abord **Hommage à Georges Sertin**. Adjoint au conseil Municipal de Rochecorbon lors du Mandat de Marc Deslandes, il est à l'initiative de la redécouverte des peintures Murales. Elles furent immédiatement classées au catalogue des Monuments historiques, il suscita un engouement communal pour cette découverte et sa restauration et provoqua la création en 1994 de l'Association « des Amis de la Chapelle Saint-Georges » dont il fut le fondateur et premier Président. Son action se concrétisa par des premiers travaux de remises en état, que finança l'Association.

Patrick Leloup lui succéda avec la même volonté de protection du bâtiment. Trouvant l'état du plafond de la nef plus digne d'une grange que d'une église, Patrick envisagea, en 2012 de les remplacer ; on l'informa qu'il fallait, auparavant effectuer un diagnostic. On lui recommanda l'expertise de Frédéric Epaud ; ce dernier intervint et révéla que la Nef datait de l'an 1028 et le clocher de 1127, faisant de ce sanctuaire, la plus ancienne église Romane de France. Conséquences, en 2016 le bâtiment est déclaré, dans son intégralité, comme Monument Historique. Merci à Patrick pour son initiative !

Revenons à l'histoire de cette chapelle !



Figure 39 Georges Sertin (debout) et Patrick Leloup lors du Forum des Associations de Rochecorbon de 2012 (Source NR)

La Touraine en l'an 1000.

La France compte 8 millions d'habitants et l'Europe 36 à 42 millions, retrouvant ainsi le niveau connu sous l'Empire romain, 1000 ans plus tôt... Grâce au réchauffement climatique et à diverses innovations agricoles, la population occidentale est en pleine croissance, la région est en totale reconstruction après les ravages faits par les vikings, Tours revit sous l'impulsion de ses archevêques et de la prestigieuse basilique St Martin et Marmoutier, mais le reste de la Touraine devient l'enjeu d'une lutte sans merci entre les comtes d'Anjou et de Blois, lutte qui va durer un demi-siècle et qui causa bien des ravages, jusqu'à la victoire définitive, en 1044, des comtes d'Anjou.

La chapelle qui nous est parvenue.

Les techniques évoluent ; on construisait précédemment, principalement en bois et torchis, la



Figure 40. La charpente de la nef de la chapelle Saint-Georges.

La pierre devient le matériau de référence et le coteau de la rive droite de la Loire va être un pourvoyeur de tufeau permettant l'élévation de bâtiments d'un style nouveau. L'abbaye de Marmoutier en est un des témoignages. Le premier oratoire de Saint-Georges intégrait une partie troglodytique et une chapelle de bois ou pierres sèches. Une construction en dur va compléter l'ensemble. Les travaux entrepris par Frédéric Epaud chercheront à dater la charpente de la chapelle et vont apporter des informations inespérées.

La dendrochronologie et la Chapelle Saint-Georges

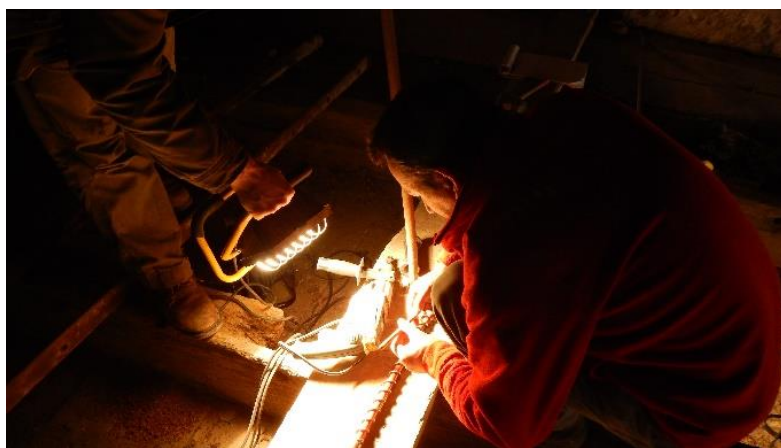


Figure 41. F. Epaud et son collègue du CEDRE carottant les entrants de la chapelle Saint-Georges.

La dendrochronologie est une science qui permet de dater l'année d'abattage d'un arbre en examinant la croissance de ces cernes. Chaque année un arbre génère un cerne supplémentaire dont l'épaisseur est caractéristique du climat de cette année. On a, ainsi pu établir une cartographie de ces cernes sur une période remontant à l'antiquité. Pour peu que l'on accède aux cernes de surface (aubier) on peut identifier l'année exacte d'abattage. Précisons que les outils de l'époque ne permettaient le travail de certaines es-

pèces de bois que lorsqu'ils sont encore « verts », on peut ainsi identifier la date de construction des bâtiments ; on ne coupait les arbres qu'au moment de mettre en place une toiture. C'est le cas du chêne, espèce utilisée en Touraine pour réaliser les charpentes. Connaître la date d'abattage c'est connaître la date de construction.

En mars 2013, Mr Frédéric Epaud, chercheur au CNRS (LAT UMR CYTERE 7324) examinant la topologie de cette charpente, convaincu de son ancienneté entreprit avec l'aide du laboratoire CEDRE une tentative de datation. « 18 carottages furent prélevés sur les entrails de la chapelle et permirent de fixer précisément, grâce au prélèvement systématique des aubiers et du cambium, les dates d'abattage des bois de la charpente d'origine, et donc, la mise en œuvre en 1028. Les bois correspondant à la reprise de la charpente romane ont quant à eux été abattus en 1127, ce qui semble bien correspondre aux travaux de voutement du chœur. Dans l'état actuel des connaissances, cette charpente romane serait donc la mieux conservée, avec ses entrails et sablières en place, et la plus ancienne recensée en France, avec celle de St germain des Pré à Paris, dont certains éléments datés 1018-1038d ont été

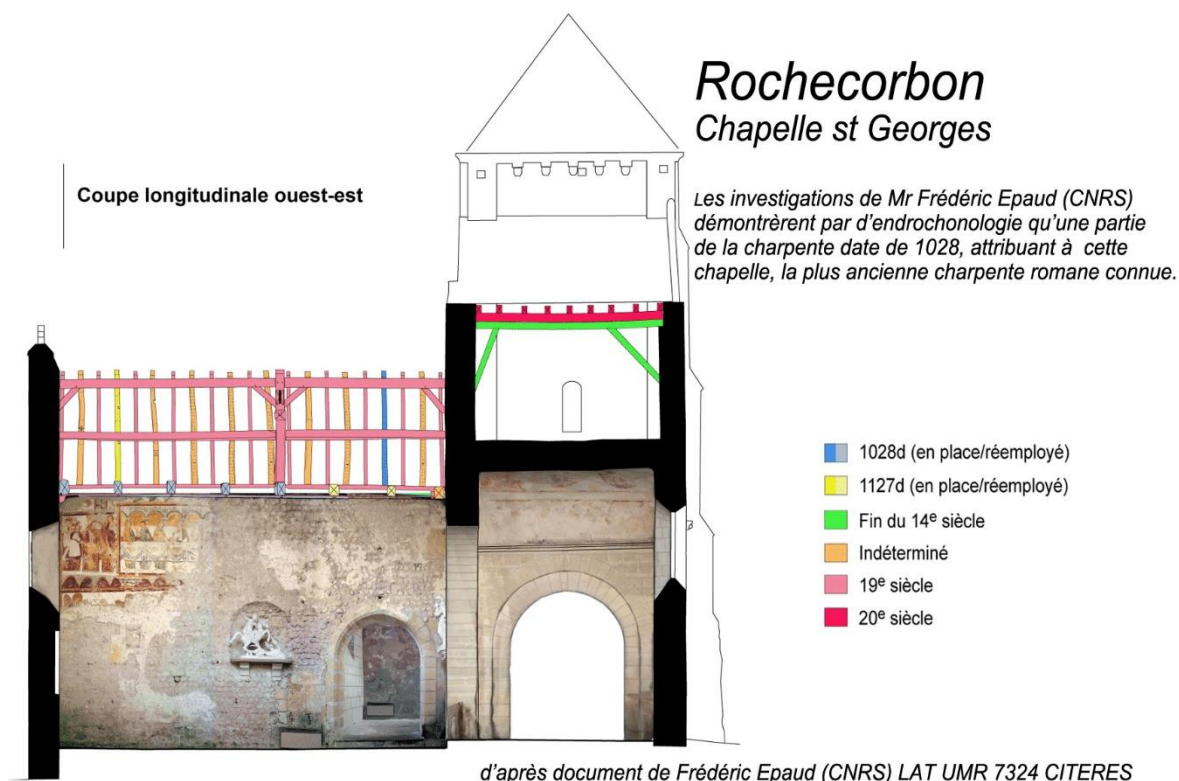


Figure 42 Datation de la charpente faite par Frédéric Epaud

réemployés dans la charpente du XVII^e siècle. Les quatre autres charpentes du XI^e siècle, connues en France ne datent que de la seconde moitié du siècle, ce qui fait de cette charpente de Rochecorbon l'un des témoignages les plus précoces des techniques et des structures de charpente romanes. »⁵²

Une datation inattendue

En effet les archives municipales de Rochecorbon, semblaient interdire les possibilités d'une datation aussi ancienne ; les registres de délibération en date du 20 septembre 1888 précisent ;

La décision d'entreprendre les travaux fut prise le 20 septembre

« La commission des bâtiments municipaux ont visité l'église de Saint-Georges ... ; ils exposent au conseil qu'il résulte de leur visite que la charpente de l'église de Saint-Georges est dans le plus mauvais état, qu'aucun travail de réparation ne saurait suffire pour la consolider, mais qu'il y a lieu de refaire totalement la charpente en se servant des anciens matériaux.

Le conseil prenant ce rapport en considération, charge Mr le Maire, la commission des bâtiments communaux de voir les couvreurs et charpentiers de cette commune afin de s'entendre avec eux sur la nature des travaux et sur les devis qu'il pourrait avoir lieu de faire »

⁵² Bulletin Monumental 172-3. 2014 « Rochecorbon (Indre et Loire) Eglise Saint Georges. Une charpente du début du XI^e siècle » par Frédéric Epaud

suivant. On se doit de reconnaître la **compétence du chercheur Frédéric Epaud, qui a su reconstituer l'histoire, les différentes datations de cette charpente malgré les interventions de sauvetages entrepris par la commune en 1888.**

Les différentes périodes marquant l'évolution de l'église.

Les investigations menées vont permettre de confirmer les périodes de modifications et de mettre des dates précises sur les parties les plus anciennes de la chapelle à partir de la construction romane. Pour les périodes récentes, les registres des conseils municipaux nous renseignent.

On peut retenir :

- Construction du XI^e siècle (1028)
- Agrandissement du XII^e siècle (1127)
- Modifications et restauration du XIX^e siècle

La figure précédente localise ces différentes étapes

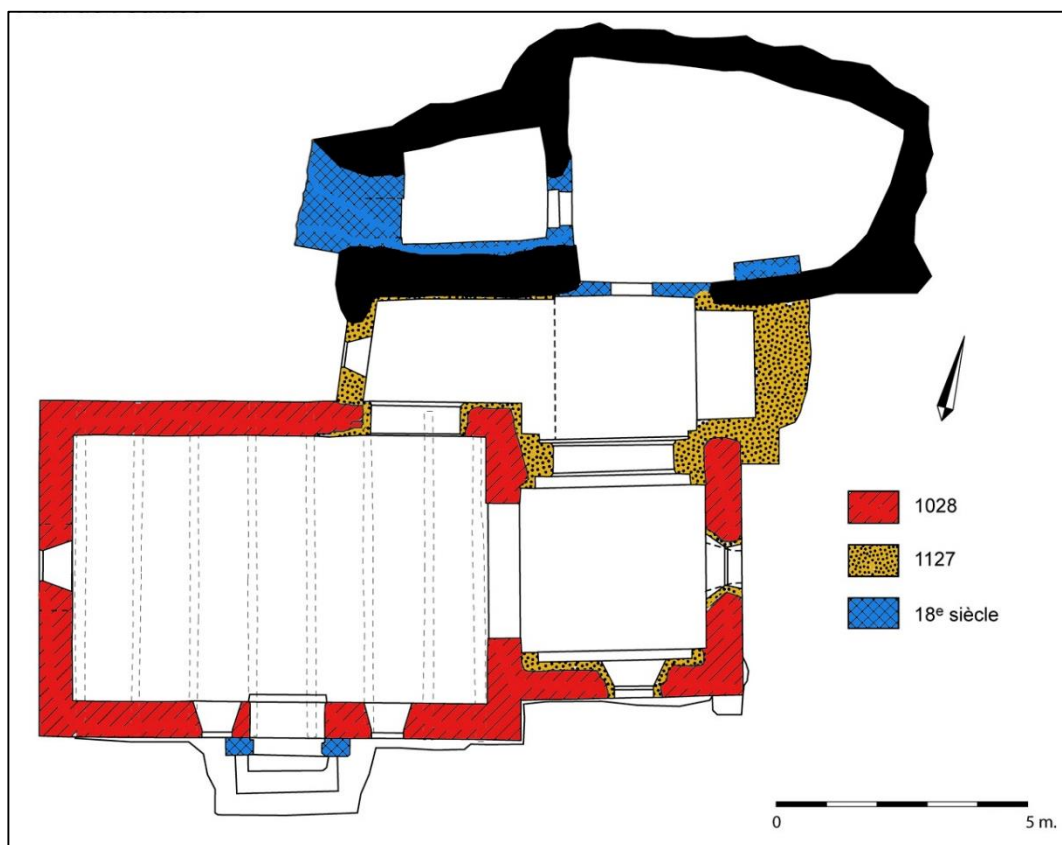


Figure 43 Plan de l'église Saint-Georges et datations des différentes périodes de modifications (Source Frédéric Epaud)

La précisions de ces dates permet d'entreprendre une opération ambitieuse ; celle de mettre en perspective l'évolution de la construction avec les autres informations concernant la situation historique de l'époque, les aménagements internes (peintures, vitraux...) de sorte à avoir une vue la plus exhaustive possible.

L'église de 1028 (XI^e siècle)

Si la présence d'un ancien oratoire troglodytique (indiqué sur le plan précédent), l'incrustation dans la façade Sud, de pierres sculptées de la période mérovingienne témoignent d'une présence plus

ancienne, il n'en est pas de même de l'église du XI^{ème} siècle qui se trouve parfaitement identifiable dans le bâtiment d'aujourd'hui. C'est à cette époque qu'apparaissent les premières constructions de pierre remplaçant les précédentes de bois et de torchis. Les murs sont en petit appareil⁵³ assemblé entre des pierres d'angle rectangulaire formant chaînage.

Situation Politique

Robert II le Pieux, fils de Hugues Capet est roi de France. La région est au cœur des confrontations entre Eudes II Comte de Blois et Foulques III Nerra Comte d'Anjou. Evrard est abbé de Marmoutier (1015-1032) : à cette date la ville de Tours et l'abbaye de Marmoutier sont sous la gouvernance d'Eudes de Blois ; à partir de 1044, les Comtes d'Anjou auront la suprématie.

- Evrard fut probablement une personne charismatique car il sut développer des relations de confiance avec tous les seigneurs de cette période : Eudes de Champagne et de Blois, Foulques d'Anjou, Richard II de Normandie, Alain III de Bretagne. Saint-Georges, ou du moins le hameau qui portera ce nom, n'est pas indépendant de ces événements ; c'est à cette date qu'Eudes de Blois va financer la restauration de Marmoutier après les destructions normandes et les dérives d'application de la règle. Est-ce que Saint-Georges n'aurait pas bénéficié de cet élan mystique accompagnant le renouveau de Marmoutier ? Ce concours de circonstance ne peut être fortuit et permet probablement de faciliter le financement des travaux.



Figure 45 Au-dessus de la porte d'entrée actuelle on aperçoit les claveaux rectangulaires formant le plein cintre de l'ancienne ouverture; elle était plus étroite et permettait d'accéder directement au cimetière.

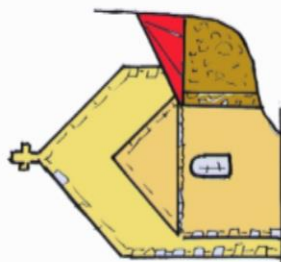
Plan d'ensemble.

On accédait à l'église par son parvis ; petite place située là où se tient la maison de la « Malvoisie ⁵⁴» sur cette placette s'ouvrait le porche du sanctuaire, probablement formé d'un caquetoire couvert. Plus à l'Ouest, assise sur une élévation à flanc de coteau, une petite construction utilisée comme presbytère. On la rejoignait par un escalier et une terrasse dont des traces semblent toujours présentes. On croit deviner des vestiges de cette construction dans le bâtiment actuel de la Malvoisie. La couverture des bâtiments relevait à cette période de tuiles « canal », l'utilisation de l'ardoise n'apparaîtra que plus tard.

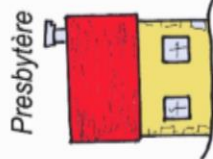
La porte Sud, porte d'accès actuelle, existait, mais plus modeste ; elle permettait, depuis l'église, l'accès au cimetière ; la façade conserve encore aujourd'hui le témoignage de sa configuration originelle ; on peut apercevoir dans la maçonnerie primaire les claveaux rectangulaires de l'arc de l'ancienne ouverture. Sur la même façade, trois baies en plein cintre (deux pour la nef, une pour le chœur) sont découpées à l'emporte pièces sans colonnettes ni élément architectural faisant saillie.

⁵³ **Petit appareil** : appareil constitué de moellons, pierres ou briques d'une dimension (hauteur d'une assise) inférieure à 20 cm

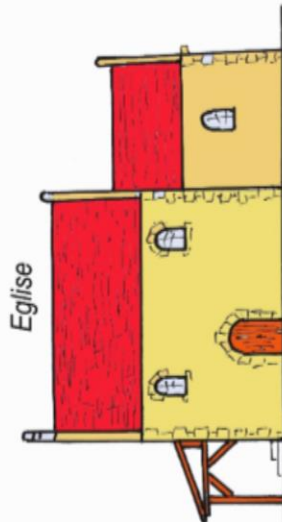
⁵⁴ Malvoisie est le nom d'un cep de type pinot gris fournissant un vin blanc moelleux, il s'est maintenu dans la région d'Ancenis donnant un vin offrant une robe jaune aux nuances orangées, on devait donc trouver dans le Vouvray. Aujourd'hui, le cépage des vins de Vouvray, tranquilles ou pétillants est le chenin.



Vue coté Est
(Chœur)



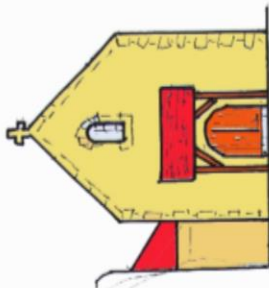
Presbytère



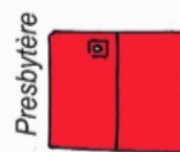
Eglise

Parvis

Vue coté Sud
(Place/cimetière)



Vue coté Ouest
(Porche)



Presbytère



Eglise

Parvis

Vue aérienne

La Nef

On y entrait, par le porche Ouest (aujourd'hui muré). Sa configuration spatiale a été conservée jusqu'à nous ; mêmes dimensions, élévation identique, les modifications géométriques sont mineures. Quelques remarques s'imposent. Lors de cette agrandissement on chercha à y intégrer la chapelle primitive ; on détruisit son mur Sud mais on aménagea un double passage pour faire de l'ancienne chapelle une travée supplémentaire : une sorte d'absidiole probablement dédié à un culte oublié, mais totalement vivace lors de cette modification.

Il y a quelques années, les peintures murales n'étaient pas visibles, masquées par un badigeon blanc. En 1990, Mr Sertin, membre du conseil municipal de Rochecorbon, suspecta que ce badigeon pouvait recouvrir des peintures. « Un chercheur, Madame Delavergne, alertée, procéda à une analyse physico-chimiques des pigments et poussa un cri d'alarme, il était urgent d'agir, si on voulait éviter une altération définitive des murs rongés par la moisissure... en 1992, les peintures furent inscrites à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.



Figure 46. Photo prise le 27 juillet 1997 par Mr Proust Frédéric. Les couleurs semblent s'être estompées depuis, réaction peut être provoquée par le décapage chimique du badigeon, qui avec le temps dégrade la vivacité des teintes.

On fit intervenir deux spécialistes, Mademoiselle Evangelisti et Madame Legoux titulaires d'une Maîtrise de Sciences et Techniques de la Restauration (Université de Paris) qui, au terme d'un travail d'une extrême méticulosité ont mis à jour, tout d'abord sur le mur Nord de la Nef ce qui restait d'une œuvre vieille de plus de 8 siècles. »⁵⁵ Le fragment découvert faisait partie d'un ensemble complet : il était d'usage que les murs soient entièrement couverts de fresques ; Saint-Georges n'échappait pas à cette règle.

Ce qui suit est extrait de la revue « *Peintures Murales Médiévales en Touraine* »

La peinture à fresques.

⁵⁵ Extrait d'une brochure dactylographiée sur la chapelle st Georges à Rochecorbon (auteur inconnu)

Cette technique très ancienne est l'héritage d'une culture antique. Elle a été transmise et s'est maintenue au cours des siècles dans les pays colonisés par l'empire romain. Le support est enduit d'un mortier dans lequel les couleurs sont appliquées alors qu'il est en cours de durcissement, d'où l'appellation « fresque » de l'italien « al fresco » signalant un ciment « frais ». Cette technique n'autorise pas les retouches et exige une réalisation totale avant le durcissement du support. Il ne reste qu'une fraction de la fresque originale qui devait couvrir toute la chapelle : mais ce qui reste permet de découvrir la technique utilisée. Le mortier, d'une épaisseur de 5 à 6 mm, est également appelé **arriccio**. Sur un mur, sain et robuste, l'artiste prépare un mortier à base de chaux et de sable, qu'il étale par la suite en le laissant rugueux (d'où son nom arriccio). L'enduit est constitué de sable (silice) et de chaux en proportions variables (on ajoute plus ou moins de chaux en fonction de la finesse voulue pour l'enduit). La dernière couche est constituée à parts égales de chaux et de sable (c'est la couche la plus lisse et la plus fine). On fait généralement trois couches d'enduit successives. Chaque pose doit être séparée de quelques heures dans un ordre décroissant de temps. La première couche doit être faite plusieurs jours avant le départ de la peinture, la seconde la veille et la dernière en moyenne 12 h avant. La période, pendant laquelle l'artiste peut peindre, se situe sur un intervalle très court de quelques heures. L'enduit est une couche d'environ 5 mm appelée **intonaco**.

L'esquisse :

Après séchage, l'artiste esquisse au charbon la figure voulue. Puis à l'aide d'ocre, la sinopia (couleur à base de terre rouge), l'artiste ombre et précise les contours.

La peinture :

La peinture est préparée à l'aide de pigments naturels tel que les oxydes métalliques ou des terres. La préparation de pigments naturels se fait par pilage des cristaux et mélange avec de l'eau de chaux. L'eau de chaux est l'excès d'humidité qui se dégage de la chaux qui a été préalablement mise au repos. La peinture à fresque demande des pigments spécifiques. Ce procédé ne permet pas de faire de grandes surfaces au départ. La peinture s'effectue rapidement, le peintre est adroit et précis, chaque erreur est le plus souvent irréparable

Le lavement des pieds (Mur nord de la nef)

Cette fresque, peut-être plus précoce que les estimations qui la positionnent au milieu du XII^e siècle. On peut imaginer qu'elle fut réalisée dès la création de l'église actuelle c'est-à-dire au XI^e siècle, en tout cas c'est ce que nous retiendrons.

« Tournés vers le Christ agenouillé devant une cuve en forme de calice, les apôtres semblent adopter des attitudes d'incompréhension : comment le Seigneur peut-il s'abaisser à une tâche aussi servile que le lavement des pieds ? Mission réservée aux serviteurs de basse condition.

Le premier apôtre ; Pierre, porte la main droite à son front et sa main gauche est levée en un geste de refus. Le Christ réplique par un geste d'autorité tendant l'index de sa



Figure 47 Fresque du lavement des pieds sur le mur Nord. La tunique du Christ semble très fouillée avec passementerie au niveau du col et des manches ; en sus un motif de forme carrée, très discret orne le tissu de cette tunique

main gauche vers les apôtres, alors que sa main droite tenant la cheville de St Pierre ne lui laisse aucun choix.



Figure 48 En dessous du lavement des pieds les restes partiels d'un ange

Les positions des corps ne sont pas réalistes : par exemple le Christ a son buste de face et, les jambes de profil. On a tendance à attribuer au XII^e siècle ce style de graphisme ainsi que le réalisme des musculatures visibles dans la jambe de St Pierre.

À cette période, on ne connaissait pas le dessin en perspective ; les motifs en quatre pétales, inscrits dans les carrés représentent le carrelage couvrant le sol. Sous le lavement des pieds un motif de vagues de couleur ocre sur lequel se détachent des fleurons blancs sépare d'un second registre aujourd'hui très lacunaire. Un ange dont ne restent que la tête et un bout de son aile. Sa tête est penchée et fait face à un personnage non nimbé.

Que représente le haut de la fresque ?

Lors de la restauration de la fresque sur le mur nord par Elisabeth Evangelisti et Véronique Legoux, on retira la frise de bois de 15 cm solidaire du plafond ; cette moulure couvrait le haut de la fresque et masquait un motif dont la signification pose question. On y voit le poitrail d'un animal qui peut être un Léopard ou un Dragon. Le Dragon pourrait être une évocation de St Georges, le Léopard pourrait être issu du Blason d'un seigneur de Rochecorbon, cet animal fait front à un dessin géométrique pouvant être aussi un blason ou une croix de consécration de l'église ; ces motifs ont été réalisés simultanément avec la fresque du lavement



Figure 49. Motifs présentant l'arrière d'une chimère et la fraction d'une frise en grecques qui devait faire le tour de la chapelle

des pieds. Interrogée sur la signification de cette partie de la fresque, Madame Véronique Legoux (artiste ayant participé à la restauration de cette fresque et des peintures de la chapelle), apporte les réponses ;

- 1 – l'animal est un griffon (lion ailé à bec et serres d'aigle)
- 2 – l'entrelacs géométrique est une grecque, motif issu de l'antiquité et très utilisé dans la peinture murale médiévale
- 3 – Cette partie de la fresque est contemporaine de la scène, il s'agit d'une frise ornementale couramment utilisée pour limiter et séparer des scènes peintes
- 4 – Les frises ornementales peuvent être constituées d'un motif continu ou composé en compartiment comme c'est le cas de Rochecorbon où alternent motif ornemental (grecque) et animaux fantastiques
- 5 – L'historienne de l'art spécialisée en peintures murales, Virginie Dumoncel-Czeraniak, rapproche la peinture romane de Rochecorbon à celle du baptistère Saint-Jean de Poitiers.

Effectivement le fascicule publié sur le baptistère Saint-Jean de Poitiers, par la Société des Antiquaires de l'Ouest, (Poitiers, 1991, p.35, figure 23) apporte les informations souhaitées.



Figure 50. Baptistère Saint Jean de Poitiers ; la frise en "grecques" est en parfait état et rend lisible le motif.



Figure 51, dans ce même baptistère, un dragon est peint, et présente quelques similitudes avec le graphisme de Saint-Georges : les intrados des arcs d'entrée des absidioles comportent des médaillons ornés de griffons.



Figure 52. Empreinte de la baie Est donnant sur le chœur de l'église originelle

Le commentaire accompagnant ces peintures romanes⁵⁶ indique : « Toutes les autres peintures romanes, pour être purement décoratives, ne sont pas sans intérêt. On aura déjà remarqué la très large bande qui se déroule en frise dans le haut du mur, sur le pourtour de l'édifice, comme il arrive souvent dans les monuments ottoniens⁵⁷. C'est une grecque savante, de diverses couleurs, donnant l'illusion du relief : des cartouches à fond blanc enfermant un oiseau... sont insérés à espaces réguliers. Ce schéma puise son origine dans la peinture antique et survivra longtemps... »

L'artiste qui intervint à Saint-Georges, connaissait parfaitement ce type de motif et probablement le baptistère de Poitiers : il le reproduisit à l'identique. On peut imaginer que cette frise décorait le pourtour de la chapelle et qu'une fraction minimale nous est parvenue. Notons de plus que les peintures du baptistère St Jean de Poitiers contiennent un dragon mais aussi des griffons s'apparen-

tant avec le poitrail encore visible du griffon de Saint-Georges.

Le Chœur.

Le chœur à chevet plat a gardé, au sol, les dimensions carrées (3.7mx3.7m) qu'il avait dans l'église primitive. Sa hauteur sera modifiée plus tard. On peut imaginer en examinant le mur Est que ce chœur formait pignon et communiquait avec la nef par une ouverture en plein cintre similaire à celle d'aujourd'hui. Une baie était ouverte dans le mur Est, mais à une position plus basse que la fenêtre actuelle, c'est-à-dire, à la même hauteur que la baie Sud du Chœur. L'appareillage extérieur du chevet garde mémoire de son logement initial, une partie des claveaux rectangulaires de la baie initiale étant

⁵⁶ « Le baptistère Saint-Jean de Poitiers », Société des Antiquaires de l'Ouest, Poitiers, 1991 : Le baptistère Saint Jean est le plus ancien monument chrétien d'Europe conservé à ce jour. Installé au IV^e siècle, au temps de Saint Martin et Saint Hilaire, dans une maison gallo-romaine de Poitiers, le baptistère va devenir un édifice particulier au Ve siècle. Devenu église paroissiale, le monument a été orné d'un très bel ensemble de peintures murales romanes et gothiques aux XI^e-XII^e siècle et au XIII^e siècle.

⁵⁷ L'architecture ottonienne est un art préroman mais qui va en partie se développer avec les premières réalisations romanes, lesquelles convergeront souvent. Ce style, à la fois de la période romane et préromane, est consacré à la magnificence de l'image de l'empereur Otton I^{er}, au X^e siècle. (Source Wikipédia)

encore visible. L'ouverture fut bouchée en moyen appareil, dans le même format que les modifications apportées ultérieurement.



Cette fenêtre était abritée des ruissellements des eaux de pluie par une saillie dont une partie est toujours visible (Figure 47). Lorsqu'on rehaussa la fenêtre du chœur on supprima la partie centrale de cette corniche. Sur cette photo on distingue parfaitement la partie du chevet d'origine en petit appareil. Ce chœur roman n'était pas voûté à l'origine ; un simple plafond de bois fixé à la charpente en assurait le recouvrement. Ce n'est que dans la première moitié du XII^e siècle, lors des travaux de 1127, qu'on lancera une voûte en berceau en plein cintre. La baie Sud du chœur fut légèrement modifiée ; les pierres d'angles de cette fenêtre ont été ajoutées pour une raison indéterminée, remplaçant d'hypothétiques colonnettes.

Figure 53. Les angles latéraux de la baie ont été modifiés ultérieurement en y incrustant des pierres de nature différente.

Agrandissements à partir de 1127

En s'appuyant sur le référentiel de dates fourni par Frédéric Epaud, nous imaginerons que les modifications importantes que subit l'église se sont passées vers 1127 (XII^e s) et non au XIII^e siècle.

Situation politique

En 1124, Guillaume de Combourg, XII^e Abbé de Marmoutier décède ; l'année précédente il avait obtenu de Robert Seigneur de Rochecorbon l'*Isle de Marmoutier* appelée aussi *Belle Isle*, terre s'étendant des Fontaines⁵⁸ de Saint-Georges jusqu'aux ponts de Tours⁵⁹. Sur ce terrain les moines construiront des bâtiments, redécouverts récemment⁶⁰.

Depuis la prise des lieux saints par Godefroy de Bouillon en 1099, les croisés y ont installé le Royaume de Jérusalem. Toute la vie politique locale est imprégnée de cette présence de l'autre côté de la Méditerranée. En 1127 le roi Baudouin II de Jérusalem prend de l'âge, il n'a pas de fils pour lui succéder et cherche un héritier à marier à sa fille aînée Mélisande. L'élus sera Foulques V comte d'Anjou et de Tours. Il s'était fait remarquer par sa piété et sa vaillance lors de son pèlerinage de 1120. Avant de partir, il est de passage à Tours, et, le jour de Pentecôte il a la vision de Marmoutier en

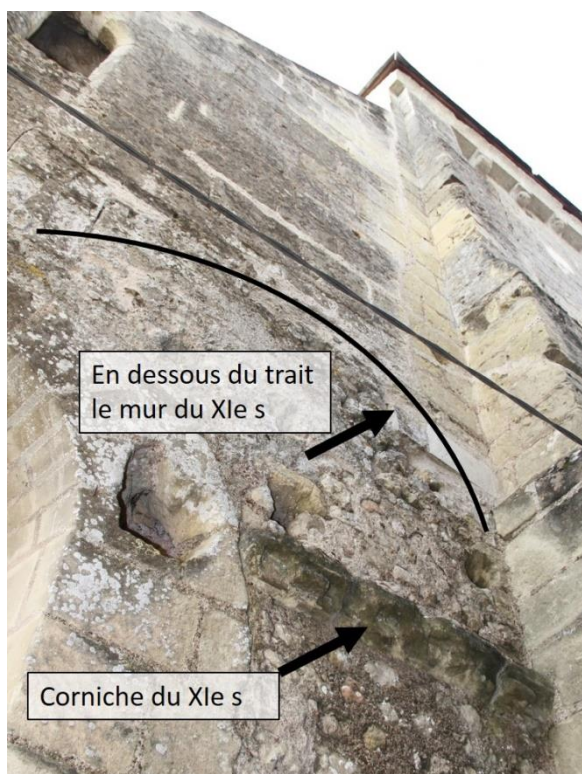


Figure 54. Cette façade est peu visible car trop proche de la maison la "Seigneurie", par contre son examen fait découvrir différentes informations sur la forme de l'église du XI^e siècle.

⁵⁸ A l'époque on disait « la Fontaine » et non « les Fontaines »

⁵⁹ Dom Martène MSAT 1875 T25 page 45

⁶⁰ Voir Rochecorbon au fil de l'eau, au fil du temps par le même auteur, chapitre 4. Ces vestiges étaient appelés en 1664 « la chapelle Ste Mussette » car disparaissaient dans les sables de Loire. Dans les années qui suivirent ils furent totalement enfouis, et ne réapparurent qu'à la fin du XX^e siècle, suite aux prélèvements importants de granulats dans le lit du fleuve dans les années 1980.

feu. Il fait vérifier, mais pas d'incendie. On le rassura et on lui expliqua qu'il avait eu « *une vision de Dieu, voulant honorer son Altesse* ». Foulques aborde à Saint-Jean-D'acre au milieu du printemps et épouse Mélisande de Jérusalem le 2 juin 1129. Eudes fut élu nouvel abbé de l'abbaye (1125-1137), en remplacement de Guillaume de Combour qu'il secondait. « *La grâce que Dieu lui fit de l'avertir de sa mort quelques mois avant qu'elle arrivât, prouvent assez clairement qu'il était digne de la charge à laquelle il fut élevé.* »⁶¹

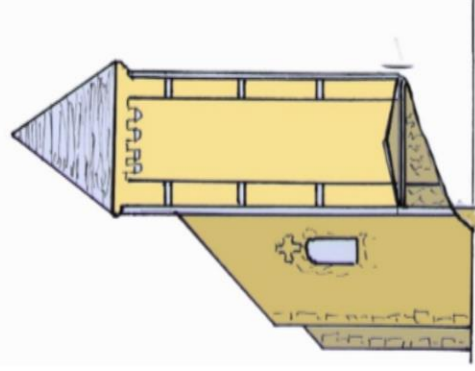
C'est probablement lors de cette reconstruction que l'église fut consacrée à Saint-Georges, et que ce nom restera, baptisant la paroisse. Les travaux entrepris, l'engouement local pour la croisade pouvaient justifier la dédicace de ce lieu de culte à ce Saint. Le don de cinq sous de rente que fait vers 1160, Geoffroy Boceau à « **l'église Saint-Georges au-dessus de Marmoutier** », signalant pour la première fois le patronyme de l'église, semble l'attester.

Plan d'ensemble.

Les modifications apportées, vont donner une autre dimension à l'église.

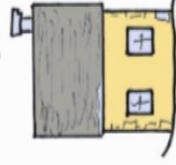
Les changements extérieurs majeurs concernent l'adjonction d'un clocher massif, et le rehaussement du chœur. L'église prend un aspect proche de celui que nous connaissons aujourd'hui. La cure, le parvis, l'accès Ouest restent inchangés. On peut se reporter à la figure 49 représentant les différentes façades du sanctuaire.

⁶¹ Dom Marène MSAT 1875 T25 p.59

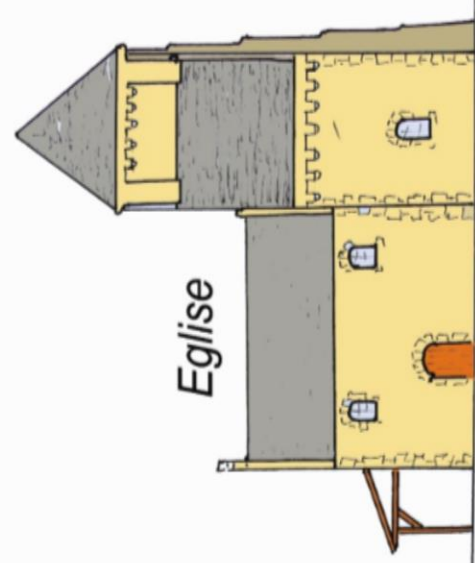


**Vue coté Est
(Chœur)**

Presbytère

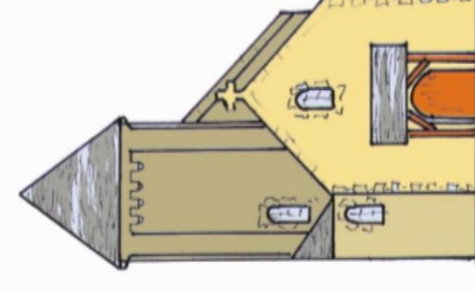


Parvis



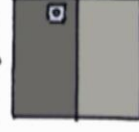
Eglise

Vue coté Sud

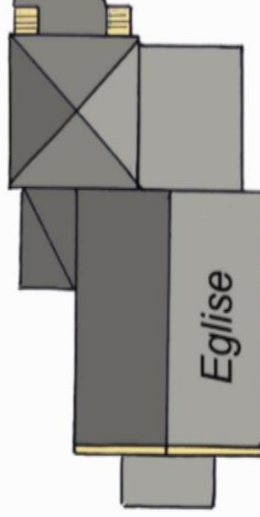


**Vue coté Ouest
(porche)**

Presbytère



Parvis



Eglise

Vue aérienne

Figure 55. L'église et son environnement après les travaux de 1127.



Figure 17 Le passage de « petit appareil », en « moyen appareil » avec les moellons plus importants, renseigne sur les modifications apportées sur le haut du chœur.

parallélépipède, avec des joints réguliers. C'est la partie rehaussée ; le mur dépasse maintenant celui de la nef, et s'orne d'une corniche avec des modillons non figuratifs⁶². Le contrefort en limitation de la nef, ne paraît pas avoir été modifié : il conserve vers son sommet son parement en petit appareil du XI^e siècle. Sur la face Est du chevet, on aperçoit la baie que l'on a rehaussée lors de ces travaux. La toiture du chœur qui était soit cylindrique soit à deux pans (comme décrite précédemment) a été remplacée par un seul pan s'appuyant contre le clocher. « *La réalisation de la voute en berceau du chœur nécessita le renforcement intérieur des murs gouttereaux, par deux arcades ainsi que le rehaussement en moyen appareil.* »⁶³



Figure 18 Au Nord Est le clocher; on peut constater la modification de la toiture du chœur, maintenant à un seul pan, et plus haute que celle de la nef, qui n'est pas modifiée.

passage à la corde actionnant la cloche mise sous toiture.

La dimension de la nef sera conservée mais on modifiera la partie orientale de son mur Nord ; nous y reviendrons plus tard. Pour pouvoir réaliser les travaux que nous allons décrire on déposa les trois fermes Est de la Nef pour y installer des échafaudages. A la fin des travaux on remplaça les poutres de ces fermes par de nouveaux bois ; ce qui permit d'obtenir la date de 1127 pour ces modifications.

L'élévation du chœur

La façade Sud du chœur témoigne de ses modifications. Au-dessus du mur ancien, en petit appareil, les moellons de tuffeau changent de dimension, deviennent plus larges, prennent une forme en

Le clocher

L'édifice est flanqué au nord d'une tour-clocher. Ce clocher, trapu, de forme carrée, est construit en moyen appareil. Chaque face est consolidée par deux renforts puissants, donnant à cette tour une allure de donjon. La construction s'appuie au Nord sur le rocher tout en conservant à son embase un accès aux deux salles troglodytiques ; la construction repose sur ses quatre angles faisant colonnes ; entre ces quatre pieds sont disposées quatre ouvertures : un premier passage en plein cintre s'ouvre sur le chœur ; un second s'ouvre sur une chapelle murée ; située à l'Est, elle est consacrée à la Vierge, la troisième communique avec l'extension à l'Ouest du clocher, entre nef et rocher. On peut y pénétrer depuis la nef par une ouverture en plein cintre. L'intérieur de cette tour a un plafond en coupole de pierre, percée d'un

⁶² Ces modillons sont d'une facture postérieure au XII^e, et datent probablement des restaurations du XIX^e

⁶³ Frédéric Epaud .le Bulletin Monumental Tome 172-3

Le tout est couvert d'un toit à quatre faces. Sa corniche est soutenue par une succession de modillons en forme de visages d'hommes, de femmes (grotesques) ou de motifs géométriques.

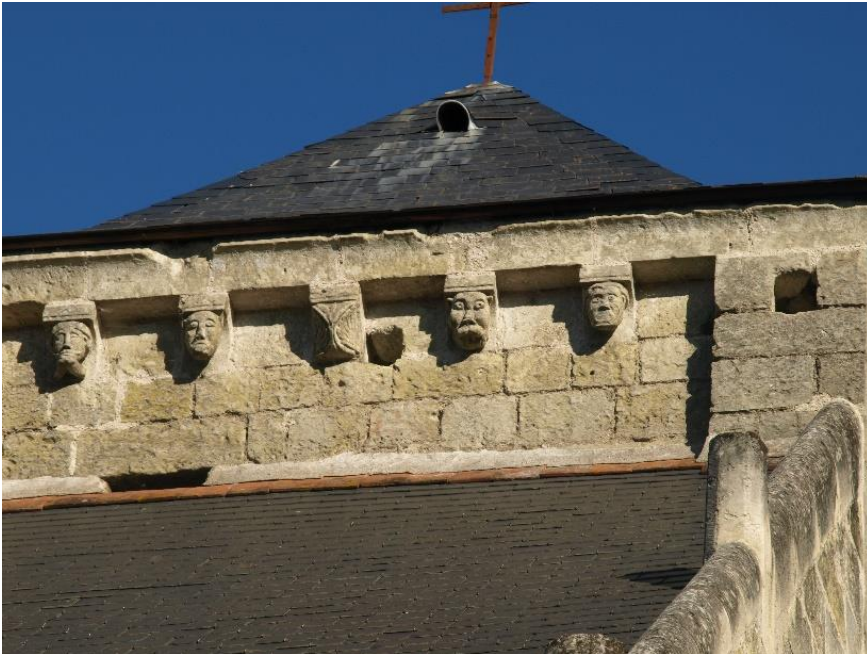


Figure 19. Les renforts des murs soutiennent les quatre angles du clocher, la toiture à quatre pans s'appuie sur une corniche à modillons, ornée de grotesques ou de motifs géométriques



Figure 20. Intérieur du clocher avec sa coupole de pierre. Remarque importante : noter la présence d'une baie non éclairée ; elle donne sous la charpente du chœur, et permet d'accéder dans les sous-pentes. Cela ne justifie pas son existence ; elle est identique à la baie Est. Initialement, cette baie aveugle donnait au Sud, vers l'extérieur, apportant lumière et clarté. Sa présence démontre que le choix de la forme actuelle de la charpente du chœur fut tardif et décidé après l'érection du clocher.

Il existe une gravure publiée à Londres en 1854 dans l'ouvrage du Révérent J.L.Petit, dans son livre « **Architectural studies in France** », cherchant à mettre en exergue les églises originales de France. Il souligne dans le cas présent la présence d'une partie du sanctuaire taillée dans le rocher et son clocher carré. Noter que la toiture pyramidale n'existe pas et que le beffroi portant la cloche est visible. Il est probable de la couverture d'ardoise n'apparaîtra qu'en 1890 lors de la restauration de l'église. Une des préoccupations de cette restauration était de résoudre les problèmes de mise hors d'eau du bâtiment : la structure en tour carrée du clocher avec son toit terrasse n'était sûrement pas étanche. La mise en place d'une toiture résolvait cette difficulté.

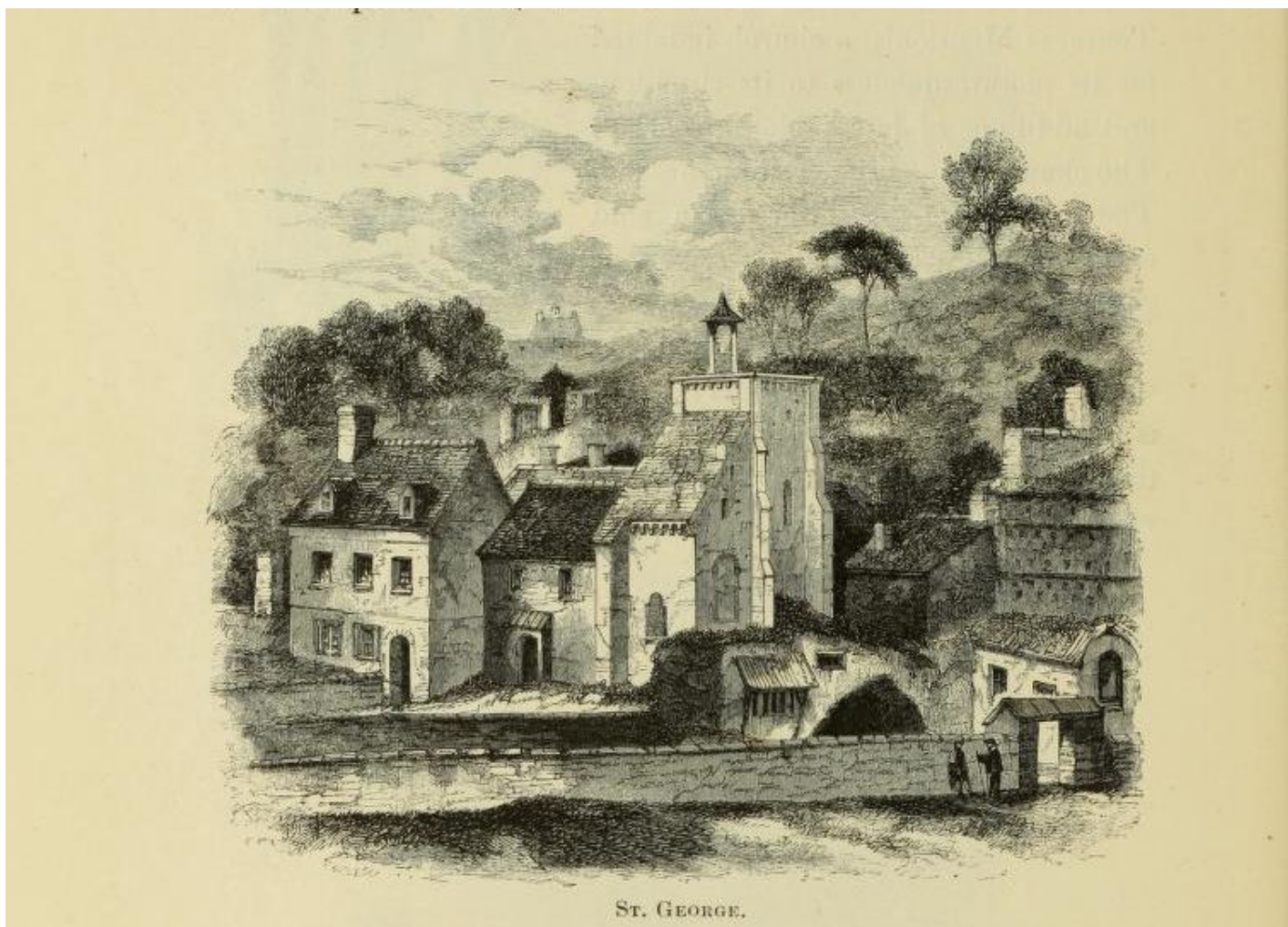


Figure 60. Gravure de 1854 montrant l'église et le presbytère. La maison actuelle de la Seigneurie, construit en 1890 n'existe effectivement pas à cette date.

La chapelle de la Vierge

C'est lors de cette restructuration de l'église au XII^e siècle, en installant le clocher, qu'on fixa l'implantation actuelle de cette chapelle. Par contre beaucoup de modifications ont été apportées fin du XIX^e siècle. Pavage des murs de carreaux de tuffeau, probablement création de la voute sur la nef de la chapelle de la Vierge. Il est donc difficile, à la vue de tant de modifications d'imaginer l'histoire de cette travée, alors que probablement se trouve en cet endroit une part des « mystères » de la chapelle Saint-Georges. Le problème a été abordé chapitre III, en particulier la présence de cette absidiole débordant à l'Est. L'installation de l'autel, le crépi sur l'arrière de cet autel ne correspondent pas à la configuration originelle.



Figure 61. Bien que surplombant l'oratoire primitif, malgré son aspect massif, le clocher a totalement protégé la travée précédente, lui donnant un volume inattendu. Le font de la chapelle de la vierge (en face) se situe au-delà du mur du clocher. En conclusion, ce clocher semble être le point d'orgue, la balise signalant la partie la plus sacrée de l'église : la chapelle primitive.



Figure 62. Enfeu Roman, implanté dans l'Eglise saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers (photo source Wikimedia). On peut penser qu'une construction de même style se positionnait sous le plein cintre Est du clocher

On ne peut s'empêcher d'imaginer ce que pouvait être ce volume et penser que c'était un oratoire orienté vers une tombe soit encastrée dans le roc comme nous l'avons évoqué dans la figure 33,

ou que l'autel de la vierge était remplacé par un sarcophage disposé sous la voute formant un « enfeu⁶⁴ ».

Un « enfeu » étant une niche à fond plat, pratiquée dans un édifice religieux et destinée à recevoir un sarcophage, un tombeau ou la représentation d'une scène funéraire. Avant la Révolution française, les seigneurs du pays étaient enterrés par « droit d'enfeu » dans un sépulcre de ce genre.

Peut-être que des fouilles futures, déposant les couches de ciment inappropriées permettront de reconstituer les motivations d'origines. En tout cas les registres paroissiaux semblent confirmer cette idée. En date du 26 Aout 1643 on peut lire :

« Pierre âgé de 3 à 4 ans, fils de Mr et Mme Chabert, Maitre de Drap de soie à Tours, qui ont acheté depuis 5 à 6 mois le Grand-Vaudasnières, fut inhumé dans la chapelle de Notre-Dame, devant la grosse tombe qui est devant ledit autel... »

Il semble bien qu'il y avait une tombe au voisinage de cette niche.

Les peintures de la Nef et du Chœur.

⁶⁴ Vient du verbe «enfouir», l'adjectif « feu » signifiant « défunt » a la même origine.

Il ne reste que des fragments ; la « cène » sur le mur Nord, la « résurrection » sur le mur Sud, venant compléter le « lavement des pieds » présenté précédemment. Cet ensemble est cohérent, décrivant les événements de la Semaine-Sainte ; il devait probablement exister une crucifixion, mais aucune trace. Cette cohérence peut poser problème sur leur datation car on pourrait imaginer une conception simultanée de ces scènes.

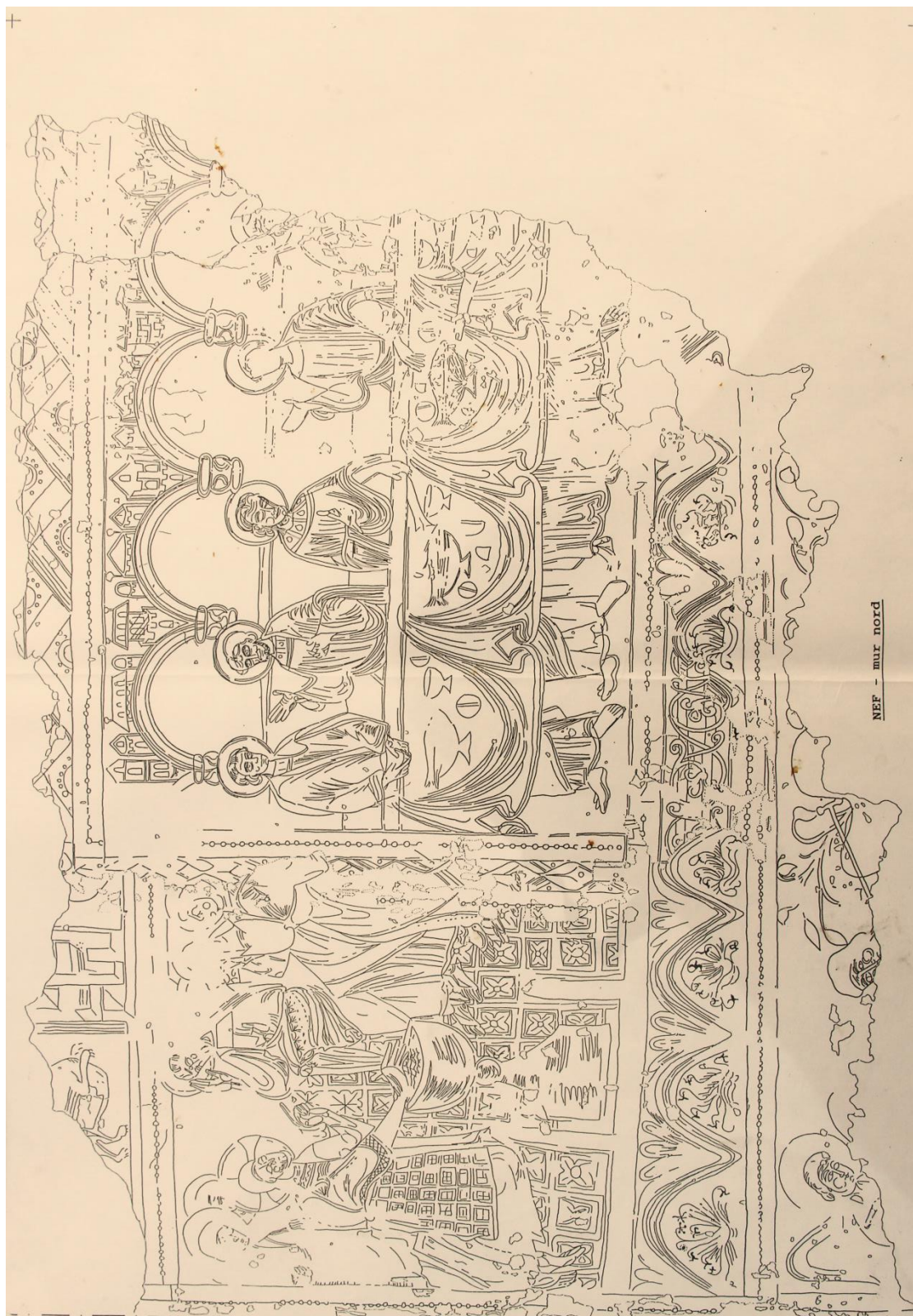


Figure 63. Le mur Nord (relevé de Véronique Legoux)

La représentation de la Cène (peinture probablement de la fin du XII^e Siècle)

La cène est aujourd'hui incomplète. Son examen détaillé laisse deviner, dans des parties écaillée des traces d'une fresque du XI^e siècle : peut-être après les travaux du XII^e siècle, on décida de restaurer les fresques existantes ; comme cela se faisait à cette époque, on demanda à un artiste de raviver les dessins et couleurs en peignant sur la fresque sous-jacente, alors que le « lavement des pieds », dans un meilleur état de conservation n'exigeait pas de « restauration ». Noter les similitudes entre l'encadrement du lavement des pieds et celui de la cène.



Figure 64 Peinture de la fin du XII^e siècle (mur Nord) représentant la Cène

Sur cette dernière, cinq apôtres restent actuellement visibles, debout, derrière une table couverte d'une nappe et de mets. Regroupés manifestement par deux dans une attitude interrogative que souligne la main levée de certains, on s'est demandé, si ces personnages ne sont pas en train de s'enquérir, cherchant à savoir qui sera le traître que Jésus vient de leur prédire ; celui qui, le soir même dénoncera Jésus. À l'arrière des arcades et une frise architecturale sous laquelle devait être peints des décorations aujourd'hui effacées. Tout en haut des maisons dans des architectures très méditerranéennes. Si à cette époque la perspective n'existait pas, comme le laisse deviner la nappe et les plats sur elle posés (les mets ressemblent plus à des broderies qu'à des éléments dispersés sur la table), l'artiste a tenté de reproduire la profondeur de l'image en créant des plans successifs. La table, puis les apôtres, puis l'arcade, puis en dernier plan la ville de Jérusalem symbolisée par les habitations. « Les couleurs participent au dynamisme du tableau : auréoles jaunes et bleues alternent, comme la teinte jaune et brune des chevelures. Les personnages se détachent sur un fond de larges bandes horizontales, blanches, brunes ou ocre. L'apparente symétrie organisée autour des arcades en contre-point de celle des plis de la nappe, est rompue par l'attitude des différents protagonistes.

*Les plis sont naturels : comme les élégants drapés produits par le bras plié du deuxième apôtre. »*⁶⁵

Il faut bien percevoir dans cette peinture le talent de l'artiste et en particulier sa recherche de



Figure 21. Détails de la cène

donner de la profondeur, du relief à sa représentation ; il est vrai que les techniques qui permettront de mettre en perspectives les différents plans, n'existent pas à cette période ; et malgré ce handicap le peintre a su nous faire percevoir cette troisième dimension.

Regardez bien ce tableau vous finirez par en percevoir la profondeur de champ.

La résurrection des morts (mur Sud de la nef)

Quatre anges se répartissent entre les deux bords, ils paraissent emboucher des trompettes, à



Figure 66 Scène de la résurrection des Morts: cette peinture fut partiellement détruite pour réaliser une ouverture dans laquelle on inséra vers 1900 une horloge visible sur d'anciennes cartes postales. (Voir fig. 76)

leurs pieds, on croit deviner des petits personnages nus, sortant de tombeaux et tendant leurs mains

⁶⁵ Voir la publication « Voir et Croire » du Conseil Général d'Indre et Loire sur les « Peintures Murales Médiévales en Touraine.

vers les anges. C'est probablement une représentation du jugement dernier ressuscitant tous les morts ou peut être une évocation du jour de Pâques.

« Les positions assez recherchées des anges avec contrapposti, des silhouettes penchées en avant ou en arrière, rappelle le maniérisme mis en place au XIV^e siècle. Le contour franc, assez épais et noir, qui crée les mouvements et donne du relief aux personnages est tout à fait caractéristique de cette époque »⁶⁶

Le problème de datation des fresques et peintures murales

Est reproduit ci-après in extenso les commentaires portés par Mademoiselle Amaëlle Marzais⁶⁷ sur les peintures de la chapelle Saint-Georges.

« Les deux peintures murales romanes de la nef (Lavement de pied et la Cène) ont été datées respectivement des XII^e et XIII^e siècles mais elles me semblent antérieures. Je pense que le Lavement de pied date du XI^e siècle, probablement du début du XI^e siècle. Certains éléments rappellent les enluminures carolingiennes, peu de peintures murales de cette époque sont conservées, rendant les comparaisons compliquées à établir. Par ailleurs, les analyses de la charpente, effectuées à la demande de Mr Epaud, datent la charpente de 1028, or on considère qu'un édifice est achevé lorsqu'il est peint. Il serait donc fort probable (et logique) que le Lavement de pied soit contemporain de la construction de la nef. La Cène, quant à elle, présente des éléments caractéristiques de la fin du XII^e et du début du XIII^e siècle, si cette datation est corroborée par des analyses scientifiques, l'église Saint-Georges ferait partie des premiers bâtiments à présenter ce type de peinture, elle serait donc « à la pointe de la mode » ce qui accentue le prestige de l'église, l'érudition du commanditaire et documente-la (rapide) circulation des motifs.

Les peintures murales romanes sont datées par chronologie relative grâce à la stylistique, c'est-à-dire les unes par rapport aux autres. Ainsi, seules celles qui ont bénéficié d'analyses scientifiques sont datées de manière absolue. La difficulté de la datation par la stylistique est qu'elle reste subjective et que la remise en cause de la datation d'une peinture entraîne, indirectement la réévaluation des datations des peintures comparées. L'objectif serait donc de dater les peintures de Rochecorbon de manière absolue par des analyses au C14 tout en les replaçant dans un contexte plus large avec une datation stylistique et des comparaisons avec les peintures environnantes. Ainsi, la datation des peintures de Rochecorbon pourrait remettre en cause ou confirmer les datations déjà établie par stylistique des certaines peintures en Touraine. Sur le long terme, il faudrait appliquer ce protocole de recherche à toutes les peintures murales, ce qui nous donnerait une meilleure connaissance de leur chronologie et des évolutions stylistiques, qui serait à coupler avec l'évolution des pigments utilisés et des techniques en Touraine.

La datation au C14 peut être utilisée sur les mortiers de chaux, prélevables sur les peintures. Le laboratoire CIRAM propose des datations par Carbone 14 par accélérateur couplé à une spectrométrie de masse (AMS). Cette technique a été utilisée au château de Roquefort dans le Tarn pour dater ses mortiers et établir leur composition. Mr Epaud a déjà eu recours à ce type de datation.

⁶⁶ Idem note 38

⁶⁷ Amaëlle Marzais a obtenu une licence d'Histoire de l'Art aux Tanneurs en 2014 et soutenu un master 2 en Histoire de l'Art au Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance en 2016 sous la direction de Mr Salamagne en architecture. En septembre 2016, elle s'est inscrite en deuxième année de master en Archéologie pour compléter sa formation et ajouter une nouvelle approche à l'étude des peintures murales sous la direction de Mr Epaud, et Mr Angheben, professeur d'Histoire de l'Art au Centre d'Etudes Supérieures des Civilisations Médiévales et spécialiste des peintures murales romanes.

Datation de la Fresque

Le 7 Janvier 2017 après accord de la DRAC, avec le support financier de la Société des Amis de la chapelle Saint-Georges, de la mairie de Rochecorbon et de la DRAC, Frédéric Epaud et Amaelle Marzay ont pu procéder à prélever 5 prélèvements de la fresques pour obtenir une datation par le laboratoire CIRAM.



Figure 22. Prélèvements pour datation de la fresque par Frédéric Epaud et Amaëlle Marzay le 7 janv.17

On comprend que pour dater cette représentation il suffit de dater le ciment de la fresque puisque celui-ci est réamliisé en même temps que la peinture elle même. Les résultats ont dépassé nos attentes ; la fresque fut réalisée entre les années 1028 et 1054, ce qui fait de cette fresque la plus ancienne fresque romane du pays .

Datation de la Cène

La technique utilisé par le peintre n'est plus celle de la fresque c'est une peinture dite à la « détrempe » exigeant un support lisse sur lequel l'artiste trace une esquisse qu'il peint ensuite ; il n'est donc pas possible d'effectuer une datation de l'oeuvre par datation du support, contrairement à la fresque. Dans le cas présent, l'examen détaillé de la Cène par Amaëlle Marzay révéla l'existence de deux poils de pinceau perdus par l'artiste lors de la décoration du mur. Une partie de ces poils fut

prélevée et envoyée pour datation . Le résultat donna une date voisine de 1150. Cela confirmait que cette peinture fut réalisée lors de la transformation de l'église ; élévation du Chœur et adjonction de la tour-clocher.

Décoration murale à l'entrée du chœur



À l'entrée du chœur, du côté droit, au-dessus de la niche contenant la tête de saint polychrome, le mur a conservé un fragment de sa décoration picturale. Le motif est assez élégant, et reste discret par ses couleurs douces jouant avec des nuances d'ocre. Il est même étonnant de ne pas y trouver de teinte bleue pouvant paraître assez habituelle pour ce type de motifs. La datation de ce panneau reste approximative et estime cette production au XV^e siècle.

Figure 68 Motif décoratif dans la nef sur le mur d'entrée au chœur.

La scène de bataille sur le côté Nord de la voute du chœur, souvent ignorée date du XII^e siècle ; elle représente un affrontement militaire entre des soldats au casques pointus et des sarasins. Parmi les combattants on distingue un personnage auréolé montant un cheval blanc. On peut y reconnaître Saint Georges patron des croisés. Il est plus que probable que la bataille illustrée soit

la **bataille de Montgisard du 25 novembre 1177**. C'est une importante bataille livrée entre Saladin et le Roi lépreux de Jérusalem, (Baudouin IV). Baudouin IV, au cours de cette bataille réussit avec des effectifs réduits à écraser Saladin qui cherchait à envahir le royaume de Jérusalem. Entre le 18 et le 23 septembre 1117, Saladin, remontant d'Egypte, pénètre dans le royaume de Jérusalem avec son armée forte de trente mille soldats, évite la forteresse de Gaza dont les Templiers avaient renforcé la garnison et marche sur Ascalon. Dès qu'il apprend la nouvelle, le roi lépreux part au-devant de Saladin avec toutes les troupes qu'il a pu rassembler et arrive à Ascalon peu avant lui.

À Ascalon, malgré son infériorité numérique, Baudouin IV décide de tenter le tout pour le tout. Il dispose d'une armée de cinq cents chevaliers et de quelques milliers de soldats. Il quitte Ascalon, suit une route en arc de cercle pour contourner l'armée de Saladin et le rejoint en un lieu nommé Mons Gisardus (Tell el-Jezer), près de Ramla. Il attaque l'armée ennemie par le nord alors que Saladin le croit toujours au sud-ouest. Bénéficiant de l'effet de surprise et voulant à tout prix venger un massacre de prisonniers, l'armée franque charge celle de Saladin, amollie et alourdie par le butin et embarrassée de prisonniers. Plusieurs émirs, dont son propre fils, sont tués, et le reste finit par prendre la fuite. C'est ensuite aux mille mamelouks de la garde personnelle de Saladin de tenter de contenir la charge franque, mais ils sont tous tués. Les prisonniers chrétiens survivants en profitent pour se libérer et attaquer leurs gardiens. Saladin lui-même échappe de peu à la mort, ordonne à tous de prendre la fuite et profite de la nuit qui tombe pour échapper aux chevaliers croisés. Saladin repart alors vers l'Égypte, tout en étant harcelé pendant sa retraite par des Bédouins. Il ne réussit à rentrer qu'avec seulement le dixième de son armée et arrive au Caire le 8 décembre 1177, à temps pour démentir la nouvelle de sa mort.

Certains voyaient dans Montgisard la plus grande victoire remportée par les francs depuis le début de la croisade, son impact dans la chrétienté fut considérable. On racontait aussi « *que les chevaliers sarrasins qui avaient été capturés, demandèrent qui était ce chevalier aux blanches armes qui les avaient pris après avoir fait grand carnage. On leur répondit que c'était Saint Georges, dont la veille ils avaient ruiné l'église.* » Cette description semble parfaitement correspondre à la peinture de la chapelle. On peut comprendre l'intérêt de cette représentation dans une église consacrée à Saint-Georges. D'ailleurs cette bataille est illustrée dans le film « Kingdom of Heavens » paru en 2005...



Figure 69. Exceptionnelle représentation de la bataille de Montgisard, peinte dans le chœur de la chapelle et mettant en scène Saint Georges reconnaissable à sa tenue blanche et son auréole.



Le christ en majesté.

Cette peinture sur la voûte en berceau de l'abside fut très endommagée par les infiltrations des eaux pluviales, une partie fut totalement détruite par décollement des enduits ; le christ en majesté est à peine identifiable, à peine reconnaît-on une partie de son auréole et sa main bénissant. On peut repérer l'amande dans lequel il s'inscrit. Comme c'est l'usage il était entouré des symboles des quatre évangélistes ; L'arrière train du lion de st Marc est visible ainsi qu'un personnage pour St Matthieu. L'ensemble étant soutenu par des anges.

Figure 70, (Ci-contre) Peinture de la voûte en berceau du chœur. Elle est fortement dégradée



Figure 71. Partie la mieux conservée de la peinture de la voute ; on y voit, des anges, la queue du lion de St Marc, un personnage représentant St Mathieu.

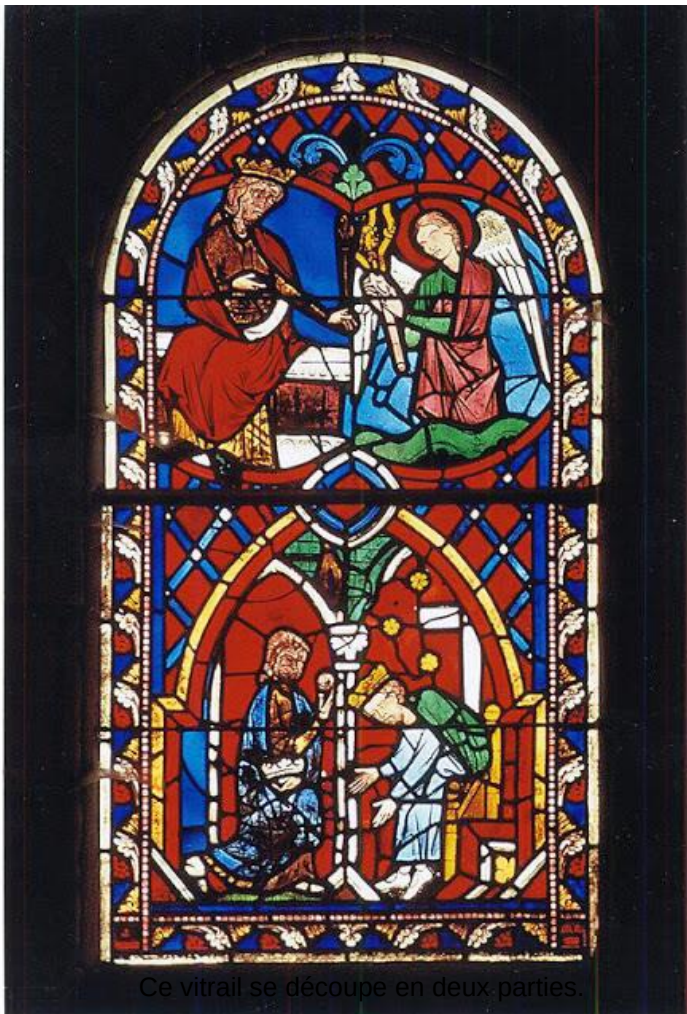
Chapitre 5

Le vitrail du chœur, et les tableaux aujourd'hui disparus

Ce vitrail est classé Monument historique.

Il est du XIII^e siècle, et il n'est pas en bon état, malgré les différentes restaurations entreprises. Elles ne furent pas toujours "heureuses": en juillet 1890, le verrier J.Fournier, se permit, lors d'une remise en état, d'apposer sa signature en bas à droite! Et probablement pour rendre lisible sa signature monta le vitrail à l'envers, en orientant vers l'intérieur de la chapelle le côté « externe » du vitrail. Une remise en état s'avère nécessaire : l'examen des plombs en témoigne.

Mais nous nous intéresserons d'abord, à ce qu'il représente ; c'est un petit vitrail éclairant le mur Est du chœur. Il est daté du XIII^e siècle et fut probablement installé lors de la rénovation de la voûte voisine. **La première remarque est le fait exceptionnel de trouver un vitrail de cette période dans une chapelle** qui nous paraît aujourd'hui bien modeste. Il a fallu des donateurs riches pour financer une telle opération ; ces donateurs ne sont pas les moines de Marmoutier, l'église ne leur appartient pas, elle dépend de l'évêché de Tours, est sur la propriété du Seigneur de Saint Georges et les travaux qui y sont réalisés sont payés par les dons des habitants et les revenus de la fabrique. La haute position sociale d'une frange de la population de Saint-Georges explique la richesse de cet investissement. Il était d'usage de faire régulièrement des offrandes à l'église pour mériter son salut après sa mort, en échange le curé du lieu s'engageait à prononcer régulièrement des messes pour le repos des donateurs.



Ce vitrail se découpe en deux parties.

Figure 23. Certaines parties sont altérées par la corrosion du temps ; cette corrosion n'attaque pas uniquement les couleurs mais aussi les liens de plombs réunissant les différents morceaux de verre colorés. En sus de la restauration des liens de plomb, il est aussi nécessaire d'isoler le vitrail de l'agressivité de l'air ambiant, du ruissellement des eaux de pluie et des poussières. Des techniques existent aujourd'hui enchâssant le vitrail entre deux verres moulés protecteurs

Le registre inférieur



Figure 24 Registre inférieur du vitrail du XIII^e siècle. (On voit que les plombs sont saillants vers l'intérieur de la chapelle, alors qu'ils devraient l'être vers l'extérieur, cela démontrant son montage inversé)

« Melchisédech, roi de Salem, fit apporter du pain et du vin : il était prêtre du Dieu très-haut. Il le bénit en disant : « Béni soit Abraham par le Dieu très-haut, qui a créé le ciel et la terre ; et béni soit le Dieu très-haut, qui a livré tes ennemis entre tes mains. » Et Abram lui donna le dixième de tout ce qu'il avait pris. » Genèse chapitre 13

Sa signification :

A droite le personnage couronné, représente Melchisédech. Ce personnage n'apparaît que très furtivement dans la bible (Genèse 14-18). Seules quelques lignes lui sont consacrées, par contre la tradition chrétienne, surtout catholique verra dans ces événements un message messianique. Le nom de « Melchisédech » peut se traduire par, "Roi de Justice". Il était roi de Salem (qu'on traduit par "paix"), future Jérusalem mais surtout grand prêtre : il est qualifié de «Sacrificateur du Dieu Très-Haut."

L'épisode rapporté par la Genèse mentionne qu'Abraham, vient lui offrir la dîme, c'est à dire le dixième des dépouilles prises à ses ennemis : les rois de la mer Morte. Sur le vitrail, Abraham a retiré sa couronne, et l'a déposée sur ses genoux en signe de soumission.

La tradition catholique attribue à cette présence de Melchisédech une signification politique ; celui du rôle prépondérant de la prêtrise dans la société : car, Abraham se soumet aux représentants de Dieu sur terre, c'est à dire à ses prêtres. Cette iconographie souligne la prééminence du pouvoir spirituel (représenté par Melchisédech) sur le pouvoir temporel (représenté par Abraham).

Le message pour les chrétiens du XIII^e est clair, leur rappelant leur besoin de soumission à l'église catholique : *les prêtres sont là en tant qu'intermédiaires entre les hommes et Dieu*. Comme nous le verrons un peu plus loin ce message était parfaitement d'actualité à cette époque.

Le registre supérieur.

Ce registre fut longtemps considéré comme mystérieux ; un examen détaillé permet de déchiffrer ce qu'il représente et de là, sa signification.



Figure 25. Registre supérieur du vitrail du XIII^e siècle

On y découvre deux personnages.

- L'un est couronné, assis sur une banquette ; il tient dans sa main gauche quelque chose pouvant représenter un sceptre, identifiable par la fleur de lys à son sommet confirmant la royauté du personnage, de sa main droite il se frappe la poitrine en signe de contrition.
- Sur la droite, assis peut être sur des nuées, un ange tenant un drôle de bouquet entre ses mains ; le bouquet à trois branches, l'ange semble le tendre au roi.

Explication proposée.

Ce tableau décrit une scène racontée dans le second livre du prophète Samuel dans son chapitre 24.

David voulu mesurer sa puissance et ordonna que soit entrepris un recensement des hommes en état de combattre. C'était un défi par rapport à son Dieu, dans la mesure où la puissance de David ne reposait pas sur le nombre de ses guerriers, mais sur la protection de « Yahweh » : c'était donc une offense par rapport à son Dieu. Ce dernier devait le punir de son péché. Samuel raconte : « Joab

donna au roi DAVID le résultat du recensement : Israël comptait huit cent mille hommes capables de combattre, et Juda cinq cent mille hommes. Mais, lorsque David eut recensé le peuple, le cœur lui battit, et il dit au Seigneur : « Ce que je viens de faire est un grand péché ! Seigneur, pardonne cette faute à ton serviteur, car je me suis conduit comme un véritable insensé. »

Le lendemain matin, quand David se leva, la parole du Seigneur avait été adressée à Gad, le prophète attaché à David :

« Va dire à David : Ainsi parle le Seigneur : Je vais te présenter trois châti-ments ; tu en choisiras un, et je te l'infligerai. »

Gad se rendit chez David et lui transmit ce message :

- *« Préfères-tu qu'il y ait la famine dans ton royaume pendant trois ans ?*
- *Ou préfères-tu être poursuivi par tes ennemis et fuir devant eux pendant trois mois ?*
- *Ou préfères-tu qu'il y ait la peste dans ton royaume pendant trois jours ?*

Réfléchis donc, et choisis ce que je dois répondre à celui qui m'envoie. »

David dit au prophète : « Je suis dans une grande angoisse... Eh bien ! je préfère tomber entre les mains du Seigneur, car sa tendresse est inépuisable, mais surtout, que je ne tombe pas entre les mains des hommes ! » David choisit donc la peste, et le Seigneur envoya la peste en Israël dès le lendemain jusqu'à la fin des trois jours. Depuis Dane jusqu'à Beersheba⁶⁸, il mourut soixante-dix mille hommes.

L'ange exterminateur étendit la main vers Jérusalem, mais le Seigneur re- nonça au châtiment, et il dit à l'ange exterminateur : « Assez ! Maintenant, retire ta main. » Car David, en voyant l'ange frapper le peuple, avait dit au Seigneur : « C'est moi qui ai péché, c'est moi le coupable ; mais ceux-ci, le troupeau, qu'ont-ils fait ? Tourne donc ta main contre moi et ma famille ! »

Le vitrail représente, donc, le roi David exprimant sa contrition devant l'ange exterminateur. Ce dernier tient dans ses mains les trois fléaux proposés en punition du péché du roi. Il n'est peut-être pas assis sur des nuées, mais probablement sur le mont Moriah, qui plus qu'une montagne était une colline que David acheta, et c'est là que son fils Salomon construisit le temple du Très-Haut, le temple de Salomon dont ne reste aujourd'hui que le mur des Lamentations.

Quel message cherche à faire passer ce vitrail ? Car tout vitrail, peinture ou fresques sont réalisés pour l'éducation des fidèles. Cet épisode est retenu pour montrer la mansuétude de Dieu vis à vis des pécheurs repentants

Intérêt de ce vitrail

Sans, surtout, vouloir remettre en cause l'intérêt archéologique de ce vitrail ni son intérêt artistique, il est important d'en faire une autre lecture. Cette lecture s'inscrit dans la cohérence des signes, que d'autres appellent les « énigmes » inscrites dans cette église ou chapelle.

1. Le nom Saint-Georges est le signe d'une dévotion particulière suscitée par la venue d'Urbain II à Marmoutier : dévotion ayant entraîné le mouvement populaire des croisades. St Georges en sera le saint patron.
2. Ces croisades sont continuellement soutenues par la dévotion des Templiers à la protection des lieux Saints. (Saint Georges les protège). Ils portent, d'ailleurs, sur leur chasuble la croix de st Georges.
3. La scène de bataille sur la gauche du chœur représente un engagement contre les infidèles ; on ne sait s'il faut y reconnaître St Georges ou les templiers ; cette confusion est probablement volontaire.
4. D'autres peintures représentaient st Georges dans cette chapelle
 - a. Une peinture « enfouie » sous le revêtement, derrière l'autel
 - b. Mesdames Elisabeth Evangelisti et Véronique Legoux, écrivaient, en 1994, dans leur mémoire concernant la restauration et conservation des peintures de

⁶⁸ « Dane » et « Beersheba » sont deux villes d'Israël, une au Nord, l'autre au Sud

la chapelle St Georges. (Mur Nord) « *Un badigeon de chaux, appliqué en deux couches, très lacunaire recouvrait en partie des peintures du XII^e et postérieure et comportait une composition fragmentée représentant une main tenant une lance ainsi que le panache d'un casque, que nous avons identifié comme les derniers vestiges d'un Saint Georges dont nous avaient fait mention des habitants de Rochecorbon. Il semble que cette représentation était encore visible dans les années 1940-1950* »

5. Le vitrail est dans la logique des événements de cette fin du XIII^e siècle.

Les événements de la fin du XIII^e siècle. La fin des Templiers, enjeu de la lutte politique entre la Pape et le Roi de France.

Ils concernent le conflit qui va se dresser entre le roi de France Philippe le Bel et la papauté conduisant à la condamnation des templiers. Certains des épisodes de cette lutte se passeront dans la région Tourangelle.

Philippe le Bel, devient roi de France en octobre 1285 à l'âge de 17 ans très vite veut se libérer de l'emprise papale : « *Il n'est pas l'exact continuateur de St Louis, c'est-à-dire un roi féodal. Entouré de ses « légistes », il devint le premier souverain « moderne » d'un État puissant et centralisé. Il va oser s'en prendre au pape Boniface VIII (pape de 1294 à 1303) alors que ce dernier cherche à rétablir l'autorité de Rome sur l'ensemble des souverains chrétiens. Quant à Philippe, roi de France, il soutient le principe d'une monarchie de droit divins qui assure l'indépendance des rois. D'où une violente lutte de pouvoir qui prend prétexte de dîmes saisies par le roi de France (aussi rapace que le pape) et d'immunités ecclésiastiques. Un des points de conflit est le droit que s'attribue le roi de France d'imposer les biens de l'Église situés dans son royaume, la France. Ce que va contester le Pape, soucieux de conserver la force du principe de prééminence du pape sur les rois, du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. La décrétale *Clericis laicos* du 24 février 1296 est le point de départ. Les bulles *Romana mater* (février 1297) et *Etsi de statu* (en juillet 1297) donnent au roi gain de cause. Ce dernier document con-*



Arrestation du pape Boniface VIII

tient une renoncia-
tion for-
melle aux
prétentions
émises
pour la dé-
fense des
biens ec-
clésias-
tiques
contre l'ar-
bitraire des
rois dans la
décrétale
*Clericis lai-
cos*.

Cepen-
dant. Boni-
face dans
sa bulle
*Unam
Sanctam*
(1301)

place le souverain pontife au-dessus de tous les souverains de la terre.

Le vitrail du Chœur est l'illustration de ces événements. C'est exactement le message transmis par le registre inférieur du vitrail de la chapelle Saint-Georges : on est en droit de penser que sa réalisation date de cette période de fin du XIII^e siècle.

Philippe le Bel réclame alors un concile pour condamner le pape. Ce dernier s'apprête à lancer l'anathème contre le roi rebelle, mais le conseiller de Philippe, **Guillaume de Nogaret**, vient au-devant de Boniface à Anagni, pour lui notifier sa convocation. La confrontation est violente. Nogaret est accompagné de quelques sbires de la famille Colonna, et en particulier Sciarra Colonna, que Boniface a fait envoyer aux galères et qui s'en est évadé. Ce dernier gifle le pape de son gantelet de fer : malmené, le pape réagit et s'écrit « *Voici mon cou, voici ma tête, mais je suis pape et je mourrai pape !* ». La rencontre dégénère ; le pape est fait prisonnier, mais libéré par la population. Il s'enfuit à Rome. Il décède peu après de rage et de désespoir à l'âge de 58 ans.



Le Pape Clément V et Philippe le bel en face des templiers

La confrontation continuera avec **Clément V** (pape de 1305 à 1314). Clément V, de son vrai nom Bertrand de Got, fut évêque de Comminges, puis archevêque de Bordeaux, avant d'être couronné à Lyon, en 1305, devenant, sous le nom de Clément V, le 195^e pape de l'Église. Philippe le Bel ne relâcha pas sa pression, il passe à l'acte et le vendredi 13 octobre 1307 fait emprisonner les Templiers puis cherche à obtenir leur condamnation par le pape.

États généraux de Tours

Convoqués le 25 mars 1308 les états généraux ne purent se réunir que le 5 mai. Ils siégèrent jusqu'au 15 mai, il ne reste pas de traces des débats, mais il s'agissait pour le roi de s'assurer le support des trois ordres pour faire pression sur le Pape Innocent V qu'il devait rencontrer à Poitiers : il fallait impressionner le souverain pontife en se faisant accompagner

d'une délégation de notables issus de toutes les régions de France, nobles et non nobles, alors que les quatre dignitaires de l'ordre du Temple étaient détenus à Chinon.

Le pape en Avignon

Ce dernier, craignant les troubles incessants qui agitent Rome où la population ne tolère que des papes italiens : Clément V est gascon d'origine, il décide en 1309, de s'installer en Avignon ; la papauté y demeurera 68 ans. Philippe le Bel le presse continuellement de condamner Boniface VIII : le pape refuse mais absout cependant les fauteurs du coup de force d'Anagni, dont Guillaume de Nogaret. Il finit par consentir la destruction de l'ordre des templiers qu'a exigé Philippe le Bel afin d'en accaparer les biens (concile de Vienne en Dauphiné en 1312). Il accepte de couvrir le procès inique qui va conduire au bûcher le grand Maître de l'ordre, Jacques de Molay ainsi que Geoffroy de Charnay.

La malédiction de Jacques Molay

L'histoire se rappellera la malédiction consécutive à ces exécutions. En effet, sur le bûcher dressé sur « l'île des Javiaux »⁶⁹ à Paris, le 13 mars 1314, le grand maître de l'ordre, Jacques de Molay, aurait cité à comparaître devant le tribunal de Dieu ses deux bourreaux, le roi de France et le pape, on lui attribue les mots suivants :



Les templiers sur le bûcher

« Seigneurs au moins, laissez-moi joindre un peu mes mains, et vers Dieu faire oraison, Car c'en est le temps et la saison. Je vois ici mon jugement, où mourir me convient librement. Dieu sait qui a tort et a péché, le malheur s'abattrait bientôt sur ceux qui nous condamnent à tort. Dieu vengera notre mort. Seigneur sachez que, en vérité, tous ceux qui nous sont contraires par nous auront à souffrir. En cette foi je veux mourir. ».

- Le pape Clément V décèdera le mois suivant, le 20 Avril 1314
- Le Roi Philippe IV le Bel mourut la même année le 24 novembre 1314

L'affaire des Templiers sera le moyen pour se libérer de l'emprise du pape. En jetant à bas l'Ordre Militaire des Templiers, l'ordre le plus prestigieux de la chrétienté, il rabaisait l'autorité du St Siège : désormais aucun pontife ne pourrait plus prétendre à jouer le rôle d'arbitre entre les États, ni à déposer les Rois à la

manière d'Innocent III. La chute du Temple marque la fin d'une époque : les nationalismes allaient maintenant se substituer au vieil idéal chrétien : le vendredi 13 octobre 1307, l'histoire avait tourné.

Philippe le Bel est souvent entrevu comme un roi qui n'est plus celui du Moyen Âge « classique ». Bien qu'il ait été reconnu comme un souverain pieux et que son gouvernement ait continué l'évolution vers la centralisation de l'État amorcée un siècle plus tôt, bien qu'il ait eu une vénération spéciale pour son grand-père Louis IX dont il obtint la canonisation en 1297, Philippe IV apparaît comme un roi symbole d'une rupture avec le passé.

Interprétation « politique » du vitrail de la Chapelle Saint-Georges

Concernant cet affrontement entre Philippe le Bel et le Pape, le vitrail prend position. Installé dans une église il prend parti pour la Pape représenté par Melchisédech, expliquant que ce dernier a préséance sur le pouvoir temporel représenté par Abraham, et que, ne pas respecter cette hiérarchie est un péché et que Philippe le Bel comme David, risque de déclencher les fureurs du très Haut. Cette attitude que l'on peut comprendre au XIII^e siècle n'a plus beaucoup d'écho aujourd'hui sauf dans les pays où la religion a priorité sur l'état : certains pays islamiques.

Les tableaux aujourd'hui disparus

Comme nous le découvrirons plus loin, des bourgeois très aisés habitent la paroisse, et, assez fréquemment font des dons à l'église ; ces dons sont consignés par le curé. Certains sont sous forme de tableaux avec comme objectif d'embellir le sanctuaire. Ils sont scrupuleusement signalés dans les registres mais, on n'en trouve plus trace dans l'inventaire et la vente des biens nationaux faite en 1794.

⁶⁹ Aujourd'hui « square du Vert Galant, Pont Neuf »

« Au mois d'Avril 1764 on a fait poser dans l'église, quatre tableaux neuf, dont deux en ovale représentent St Pierre, et l'autre St Paul, deux, presque carré représentent l'un St Gatien, l'autre St Martin : ils ont été faits par Desvergnhes, ils ont couté 48 livres... les deux tableaux de St Pierre et St Paul ont été placés au-dessus du chœur, à côté du crucifix, les deux autres sur le mur de la nef, du côté de la chapelle... »⁷⁰

Ce texte n'est pas sans intérêt lorsqu'on sait que ce peintre Desvergnhes, était pratiquement inconnu il y a peu d'années, et que la restauration de deux tableaux que l'on peut voir dans l'église St Pierre de Parçay-Meslay a permis de faire découvrir cet artiste. Un de ces tableaux, « la multiplication des pains » daté de 1742 porte sa signature. Où sont passés ces tableaux disparus ?

Dans un article intitulé « Découverte du milieu artistique tourangeau autour d'un peintre méconnu : Joannes Desvergnhes », Guy du CHAZAUD (Conservateur du Patrimoine, Conservateur des Antiquités et Objets d'Art d'Indre-et-Loire), apporte des informations intéressantes :

« L'église Saint-Ours, ancienne collégiale Notre-Dame, [Loches] possède deux toiles peintes qui s'apparentent assez par leur style aux œuvres du peintre Desvergnhes. Ces toiles peintes ne portent ni signature ni date, mais les importants surpeints dont elles sont affligées pourraient réserver des surprises lors d'une restauration à venir. Elles représentent deux archevêques, ainsi que l'indique la croix à double traverse portée sur la poitrine des personnages mitrés. Une inscription sur le cadre indique : ST GATIEN pour l'un et St MARTIN pour l'autre. »

Malheureusement, les tentatives pour confirmer cette information de Mr Guy du Chazaud sont restées sans succès jusqu'à aujourd'hui.

Autre tableau dont le devenir est incertain ;

La suppression des jésuites fut ordonnée une première fois en 1762, et « Mr Delamarre⁷¹, prêtre sacriste a fait présent à cette église d'un tableau qui représente l'Adoration des Roys, qui a 8 pieds de longueur, et 7 pieds passant de hauteur, y compris le cadre. Il a été posé le 20 novembre⁷² vis-à-vis de la porte. Ce tableau était dans la chapelle de la Congrégation du collège de Tours, pendant qu'il était occupé par les R.R.P.P. de la Compagnie de Jésus, dite Jésuites... »

Le 21 juillet 1773, le pape Clément XIV dissout totalement la Compagnie de Jésus créée par St Ignace de Loyola...



Figure 26 On trouve dans l'Église de St Symphorien, située à deux pas, ce tableau, en mauvais état, représentant l'Adoration des Mages; est-ce le tableau installé autrefois à Saint-Georges ou est-ce effectivement la partie d'un retable détruit lors d'une restauration tel que l'indique une notice de la ville de Tours⁷³? Interrogés, les services de la ville de Tours n'ont pas répondu.

⁷⁰ Voir BSAT XVIII

⁷¹ On retrouve ce prêtre intervenant lors de la restauration du presbytère en 1781 (voir page 70), de même une certaine Marie Anne Delamarre, probablement de la même famille, veuve d'Henri de Sallier (guillotiné), décédée le 28 nov. 1795 à Saint-Georges. (Voir page 126)

⁷² 1766 ou 1767

⁷³ « Laissez-vous conter l'Église St Symphorien » : Tours Ville d'Art et d'Histoire.

Chapitre 6

L'église : modifications à partir du XVII^e siècle

Le XIV^e siècle, le XV^e sont des périodes noires pour la région ; la guerre s'y déroule continuellement suite au conflit entre les Plantagenets qui possèdent l'Anjou, une fraction de la Touraine et les rois de France. Rochecorbon n'est pas épargné, peu d'informations nous sont parvenues si ce n'est les accorches avec les Anglais dans les environs de Voligny⁷⁴ en 1195, la prise du château des Corbon par Richard Cœur de Lion en 1187. Puis la guerre de cent ans succédera avec tous ses excès, ses pillages et destructions : en 1424 les anglais s'en emparent à nouveau du château de Rochecorbon et l'utilisent comme base de repli pour conduire des razzias dans toute la région. Au XVI^e les guerres de religions introduiront une nouvelle aire de turbulences. Il faudra attendre la fin du XVI, pour qu'avec la paix, les campagnes se développent à nouveau.

L'agrandissement du presbytère



Figure 27. L'ancien presbytère tel qu'il a survécu jusqu'à nous.

C'est probablement au cours du XVII^e siècle que le presbytère sera profondément modifié. Situé à l'Ouest de l'église, ses dimensions originelles, trop modestes, exigeaient un aggrandissement ; coincé entre le minuscule cimetière, le coteau et le porche de l'église, l'espace fait défaut. Il faudra donc rogner sur le parvis de l'église, s'appuyer sur le fronton de l'église pour réaliser un bâtiment à la hauteur du prestige que l'on souhaite donner au curé du lieu. Peu de documents sont là pour fournir les détails de l'opération. Seule une carte d'avant la Révolution⁷⁵ donne une image de l'implantation des différentes constructions. On peut y voir que le presbytère est dans la continuité de l'église de la paroisse et correspond à la « Malvoisie », habitation flanquant actuellement la chapelle.

⁷⁴ Voir « Rochecorbon au fil de l'eau, au fil du temps » du même auteur (p55)

⁷⁵ Carte estimée être de 1730

Restauration du presbytère

En 1781, « François Harouard prêtre curé de la paroisse dudit Saint-Georges expose que les gros murs de la dite paroisse étant dans une ruine totale, il était indispensable de pourvoir au rétablissement d'iceux... »⁷⁶ A cet effet une assemblée des paroissiens est réunie en présence de notables⁷⁷ ; il s'agit de décider de la validation des devis, la réalisation des travaux aux frais des habitants.

« Après en avoir conféré entre eux, ont dit d'une voix unanime, que par l'examen qu'ils ont fait dudit presbytère, ils ont reconnu qu'il était indispensable que la reconstruction en soit faite... et ils supplient Monseigneur l'Intendant, sous son bon plaisir de nommer pour Expert le Sieur Gautier Architecte à Tours, et pour y assister...ont nommé pour commissaires, Louis Fournier, syndic, Jean Marcault et François Brédif, closiers...

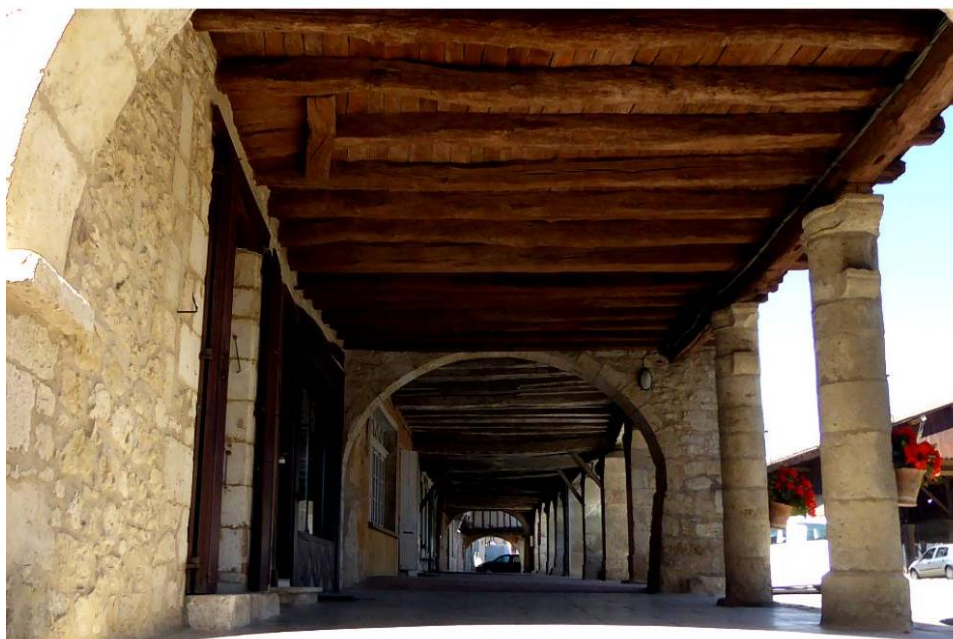


Figure 67 Ce à quoi pouvait ressembler le passage entre l'église et la cure. Il devait être constitué d'un plafond de poutres supportant le plancher du premier étage ; ces poutres s'appuyant à droite sur le mur de l'église (et non des piliers comme sur cette photo)

Nous ne disposons pas des plans des travaux qui seront réalisés ; simplement l'examen de la construction actuelle, renforcé par le descriptif de la vente du presbytère en tant que bien national nous renseigne sur la configuration de l'ensemble. Le presbytère s'adossant au fronton de l'église chevauche

partiellement le porche de la chapelle. L'accès n'est plus totalement ouvert, pour pénétrer dans l'église il faut franchir le passage couvert entre le parvis et la façade Sud. Ce passage est fermé coté rue Saint-Georges par un porche à deux battants. Ces travaux effectués juste avant la révolution redonnent toute valeur à cette construction, et on cherchera à la valoriser en la vendant comme bien national à la Révolution. Ce porche est toujours là, il continue à s'ouvrir sur la cour qui formait parvis ainsi que sur l'entrée de la cure, aujourd'hui la « Malvoisie ».

Ce passage devait abriter le bénitier que l'on réutilisera pour murer le porche de l'église , il devait être plafonné de poutres de bois, encastrées dans le mur de l'église sans empiéter sur le porche

⁷⁶ Meusnier Notaire de Rochecorbon 17 avril 1781

⁷⁷ Parmi les notables on comptera : Alexandre Denis Léger, prêtre chanoine prébendé en l'église de Tours et commissaire du chapitre en cette partie, M^e François Delamarre, prêtre vicaire de St Saturnin et licencié en lois, Sr Pierre Castillon du Perron, administrateur de l'hôtel Dieu de Tours, Sr Guillaume Legrand receveur de l'Abbaye de Marmoutier, le Sr Laurent Bourgeois, bourgeois de Tours, le Sr François Fabry, le Sr Sylvain Allaire tous propriétaires en cette paroisse.

de l'église, ce qui faisait que le pignon Ouest de la chapelle devait supporter le poids de l'étage du presbytère surplombant le passage.

Cette charge fissura le mur porteur, et il fallut consolider ; on remplaça au XX^e siècle les poutres de bois par des poutres en béton, et on renforça la sortie sur le parvis en créant un plein cintre couvrant une partie du porche muré de la chapelle. La figure 68 essaye de reconstituer ce que pouvait être le passage vu du parvis et le porche de l'église avant la révolution.



Figure 68. On entrait dans l'église par le porche donnant sur le parvis, et partiellement sous le passage d'accès à ce parvis. (Image reconstituant les aspects et positionnements du porche et du passage)

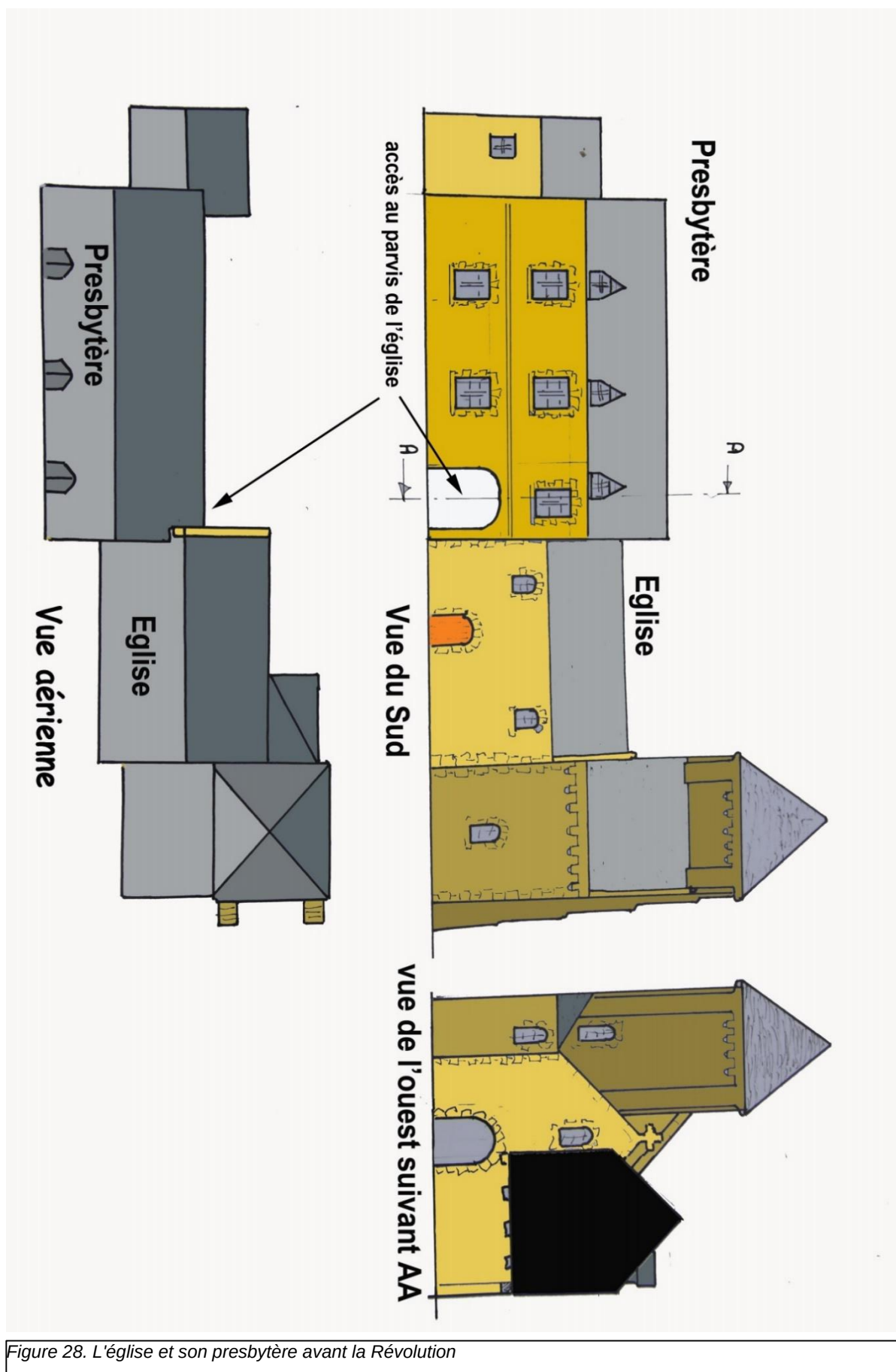


Figure 28. L'église et son presbytère avant la Révolution

Un baptême étonnant le 28 Mars, 1787. Le cardinal de Rohan⁷⁸ n'est pas loin !

« Le vingt-huit de mars mille sept cent quatre-vingt-sept, a été baptisé par nous curé [Barbier] soussigné, Matthieu Jean Joseph, né de ce jour, de Mathieu Vivien vigneron et de marguerite Douard son épouse légitime, ont été :

- Le parrain le sieur Jean Greder postillon de son Altesse Monseigneur le Prince Louis Évêque de Strasbourg, Cardinal de Rohan, originaire de Paris dans la paroisse de Saint Sulpice, soussigné
- La marraine Marie Joseph Dubois originaire de Laudart (?) et baptisée dans l'église paroissiale de ladite ville, épouse du sieur Martin Mevell valet de pied chez Monseigneur, soussignée
- L'un et l'autre actuellement de la paroisse de Sainte-Radegonde.

Les curés de Saint Georges.

- 1536 Pierre Martineau
- 1659 François Duvau
- Jusqu'en 1707 Henri Gallet
- 1707 Mr Delachave (prise possession 17 Aout)
- 1737 Vincent Roy
- Jean-Baptiste Allaire (décès 7 juin 1748)
- Deux curés vont marquer la paroisse, les deux frères Harouard
 - o L'ainé, Marin Harouard entra en fonction le 8 juin 1748 (source registres paroissiaux)

« Le 27 novembre 1757, est décédé dans son presbytère Messire Marin Harouard, prêtre curé de céans, très regretté de tous ses habitants et le 29 du présent a été inhumé dans l'église par moi (P.Ferand) curé de Sainte Radegonde, soussigné ; le défunt était âgé de cinquante-quatre ans six mois, les funérailles eurent lieu en présence de Messire François Harouard son frère, prêtre, curé de céans.... »

- o Lui succéda son frère François ; lors de son intronisation il nous fournit son curriculum-vitae; manifestement il n'est pas le premier venu ce qui nous éclaire sur l'importance que représente la paroisse de Saint-Georges auprès des instances religieuses et civiles locales. C'est lui qui fit restaurer le presbytère. Il décèdera le 18 Novembre 1782.

« Le lundy 28^{ème} novembre 1757, je, François Harouard, chapelain de la chapelle des Anges, desservie dans la sainte église métropolitaine de Tours, ay pris possession sur les trois à quatre heures du soir de cette cure, qui m'a résignée en cour de Rome⁷⁹ de mon frère Marin Harouard, étant âgé de quarante et un an quatre mois, seize jours ; étant né dans la paroisse de st Vincent ; ordonné prêtre le 17 décembre 1740, et aumônier confesseur de la communauté des Sœurs de l'Union Chrétienne⁸⁰ de Tours depuis le 11 juin 1742 jusqu'à la prise

⁷⁸ Condamné à l'exil dans l'affaire du collier de la reine, le Cardinal de Rohan séjournera trois ans à Marmoutier (paroisse Ste Radegonde) qu'il quittera en 1788.

⁷⁹ Formule d'abandon de propriété de Marin au profit de son frère

⁸⁰ L'histoire de cette congrégation est abordée dans « Le Manoir des Basses-Rivières » ouvrage du même auteur ; signalons que la grille de la chapelle des Dames de l'Union Chrétienne, constitue le portail d'entrée de ce manoir à Rochecorbon de plus ce couvent fut bâti par Joseph Sain dont la famille séjourna au Grand-Beauregard : le monde est vraiment petit !

possession de cette cure ; de laquelle prise de possession ont été témoins, Mrs Clément Pannis , prêtre bénéficiaire de l'église de Tours, Jean-Baptiste François Chevalier, chapelain de St Gatien, aumônier de l'Hôtel-Dieu et confesseur des Ursulines, et une grande partie des habitants de la paroisse et Me Gervaise, notaire, faisant pour Me de la Porte. »

Signé : François Harouard

- Jan. 1783 Le Bert
- Juin 1783 Louis François Denis Raboteau qui décèdera le 20 Aout suivant
- Nov. 1783 Joubert
- De Déc. 1783 à Avril 1791 Barbier
- 1791-1793 Gatien curé constitutionnel

Vente du presbytère (Malvoisie)



Figure 29 A l'intérieur de la chapelle on distingue parfaitement la trace de l'ancien porche aujourd'hui muré



Figure 30 l'ancien parvis, tel qu'il est aujourd'hui devenu cour de la "Malvoisie"

le bénitier de l'ancienne église ; ce bénitier devait être à l'extérieur, sous le passage couvert, à côté de l'entrée dans sa partie couverte ; on décida de conserver cette pierre « sacrée » et de la mettre là où elle est aujourd'hui.

Figure 31 La pierre du bas de la niche devait être l'ancien bénitier de l'église

Denis Jeanson, dans ses pages sur Rochecorbon, recopie la description faite de la Malvoisie lors de sa vente comme bien national. « La bâtisse de la ci-devant cure de Saint-Georges-sur-Loire, de 6 toises de long sur 3 toises et demie de largeur, composée au rez-de-chaussée de deux chambres à feu dont une à cheminée, boisée dans toute sa hauteur et deux cabinets, fenêtres croisées à petits bois avec persiennes ; au second est une mansarde suivie du grenier, comble dessus couvert en ardoise. Au couchant de ladite bâtisse est une cour au bout de laquelle sont une cuisine avec four, fourneaux et lavoir, une laverie, un puits, un lieu d'aisance, trois caves dont une ferme avec une double porte à claire-voie, le tout taillé dans le roc....L'accès du susdit presbytère est sur le chemin attenant à la rue Saint-Georges par une porte à deux vantaux. »⁸¹

Et il est précisé « Il sera muré une porte qui communique à la-cidevant église par la cour d'entrée, et le soumissionnaire aura pour ses frais la porte et les serrures. »⁸²

Lorsqu'on murra effectivement le porche on installa sur sa partie basse une niche ayant une partie creuse ; on suggère que la pierre évidée devait être



⁸¹ La référence donnée par Denis Jeanson A.D. Q680bis. P.V.203

⁸² Ce qui veut dire qu'en dédommagement de sa dépense le nouveau propriétaire pourra récupérer les serrures et la porte de l'église en dédommagement de sa dépense.



Lorsqu'on interdit le porche Ouest, l'entrée de la chapelle se déplaça sur la face Sud ; la porte qui existait parut trop étroite, on agrandit l'ouverture, et pour masquer les dégâts entraînés par les travaux entrepris on plaqua à l'extérieur un empierrement dont la motivation n'était que du « camouflage » (voir figure 39). En observant l'intérieur de la chapelle, on s'est contenté de creuser, et d'ajuster la taille du passage au vanteaux. L'examen détaillé de cette porte n'est pas sans intérêt, son mode de réalisation, avec clous forgés, charnières... laisse penser que cette huisserie fut récupérée ; il est possible que l'on déplaça en cet endroit les boiseries du porche Ouest condamné. Ses serrures forgées, du XVI^e siècle renforcent cette hypothèse.

Figure 32. La porte vue de l'intérieur avec ses ferrures et serrures du XVI^e fut peut-être récupérée du porche Ouest.

Cette vente aura lieu le 9 Messidor an II (26 juin 1794) au profit du citoyen **Bourgoin Administrateur du Département d'Indre et Loire pour un montant de 2826 livres.**

Le 6 messidor an II (23 juin 1794) les meubles et effets de l'église ont été vendus aux enchères sur la place de l'église à l'exception de « la chaire et les bancs que la municipalité se réserve pour le temple de la raison⁸³ que la municipalité se pourvoira devant le district pour en obtenir distraction⁸⁴.. »



Figure 33. La chapelle et l'ancien presbytère : vue aérienne.

⁸³ Il s'agit en réalité du culte à l'Etre suprême.

⁸⁴ « pour en avoir distraction ... » = « pour que ces éléments soit retiré de la liste... »

L'église de Saint-Georges, Temple de la Raison et de l'Etre Suprême?

Ces événements font référence à une période extrêmement courte de la Révolution, période sous l'emprise de « la Montagne » ; c'est la « gauche » de la Convention. À la fin de 1793, l'extrême gauche, les « Hébertistes », domine : ces derniers, athées, fortement favorables à la déchristianisation cherchent à imposer des fêtes républicaines inspirées de la tradition maçonnique, en lieu et place du culte chrétien ; la Convention adoptait le 5 octobre 1793 le calendrier républicain, dont le but était bien de supprimer les « superstitions » ; il s'agissait, comme le disait le rapporteur, de fonder « sur les débris des superstitions détrônées la seule religion universelle, qui n'a ni secrets ni mystères, dont le seul dogme est l'égalité, dont nos lois sont les orateurs, dont les magistrats sont les pontifes ». On décide d'instituer « le culte de la Raison » ; on retient la date du 20 Frimaire an II (10 décembre 1793) il s'agit en fait de substituer une fête républicaine à la fête traditionnelle de Noël.

Il est impressionnant de constater avec quel empressement les décisions prises par le gouvernement révolutionnaire sont appliquées à Tours et à Saint-Georges.

- La monarchie est destituée au lendemain de Valmy (20 Septembre 1792) au profit de la Première République. Le premier acte enregistré à Saint-Georges après cette décision, le

sera le 9 Octobre 1792, il s'agit d'un mariage, et son enregistrement sera fait par le maire au nom de cette première République, et non par le curé, comme c'était l'usage jusque-là ; les registres ne sont plus les registres paroissiaux mais les registres d'état civil.

- Il en est de même pour le culte de la Raison. Il doit rassembler tous les peuples sous la devise de la liberté et de l'égalité afin de revenir aux principes fondamentaux de la République romaine, ce qui signifiait explicitement la fin de toutes les monarchies. Dans le Temple St Gatien, remplaçant la cathédrale, On avait installé à l'entrée une pierre de la Bastille gravée des « Droits de l'Homme et du Citoyen » à côté d'une maquette en plâtre de la Bastille, dans la nef avait été construite une pyramide portant des inscriptions et entourée des bustes de Voltaire, de Rousseau et de Franklin, le chœur est tendu d'une toile sur laquelle est dessinée une « Montagne ». Après les discours et les hymnes, la Raison sortit de la montagne sous les traits d'une danseuse⁸⁵.

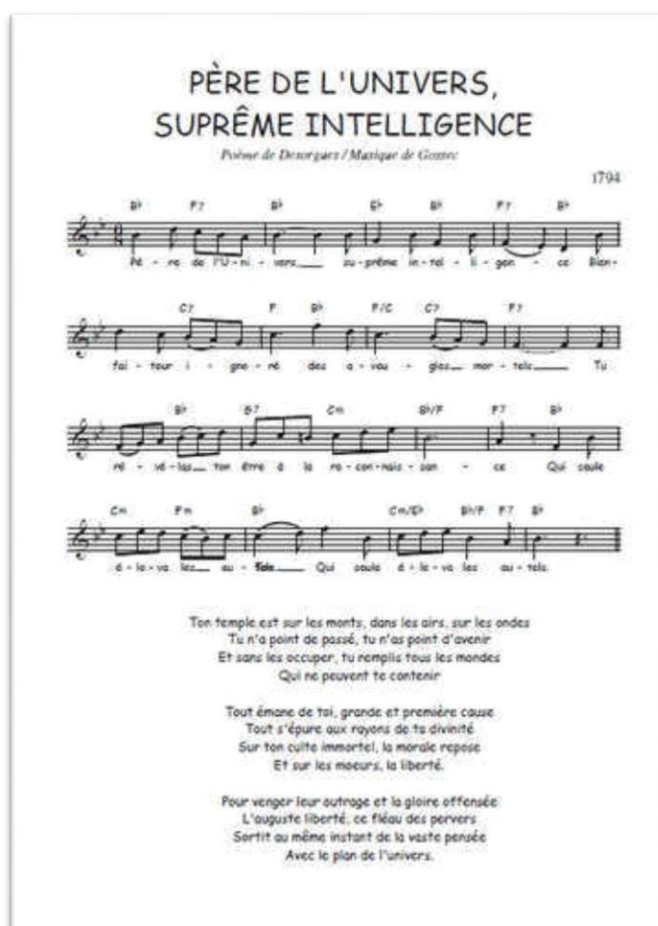


Figure 34 L'hymne à l'Etre Suprême

⁸⁵ Informations données par Cathy Marchon lors de la séance mensuelle de la SAT du 15 juin 2016



Figure 35 Sur cette carte de 1730 (environ) le presbytère est déjà accolé à l'église

- La lutte fratricide entre les Montagnards verra la fin des Hébertistes et le triomphe de Robespierre. Ce dernier est un déiste, influencé par les idées de Jean-Jacques Rousseau ; il croit à l'existence d'un Être Suprême et à l'éternité de l'âme. Par le décret du 18 floréal an II (7 mai 1794)⁸⁶ Robespierre impose le culte à l'Être Suprême, et pour ce faire on utilisera les églises précédemment transformées en Temple de la Raison. Sans que l'on connaisse vraiment ce qui fut mis en place à Saint-Georges, aux vues des réserves demandées lors de la vente à l'encan des biens de la chapelle, il semble que les intentions de la municipalité de l'époque aient vraiment exprimé leur souhait de suivre les consignes gouvernementales. Malheureusement les registres des décisions du conseil municipal de cette période ne nous sont pas parvenus, mais on peut penser que le 20 Prairial an II (6 Juin 1794), Saint-Georges ne dérogea pas aux consignes scrupuleusement suivies dans le District de Tours dont Saint-Georges fait partie. Ces fêtes Républicaines de la Raison ou de l'Être Suprême furent des fêtes uniques donc jamais renouvelées. Après la chute de Robespierre le 9 Thermidor an II, les « *Thermidoriens* » tenteront d'instituer des fêtes « *Morales* » abandonnant le culte de « *l'Être Suprême* ».

L'église ; maison commune (Mairie)

⁸⁶ Noter que la municipalité de Saint-Georges s'empresse d'appliquer cette consigne du Culte de l'Être Suprême dès Juin 1794 alors que le décret vient d'être promulgué.

L'église ne sera jamais vendue comme bien national, mais sera utilisée comme « *Maison Commune* » ; c'est là que se tiennent les réunions des « *officiers* » (conseillers) municipaux⁸⁷, on y entrepose les registres. *Le 19 Pluviôse an 11, le Préfet demande que la valeur de la Mairie (ancienne église) soit incluse dans les dépenses de la commune et portée à l'inventaire de Saint-Georges.*⁸⁸

Les travaux « malheureux » de la fin du XIX^e siècle.

Aujourd'hui on les qualifierait de « *massacres* », ils vont vandaliser les trésors de la chapelle.

Lors de l'examen de l'état de la charpente de l'église de St Georges en 1888, le conseil municipal de Rochecorbon avait constaté qu'il était urgent d'effectuer des réparations sur la charpente mais aussi sur le reste du bâtiment de l'église de Saint-Georges. Le montant de 880.60F proposé par l'architecte est un blocage à la décision du conseil. Arthur Viot, ancien directeur des imprimeries Mame, propriétaire de l'Olivier, propose son mécénat pour que les travaux soient votés. En Mai 1889, le conseil Municipal réuni, accepte le devis et exprime au donateur sa vive reconnaissance et transmet ses remerciements.

Nous ne disposons pas du détail de ce devis mais nous pouvons imaginer que cette « *réfection* » (et non restauration) concerne l'intérieur et l'extérieur de la chapelle et inclut toutes ces modifications de fin du XIX^e, c'est-à-dire :

1. L'habillage du chœur et de la chapelle de la Vierge par un plaquage imitant des pierres ; ces travaux sont parfaitement identifiables aujourd'hui (voir image n°5) : c'est lors de cette opération que la fresque derrière l'autel a disparu.
2. Faux joints avec bourrelets, typique du XIX^e
3. Mise en place de l'autel
4. Restauration du vitrail du XIV^e siècle par le verrier Fournier ; la date de 1890 inscrite par le maître verrier le confirme.
5. Concernant la nef, on recouvrit les peintures murales encore visibles par un badigeon : il faudra attendre la « *redécouverte* » de ces peintures cent ans plus tard pour qu'elles resurgissent partiellement. Toutes n'ont pas été mises à jour puisque les descriptions de l'état antérieur que nous ont laissé des Membres⁸⁹ de la Société Archéologique de Touraine évoquent des éléments non visibles aujourd'hui ; en particulier la litre de Marguerite Hurault de Cheverny (voir p.85 et 116 et annexe 4). En examinant les notes



prises par Georges Sertin lors de la restauration, il nota le 21/12/1994 « *façade Sud, entre la porte et l'autel, blason à gauche, sans doute non restaurable* »

6. C'est probablement lors de cette opération qu'une voute vint remplacer le probable plafond de lattes de bois sous charpente dans la nef de la chapelle de la Vierge.

7. La façade Sud fut « *agrémentée* » d'une horloge ; le percement du mur sur toute son épaisseur endommagea de façon irrémédiable la peinture (fig.58) du jugement dernier...

36 L'église vers 1900. Noter la présence d'une horloge ; le mur extérieur de la nef avait été enduit recouvrant le parement de pierres

⁸⁷ Parfois les réunions se tiennent dans la maison du Maire.

⁸⁸ Acte de délibération de la Commune de Saint-Georges

⁸⁹ Principalement C.L.Grandmaison et G.Bonnery.

8. Les murs extérieurs furent recouverts d'un crépi de ciment comme le témoigne la carte postale ci-contre.
9. On peut se demander si ces travaux financés par Arthur Viot furent réalisés avec son accord ; Arthur Viot était à cette époque un membre important et compétant de la SAT. Par ailleurs il était un chrétien engagé, et la « *réhabilitation* » d'une chapelle l'emportait probablement sur toute conservation historique.



L'ouverture créée sur la face sud pour l'horloge, n'est que partiellement obstruée, en 1995 (source la NR du 15 Avril 1995)

La statue de Saint Georges

Cette statue de plâtre enchâssée dans le mur Nord de la chapelle porte la date de 1858 et le nom de son auteur



La statue de Saint Georges terrassant le dragon

« Gangneux ». Claude Mettavant fit des recherches pour mieux identifier le sculpteur. C'est un Rochecorbonnais, originaire de la Pitoisière. Deux frères peuvent être candidats ; il semblerait que l'auteur soit probablement Louis Gangneux bien que son frère François pratique le même métier. Mais l'histoire ne s'arrête pas là ; en Septembre 2024, lors de la journée Européenne du patrimoine, s'est présenté à la chapelle Mr Filipe Jorge, sculpteur de son état. Il

nous annonça qu'il avait récupéré, 20 ans auparavant, dans une maison rochecorbonnaise de la Pitoisière les moules de cette statue. Ces moules étaient enfouis sous une dalle de ciment. Il était parvenu à les extraire et il nous les apportait.



Les 9 caisses contenant les moules apportées par Mr Filipe Jorge



Le moule de la tête du Saint ; étonnant les parties en creux apparaissent en bosses.

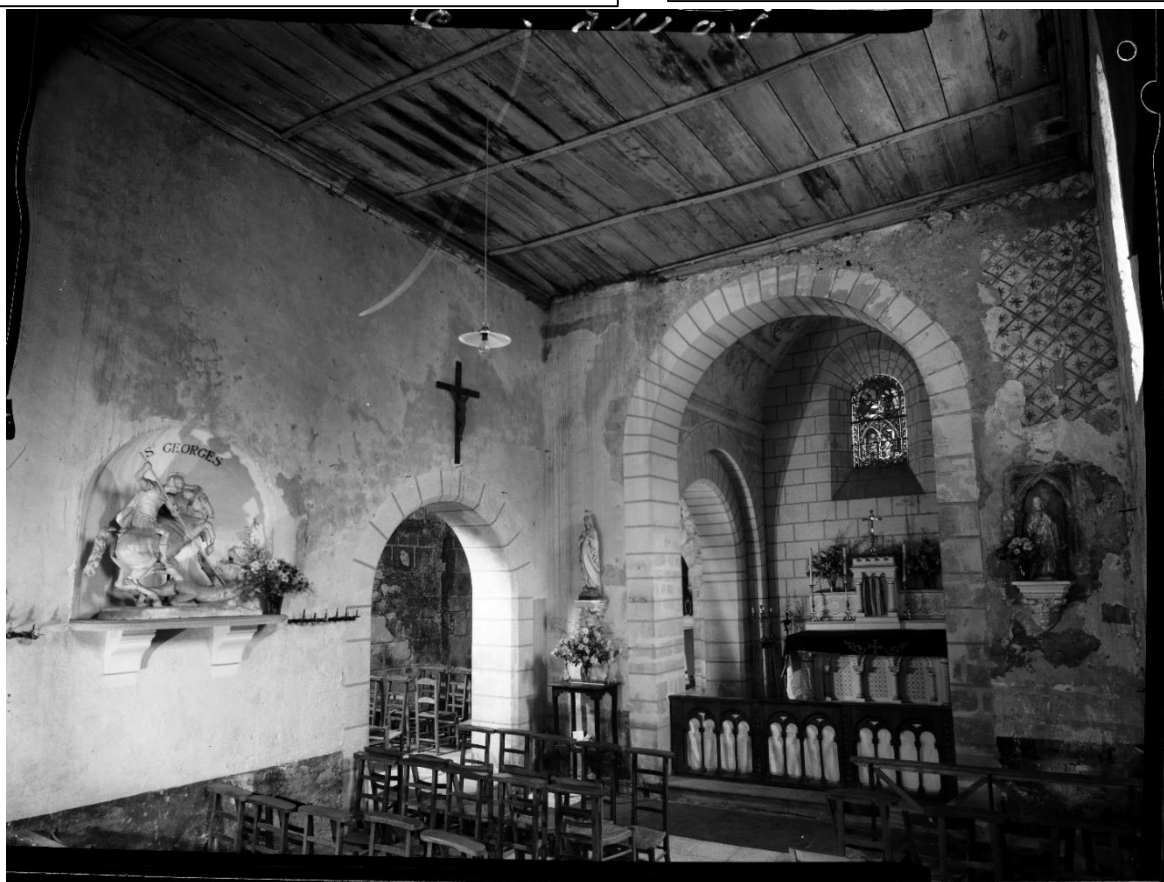
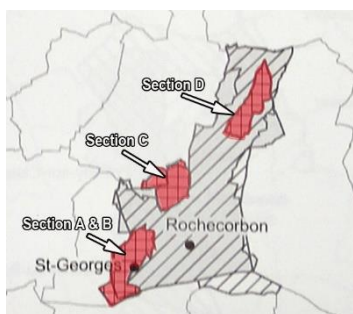


Photo de l'intérieur de la chapelle prise en novembre 1964 par Arsicaud, met en valeur cette statue. Constatons que les murs sont enduits à cette date et qu'ils furent piqués ultérieurement ; c'est peut-être durant cette opération qu'on redécouvrit les peintures murales sur le mur Nord ; si c'est le cas on a dû probablement en endommager une fraction !



Le territoire

Le secteur A et B constitue le cœur de Saint-Georges, non seulement il baptise la paroisse, constitue le centre administratif et religieux, et concrétise, par son bord de Loire, sa vitrine vers l'extérieur. Cette partie Sud fut continuellement remise en cause ou disputée ; même récemment la commune de Rochecorbon fut amputée de sa portion Ouest en limite avec Marmoutier : le percement de la rue Abel Gange nécessita des réaménagements de frontières entre Tours et Rochecorbon : réaménagements au dépend de St Georges/Rochecorbon... La figure ci-dessous tente de reproduire les anciennes limites de ce secteur A et B sur une carte récente. Quelques remarques s'imposent :

- Une fraction du lit de la Loire était intégrée à Saint-Georges (suivant les périodes, on l'appela Isle de Marmoutier, ile St Georges, Ile aux Vaches...)



Figure 37 Le trait blanc reproduit la limite des sections A et B de la carte de 1790 présentée figure 7

- La limite Occidentale avec la paroisse de St Ouen (devenue ensuite Ste Radegonde) est relativement bien identifiée, il en n'en est pas ainsi à l'Est où la frontière avec Rochecorbon pose problème : les cartes indiquent que cette limite correspond, au niveau du cheflieu à la rue Saint-Georges actuelle ; à l'Est c'est Rochecorbon, à l'Ouest Saint-Georges. Nous considérons cette délimitation comme valable, à l'exception de la chapelle St Germain ainsi que des Fontaines. Dans ce qui suit ces entités faisaient parties inté-

grantes de Saint-Georges, tel que le décrivent les registres paroissiaux.

- Par contre au Nord de la chapelle St Germain, sur la partie Est de cette rue, jusqu'à la Vinetterie, les propriétés seront sur Rochecorbon. (Nota ; il ne faut pas confondre les limites de paroisse ou de commune avec les limites de propriétés)
 - Ce découpage est celui que définit l'inventaire du 20 juin 1659. Dans ce document qu'ont fait établir les chanoines de l'église métropolitaine de Tours [Cathédrale Saint-Gatien], ils définissent ce que chaque propriétaire « doit payer chaque an au jour et feste de St Brice troisième de Novembre à cause des choses qu'ils possèdent au-dedans de la seigneurie (de la Salle Saint-Georges) par plusieurs cens rentes, et autres droits seigneuriaux et féodaux autant en deniers qu'en bled⁹⁰, vins, noix cire chapons et poules selon qu'il sera déclaré ». Le bénéficiaire de ces impositions est « le haut et le Puissant Seigneur Maistre Jacques Le Vasseur chevalier Marquis de Cogners Fargot et de la châtellenie de Beaumont-la-Ronce⁹¹ et autres lieux à cause de sa Châtellenie de Beaumont la Ronce » dont dépend Saint-Georges. Ce document d'une trentaine de pages décrit, maison par maison, quartier par quartier les redevances dues. C'est ainsi que se trouve parcouru tout le territoire de la paroisse. On peut ainsi en connaître les limites. Par exemple pour le vallon et le quartier de Beauregard.
- « On peut premièrement au bourg, du dit Saint-Georges le long de la rue par laquelle on va du dit Saint-Georges à la chapelle de Saint Germain et de la dite chapelle à Mairmoutier du côté droit sont les maisons qui ensuivent... »
- Effectivement le document ne décrit que les propriétés sur la droite en allant du bourg à la Loire. Sur la gauche il ne prend en compte que la Chapelle St Germain, La Fontaine, et un logis appelé « Boizeux » (appelé plus tard « Boëssottières »)
 - Vue, la complexité de cette frontière, et la richesse historique des lieux, ce canton de la paroisse sera traité dans ce chapitre et les chapitres suivants : nous distinguerons le bord de Loire du vallon de Saint-Georges.

Le vallon de Saint-Georges ou la Salle-Saint-Georges.

Blondel⁹² laisse entendre que ce qu'il appelle le château de Saint-Georges (correspondant aux



Figure 38. Cave du domaine Le Capitaine ; anciennement cave dimière, possession de la Seigneurie de la Salle

restes de fortifications en bas du vallon et dont nous reparlerons plus tard) s'identifie à la Salle-Saint-Georges ; erreur générée par l'assimilation de l'appellation « la Salle » avec la dénomination « Château » ; or il n'en est rien, l'acte de vente des biens nationaux du 8 Février 1791⁹³ est explicite. Il porte sur la vente de « la Salle ». On y décrit un territoire, des bâtiments à l'Ouest de la rue Saint-Georges actuelle, allant au Sud jusqu'à la levée de la Loire, incluant des vignes sur le plateau de Rosnay et Mosny. On reconnaît dans cette description une bonne fraction du Secteur A et B, à l'exclusion de Beauregard, la Vinetterie Rosnay et Mosny. (Dans ce document la limite Nord de la Salle n'étant pas très claire). Ce texte confirme en

⁹⁰ Bled = Blé

⁹¹ Beaumont-la-Ronce était une châtellenie relevant à foi et hommage-lige de la baronnie de Maillé qui devint plus tard un duché-pairie sous le nom de Luynes (la baronnie de Rochecorbon fut réunie au duché de Luynes en 1619). Beaumont-la-Ronce possédait le fief de Saint-Georges et fut érigé en marquisat en avril 1757, en faveur de Jean-Claude de la Bonninière de Beaumont. (Carré de Busseroles)

⁹² « Monographie de Rochecorbon » par Blondel

⁹³ « Sommier de domaines nationaux première origine, 6ème volume ADIL »

même temps cette limitation que constitue la rue entre la paroisse de Saint-Georges et celle de Rochecorbon.

La Seigneurie de la Salle.

La Salle n'est pas simplement une closerie ou un fief, c'est aussi une Seigneurie.

- En 1256, ce fief appartenait à **Philippe Patrix**
 - En 1392, à **Jean Patrix**, qui le vendit, en 1411, à **Jean Peigné**
 - En 1411, 1435, celui-ci le céda à **Jean Dupuy**.
 - à **Jean Bonenfant** en 1456
 - Ce domaine passa ensuite à **Raoulin le Boucher**, marié à **Aliénor Dupuy** (1475);
 - Vers 1480, à **Jean Toreau** bourgeois de Tours
 - En 1506-21, à **Raymond Garnier**, Sgr de Saint-Georges
 - En 1528 à **Jeannot le Lièvre** (sic !), **Mathieu et Michel Bonenfant**
 - En 1540 à **François de Bonigalle**
 - En 1548 à **Jean de Cingy**
 - En 1562-66 à **Pierre Martineau** Sgr de la Tour et de st Georges
 - En 1598, **François Chevalier** porte le titre de « Seigneur de la Guitonnière et de Saint-Georges ».
 - Blondel raconte que « Vers 1600, il fut acheté par le chapitre de l'église⁹⁴, qui le paya avec une somme de 3,405 livres qui avait été léguée, à cet effet, par Marie de la Croix. La paroisse relevait de l'archevêché de Tours, à foi et hommage simple et six deniers de service annuel. Le seigneur devait en outre un livre de poivre, qu'il était tenu d'offrir, tous les ans, dans le cimetière de St Georges, à l'archevêque de Tours ou son représentant », mais on peut penser que Blondel confond la seigneurie de Saint-Georges et une autre partie de la paroisse, introduisant ainsi un événement créant confusion.
 - En 1625, **Robert Charpentier**, Seigneur du lieu vendit la terre de Saint-Georges sur Loire à **Pierre Boyleau** (1585-1644) conseiller du roi, receveur général triennal des décimes de la généralité de Tours. Il portera encore ce titre en 1636. Il épousa **Catherine Taschereau** avec laquelle il eut deux enfants.
 - En 1659, la Seigneurie de la Salle Saint-Georges est la possession de Maître **Jacques Le Vasseur**, chevalier Marquis de Cogners Fargot et de la châtellenie de Beaumont la Ronce et autres lieux. Beaumont la Ronce est, comme Rochecorbon sous la dépendance de Maillé. Durant cette période sera établi l'inventaire des terres et propriétés de la Salle Saint-Georges ; ce document exceptionnel permet d'avoir un descriptif de Saint-Georges en date du 20 juin 1659 (ADIL H286).
 - Plus tard **Claude Bouët**⁹⁵ de la Noue se fait appeler « Seigneur de la Salle-Saint-Georges ». On sait qu'il possède en 1764 la cave d'ixmeresse et Seigneuriale située actuellement en lieu et place du chaix du domaine « *le Capitaine* ».
- L'église Saint-Georges est construite sur les terres du fief, et il est probable que l'emplacement où on bâtit en 1895 la maison « *la Seigneurie* », en faisait aussi partie ; on peut penser que c'est pour cette raison qu'on lui donna ce nom. Les registres religieux du XVIII^e siècle nous apportent quelques informations.
- **Le banc seigneurial.** « Le 24 Avril 1762, le Sieur Bouët de la Noue, Seigneur de cette paroisse, signe une reconnaissance, abandonnant son banc seigneurial dans l'église au profit des procureurs-fabrics »

⁹⁴ Situation complexe, où il faut probablement distinguer, la closerie (exploitation agricole) que possède le chapitre de st Gatien et le fief propriété de la famille Bouët de la Noue au XVIII^e siècle ; tous les deux portent le nom de « la Salle », mais doivent correspondre à des entités juridiques ou des fractions de territoires différentes. N'oublions pas que la paroisse de Saint-Georges est sous la direction de l'évêché de Tours qui nomme le desservant.

⁹⁵ Il s'agit de Claude François Bouët de la Noue, chevalier, Seigneur de Saint-Georges, de Pintray, de Lussault et de Cré, ancien capitaine de grenadiers au régiment de Bourbonnais, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint Louis

« Mr Bouët de la Noue demeurant à aucun temps de l'année dans sa maison seigneuriale, le banc qu'il a dans l'église, au milieu vis-à-vis de l'autel, ne se trouvait occupé par personne, que par les premiers venus qui voulaient bien s'y mettre ; voyant qu'il n'y avait point de banc pour y placer le fabricier et la fabricière, et que cette paroisse était peut-être l'unique où il n'y avait point de place pour les officiers de l'église, j'ai prié le dit Monsieur, de vouloir bien permettre que son banc servit à ceux qui servait l'église... »⁹⁶

- **Réparation de l'église.** « En 1769, on fait une réparation au chœur de cette église : on a apposé trois tirants de fer qui pèsent 275 livres, dont deux sont au-dessus de la voute, et le troisième au-dessus de l'arcade qui est entre le chœur et la nef ; ça étoit pour tenir l'écart du mur qui se séparoit, y ayant une grande large lézarde dans le pignon. On a mis sept pierres dures au pilier de ladite arcade qui étoit tout ouvert et crevé depuis le haut jusqu'au bas. Mme Veuve Bouet de la Noue à qui appartient le fief dans lequel est l'église, a fait la dépense de cet ouvrage de son propre mouvement »⁹⁷

D'après l'Armorial de Touraine de Carré de Busserolle :

BOUET, Ec., Sgrs de la Noue (près Tours), de Langebaudière, des Naudières (XVe siècle), de Saint-Georges (XVIII^e siècle).

— Famille originaire de l'Anjou. Elle a formé plusieurs branches qui se sont répandues en Touraine, en Poitou et en Saintonge.

- **Charles Bouët** conseiller du roi, trésorier de France à Tours (1587), maire de cette ville en 1596, mourut en 1597.
- **Jacques Bouët**, receveur général des décimes du diocèse de Tours, fut nommé maire de Tours en 1645.
- **Charles Bouët** était chanoine de l'église de Tours en 1682.
- **Claude-Henri Bouët** de la Noue fut pourvu de la charge de receveur alternatif des deniers de la généralité de Tours, en 1703.
- Vers la fin du XVIII^e siècle une branche de cette famille résidait dans la paroisse de Saint-Pierre-le-Puellier, à Tours.
- Blason : D'azur, à un chevron d'or, accompagné de trois roses de même.

Des liens entre la Seigneurie de la Tour à Rochecorbon et celle de la Salle-Saint-Georges existaient manifestement. Nous l'avons vu pour Pierre Martineau. Au XVIII^e siècle il en est de même avec la famille Bouët de la Noue ; Claude Bouët de la Noue est Seigneur de Saint-Georges, alors que Madame Louise Renée de Fescan Marquise D'Oisonville, petite fille de Charles Bouët de la Noue Maire de Tours, porte le titre de *Dame de la Tour en Rochecorbon* ; elle avait hérité de cette Seigneurie de sa mère Louise Bouët de la Noue, démontrant, ainsi, une relation entre Saint-Georges et la Tour en Rochecorbon. Ce rapprochement Rochecorbon/ Saint-Georges n'est jamais explicite, mais ne peut être contesté. C.L Grandmaison signala⁹⁸ dans l'église st Georges la présence d'une litre aux armoiries de **Marguerite Hurault de Cheverny, épouse de Guy de Laval, baron de Maillé et de Rochecorbon**, celui-ci étant décédé sans enfant en 1591, sa femme conserva la terre de Rochecorbon : ces personnages sont trop intéressants pour qu'on les ignore ; nous y reviendrons plus loin. La question demeure ; « **pourquoi le blason d'un baron de Rochecorbon, est-il représenté dans l'église de Saint-Georges ?** ». Peut-être que l'église de Saint-Georges, fréquentée par une bourgeoisie et une noblesse reconnues correspond mieux aux attentes du baron de Rochecorbon. On peut aussi imaginer que les relations entre la baronnie de Rochecorbon et la châtellenie du Crochet, dont dépend l'église de Rochecorbon, ne soient pas excellentes et justifient une préférence de ses Seigneurs pour Saint-Georges.

⁹⁶ Cité par BSAT. Notes de C.L Grandmaison sur les registres paroissiaux de St Georges

⁹⁷ Cité par BSAT. Notes de C.L Grandmaison sur les registres paroissiaux de St Georges

⁹⁸ Cette litre n'est plus visible, probablement masquée par les badigeons peints vers 1890

- **Nouveau propriétaire de la Cour⁹⁹ de Saint-Georges.** "*Madame Madelaine Catherine Normand de la Place Veuve du Sieur Lambron-Bois-le-Roy¹⁰⁰, ayant acheté de Mme Veuve Bouët de la Noue le fief de la Cour Saint-Georges, relevant de la baronnie de Vernou¹⁰¹, tant en son nom qu'en celui de son fils, ils en ont pris possession le lundy 20 Aout 1770, ayant été conduits par une partie des habitants sous les armes, à la porte de l'église, ils y ont été reçus par nous, curé, revêtus de surplis et en étole, auxquels avons présenté l'eau bénite ; ayant fait ensuite leurs prières devant l'autel, nous les avons conduits au banc affecté aux Seigneurs du dit fief, lequel est placé au bout de l'église, vis-à-vis de l'autel* » (signé : François Harouard curé de Saint-Georges)¹⁰².



Figure 39. Le Château d'Artigny



Figure 41. Partie d'une carte de 1730 montrant la Seigneurie de St Georges



⁹⁹ Le mot « Cour » est celui utilisé dans les registres pour cette opération ; nous supposons qu'il s'agit en réalité de la Salle-Saint-Georges

¹⁰⁰ Son gendre, Louis-Marie Aubry, marié le 24 Octobre 1792, à damoiselle Madeleine Henriette Lambron de Maudoux, fille de feu Messire Jacques Nicolas Lambron de Maudoux, porte le titre d'écuyer, Seigneur de Saint-Georges, le Puys et autres lieux, ancien mousquetaire de la garde du Roy, capitaine chef de la grande fauconnerie de France... mourut sans postérité.

¹⁰¹ La Baronnie de Vernou est une baronnie épiscopale relevant de l'évêché de Tours alors que Saint-Georges est parfois attribué aux Chanoines de Saint-Gatien (cathédrale de Tours)

¹⁰² Cité par BSAT. Notes de C.L Grandmaison sur les registres paroissiaux de St Georges

- Elle décédera à Tours, quelques mois plus tard, à l'âge de 65 ans, et sera enterrée le 22 février 1771 dans l'église de Saint-Georges, au pied du bénitier : cérémonie en présence de son fils **Jacques Nicolas de Lambron de Maudoux**, écuyer ancien mousquetaire de la Garde ordinaire du Roi, capitaine chef du haut vol de la grande fauconnerie de France, Seigneur de Saint-Georges, du Puys et autres lieux. Ce dernier sera propriétaire, en 1780, du château d'Artigny (Puits-d'Artigny), au Sud de Tours, du chef de sa femme, dame Gille-Marguerite de Bournais qui l'apporta en héritage.¹⁰³

D'anciennes cartes témoignent de la présence de cette Seigneurie.

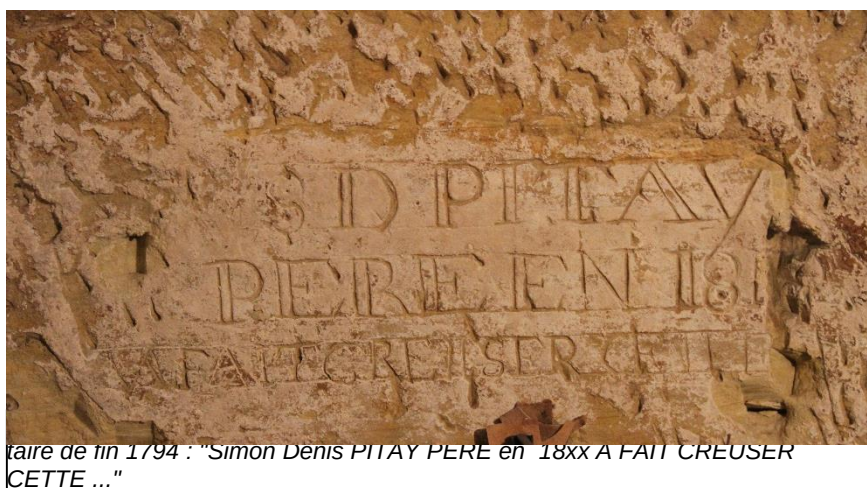
- Nous sont parvenues deux cartes du XVIII^e Siècle fournissant des indices sur Saint-Georges. Plusieurs extraits sont utilisés dans ce mémo, tant la richesse des informations fournies nous est précieuse. Ces deux cartes de la rive droite de la Loire semblent avoir été tracées vers 1730 pour l'une et 1750 pour l'autre. Les deux figures précédentes (Fig. 79 & 80) concernent la Seigneurie de Saint-Georges.

Sur ces fragments de carte on peut observer, à l'Ouest de la rue Saint-Georges, la présence de la Seigneurie, identifiable sur la carte de gauche par son mur de protection, et sur les deux cartes par la présence de deux tours aujourd'hui disparues. Le positionnement de cette Seigneurie est celle aujourd'hui de la propriété « *les Agaves* ». Précisons que cette Seigneurie ne représente qu'une partie du fief qui sera vendu comme bien national en 1791.

« La Salle » sous la Révolution

Signalons qu'en 1789 se déroula la sépulture à Saint-Georges de François Brédif, époux de Françoise DeBault, fermier des domaines de « la Salle », seigneurie de cette paroisse ¹⁰⁴ suivant un bail établi le 31 mai 1784 et devant se terminer à Noël 1792, moyennant 450 livres annuelles. La vente de la Salle en tant que bien national se tiendra le 8 Février 1791 : l'enchère sera emportée, pour dix-sept mille quatre cents livres par Pierre Verdier, chirurgien Major du régiment d'Anjou. Les limites indiquées dans le procès-verbal ne permettent pas de reproduire la taille et le plan de cette propriété ;

« Le lieu et closerie de la Salle St Georges sur Loire, située dite paroisse, constituant en bâtiments, pressoirs, caves, cour, le jardin, un quartier de vignes joignant du levant du chemin de Saint-Georges à la levée, du midy au Sieur Fabry, du couchant aux Dames de l'Hôtel-Dieu, du Nord au Sieur Bourgeois... »¹⁰⁵



taire de fin 1794 : "Simon Denis PITAY PERE en 18xx A FAIT CREUSER CETTE ..."

Suivront d'autres cessions pas toujours identifiées ; le 2 Nivôse an III (22 décembre 1794), la « Salle » change encore de propriétaire ; le vendeur est, alors, Pierre Leroux de Montilly-sur-Noireau (Orne) au profit du citoyen Denis Simon Pitay, marchand épiciier et la citoyenne Renée Corsay son épouse demeurant à

¹⁰³ Le château d'Artigny fut durant longtemps un bastion avancé de défense militaire, il fut démoli en 1769 par son propriétaire, Joseph Testard de Bournais, trésorier du Roi, qu'il remplaça par une demeure qui fut épargnée par la Révolution puis remaniée au cours du XIX^e siècle. Le château actuel fut construit à la sortie de la première guerre mondiale.

¹⁰⁴ Notes de C.L Grandmaison sur les registres paroissiaux de Saint-Georges

¹⁰⁵ Extrait de l'acte d'adjudication de vente de bien national du 20 Janvier 1791 (ADIL)

leur section de la Bellefontaine¹⁰⁶... par ventes successives, on continue à morceler le fief.

Description des lieux. « La Salle » au XIX^e et XX^e siècle

Si l'intention de l'auteur était de se cantonner à la période précédant 1808, période où Saint-Georges possédait son autonomie vis-à-vis de Rochecorbon, il fallut déroger à cette règle pour collecter quelques informations sur « la Salle ». Il faut reconnaître la difficulté d'obtenir une vision détaillée sur



Figure 43 Les Agaves, anciennement la Salle-Saint-Georges; l'implantation ressemble à la description de 1833 (La maison sur la gauche ne fait pas partie de la Salle)

cette propriété ; durant le XIX^e le nom de « la Salle » semble avoir disparu, et peu de traces nous sont parvenues. Ce nom n'évoque rien, personne ne s'en souvient. Il faudra attendre 1904 pour que cette appellation réapparaisse de façon plutôt surprenante. Le sept juin 1908, le conseil municipal de Rochecorbon est informé du legs par les époux Tricoche et Minerot de leur propriété de « la Salle » à Saint-Georges. Mr Tricoche¹⁰⁷ est décédé depuis 1896, et le couple ne laissant aucun descendant avait décidé de léguer leurs biens à la commune de Rochecorbon. Sans vouloir entrer dans les tribulations de cette opération qui se montrera compliquée, son intérêt réside essentiellement dans la réémergence du patronyme « la Salle » et, surtout l'opportunité de faire découvrir un acte de vente de cette propriété daté de 1833¹⁰⁸. Cet acte donne en fin de compte une description bien qu'incomplète du cœur de la Seigneurie.

« Une maison appelée « la Salle », située à Saint-Georges, commune de Rochecorbon : elle se compose d'une chambre en roc, précédée d'un perron de quatre marches, porte vitrée, imposte et volet au levant ; au couchant de cette chambre, une autre chambre en roc, séparée de la précédente par une cloison en bois dans laquelle est une porte vitrée. Au midi de ces deux chambres, une autre chambre en roc à cheminée servant de cuisine, four et potager devant. Caveau au couchant de cette cuisine d'avec laquelle il est séparé par une cloison en bois avec porte de communication.

Au nord de la première chambre est un retour d'équerre, un petit salon ayant une porte au midi, et une croisée à deux vantaux au levant, cheminée à chambranle¹⁰⁹,

¹⁰⁶ Acte de vente du 2 Nivose an III

¹⁰⁷ En 2015 sa tombe existait au cimetière de Rochecorbon

¹⁰⁸ 22 juin 1833 Notaire Cotton, Rochecorbon

¹⁰⁹ Cheminée avec encadrement de bois ou de pierre

trumeau dans la menuiserie, placard à deux vantaux dans l'embrasure de la cheminée, escalier en bois au Nord, précédé d'une porte pleine. Sur le salon ci-dessus décrit, une chambre à cheminée avec chambranle et trumeau en menuiserie, croisées à deux vantaux et persiennes au midi, deux placards à droite et à gauche ; croisées et persiennes semblables aux précédentes. Coté du levant, porte vitrée à l'entrée.

Le second étage se compose d'une seule chambre à cheminée et est en tout point semblable à celle qui précède. Comble en appentis sur ce bâtiment, couverture en ardoises, gouttières et tuyaux de descente en fer blanc¹¹⁰.

Au Nord du bâtiment ci-dessus désigné, une halle en roc dans laquelle est un pressoir à roue garni de tous les ustensiles, porte à claire voie à l'entrée.

Au midi de la cuisine mentionnée ci-dessus, une cave et un caveau vouté taillé dans le roc, ouverture grillée au caveau, porte à claire voie à la cave.

Ensuite

1. Une halle dans laquelle est un autre pressoir garni de tous les ustensiles

2. Une écurie garnie d'une crèche et d'un râteau.

Au levant du tout, un jardin entouré de murs et planté de divers arbres, arbustes et treilles dans lequel est un puits avec une pompe en bois et un bassin en pierre, porte à deux vantaux au levant servant d'entrée.

Dans l'angle Nord Est, est un logement de closier, composé d'une chambre à cheminée ayant son entrée au couchant et sa croisée au midi. Petit cabinet éclairé au Sud par un quart de croisée ; derrière est un cabinet d'aisance avec comble en appentis couvert d'ardoises ; sur la chambre, grenier carrelé, comble à deux égouts¹¹¹, et couverture en tuiles...

Dans l'angle Nord-Ouest du jardin ci-dessus vendu est un escalier de pierre pour arriver à la pièce de vigne. Le tout joint au levant au chemin de Saint-Georges, du couchant à la masse de roc et par le dessus du coteau ci-après, du midi aux dit héritiers Brauld, du nord au Sieur Marcault..... »



Figure 44. Sur la gauche les pièces troglodytiques derrière la façade, qui a été restaurée ; sur la droite un bâtiment en équerre.

¹¹⁰ Zinc

¹¹¹ Toiture à deux pentes conduisant les eaux à deux égouts

On découvre donc une propriété avec une habitation à caractère fortement troglodytique, avec une façade de pierre adossée au rocher. Ce type de construction peut étonner mais est familier dans ce bord de Loire. Noter la présence d'un escalier taillé dans le roc permettant d'atteindre les vignes du coteau Ouest.



Figure 45. Superbe salon troglodytique.



Figure 46. Dans un coin du salon précédent, cheminée avec son four à pain



Figure 49. A l'ouest, le long du coteau, les entrées de deux caves



Figure 48. Dans la seconde cave, la paroi porte la trace de l'ancienne présence d'un pressoir de taille importante



Figure 47. Dans l'une des caves, pressoir à roue

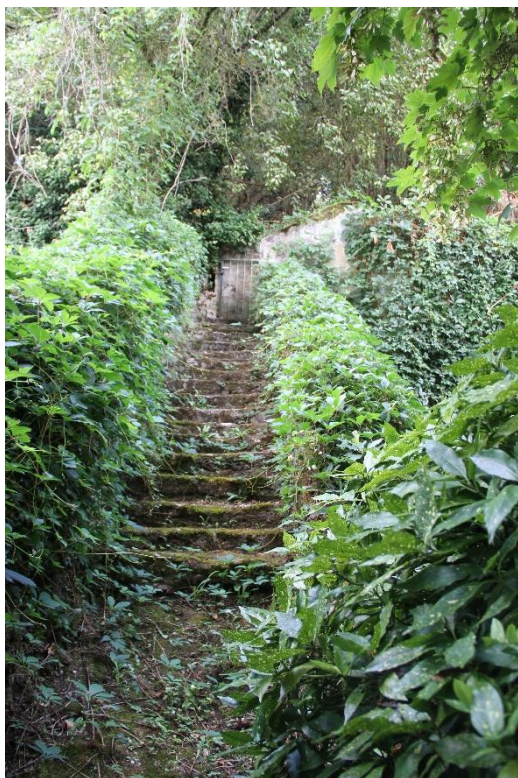


Figure 51. À côté des caves, un escalier taillé dans le roc, permettant d'atteindre les vignes situées sur le coteau



Figure 50. Devant les habitations, un jardin paysagé.



Figure 52. L'ancienne maison du closier. La maisonnette a été fortement remaniée ; remarquer l'ouverture cintrée murée coté propriété. Côté rue le mur garde trace de l'ancienne devanture d'une boutique.



Figure 53. Mur de séparation avec la rue Saint-Georges. Ce mur devait former muraille : ce mur semble avoir été arasé à une période non connue. Au deux extrémités se dressaient deux tours aujourd'hui disparues.



Figure 54. Porte d'entrée de la propriété style Louis XIII

« La Salle » devient «les Agaves »



Le 31 Aout 1861, la propriété est achetée par madame Aimée Justine Menier, Veuve de Mr Maurice Estavard. Elle ne conserve pas ce bien très longtemps car elle le cède à son tour, le 17 juillet 1862, à son fils Eugène Estavard. Ce ne serait qu'un événement banal si on ne s'intéressait pas à ces personnes.

- Aimée Justine Menier est née à Bourgueil le 22 décembre 1792, elle épousa Maurice Estavard (19/07/1816). Le couple eut un garçon : Eugène. Aimée Justine était la sœur de Jean Antoine Brutus Menier, fondateur de la société Menier (pharmacie, chocolat). (Leur histoire est résumée plus loin). Cette importante société s'est organisée autour des membres de la famille.

- Le Fils d'Aimée, Eugène Estavard travaille pour cette compagnie, il est basé en Amérique central, où la société Menier possède ses propres plantations de cacao.

Afin de maîtriser la fabrication du chocolat de bout en bout, la Société Menier s'appuie sur un réseau dense de comptoirs commerciaux, en particulier au Brésil, au Mexique et à la Trinité, où précisément Eugène Estavard est envoyé. En 1862 la direction de Menier achète deux terrains au Nicaragua pour y exploiter des cacaoyères, l'une « *le Valle Menier* » de 1 500 hectares, l'autre « *le San Emilio*¹¹² » de 6 000 hectares.

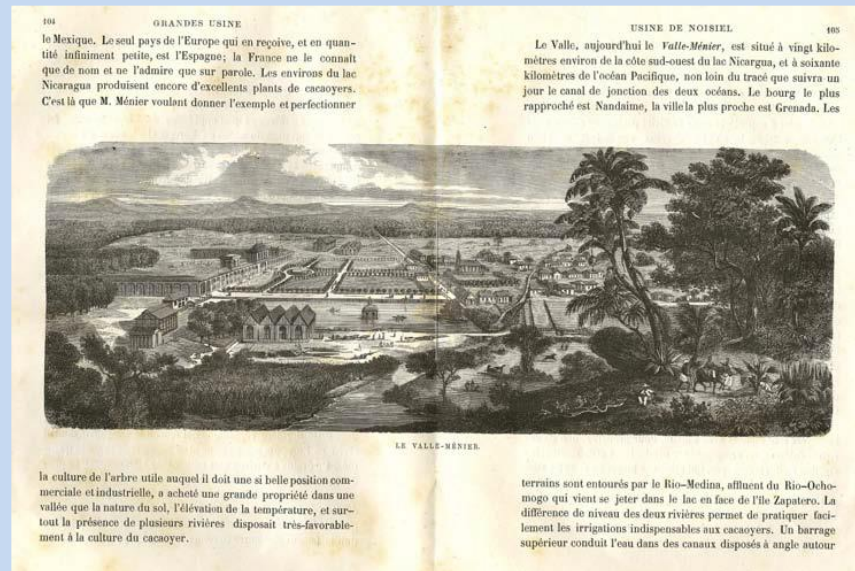


Figure 55 Plantation du « Valle Menier » (Nicaragua)

On pourra ainsi procéder à la culture des diverses variétés de cacao à la grande satisfaction des amateurs. L'approvisionnement de l'usine de Noisiel (Seine et Marne) en fèves de cacao était assuré par une flotte de commerce affrétée par ses soins. (Un de ces bateaux **est le Noisiel**¹¹³ : voir ci-dessous)

- Lors de l'acquisition de « *la Salle* » Eugène se trouve à l'île Saint-Thomas (Antilles Danoises),
- Le Mercredi 8 juin 1868, le révérend Père Joseph Dupond marie à Port d'Espagne, île de Trinidad (église Ste Trinité) Eugène Estavard avec Clothilde Desnoés, fille unique de feu Peter Desnoés.

- Le couple réside encore dans cette île en 1876 (*voir incident rapporté par le journal local, Trinidad News*)
- Eugène est fréquemment signalé sur les paquebots transatlantiques, en particulier certains pour la Nouvelle-Orléans

Une Histoire vraiment empoisonnante !

« *Le Trinidad News, journal du 21 septembre 1876, raconte ainsi une tentative d'empoisonnement qui aurait été commise sur l'équipage du brick français Noisiel, arrivé à Port-of-Spain, et venant du Havre.*

Aussitôt que l'officier du port s'est présenté pour arraisonner le navire, le capitaine lui a déclaré que, durant la traversée, le cuisinier avait menacé, à diverses reprises,

¹¹² En 1862 la Société est dirigée par Emile Justin Menier, surnommé « *le Prince du Cacao* », on donna de nom de « *Valle San Emilio* » par déference pour le directeur.

¹¹³ Noisiel est une commune de la Seine et Marne, où la famille Menier a installé ses usines. Les Menier seront Maires de Noisiel de 1871 à 1959

d'empoisonner le capitaine et l'équipage. Ces menaces ont été suivies d'un commencement d'exécution, car un certain jour, après avoir mangé, le contremaître et l'équipage ont été pris de vomissements qui ont duré plusieurs heures.

Une enquête ayant été faite immédiatement par le capitaine, on a su, grâce aux révélations du mousse qui furetait souvent dans la cuisine, que le cook¹¹⁴ avait volontairement mélangé une dose de vert-de-gris dans les aliments préparés pour l'équipage. Aussitôt ce misérable a été arrêté et mis aux fers.

Après cette déposition d'officier du port s'est rendu chez le consignataire¹¹⁵, Mr Eugène Estavard, grâce à l'intervention duquel... un mandat d'amener a été lancé contre le cuisinier nommé Chiffolon. Un constable¹¹⁶ accompagné d'hommes de police en armes, s'est rendu à bord, a arrêté le dit Chiffolon l'a mis en prison en attente d'un jugement.

Un point de droit paraît devoir être soulevé dans cette affaire ; le crime ayant eu lieu en pleine mer, sur un navire français, on se demande si la cours d'Amirauté Anglaise, est compétente pour juger le coupable ! »



Figure 56 Le Noisiel, construit à Honfleur en 1860, fut le premier navire de la flotte Menier. C'est un brick de 154 tonneaux. Il coula en 1896.

On comprend, que l'on ait voulu marquer cette possession Rochecorbonnaise d'un parfum d'Amérique centrale ; l'agave est une plante de cette région que les indiens cultivaient depuis toujours pour en tirer leur alcool local « *le Mezcal* ». L'introduction par les conquistadors de la technique de distillation permit d'obtenir un alcool plus fort : « *la téquila* ». La transformation du nom « *la Salle* » en « *les Agaves* » est manifestement un clin d'œil des Menier/Estavard à leurs séjours en Amérique centrale. La propriété fut revendue le 14 Décembre 1873 aux époux Tricoche.

¹¹⁴ cuisinier

¹¹⁵Consignataire = Armateur

¹¹⁶ Constable = officier de police britannique

VENTE
par adjudication

Le dimanche 6 octobre 1912, par le ministère du dit M^r LEBLANC, à St-Georges, commune de Rochecorbon, lieu dit « Les Agaves », ou « La Salle », à midi et demi, des immeubles ci-après :

UNE PROPRIÉTÉ

située à Saint-Georges, lieu dit précédemment « La Salle », et actuellement lieu dit « Les Agaves », commune de Rochecorbon, comprenant :

Maison d'habitation composée : au rez-de-chaussée, de salon, et cabinets ;
Au premier étage : chambre à coucher et cabinet de toilette ;
Grenier sur le tout.
Salle à manger et cuisine sans le roc ;
Hangar et terre sur le jardin ;
Cour et jardin.
Maison de concierge, se trouvant à droite de la porte d'entrée ;
Un escalier en pierres, à l'ouest, conduisant au coteau, et environ vingt sept ares soixante-neuf centiares de terre, coteau et terrasse au-dessus des dites caves ;
Autres caves sous la propriété, autant que l'étendue de cette propriété en comporte.
Le tout d'un seul tenant, joignant du nord M. Faucher-Launay, du couchant M. Thibault, du midi ce dernier, et du levant la rue Saint-Georges.
5782

Lors de la publicité pour l'adjudication de 1912 (ci-contre) il est précisé : « **Lieudit précédemment « la Salle », et actuellement lieudit « les Agaves »** »



Figure 58. Agaves d'Amérique centrale

Figure 57 Mise en vente de 1912



Figure 59. Un agave dans la propriété !



Figure 60. Noter la présence deux séquoias dans la propriété : ils ont probablement été plantés par la famille Menier-Estavard, pour marquer leur attachement pour l'Amérique Latine.

Quelques mots sur la famille Menier

Une famille originaire de Bourgueil

Jean André Menier épouse en 1791 Renée Vernet. Ils sont installés à Bourgueil, où ils donnent naissance à deux filles puis un garçon :

- Andrée Renée Menier (1791-1814) qui épousera Jean-Baptiste Aubry,
- Aimée-Justine Menier (née en 1792) qui épousera Maurice Estavard : c'est elle qui achètera la Salle-Saint-Georges à Rochecorbon
- Jean Antoine Brutus Menier (17 mai 1795 - 9 décembre 1853) qui épousera en 1816 Marie-Edmée Virginie Pichon.

Jean Antoine Brutus Menier fondateur de la dynastie Menier. (Portrait ci-contre)



Il fit ses études au Prytanée de La Flèche et participa aux campagnes Napoléoniennes, en particulier à la campagne de Russie : il est présent à la bataille de la Moskova en Septembre 1812. Après deux ans de stage chez le pharmacien Maignan, il continua son initiation pharmaceutique au Val de Grâce, mais sa carrière militaire s'achève avec l'Empire. Il s'adonne, alors, au négoce des vins de Touraine, il est également le représentant des affaires commerciales de son père dans les spiritueux. En 1816, il fonde une entreprise spécialisée dans la préparation des poudres pulvérisées.

Voici ce que sa maison de droguerie publie en 1860 dans son Catalogue commercial, citant le rapport du Jury de l'exposition Universelle de 1855 :

« M. Menier est à la tête d'un établissement de pharmacie et de droguerie tout à fait hors ligne. Cet établissement, fondé depuis trente-neuf ans, et qui n'a cessé de s'étendre et de se perfectionner, est le premier en France où ait été introduite la manipulation en grand des produits pharmaceutiques, et notamment des poudres et des extraits.

A cet égard, il est permis de dire que les procédés de fabrication inaugurés par M. Menier père [Jean Antoine Brutus Menier] ont été à l'origine d'une véritable révolution, non seulement dans l'industrie, mais aussi dans le commerce de la pharmacie... »

- Dès 1825, Antoine Brutus Menier, décide de déplacer son usine de produits pharmaceutiques, alors située en plein quartier du Marais à Paris, vers le site d'un ancien moulin situé sur les bords de la Marne à Noisiel (Seine et Marne). Le rapport avec le chocolat n'est pas loin car à l'époque, le cacao entre dans la composition de certains médicaments : l'arôme pour le goût, la graisse pour les suppositoires.



Figure 61. Le moulin Saulnier à Noisiel (Seine et marne), ancienne chocolaterie de la famille Menier.



Figure 62 Portrait d'Émile-Justin Menier (1826-1881)



Figure 63 Henri Menier

- Au milieu du siècle, les fils Menier sentent les promesses du marché du chocolat et abandonnent la pharmacie. C'est en 1836 qu'est créée la tablette de chocolat. En 1867, son fils, **Emile-Justin Menier**, décide de recentrer son usine sur la fabrication de chocolat. On le surnommait le « **Baron Cacao** ». C'est aussi le moment de l'essor de la production et des effectifs de l'entreprise qui passent de 50 ouvriers en 1856 à 325 en 1867. Cette croissance est suivie d'une réorganisation totale du processus de fabrication au sein de l'usine. Une douzaine d'imposants bâtiments-machines est construite en enfilade, notamment par l'architecte Jules Saulnier (donnant son nom au moulin de l'usine), tout le long de la Marne, entraînant la disparition, après son rachat, de l'ancien village. C'est donc entre 1860 et 1874 que l'usine prend son aspect actuel, symbolisée par le moulin central. L'architecture est innovante : « c'est un des premiers bâtiments à être construit avec une ossature métallique qui est d'ailleurs apparente. C'est donc l'ancêtre du gratte-ciel ».

- Du papier coloré pour enrober les tablettes aux cagettes pour la distribution, tout doit être fabriqué sur place pour accélérer la production. Le cacao entre par un bout de l'usine, est trié dans un entrepôt, est torréfié dans le suivant, mélangé au sucre, chauffé puis dressé en tablette dans d'autres bâtiments, avant d'être refroidi dans les chambres froides et ressortir à l'autre bout sous forme de tablettes.

- À son décès ses trois fils Henri, Gaston et Albert deviennent les propriétaires exclusifs de l'empire Menier. Leur domaine foncier est considérable, à titre d'exemple ; le 5 avril 1913 Henri acquiert judiciairement **le domaine et le château de Chenonceau** qui

est transmis à sa mort en septembre de la même année à son frère Gaston (1854-1934). Les descendants de ce dernier l'ont conservé et entretenu jusqu'à nos jours.

- En 1895, Henri Menier a acheté à une compagnie forestière britannique l'île d'Anticosti située à l'embouchure du Fleuve Saint-Laurent au Canada. Originellement possédée par Louis Jolliet, seigneur sous le règne de Louis XIV, l'île à 217 km de long et 16–48 km de large. Henri Menier a utilisé l'île en tant que réserve personnelle de chasse, amenant une large variété d'animaux sauvages natifs du Canada, incluant des renards, des poissons, des caribous, des bisons et des orignaux. Il importa également une harde de 220 Cerfs de Virginie qui, sans prédateur naturel, se sont multipliés : ils sont maintenant plus de 100,000. Avec ses 24 rivières peuplées de saumons et de truites, l'île est aujourd'hui un paradis pour la Paléontologie, l'observation d'oiseaux, les randonnées pédestres, la pêche et la chasse.
- La « Rue Henri Menier » dans Sept-Îles a été nommé en son honneur.

Du chocolat Menier à Nestlé

En 1971 le confiseur britannique Rowntree-Mackintososh acquiert UFICICO ; nom sous lequel la société Perrier a regroupé différentes entreprises dont les chocolateries Menier. En 1988, la puissante multinationale de l'agroalimentaire, Nestlé rachète son concurrent britannique et décide en 1990 de fermer l'usine de Noisiel.

Sites proches de la Salle, en limites de la paroisse de Rochecorbon

Trois sites sont concernés par cette frontière

- L'Escalier des Anglais
- Les fortifications du bas Saint-Georges
- La chapelle St Germain

Le fait que ces trois entités soient proches du cœur de Saint-Georges faisait qu'elles participaient à la vie de cette paroisse, même si certaines d'entre elles sont situées sur Rochecorbon étant probablement des possessions de la baronnie de Rochecorbon. Toutes les trois sont à l'Est de la rue Saint-Georges et s'accrochent à l'éperon rocheux que contrôlait le château des Corbon.

L'escalier « des Anglais ».

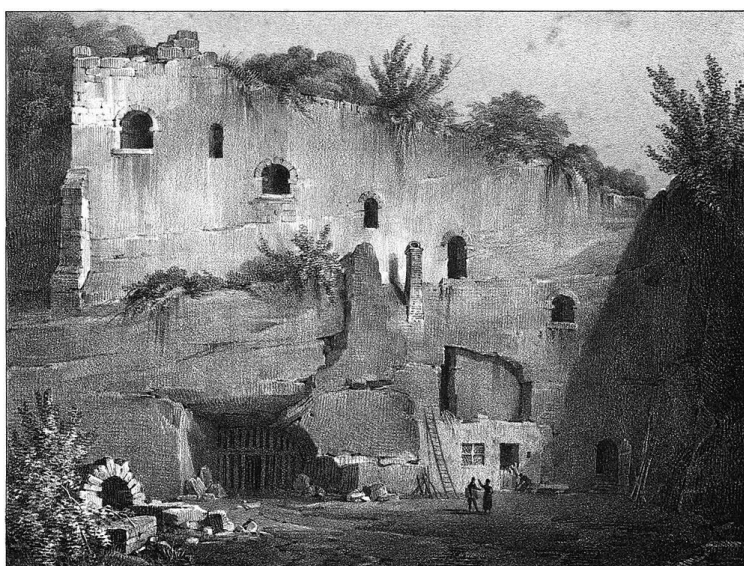


Figure 64. L'escalier des anglais tel que le présente A.Noël dans «Souvenirs pittoresques de la Touraine »



Figure 65. Gravure du XIXe représentant l'intérieur de l'escalier

Disposé sur le côté Est du vallon, « ce monumental escalier » se compose de 120 marches et de six paliers dont les deux premiers sont taillés dans le roc. Des ouvertures percent le côté Ouest, éclairant le passage. L'ensemble, dissimulé partiellement derrière un haut mur est aujourd'hui la possession d'un particulier et n'est pas accessible aux visites. A.Noël en donne une description dans « *Souvenirs pittoresques de la Touraine* ».

« L'histoire et la tradition se taisent également sur l'origine de cet ouvrage singulier, qui n'a d'autre usage que de d'offrir une communication facile du fond de vallée au point le plus élevée de sa partie orientale. L'œil exercé d'un amateur d'arts pouvait seul le découvrir et l'apprécier au milieu des humbles demeures dont il est entouré, et dont le premier aspect est loin de promettre rien qui puisse exciter la curiosité.

Tout ce qu'on peut conjecturer sur la destination de cet escalier, dont la figure 104, offre une vue et une description plus détaillées, c'est qu'il n'a pas été construit, avec tant de soin et de dépense, pour conduire seulement au haut du co-teau. Il est plus que probable qu'il faisait partie de quelque édifice important, dont le temps n'a laissé de

traces ni dans la mémoire des hommes, ni sur le sol qui le portait »

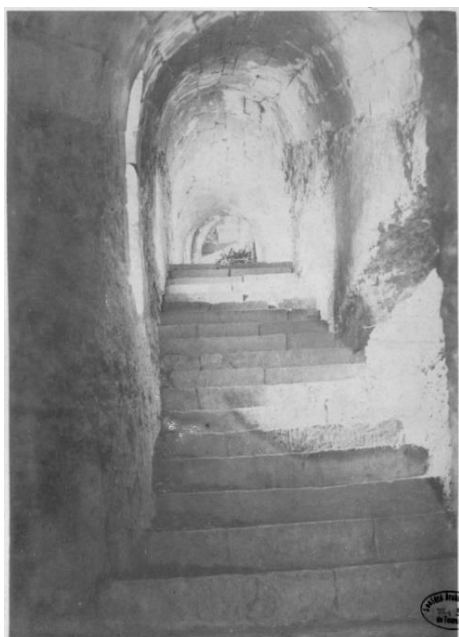


Figure 66. Photo de l'intérieur de l'escalier prise vers 1900 (propriété de la SAT)

Une gravure du XIXe donne une représentation de l'intérieur de cet escalier (fig.105). Si cette gravure reproduit chaque élément, les proportions en sont largement exagérées. La hauteur réelle sous voûte avoisine en réalité 2.50 mètres.

Un cliché propriété (fig.106) de la Société Archéologique de Touraine, prise vers 1900 donne une vue exacte de l'intérieur. Mais le temps fait des ravages irréparables à ce magnifique monument. La fraction supérieure à pratiquement disparue. La carte postale du début du XX^e siècle (fig.107) montre une dégradation avec la gravure de la fig. 104 ; environ 100 ans séparent ces deux représentations ; le mur est globalement plus bas, érodé à son sommet ; les infiltrations des eaux de pluie ont désolidarisé les pierres. Cent ans plus tard (fig.108) les dégâts continuent ; la tour d'angle s'est effondrée, le haut de l'escalier n'existe plus.

Mais quelle était la vocation de cet escalier ? Même l'origine de son nom est mystérieuse : on suppose, ce nom provient de l'occupation, en 1427, par les Anglais du château de Rochecorbon, et toutes ces incertitudes furent sources de légendes.

D'après G.Bonnery dans « Pages oubliées, Légendes et traditions » [année 1909] :

« Sur cet escalier monumental, « l'imagination populaire » a broché tout un réseau de fantaisies dans lesquelles on ne doit avoir qu'une confiance limitée. Ainsi l'on raconte que Thibault des Roches, seigneur de Rochecorbon, aussi galant que doué d'un profond savoir, aimait à étendre sa juridiction autour de ses domaines et venait rendre visite à la « Dame de ses pensées », femme d'une maison illustre que la nature avait doué de toutes les qualités de l'esprit comme de la beauté du corps. Sybille d'Amboise douce et bonne, mais dont le cœur s'ouvrait pour aimer, favorisa les intrigues de son seigneur et maître.

La tourelle hautaine d'un pigeonier, dernier vestige des droits de « fuie » des anciens possesseurs du pays, porte encore un cartouche dont la sculpture en saillie représente un dragon.



Figure 67. L'extérieur au début du XX^e s

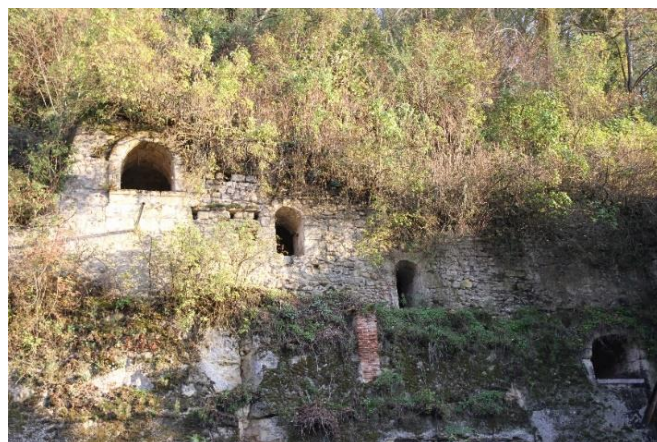


Figure 68. L'extérieur en 2015 : peut-être la moitié de la construction n'existe plus.

Est-ce que cet escalier s'inscrivait dans un système de défense militaire ? Rien n'est certain : les fenêtres sont larges, pas de meurtrières... On l'associe souvent à l'existence de l'ancien Château de Saint-Georges dont l'existence est hypothétique ; par contre sa localisation pose question ; cette construction est positionnée juste en face l'ancienne résidence de « la Salle », possession des Seigneurs de Saint-Georges. Il se trouve que le mur d'enceinte de la Salle a des allures de murs de défense avec deux tours disparues à ses extrémités (fig.79 & 80) : L'ensemble devait avoir été organisé autour d'objectifs aujourd'hui oubliés... Rappelons les liens étroits entre cette paroisse et les Seigneurs de Rochecorbon ; est-ce le hasard que la Salle dispose aussi d'un escalier en face de celui des anglais ?

Les vestiges de fortifications



Figure 69. L'escalier ; intérieur

Au bas de la rue Saint-Georges, dépassant l'ancienne chapelle St Germain, sur la droite en montant, on peut observer les vestiges d'anciennes fortifications du moyen âge (XIII^e siècle). Beaucoup ont pensé qu'elles justifiaient l'ancien nom du fief de « *la Salle-Saint-Georges* ». On peut en douter car ces fortifications semblent être localisées sur le territoire du château des Corbon, dont la Lanterne est restée le symbole. Ces murs sont fendus de meurtrières donnant sur les salles troglodytiques. Mais ces meurtrières ou archères ne sont pas conformes à une configuration habituelle ; l'ouverture devrait s'élargir vers l'intérieur de la construction pour permettre à l'archer d'y disposer son arc ou arbalète et pouvoir l'orienter vers la droite ou la gauche. Il est délicat de pouvoir imaginer aujourd'hui la fonction primaire de ce mur ; la route sur le devant paraît avoir été fortement rehaussée : des trous d'encastrement de poutres positionnées régulièrement sur leur façade, indiquent qu'un ouvrage de bois complétait l'ouvrage. Pourquoi ces vestiges ne seraient pas ceux d'une construction avancée du château des Corbon, dont la mission était de protéger l'arrière de ce château contre un contournement militaire par la vallée de Saint-Georges ? Ces fortifications pourraient être les éléments d'une bastide de contrôle d'accès au vallon.



Figure 71. Vestiges de murs de défense



Figure 72. Un autre pan de mur Médiéval.



Figure 70. Présence d'étranges meurtrières

La Chapelle St Germain

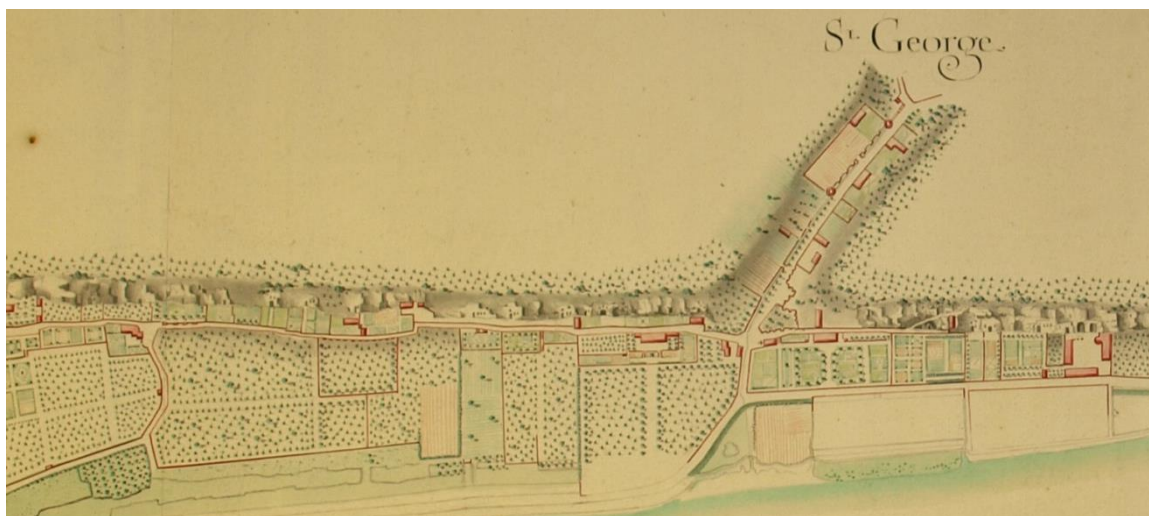


Figure 73. Le bas de Saint-Georges vers 1750. La route principale suit le coteau. La chapelle St Germain est indiquée d'une croix, les restes de fortifications sont représentés ainsi que la Seigneurie de la Salle.

Cette chapelle du XII^e siècle, se caractérise par son plan rectangulaire, ses fenêtres en forme de meurtrières ; elle est signalée dans la charte de 1221 de Geoffroy de Brenne, seigneur de Rochecorbon¹¹⁷ : elle faisait partie de la paroisse de Saint-Georges, car souvent mentionnée dans les registres paroissiaux¹¹⁸. Il faut imaginer les lieux dans leur contexte du Moyen Age. La voie venant de Tours, se poursuivait au-delà de la rue de Beauregard actuelle mais, les riverains se l'approprièrent lorsque la levée s'imposa comme axe de communication préférentielle. La disposition des constructions n'a pas effacé le passage de la voie antique. Derrière la chapelle, le long de ce chemin, se tenaient¹¹⁹ les *Boësottières* appartenant à la paroisse de Saint-Georges, de même pour les Fontaines (dénommées « la Fontaine » dans les anciens textes)



Figure 74 Sur la gauche de la chapelle se positionnait la paléo-route d'Amboise, son espace a été récupéré par les propriétés voisines. A droite de long bâtiment servait d'écurie, atelier, pressoir et de four à pain.

¹¹⁷ Celui qui confirma la donation de l'île de Marmoutier aux mines de l'Abbaye, cette île en aval de Saint-Georges démarrait, sur la Loire en face de la chapelle st Germain. On voit ainsi un « indice » de possession des seigneurs de Rochecorbon sur ce qui entourait l'éperon rocheux de leur château ; donc une fraction de St Georges.

¹¹⁸ Le 8 juin 1652, les registres paroissiaux signalent « *Sieur Souché, Seigneur du lieu de la Fontaine en cette paroisse [Saint-Georges], où est la chapelle st Germain...* ». En avril 1662, plusieurs personnes seront inhumées dans le cimetière situé devant cette chapelle. Il semblerait que le cimetière appartenait à la paroisse d'Onzain tel que le signalent les registres paroissiaux de Saint-Georges (23/04/1662). A la vue du nombre d'inhumations faites à cette date on peut craindre les conséquences d'une épidémie.

¹¹⁹ Cf ADIL H286

Cette chapelle marquait ainsi l'entrée sur le territoire de la baronnie de Rochecorbon, et il semble qu'elle fut désaffectée lorsque la baronnie fut acquise par les Seigneurs de Maillé (Luynes).

Les titres de propriétés démontrent qu'elle l'était déjà au début du XVII^e siècle. Probablement vendue à un particulier, ce dernier avait su garder son authenticité en prenant quelques précautions pour optimiser l'utilisation du volume intérieur de la chapelle ; un plancher intermédiaire fut créé au début du XVIII^e siècle, s'appuyant sur des piliers de bois, sans accroche sur les murs extérieurs. La charpente ne fut pas transformée, on boucha partiellement les fenêtres, si bien qu'en 2015, on retrouvait une chapelle dans son jus des années de la Révolution.

L'espace entre l'ancienne route et la nouvelle sur la levée, ne formait autrefois qu'une seule propriété appelée « les Fontaines », voire « la Fontaine St Germain » dans un texte de 1664 mentionnant des textes plus anciens. Le nom a été conservé par l'hôtel qui s'y trouve aujourd'hui. L'ensemble était en 1807 la propriété de Pierre Paul Gatien Marcault.

1. *La maison de la Fontaine située commune de Saint-Georges, constituant en un grand bâtiment composé de plusieurs chambres et cabinets, greniers dessus, ayant son entrée par le carroy de Saint-Georges, deux terrasses, l'une au levant l'autre au couchant, un petit clos de vignes derrière... caves pressoir et fouloir dedans, un jardin devant.. le tout joignant du levant et une partie du midy la veuve Dupuy, au couchant aux bâtiments cy après, du nord au clos de la Chataigneraie.*
2. *Une autre maison à côté de celle en dessus et au couchant d'icelle composée de plusieurs chambres basses et hautes, greniers en-dessus, écuries, chapelle derrière, cour, ateliers au couchant et une boulangerie au midy, puits dans ladite cour...*¹²⁰

Le niveau actuel du seuil du porche d'entrée, plus bas que la rue Saint-Georges témoigne que la rue a été rehaussée.

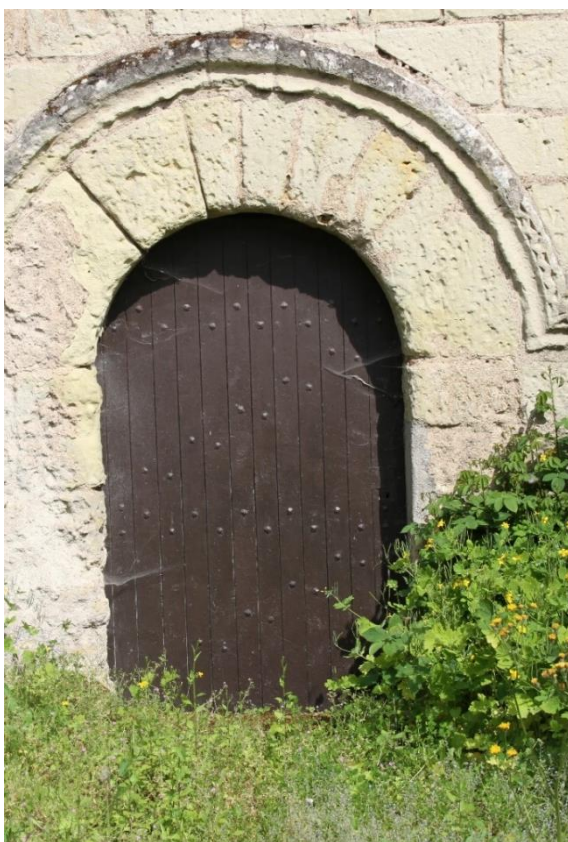


Figure 75. Porche de la chapelle donnant sur la rue Saint-Georges.



Figure 76. Porte latérale donnant sur la propriété.

¹²⁰ Acte notarié du 20 Avril 1807 ; notaire Meusnier-Rochecorbon



Figure 77. Baie en forme de meurtrière (extérieur)



Figure 80. Baie vue de l'intérieur (partiellement obturée)



Figure 79. Rez-de-Chaussée de la chapelle avant travaux ; la mezzanine faite au XIII^e repose sur les poteaux de bois : au fond, à gauche, l'escalier pour accéder au niveau supérieur



Figure 78. Le niveau supérieur ; la charpente d'origine avec ses entrails, sol en carreaux de terre cuite.

La propriété de la Chapelle St Germain, resta dans la famille Marcault¹²¹ jusqu'en 2016, c'est-à-dire durant plus de deux cents ans ; peu de travaux importants avait été réalisés depuis le début du XIX^e siècle. Suite au décès du propriétaire l'ensemble fut vendu fin 2015, des travaux significatifs transformèrent l'intérieur des bâtiments. La chapelle ne fut pas épargnée, et son volume fut totalement remodelé ; intervention sur la charpente, remplacement de la mezzanine, Placoplatre sur les murs, installation de fenêtres sur les baies....



Figure 81. Charpente (2015) avant travaux



Figure 84. L'intérieur en cours de travaux ; la majorité des entrails a été coupée



82. Dans un coin de la chapelle, dans le bric-à-brac avant réaménagement ; un vélo : n'est-ce pas celui du champion cycliste Jacques Marcault ?

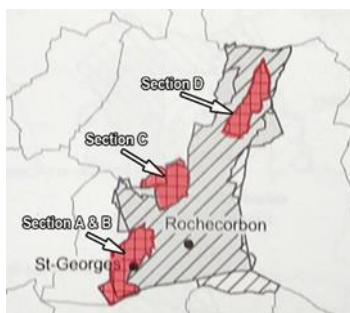


85 La maison accolée à la chapelle en 2015 (avant travaux)



83. Les Fontaines aujourd'hui, "la Fontaine" autrefois. Une maison existait déjà en cet endroit en 1659.

¹²¹ Un des propriétaires fut Jacques Marcault : il se distingua en tant que cycliste amateur. En 1912, il fit partie de la sélection française pour les 5e jeux olympiques à Stockholm.



Chapitre 8

Secteur A et B

Événements concernant le bord de Loire et Marmoutier

Le bord de Loire et Marmoutier

C'est la partie de la paroisse sur laquelle nous possédons peut-être le plus de documents anciens. L'abbaye de Marmoutier est si proche, que tout incident concernant le bord de la Loire fait réagir le monastère. Plusieurs événements nous sont connus.

L'île de Marmoutier

N' imaginez pas que le bord de Loire d'autrefois, aux environs de Saint-Georges, ressemble à sa configuration actuelle : votre interprétation serait totalement erronée. Rappelez-vous qu'il y a quelques années, trônait à cet endroit une drague, puisant des granulats dans le lit de la rivière et chargeant des norias de camions : il s'agissait de fournir les matériaux pour l'autoroute A10 en construction, puis pour la ligne du TGV Sud-Ouest. Il y a environ mille ans, la rive Nord de la Loire formait un espace alluvionnaire boisé s'étendant des Fontaines de Saint-Georges jusqu'aux ponts de Tours ; cette surface était appelé « Isle de Marmoutier » ou « Belle Isle ». Cette « Isle », en réalité, une bande de terre accrochée au continent, fut donnée à l'abbaye de Marmoutier par Robert de Brenne sous condition d'y construire une chapelle ; son fils Geoffroy de Brenne confirma cette donation en 1222. Cette exigence fut exaucée car la chapelle fut construite : pour preuve sa bénédiction par Gilbert Evêque de Tours en 1223 : on peut encore aujourd'hui en voir quelques vestiges au milieu du lit du fleuve¹²², au XVII^e siècle les nautoniers et autres voituriers d'eau surnommaient ces ruines, ruines de la chapelle Ste Mussette¹²³ ; car les vestiges de cette construction étaient fortement enfouis dans le sable.

La forêt qui occupait l'île fut abattue par Mr de la Rochefoucauld abbé de Marmoutier. On transforma l'espace en terre de culture et d'élevage, ce qui permettait de profiter de la richesse du sol de ces varennnes. La partie non cultivée était réservée aux plantations de saules et osiers (on parlait de « gravanches, Ploms, plommeriaies... »)



Figure 86. Vestiges "Ste Mussette" dans l'île aux vaches, autrefois île de Marmoutier.

¹²² Voir « Rochecorbon au fil de l'eau au fil du temps » du même auteur.

¹²³ Ste Mussette un peu par dérision, sachant que le verbe « Musser » signifiait « se cacher »

L'abbaye de Marmoutier et la Loire ; motif d'excommunication.¹²⁴

Ce qui suit s'inspire d'un article publié par Ch.L.Grandmaison dans les mémoires de la Société d' Archéologie de Touraine.

« Comment des établissements créés sur les rives d'un fleuve qui tour à tour fertilise et ravage la Touraine, ont pu résister durant plusieurs siècles à ces excès de la nature qui venaient périodiquement les menacer ? La question se pose pour l'abbaye de Marmoutier, dont la position n'a pas évoluée depuis le XIII^e siècle, époque de construction du portail de la Crosse. Ce dernier avoisine aujourd'hui le lit du fleuve. A cette époque la Loire s'écoulait au Sud de cette « *ile de Marmoutier* » qui finalement protégeait l'abbaye de la Loire. Le lit du fleuve était plus profond, mais la construction des ponts successifs entre Tours et St Symphorien, freina l'écoulement des eaux favorisant l'ensablement et l'exhaussement du lit du fleuve en amont de Tours.

A partir du XV^e siècle la situation se dégrade : la Loire sort fréquemment de son lit et ravage les environs de Tours, menaçant de détruire la ville elle-même. Louis XI, en son château de Plessis-Lès-Tours, témoin de ces dangers, décida d'intervenir ou du moins de sécuriser la ville en détournant partiellement la Loire par bras supplémentaire au pied du coteau Nord.



Figure 87 l'abbaye de Marmoutier, vue vers l'Ouest; carte de 1699 (collection R. de Gaignères) : on peut constater combien la Loire, après les travaux de 1480, vint lécher la muraille Sud.

Le 10 mai 1480, M. de Maillé, gouverneur de Touraine, arrive à Tours, convoque le Maire et les échevins, les informe de la volonté du roi. Lors de cette assemblée, on décida que la priorité serait donnée à l'ouverture d'un bras passant entre l'île de Marmoutier et le coteau, mais que pour ce faire la ville de Tours devait fournir la main d'œuvre requise.

¹²⁴ C.L. Grandmaison ; note sur l'Abbaye de Marmoutier et la Loire M.S.A.T. 1859 IX p.63-70

Dès le 22 mai 1480, on commence les travaux. Mais les religieux de Marmoutier s'émeuvent : ils ne se sentent plus protégés par cette défense naturelle qu'offrait l'île, et voient se rapprocher le danger du fleuve. Malgré leur intervention, on décide d'accélérer les travaux. Le nouveau lit devait avoir dix pieds de profondeur (3 mètres) et deux cents pieds de largeur (60 m). La ville de Tours, renâclait car la dépense dépassait ses capacités financières. On mit, alors, à contribution les paroisses environnantes ce qui permit de rassembler 1200 ouvriers. L'objectif était de finir ces travaux pour l'automne. Ils le furent durant l'hiver.

Mais l'opposition des moines ne s'éteignait pas, leur courroux fut tardif mais redoutable : ils intervinrent auprès du légat du pape en France, le cardinal Sancti Petri. Leur supplique déboucha, en Mars 1481, et généra une *admonition*¹²⁵ qui fut publiée dans plusieurs paroisses, tant de la ville que de la campagne, et par laquelle furent excommuniés tous ceux qui avaient travaillé de quelques manières que ce fut à la tranchée faite entre les coteaux de Saint-Georges et l'île de Marmoutier.

Grand émoi dans le petit peuple qui avait été forcé de participer à cette dite besogne par commandement de Mr de Maillé et du roi. En conséquence, Guillaume Barbotin, sergent royal au baillage de Touraine, intervint auprès de l'abbé de Marmoutier, se transporta à l'abbaye pour « *enjoindre et commander de par le roi au dit abbé, qu'il eut à révoquer ce qu'il avait fait et publié dans plusieurs paroisses à l'encontre du pauvre peuple* ».

En parallèle avec ces actions locales, pour les sécuriser et éviter que l'abbé de Marmoutier continue à molester le petit peuple, le Maire de Tours, accompagné de plusieurs notables de la ville, se rendit auprès du légat pour lui expliquer le « *grand mal et la plaie* » que provoquait cette bulle papale, le suppliant de la révoquer, et que, s'il ne le faisait pas, il mettait en cause le roi lui-même, puisque c'est sous sa directive que ces travaux avaient été réalisés. Après plusieurs interventions, le légat se laissa fléchir et donna la bulle si instamment demandée. Deux hommes furent aussitôt envoyés porter cette « *révocation* » dans toutes les paroisses où avait été signifiée l'admonition de l'abbé.

Les inondations de Marmoutier.

Le salut des âmes était sauvegardé, il n'en était pas de même de la quiétude des riverains. Suite à ces travaux deux conséquences mécontentèrent tout le monde :

- Le canal creusé plus au Nord avait éloigné le fleuve des remparts de la ville de Tours. Dès 1498, les habitants de Tours entreprirent de grands travaux exécutés depuis Marmoutier, il s'agissait de détourner vers les murailles de la ville, les eaux de la Loire qui ne venaient plus en baigner les pieds. Mais ces travaux ne suffirent pas à éloigner de Marmoutier le « *redoutable fléau* »
- Au milieu du XVI^e siècle, l'abbé et les religieux de Marmoutier publièrent une longue requête où ils exposèrent que depuis plus de trente ans la Loire avait établi son lit principal au pied de l'abbaye, que pour ce faire elle avait emporté plus de cent arpents¹²⁶ de terre, s'approchant des murs de l'abbaye « *qui sont le long du grand chemin royal allant de Tours à Rochecorbon* », et « *que dès que la hauteur du fleuve s'élève, le fleuve déborde à l'endroit appelé port de Saint-Georges et vient inonder cours, granges, écurie, réfectoires du bas de l'abbaye, et que le péril est tel que la ruine totale de l'abbaye peut en advenir* »

Construction de la première levée de Saint-Georges.

Il faudra attendre juin 1599, pour que le problème soit pris en compte, et on décida la construction d'une levée de six pieds (2 mètres) plus haute que l'ancienne, renforcée d'un battis double à sa tête, partant de Saint-Georges et allant au-delà de Marmoutier... Le tout d'une longueur totale de huit

¹²⁵ Avertissement judiciaire ou religieux

¹²⁶ Environ 50 hectares

cents toises¹²⁷, le prix de ces travaux étant évalué à 1000 écus d'or. Les travaux commencèrent dès 1601.

À l'abri derrière ce rempart protecteur, Marmoutier vit passer sans trop souffrir les inondations du XVII^e siècle. Mais par deux fois en 1707 et 1710, la tête de la levée fut rompue à Saint-Georges, et les eaux se précipitèrent dans la brèche, renversèrent trente toises de muraille du jardin et inondèrent les cours et le cloître.



Figure 88. Sur cette carte estimée à 1730, on distingue parfaitement la levée que l'on vient de construire sur la paroisse de Saint-Georges avec comme objectif de protéger Marmoutier. Lors des inondations, l'eau s'engouffrait en bas du vallon, envahissant Beauregard avant d'atteindre les murs de Marmoutier. L'obstacle que présenterait aujourd'hui le bas de la rue Abel Gance n'existait pas et ne pouvait freiner les débordements. Cette carte est à comparer avec la fig.01, qui donne la configuration du même endroit cent ans auparavant : on constate, qu'effectivement, le lit de la Loire s'est déplacé vers le coteau Nord.

Les Perrières de Beauregard, un lieu de débauche et fornication aux portes de l'Abbaye

La création de la levée à la fin du XVII^e siècle, va transférer la nouvelle voie royale à son sommet, et à partir de 1690, la porte de la Crosse va devenir l'entrée principale de l'abbaye, au dépend des accès situés au pied du coteau.

Lorsqu'en 1334, Simon de Maye¹²⁸ était devenu abbé de Marmoutier, l'observance des règles était tombée en désuétude dans la plupart des monastères de France, et cet abbé s'investit à restaurer la rigueur passée. Il se heurtait à un problème ; « Il y avait entre l'église et Rougemont un chemin qui conduisait à Rochecorbon, fort incommode à ses religieux, mais très-propre à commettre des crimes honteux dans les caves souterraines qu'on y rencontrait. Son prédécesseur avait entrepris de le fermer, il avait obtenu des lettres du roi qui favorisaient ses bonnes intentions ; mais la populace s'y opposa avec tant de violence, qu'il ne put les mettre en exécution. Simon se voyant abbé, entreprit de le faire en l'an 1334, et comme c'était un homme d'expédition, il en vint enfin à bout. Nous apprenons d'un manuscrit de Marmoutier de quelle manière la chose se passa. Voici ce que nous y lisons : « Le susdit le Maye était célèbre personnage, et obtint permission du roy de France de faire clore le passage du grand chemin passant entre l'Eglise et la grosse tour par devant les Dormants, et de là aller à la chapelle

¹²⁷ Environ 1500 mètres.

¹²⁸ D'après Dom Edmond Martène ; histoire de Marmoutier partie II M.S.A.T. 1875, XXV p.277

Saint-Jehan qui s'allait rendre aux Rochettes. Plusieurs de la commune s'y opposèrent avec force, mais le dit le Maye eut permission de faire dresser potences pour faire punir ceux qui voudraient résister à la volonté du roy. Et furent faites les murailles de l'enclos de l'abbaye et le chemin fut clos laquelle clôture est une des belles œuvres qui soit en icelle abbaye, pour avoir plus d'un quart de lieue de tour de murailles, qui sont hautes partout de deux toises et demie (environ 5 mètres) de hault d'épaisseur de quatre à cinq pieds, garnyes de deux grands portaulx de pierres de taille. » Ces murailles subsistent encore aujourd'hui et font un des plus beaux ornements du monastère.



Figure 89 Les cavités de Saint-Georges à Beauregard comptent des kilomètres de galeries. Une source très calcaire y coule. Elles furent utilisées durant la dernière guerre par les troupes allemandes pour y stocker armes et munitions mais aussi des vins fins réquisitionnés par l'occupant !

Les carrières de Saint-Georges et les débuts du protestantisme en Touraine¹²⁹

« Dès les années 1520, sous le règne de François 1^{er}, les tensions religieuses apparaissent entre français à propos des idées de réformes religieuses proposées par le moine Luther d'abord, puis par Calvin. Mais c'est sous Henri II, son successeur que les conflits armés éclateront, puis se transformeront à partir de la conjuration d'Amboise (1560) en une véritable guerre civile, à la fois politique et religieuse qui ne s'éteindra qu'à l'avènement d'Henri IV.

Les progrès de la réforme s'étaient accélérés à la fin du règne de François 1^{er}, et en 1547, nombre de bourgeois et de membre de la petite noblesse s'étaient ralliés aux nouvelles idées religieuses. Dès le début de l'année 1552, un moine nommé Gerbault, prieur des augustins (comme l'était Luther), se mit à prêcher¹³⁰. Il commença par rassembler ses fidèles dans les grottes de Saint-Georges, puis, finit par quitter sa robe de moine, pour adopter le manteau sur l'épaule des pasteurs suisses.

Il se mit à parcourir les rues de Tours pour expliquer la Bible, mais son ardeur à prêcher lui attira les foudres catholiques. On l'arrêta chez un gentilhomme de ses amis, et on le conduisit devant le tribunal ecclésiastique : il fut condamné à être pendu place du Carroi de Beaune, située à l'angle des actuelles rues Nationale et du Commerce... ». Cet événement provoqua le départ pour Genève de plusieurs dizaines de protestants tourangeaux. Le nombre de Huguenot augmentant rapidement, le Sieur de la Bédouère, châtelain à Céréelles, organise en 1556, l'église réformé de Tours. Les persécutions deviennent de plus en plus fréquentes provoquant l'exaspération des protestants.¹³¹

¹²⁹ D'après « La Touraine dans la tourmente des guerres de religion (1530-1600) » par Pierre Audin édition Si-marre

¹³⁰ Voir aussi « La France protestante ou vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire » Par Eugène Haag (Théologien), Emile Haag

¹³¹ Voir Histoire de la Touraine par Pierre Audin

Les événements vont se précipiter, la violence s'impose dans tous les camps ; de mars à juin 1562 se déroula le pillage de Tours par les huguenots, cet épisode appelé les cent jours de Tours concernera aussi Marmoutier. « *On sortit de la ville pour attaquer l'abbaye de Marmoutier, dont le cardinal de Lorraine était*



Figure 90. Le massacre de Tours de 1562

l'abbé. D'après un témoin, on rapporta à Tours trois charrettes d'argenterie, des reliquaires d'or et argent, la table du grand autel sculptée des treize apôtres.... Les vitraux furent « entièrement cassés et abattus ». Un dénommé Chatillon resta sur place avec sa bande de pillards et se proclama lui-même abbé de Marmoutier. Avec ses hommes il s'efforça de casser les grosses cloches de la tour à coup d'arquebuse, car l'accès avait

été coupé par les moines. Quelques-uns d'entre eux étaient courageusement restés sur place, ce qui évita aux archives de l'abbaye d'être brûlées. Les assaillants tentèrent même, mais en vain, de faire tomber les piliers centraux de l'église abbatiale pour qu'elle s'écroule... »

En Juillet 1562, les troupes royales reprennent la situation en main, Chatillon, capturé, fut écartelé devant Marmoutier, la répression fut terrible, accompagnée des « *massacres de Tours* » par les catholiques.

Les violences trouvèrent un répit lors de la paix d'Amboise (1563) qui mettait fin à la première guerre de religion, on chercha à autoriser aux réformés, quelques rares lieux de culte dont celui de Maillé (Luynes) à partir du 4 septembre 1564 et cela sous la protection du seigneur du Lieu¹³². Signalons que les Seigneurs de Maillé sont aussi Seigneur de Rochecorbon. Cette décision ne peut pas avoir été sans impact sur Saint-Georges et ses environs, lorsqu'on se souvient qu'un « foyer » de réforme s'y développait vers 1550.

Origine de la tête du Saint polychrome.

La tête de Saint polychrome exposée dans la chapelle vient manifestement de l'abbaye de Marmoutier toute proche. Le scénario, généralement raconté, explique que ce fragment de statue fut arraché à l'abbatiale lors de sa destruction post révolutionnaire, au début des années 1800. C'est oublier que en 1562 les huguenots se sont acharnés à briser les statues ou autres représentations des saints. La statuaire de Marmoutier dut pâtir de son occupation protestante et des scènes de vandalisme qui l'accompagnaient ; ce serait plutôt à cette période que ce visage arraché à une statue fut récupéré et enterré à Saint-Georges. Lorsqu'on la redécouvrit au XX^e siècle on eut la sagesse de lui redonner place dans un sanctuaire. Il peut être le témoin des exactions de 1562...

¹³² Le baron de Maillé, en 1564, était, depuis 1562, Jean de Laval-Montmorency, marquis de Nesle, chevalier de Rochecorbon et de Brosse, il a été fait comte de Maillé en 1572... Fils de Gilles II (et frère de René), il est décédé en 1578, et a été remplacé à cette date par son fils Guy IV (observation faite par Pierre Audin)



Figure 91. Tête de Saint exposée dans la chapelle Saint-Georges-sur-Loire. La teinte polychrome est d'origine.

Le protestantisme en Touraine

Si l'année 1562 a marqué les esprits, il ne faut pas, résumer les guerres de religion en Touraine à ce seul événement. On ne comptera pas moins que huit guerres de religions dont les massacres de la St Barthélémy de 1572 ne représentent qu'un épisode. Deux fronts se font opposition ; les ultra catholiques représentés par les ligueurs à partir de 1576 dont le champion est le duc de Guise, et les huguenots. Tours se trouve entre ces deux adversaires ; le roi de France Charles IX puis Henri III essaient tour à tour de calmer le jeu, recherchant un compromis. Il faut trouver aussi un successeur à Henri III qui n'a pas de descendance. Pour concrétiser la paix de St Germain en Lay entre les deux partis religieux, Catherine de Médicis projette de marier sa fille Marguerite de Valois (*la Reine Margot*) avec le prince protestant Henri de Navarre, futur Henri IV. Le Duc de Guise se montre de plus en plus intransigeant et Henri III le fait assassiner à Blois le 23 décembre 1588.

Tours capitale de la France

En Janvier 1589 Catherine de Médicis décède à Blois. La fureur des ligueurs se déchaîne. Henri III n'est plus en sécurité dans Paris, il vient s'installer au

Plessis. Comme l'explique Pierre Audin¹³³ :

« Si le roi avait choisi la Touraine, c'était pour être à la fois à proximité des troupes de son cousin Henri de Navarre, et pas trop éloigné de Paris pour pouvoir en prendre le contrôle dès que l'occasion s'en présenterait. Comme l'a noté l'historien Bernard Chevalier, *« du coup, Tours devenait l'enjeu d'une partie qui se jouait sur le plan politique et militaire »*. L'édit du 17 février 1589 révoqua tous les corps d'Etat restés à Paris pour cause de *« félonie et rébellion »*, sauf s'ils venaient dans les quinze jours, et cela flatta l'orgueil des tourangeaux *« Ne pouvant faire meilleure élection que notre ville de Tours, tant parce qu'elle est fort commode et propre pour cet effet, que pour la fidélité et affection que les habitants d'icelle ont toujours montrée... La ville s'est rendue digne de nos bonnes grâces... »*

Le 23 mars 1589 le Parlement tint sa première séance dans la salle capitulaire de l'abbaye Saint-Julien, sous la direction du chancelier Montholon.

La bataille et les massacres de St Symphorien (mai 1589)¹³⁴

« Chaque fois que le gouvernement de la France s'installe à Tours en période de guerre, la région est dans la tourmente ; on reverra cela en juin 1940, comme en décembre 1870. A chaque fois les ennemis du gouvernement se précipitent sur la Loire pour capturer les dirigeants du régime. Dans le cas présent, en mai 1589, le duc de Mayenne ayant appris que le roi se trouvait au Plessis et que

¹³³ La Touraine dans la Tourmente des Guerres de Religion par Pierre Audin, édition la Simarre

¹³⁴ D'après Pierre Audin

Navarre (futur Henri IV) était à Chinon, décida de prendre Tours par surprise, grâce aux alliés qu'il avait dans la place.



Figure 92. Le pont de Tours (pont de Eudes) en perspective la cathédrale et le château de Tours avec sa Tour de Guise.

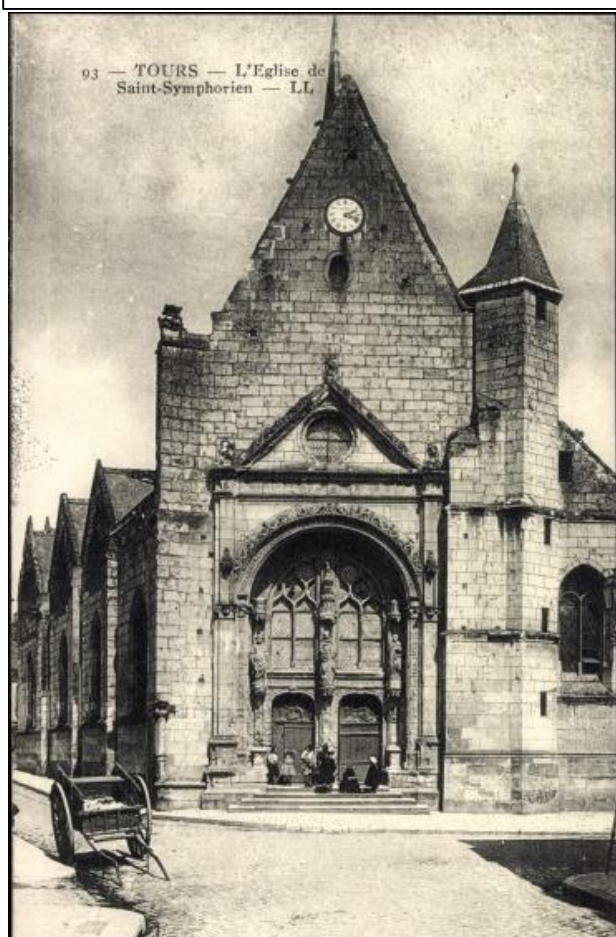


Figure 93. L'église Saint-Symphorien ; elle était située en face de l'accès au pont de Tours, et fut témoin des excès des ligueurs sur la population

Arrivé de Château du Loir, il parvint à enlever Saint Symphorien « en descendant par divers chemins creux arrivant du plateau ». Les trois régiments royaux perdirent trois cents hommes, mais purent se réfugier sur une île de la Loire située à l'extrémité nord du pont¹³⁵. L'eau était basse et ne monta considérablement que douze jours plus

tard, ce qui permit aux soldats de traverser sans avoir à nager... À la tombée de la nuit les troupes royales durent se replier sur le pont lui-même, laissant les ligueurs ravager le faubourg.

Jacques Auguste de Thou, seigneur de Meslay et de Villebon, Président au Parlement, contemporain de ces événements a décrit les dégâts provoqués à Saint Symphorien par les ligueurs déçus de ne pas avoir pu capturer le roi « *On n'épargna ni le sacré ni le profane. Après avoir pillé les maisons, les soldats se transportèrent dans l'église où les femmes et les jeunes filles s'étaient réfugiées avec ce qu'elles avaient de plus précieux. Là, rien ne fut respecté, on dépouilla les autels, les femmes furent forcées et les filles violées* » Les ligueurs se vantaient que tout leur était permis puisqu'ils combattaient pour la bonne cause et avec l'accord du pape. Le ciboire, n'étant que de cuivre, fut jeté au sol, comme l'un des deux calices qui était en étain mais prirent celui en argent, en disant « *qu'il était hérétique et royal* ».

Quelques heures plus tard arrivèrent de Chinon les « écharpes blanches » des Réformés... Ils s'installèrent sur le pont, prenant place au côté de Crillon, qui bien que blessé avait réussi, seul, à fermer la porte d'accès au faubourg

¹³⁵ Il s'agit du pont d'Eudes, aujourd'hui détruit et placé au voisinage du pont de fil actuel

et en avait reçu un coup d'épée en plus de son arquebusade. Puis quatre régiments arrivèrent. Les Ligueurs tentèrent en vain de les faire partir en leur criant « *Braves huguenots, gens d'honneur, ce n'est pas à vous que nous en voulons, mais au roi ce perfide poltron qui vous a si souvent trahis. Souvenez-vous de la Saint-Barthélemy !* »

Mais comme vers 7 heures l'infanterie de Navarre arrivait, Mayenne, conscient d'avoir échoué, préféra vers les quatre heures du matin du 9 mai, faire sonner le boute-selle¹³⁶ et se replier sur Vendôme, puis Le Mans et Paris. Par son arrière garde il fit incendier les maisons situées des deux côtés de l'entrée du pont, ce qui brula les deux premières arches ; il s'agissait d'empêcher toute poursuite.

Tous ces événements se déroulèrent à si peu de distance de Saint-Georges que depuis la paroisse on dut entendre les tirs des arquebuses, on vit passer les troupes et une fraction de la population s'enfuyant devant la soldatesque. Personne ne pouvait rester indifférent.

Une Noblesse locale engagée : Marguerite Hurault de Cheverny.

Marguerite Hurault de Cheverny fut l'épouse de Guy de Laval, baron de Maillé et de Rochecorbon. Le personnage prend un reflet de première importance lorsque l'on sait que sa litre était peinte sur une des parois de la chapelle de Saint-Georges¹³⁷ : Jacques de Thou qui vient de nous décrire les massacres de Saint-Symphorien était un de ses oncles maternels. De plus elle porte les titres de Maillé et Rochecorbon, les événements décrits ne peuvent avoir pour elle qu'une forte résonance. N'oublions pas que Maillé avait accueilli le premier temple autorisé aux réformés avec la bienveillance de son seigneur.

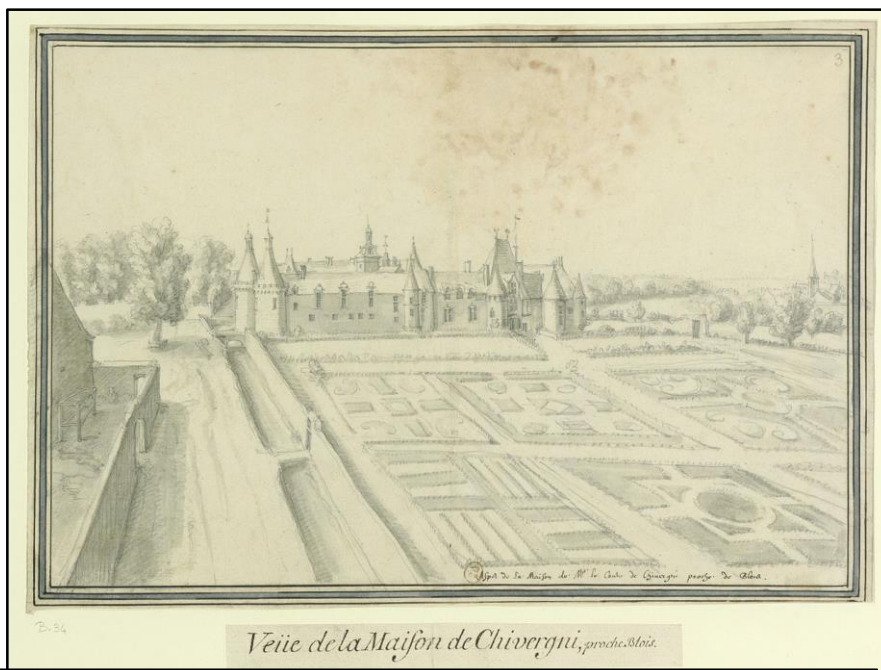


Figure 94. Le château de « Chivergni » au XVe siècle (Aujourd'hui Cheverny)

- Marguerite née le 12 Aout 1574 était la fille aînée de Philippes Hurault de Cheverny et d'Anne de Thou (Ancienne Dame d'honneur de Marie de Médicis). Son père fut conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes (1562), et assista aux batailles de Jarnac et de Moncontour. Henri III le nomma garde des sceaux en 1578, lieutenant général de l'Orléanais et du pays Chartrain en 1582. Après la journée des Barricades, il fut dis-

gracié, à cause de ses liaisons avec les Ligueurs, et s'éloigna de la cour. Henri IV le rappela en août 1590 et lui rendit les sceaux qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il était le fils de Raoul Hurault, contrôleur des finances du roi François 1er. On lui prête une relation avec **Isabeau Babou de la Bourdaisière**, dame de Sourdis, l'influente tante de Gabrielle d'Estrées, maîtresse du roi Henri IV.

¹³⁶ Boute-selle = Autrefois, sonnerie de trompette ordonnant aux cavaliers de seller leur cheval pour partir.

¹³⁷ Signalé par C.L.Grandmaison dans les BSAT

- A l'âge de 16 ans, elle épousa en première noce, Guy de Laval (1565-1591) Baron de Maillé



Figure 95. Guy de Laval

et de Rochecorbon, Seigneur de Benais, marquis de Nesle.... Il était né le 28 juillet 1565, ils n'eurent pas d'enfant. Il fut gravement blessé lors de la bataille d'Ivry en 1590. Cette bataille opposait l'armée royale commandée par Henri IV à l'armée ligueuse, renforcée de contingents espagnols, commandée par le duc Charles de Mayenne. Guy de Laval combattait pour le roi Henri IV. Il mourut le 12 avril 1591. Il était membre de l'ordre militaire et hospitalier de Saint-Lazare de Jérusalem.

- Marguerite, conserva les propriétés de Maillé et de Rochecorbon. Elle épousa ensuite, le 20 janvier 1593, Anne d'Anglure, Baron de Givry en Argonne. C'est une personne âgée (il a 61 ans). Ce dernier était aussi au service d'Henri IV et s'y distinguait. « Dans la nuit du 10 au 11 novembre 1589 il reprit par escalade et en moins d'une heure Corbeil que le duc de Parme avait occupé un mois auparavant. Il rejoignit ensuite le roi qui poursuivait le duc de Parme et contribua à la défaite de son arrière-garde, près de Merle. Il reçut l'ordre de secourir Château-Thierry et Epernay. En

janvier 1592 l'armée de la ligue qui progressait vers Rouen atteignit Neufchâtel où il commandait avec 400 cavaliers et 800 hommes à pied, il fut contraint de rendre cette place, de laquelle il sortit tambours battants et enseignes déployées, en demandant que les habitants ne soient pas pillés "en quoi j'estime, dit le roi, qu'il a fait ce qu'il pouvait pour mon service". Il retourna commander en Brie. Maréchal de camp le 1er janvier 1594 il alla avec le roi au siège de Laon. Il commanda la cavalerie, attaqua et poursuivit celle des ennemis jusqu'à La Fère, ayant fait tuer et noyer la plupart de ceux qui la composaient. Le 6 juillet 1594, après avoir passé la nuit à la tranchée, il s'amusait au point du jour à écouter les quolibets des assiégés et assiégeants quand il reçut à la tête un coup d'arquebuse. »¹³⁸ Marguerite était veuve pour la seconde fois au bout de deux années d'épousailles, le couple avait eu un garçon en 1593, qui décéda à deux ans.



Figure 96. Anne d'Anglure second époux de Marguerite Hurault de Cheverny

- En troisièmes nocces Marguerite épousa Arnaud « Le Dangereux » Seigneur de Beaupuy... apportant en dot Maillé et Rochecorbon.
- La Baronnie de Maillé tombait alors en déshérence. Elle fut d'abord vendue en 1611 à une branche de la famille du Bellay, puis achetée le 3 aout 1619 par Charles d'Albert de Luynes.
- Elle meurt à Paris le 13 juin 1614. Elle avait demandé que son cœur fût transporté dans la seigneurie de son mari à Beaupuy. On le retrouva en 1865, lors de la reconstruction de l'église paroissiale, enfermé dans une boîte en plomb replacée à l'intérieur du pilier qui se trouve derrière la chaire.

Période 1589-1600

¹³⁸ <http://pierre.driout.perso.sfr.fr/ANGLURE-2.htm>

A partir de mai 1589 les événements se précipitent,

- Henri III est assassiné par Jacques Clément en Août 1589, le futur Henri IV a été désigné comme son successeur ; tous ne l'acceptent pas.
- En 1590 Henri IV entreprend le siège de Paris aux mains des Ultra-catholiques ; ce siège débuta par la bataille d'Ivry mettant en déroute la cavalerie des ligueurs. C'est lors de cet affrontement que fut blessé Guy de Laval, époux de marguerite Hurault de Cheverny.
- 1593 Conversion d'Henri IV permettant le couronnement du roi à Chartres (Février 1594) ; *« pour l'occasion, on amena de l'abbaye de Marmoutier, à l'intérieur d'un vase en cristal, à l'intérieur d'un reliquaire en forme de tour, l'huile qui avait guéri saint Martin, faute de ne pouvoir utiliser la sainte-ampoule de Reims... Le reliquaire était porté par le sacristain de Marmoutier, monté sur une haquenée¹³⁹ blanche et assisté de quatre bénédictins en chape. »*¹⁴⁰
- Le 22 Mars 1594, Henri IV put entrer dans Paris, suivit le 14 Avril du Parlement de Tours, et cela malgré les regrets des Tourangeaux.
- En avril 1598 promulgation de l'édit de Nantes. Cet édit accordait notamment des droits de culte, des droits civils et des droits politiques aux protestants.

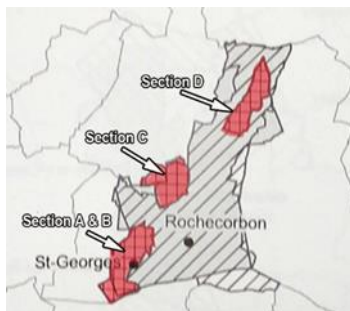
La population de Saint-Georges et la réforme.

La fin des guerres de religion ainsi que les différentes tentatives pacifiques entreprises durant les conflits furent souvent accompagnées de destruction de documents ou témoignages mettant en causes les individus ; donc beaucoup de témoignages ont ainsi disparu et leur absence ne permet pas de dénombrer les sujets acquis à la Réforme. Quelques constatations, semblent indiquer que Saint-Georges pouvait être majoritairement protestant.

- Nous avons vu la présence précoce d'un prédicateur local (le Moine Gerbault vers 1550)
- En 1583, une **enquête du vicaire de Viciers, Nicolas de Vesc**, indique que tous les habitants de Saint-Symphorien sont protestants.
- Dans son ouvrage « Histoire des villes de France, Volume 1 » (1844), Aristide Guilbert écrit, en parlant des années 1560 à Tours « *Les magistrats et les principaux de la ville favorisaient le parti Protestant....* » pourquoi Saint-Georges aurait-il échappé à cette règle ?
- **Les registres paroissiaux de Saint-Georges interrogent** : (Ils existent à partir de 1564). Si on examine les registres paroissiaux qui nous sont parvenus, force est de constater que la période 1580-1590 pose question, en effet, contrairement aux autres décennies les actes de cette tranche d'années deviennent brusquement lacunaires... Est-ce un hasard ? ou n'est-ce pas une désaffection de la population par rapport à l'église catholique au profit de la Réforme ? dans un tel cas le curé enregistre moins de mariage, de baptême. Au vu du contexte des paroisses voisines (Saint Symphorien par exemple) ce scénario est tout à fait possible.
- **Quel était l'attitude de Marguerite Hurault de Cheverny Dame de Rochecorbon** et de Maillé, de ses différents époux qui combattirent pour Henri IV et se firent tués pour certains ?

¹³⁹ Une haquenée est un cheval ou plus fréquemment une jument d'allure douce, allant ordinairement à l'amble, que montaient fréquemment les dames du Moyen Âge.

¹⁴⁰ Selon Pierre Audin



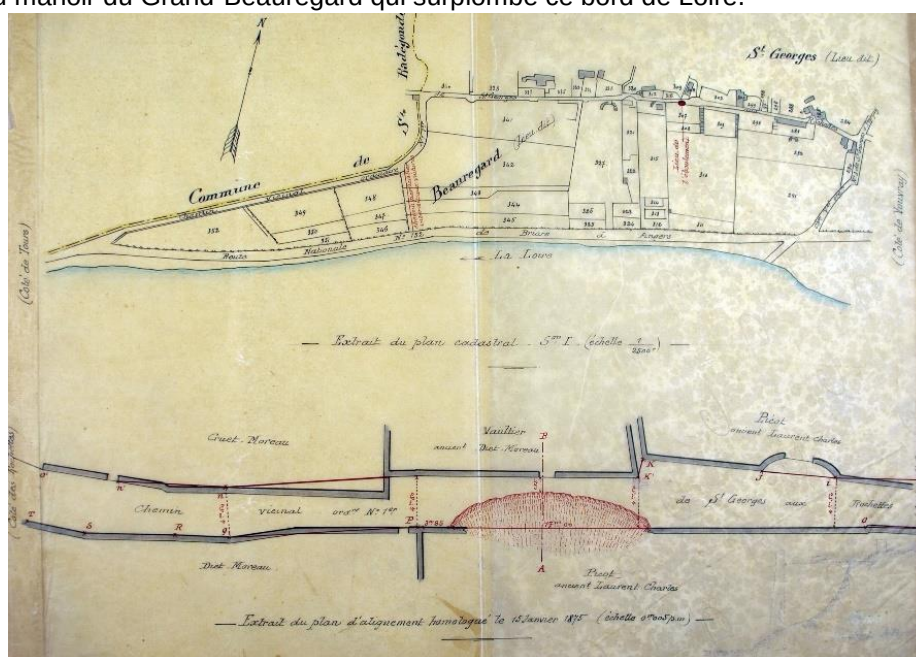
Chapitre 9

Secteur A et B

Lieux et Résidences du quartier de Beauregard

Le Grand-Beauregard

Le territoire enserré entre la levée de la Loire, le coteau d'une part, la rue Saint-Georges et Marmoutier d'autre part, s'appelle aujourd'hui Beauregard ; ce nom baptise aussi l'ancienne route¹⁴¹ qui s'accroche au coteau desservant quelques belles habitations. Si cet espace était parti intégrante de la paroisse de Saint-Georges, une première portion fut cédée durant la Révolution à la commune de Ste Radegonde, suivie qu'une seconde, plus récemment à la ville de Tours. L'origine de cette appellation vient du manoir du Grand-Beauregard qui surplombe ce bord de Loire.



97. Cette carte de 1924 précise les limites avec Sainte Radegonde ; cette limite, à cet endroit est conforme à la description de 1659. Le bas de la carte indique un affaissement de la route.

Lors d'un article dans la Nouvelle République (7 juin 1952) Louis Rouger veut rendre hommage à l'histoire de ce Château. Il croit reconnaître dans le début du roman d'Alfred de Vigny, « Cinq-Mars » la description du Grand-Beauregard, de son environnement, la lecture de ce texte justifie totalement l'appellation du lieu...

... « Cinq-Mars les yeux attachés sur la grande croisée de la salle à manger, regardait avec tristesse le magnifique paysage qu'il avait sous les yeux. Le soleil était dans toute sa splendeur, et colorait les sables de la Loire. Les arbres et les gazons d'or et d'émeraude, le ciel était d'azur, les flots d'un jaune transparent ; les îles d'un vert plein d'éclat : derrière leurs têtes arrondies, on voyait s'élever les grandes voiles latines des bateaux marchands, comme une flotte en embuscade... »

Vigny dans son roman « Cinq-Mars »

¹⁴¹ Autrefois « rue du rocher »

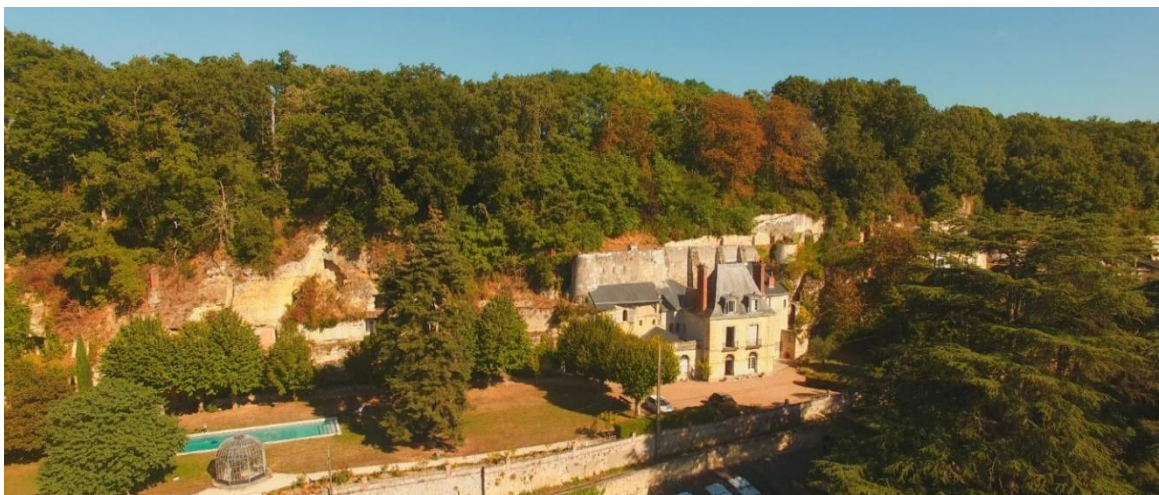


Figure 98 Le Grand-Beauregard

Les propriétaires du Grand-Beauregard proches du pouvoir royal.

La plus vieille description à laquelle il nous a été donné d'accéder date du 20 juin 1659 et est fournie par l'inventaire du Seigneur Jacques le Vasseur. Dans cet acte l'endroit est dénommé « le Grand-Beauregard »

« Le logis du Grand-Beauregard appartenant au dit Louis Forget, consistant en un corps de logis et pavillon couvert d'ardoises plusieurs caves et ... (?) avec pressoir, étables, cour jardin et terrasses, fermés de murailles des deux côtés de la rue --- le dit pré et terres labourables dessous le tout contenant arpents de terre dont du dit lieu dépendent quatre arpents et demi de vigne pour toutes lesquelles choses sont dues¹⁴² à chaque an soixante sols ou environ. »

L'examen des occupants de ce château nous fait découvrir des personnages de premier plan ; personnages étant des notables tourangeaux ou des individus ayant côtoyé le pouvoir royal sur quatre règnes ; Henri III, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV. Sans être exhaustif, nous nous focaliserons sur :

- La famille Forget
- La famille Sain
- Charles Boultaut
- **Dame** Marie-Louise Cossard de Marchebourg et son époux Thomas Pallu

Famille Forget



C'est une très vieille famille Tourangelle dont l'histoire s'étend sur plus de trois siècles. Les ramifications sont multiples et rend complexe la connaissance des liens entre chacun d'eux, par contre tous possèdent le même blason « d'azur au chevron d'or accompagné de trois coquilles de même, deux en chef, une en pointe », et c'est le cas de ceux qui vivront à Saint-Georges. Très tôt « un Pierre de Forget, chevalier Seigneur de Villedieu, issu des anciens Sei-



Figure 99. Pierre Forget rédacteur de l'Edit de Nantes

¹⁴² Sommes dues au Seigneur de Saint-Georges

gneur de Sauoré (?), Paroisse de Fondettes ont aumosné¹⁴³ cette belle terre au Monastère de Marmoutier ; comme il parait dans un titre extrait de la Chambre des Comptes du 14 décembre 1329... »¹⁴⁴.

On retrouve des membres de cette famille « *Forget* », fin du XVI^e siècle à Amboise. Un dénommé Pierre Forget, Seigneur de Fresnes, connu sous le nom de M.de Fresnes, baron de Veretz, La Ferté, La Salle et du Fau, fut intendant général des bâtiments de la couronne, conseiller du bureau des finances, commissaire en Provence sous les règnes de Henri III et de Henri IV, ambassadeur en Espagne, et enfin secrétaire d'Etat de 1589 à 1610. C'est en cette qualité qu'il eut l'honneur de rédiger ce qu'on appela l'édit de Nantes. On les retrouve associés avec des familles comme de Girard, Compain, Baudry, noms qui apparaissent parfois à Saint-Georges.

- « **Louis Forget** » est clairement identifié dans l'inventaire de 1659 comme propriétaire de Beauregard, il porte le titre de Seigneur Destouches et de Beauregard. Il se distingua en tant que conseiller et aumônier du Roi (Louis XIII), chanoine et chancelier de l'église Saint-Gatien de Tours dès 1620. Il a été également chantre de l'église de Tours. Du fait de la santé de l'Archevêque, c'est lui qui en qualité de Grand Vicaire administra l'église de Tours.
- Il est issu d'une grande famille tourangelle, son père **Jean Forget**, né vers 1530 à Amboise a été maître des requêtes de Madame sœur du Roi (Catherine de Bourbon sœur d'Henri IV), échevin puis maire de Tours (1598-1599) en remplacement d'Aule Galland. Il fut aussi Sieur de la Tortinière et de Beauregard. Le fief de la Tortinière est situé au Sud de Tours.



Figure 101. La maison du Grand-Beauregard



Figure 100. Ancienne carte postale (source Mr E.R)

- Sa tante fut **Françoise Forget** : elle épousa **Pierre Sain** qui porta aussi le titre de Seigneur de Beauregard. En 1646 le titre de Seigneur de Beauregard est dévolu à **Nicolas Sain** fils de Jean Sain lui-même fils de Pierre¹⁴⁵ et de Françoise Forget. On peut comprendre que Louis Forget ait pu hériter de ce domaine. Est-il parent de l'abbé **Joseph Sain** (1630-1708), qui devint évêque, et qui est enseveli dans l'ancienne chapelle du couvent des Dames de L'Union Chrétienne à Tours qu'il avait fait bâtir ? Rappelons que **François Harouard** (curé de Saint-Georges), fut aumônier et confesseur de cette communauté des Sœurs de l'Union Chrétienne de Tours depuis le 11 juin 1742 jusqu'à 1757 date où il prit la cure de Saint-Georges...
- **Joseph Sain** était le fils de **René Sain**. **René Sain** Président-Trésorier-général de France au bureau des finances de Tours depuis le 26 octobre 1611, fut le 6^e des 8 députés au bailliage de Touraine et Amboise pour les 3 ordres aux États Généraux de France tenus et assemblés à

¹⁴³ Demander de payer l'aumône

¹⁴⁴ « **Histoire généalogique de la noblesse de Touraine** » Par Jean-Baptiste dit Tristan L'Hermite de Soliers publié en 1665

¹⁴⁵ Pierre Sain portait déjà le titre de Seigneur de Beauregard

Paris en 1614 mais aussi auditeur à la chambre des comptes de Paris, trésorier de France (1599), maire de Tours (1613-1614)

- **Pierre Sain** quant à lui était le frère de **Claude Sain** ; ce dernier fut l'ailleur du philosophe **René Descartes**.
- **Charles Boutault**. Avant les familles Forget et Sain, en 1622, Beauregard est la demeure de **Charles Boutault**, échevin de Tours : il porte aussi le titre de Seigneur de Beauregard : il fut Maire de Tours (1615-1616), père de l'évêque d'Aire (Landes)¹⁴⁶. On le retrouve à Saint-Georges lorsqu'il parraina la plus grosse des deux cloches de l'église (nommée Suzanne).
- En 1670 **François Girard** sera le Seigneur de Beauregard
- En Octobre 1688, **François Delacroix**...
- Si la propriété relevait du fief de la Salle-Saint-Georges, de 1740-1790, elle appartenait, semble-t-il à l'Hôtel-Dieu de Tours.
- En 1747 la demeure est habitée par **Dame Marie-Louise Cossard de Marchebourg**. Elle dota régulièrement la paroisse de dons extrêmement généreux : elle était née au château de Versailles où son père Louis Cossard de Marchebourg exerçait la fonction de valet de chambre du roi Soleil : Louis XIV ; il mourut d'ailleurs le 17 avril 1712 au Grand-Beauregard et fut inhumé dans l'église Saint-Georges. Le 12 Aout 1710 elle avait épousé Messire **Thomas Pallu**, procureur du roi en l'élection de Chinon.



102 Jeton de Charles Boutault
maire de Tours (1615-1616)

- **Madame Louise Cossart de Marchebourg**, veuve de Mr **Pallu**, demeurant au grand Beauregard, a fait présent à l'église [de Saint-Georges] d'une somme de cent livres ; de cet argent on a fait faire au mois de septembre [1761] un bassin d'argent pesant un Marc¹⁴⁷ neuf gros, lequel a coûté soixante et treize livres ; le reste a été employé à quelques réparations qu'on a fait au soleil¹⁴⁸ et en menu linge pour l'église.
- La même Dame a fait faire par le Sieur Auger, orfèvre, une croix d'argent dont elle a fait présent à l'église. Cette croix qu'on a portée pour la première fois le jour de Noël de cette année 1761, pèse sept marcs deux onces trois gros¹⁴⁹, y compris un pied d'argent environ qui couvre le haut du bâton en dessous de la croix. Cette croix en son total a coûté cinq cent cinq livres neuf sols¹⁵⁰....

Extrait des registres paroissiaux de Saint-Georges

- On connaît les conditions de « location » de la propriété de Beauregard:

- **Madame Veuve Pallu**, du temps qu'elle a occupé la maison du Grand-Beauregard, a payé à la fabrique, 19 livres par chaque année pour les 24 pintes d'huile et 4 sols 4 deniers que doivent les vignes du pressoir de l'Aumône appartenant à l'Hôtel-Dieu... Cet acte ayant été passé chez Maître Georget de la Viollière, notaire à Tours, le 11 Sept. 1739...

Extrait des registres paroissiaux de St Georges

¹⁴⁶ Gilles Boutault (né en 1597) à Tours, décédé le 11 mars 1661 à Paris) qui fut évêque d'Aire (Landes) puis évêque d'Évreux en Normandie, était un protégé de la reine-mère Anne d'Autriche. Il mit en application les mesures de la Contre-Réforme après les ravages des guerres de religion.

¹⁴⁷ 1 marc = 244,753 g, 1 once = 30,594 g, 1 gros = 3,82425 g

¹⁴⁸ Soleil = Ostensor

¹⁴⁹ Environ 1.8kg

¹⁵⁰ Extraits des registres paroissiaux de Saint-Georges, rapportés par C.L.Grandmaison (SAT 1911)

- Elle mourut à l'âge de 71 ans et fut aussi ensevelie dans l'église de Saint-Georges le lundi 14 Mars 1763 en présence de son fils le Révérend Père Marc-Antoine Pallu, religieux Cordelier.

Famille Pallu :

La famille **Pallu** fait partie de la noblesse tourangelle, elle est originaire du Poitou mais fournit à la Touraine des fonctionnaires et des dignitaires ecclésiastiques de premier plan. Marie-Louise Cossard de Marchebourg avait épousé Messire **Thomas Pallu**, procureur du roi en l'élection de Chinon qui mourut après deux ans de mariage.

- Ce dernier, né en 1648, était le fils de **René-Etienne Pallu** (1614-1678) qui assura les fonctions de conseiller, Maitre d'hôtel du roi, trésorier général de France au bureau des finances : on peut comprendre pourquoi la jeune Marie Louise Cossard fille du valet de chambre du roi épousa le fils du Maitre d'hôtel de Louis XIV !
- René-Etienne Pallu était le fils d'**Etienne III Pallu**, né à Tours en 1588 et qui fut Conseiller puis avocat du roi au présidial de Tours en 1613 et Maire de Tours de 1629 à 1630.
- Le père d'Etienne III Pallu, **Etienne II Pallu** (1588-1670) avait été aussi Maire de Tours de 1611 à 1612
- Parmi les autres notables signalons :
- **François PALLU**
 - fils d'Etienne III Pallu (maire de Tours), lui-même fils d'Etienne II Pallu (aussi maire de Tours) est l'oncle de Thomas Pallu époux de Marie-Louise de Marchebourg
 - Evêque de Chine, Vicaire apostolique du Tonkin, Évêque in partibus d'Helipolis
 - Né le 19 septembre 1625 à Tours,
 - décédé le 29 octobre 1684 à Fogang, Guangdong, République Populaire de Chine, à l'âge de 59 ans
 - Ecclésiastique missionnaire qui a fait le tour du monde au XVII^e siècle
 - C'est l'existence de ce personnage qui succita que la chapelle de Beau-Regard soit dédiée à Saint-François Xavier¹⁵¹.
- Cette famille est très chrétienne, génération après génération, elle fournit beaucoup de prêtres, curés, chanoines. En 1851 l'évêque de Blois est Louis-Théophile Pallu du Parc. Le fils de Marie-Louise, le Révérend Père Marc-Antoine Pallu, sera religieux Cordelier. Cela explique la générosité de la locataire de Beauregard envers l'église de Saint-Georges !

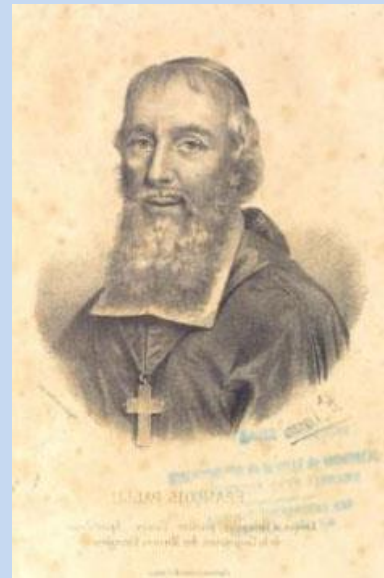


Figure 103 François Pallu

- La maison fut ensuite louée à des religieuses, c'est probablement en souvenir de Marie Louise de Marchebourg, veuve Pallu, que le 13 Juillet 1768, une chapelle dédiée à St François Xavier

¹⁵¹ Envoyé en Orient en 1541, il évangélisa durant dix ans l'Inde et le Japon et y opéra de nombreuses conversions. Il allait pénétrer en Chine quand il mourut en 1552. Grégoire XV le canonisa en 1622.

fut consacrée dans la propriété du Grand-Beauregard. D'après Denis Jeanson,¹⁵² « *c'est une chapelle troglodytique installée dans une cave à l'Ouest de la propriété. Trois niches, sans statue sont encore visibles ; un couloir à l'Est la relie avec la maison d'habitation.* »

- **La closerie du Grand-Beauregard** assurait la culture et l'exploitation agricole, en 1768 le clozier était Urbain Rousseau (ou Housseau), en 1761, Pierre Thomas.
- **Le Petit-Beauregard** ; certains textes le positionnent à côté de l'église St Germain. Les registres paroissiaux de Saint Georges, précisent par ailleurs : « *Le 11 mars 1780, sépulture de François, fils de Jean Benoit, vigneron et de Renée-Mathurine Gargonnet, lequel a été enseveli sous un éboulement de rocher arrivé le 14 février et qui a détruit deux maisons bourgeoises, l'Olivier dans Rochecorbon et les Boësettières ou Petit-Beauregard.* » Mais il semble que cette double appellation soit contestable et porte confusion, il n'est pas du tout certain que Petit-Beauregard et Boësettières désignent un même lieu. L'inventaire de Saint-Georges¹⁵³ de 1659 décrit un « *Logis appelé les Boizeus¹⁵⁴ ... logis consistant en deux chambres, grenier et combles dessus, caves, pressoirs cour, jardin, le tout entouré de murailles... joignant d'un bout au chemin de Saint-Germain à Rochecorbon, d'autre au chemin du dit Saint-Germain à Saint-Georges...* »

Ce même document décrit le Petit-Beauregard à un emplacement correspondant plutôt à celui de Valézieux, c'est ce que nous retiendrons.

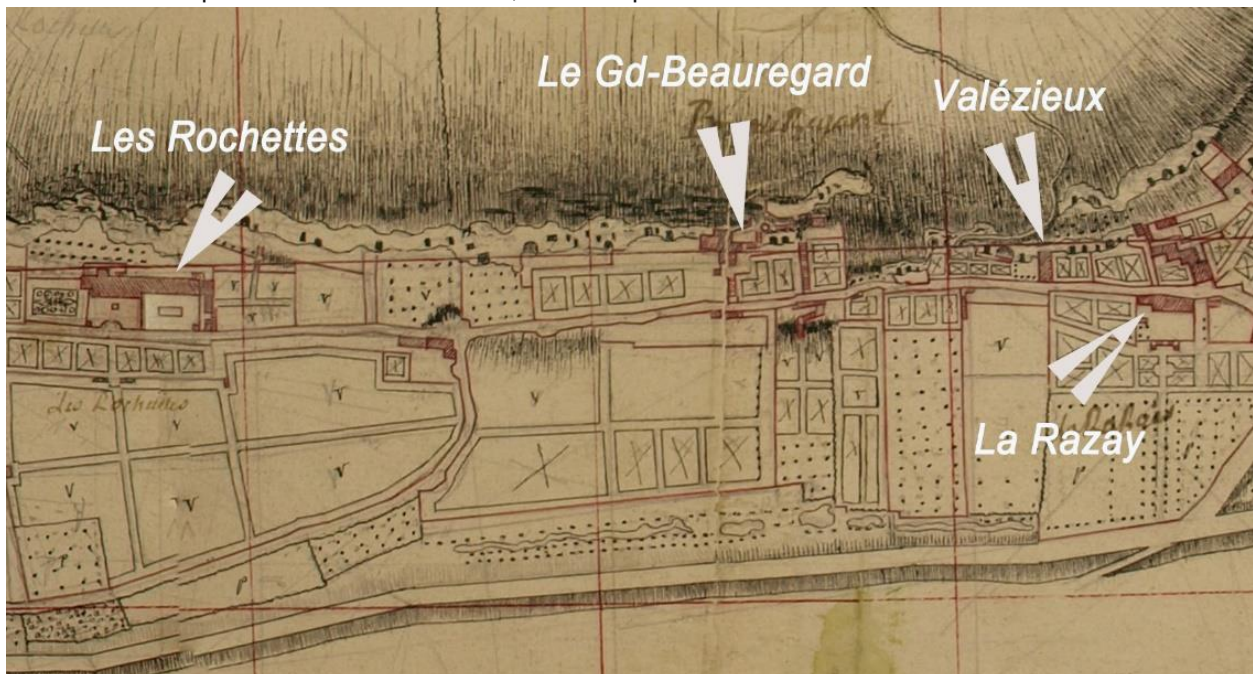


Figure 104 : Le quartier de Beauregard carte vers 1720

Les habitations troglodytiques du coteau

De chaque côté de la rue de Beauregard¹⁵⁵ actuelle de nombreuses habitations à semi-créusées dans le rocher furent aménagées. Les unes, au Nord, sont directement accessibles par le chemin de Beauregard, les autres en contrebas de ce chemin ne peuvent être rejointes que par la levée de la Loire. Les unes, comme les autres bénéficient d'une orientation et d'un climat exceptionnels. Le descriptif du 20 juin 1659¹⁵⁶, faisant l'inventaire des « *cens et rentes de droits seigneuriaux et féodaux* » devant être versés à la Seigneurie de la Salle-Saint-Georges, signale la présence de « *deux caves à cheminée avec cour et jardin, appelé le Peu-Moreau près du lieu de Jolly-Cœur, l'endroit étant taxé de 4 Sols par an à verser le jour de la Saint Brice* ». Seule la croissance

¹⁵² Site et monuments du Val de Loire

¹⁵³ ADIL H286

¹⁵⁴ Boizeus en 1659 devenu ultérieurement Boëssotière

¹⁵⁵ Autrefois « rue du rocher »

¹⁵⁶ ADIL H286

non contrôlée des arbres est venue masquer le panorama sur le fleuve. Nous sommes vraiment dans un endroit paisible que seul le bruit des automobiles circulant sur la départementale 952 vient troubler. On peut comprendre que beaucoup vont être séduits par ce paysage et son atmosphère bucolique et, là, à deux pas de Tours, trouver une retraite tranquille.

Si le propriétaire de Valézieux, Mr Forest, ne me l'avait pas signalé, je serais passé, ici, mille fois sans m'apercevoir de ce petit trésor. Mais d'autres l'avaient découvert et s'y étaient installés.

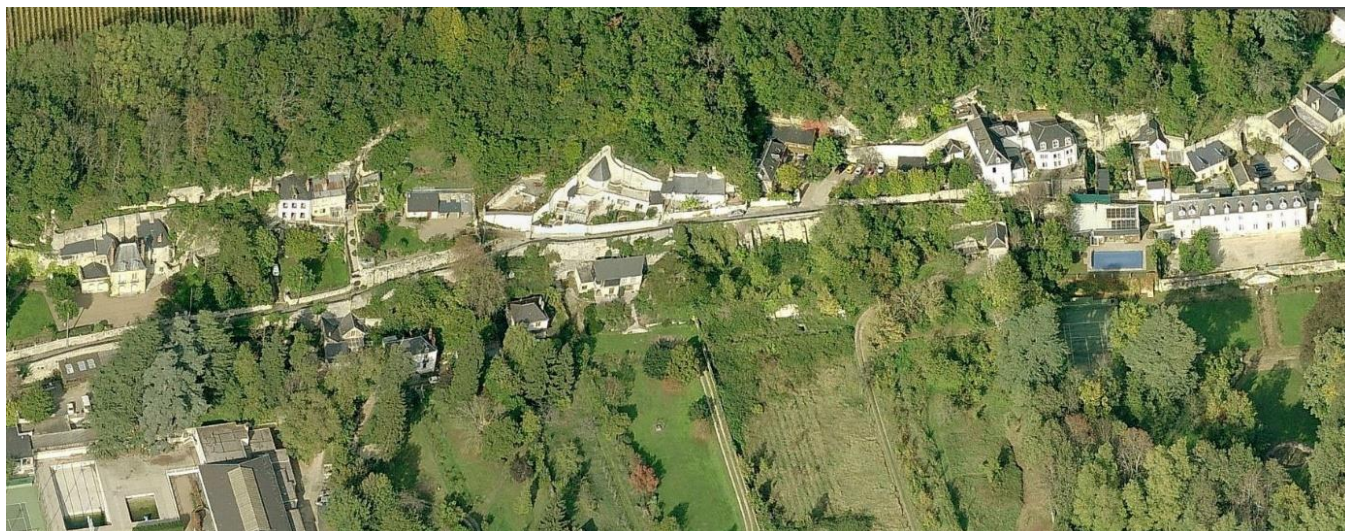


Figure 105; le coteau de Beauregard aujourd'hui

La famille de Brettes de Boyer d'Eguilles et Saint-Georges (1890-1973)

Lorsqu'on me signala la présence passée de membre de la famille de Brettes de Boyer d'Eguilles dans des habitations troglodytiques proches de Valézieux, cela me rappela l'existence au cimetière de Rochecorbon d'une tombe portant le nom de « *Comtesse E. de Brettes de Boyer d'Eguilles (1890-1973)* » Bien qu'intrigué, je n'avais trouvé de réponses à mes interrogations et ce personnage restait totalement mystérieux, jusqu'au jour où Mr Forest entrouvrit une piste. Ce qui suit est une synthèse entre ce qu'il m'a raconté et ce que j'ai collecté.



Figure 106. Hôtel de Boyer d'Eguilles à Aix en Provence

Les de Boyer d'Eguilles

La famille de Boyer d'Eguilles a été une des plus brillantes de la noblesse de robe de Provence. Une tradition déjà ancienne la fait descendre de Guilhem Boyer, célèbre poète provençal, créé podestat de Nice par Robert, fils du comte de Provence, et décédé en 1355. Plusieurs monuments témoignent du rôle de premier plan de cette famille

1- L'hôtel Boyer d'Eguilles¹⁵⁷ à Aix en Provence fut construit par Jaubert entre 1672-1675. Le muséum d'histoire naturelle

¹⁵⁷ <http://www.aixenprovence.fr/Hotel-Boyer-d-Eguilles>

d'Aix a été hébergé dans cet imposant hôtel particulier du centre-ville de 1953 à 2014.

- 2- **Le village d'Eguilles¹⁵⁸ en Provence.** Au début du XVII^e siècle, s'y installent les Boyer d'Eguilles, qui ont fourni une longue lignée de juristes et d'humanistes. Sous leur gestion, le village se développa jusqu'à compter 1 800 habitants en 1790. le Château, jouxtant l'église avait été reconstruit.



Figure 107. Le château d'Eguilles

Sans vouloir retracer toute la généalogie¹⁵⁹ de cette noble famille nous notons :

Alexandre de BOYER d'EGUILLES, Comte d'Eguilles, né le 25 février 1816, Aix-en-Provence, décède le 10 avril 1886 à Tours.

Il se marie le 17 mai 1845, avec **Anna BONNE**, née en 1813 à Santiago de Cuba. Elle décède le 27 février 1895, à Tours, 32, rue Traversière dont:

- Alexandre de BOYER d'EGUILLES 1846-1870
- Fernande de BOYER d'EGUILLES 1847-
- Marie de BOYER d'EGUILLES 1863-

Au décès du père, Fernande hérite du titre de comtesse

- **Le 24 Avril 1892, Marie de BOYER d'EGUILLES**, née le 16 avril 1863, à Paris épouse à Tours, **Mr Marie Joseph Charles de BRETTE**¹⁶⁰ (trente ans)
- **Le couple aura trois enfants**
 - o Emmanuel Gaston Martial de Brettes (24/04/1893)
 - o Joseph Ferdinand Emmanuel (03/04/1895)
 - o Emmanuelle de Brettes (1897-1977).
- La famille dispose de ressources significatives, en particulier la « Saline du Lion » au voisinage de l'étang de Berre ; mais le mari semble dépensier, joue aux jeux et gaspille la fortune. « *La saline fut d'abord mise en location par ses propriétaires, les familles de Brettes de Boyer d'Eguilles et Barrigues de Montvallon, à la Société des Salins du Midi, puis finalement fut vendue à la Société des Salins.* »¹⁶¹
- Le 11 Avril 1905 le couple divorce, on peut imaginer que les frasques du mari justifiaient que le divorce soit prononcé au profit de l'épouse. On perdra ensuite la trace de Marie Joseph Charles de Brettes ; en 1923 il est déclaré « disparu ». C'est probablement en cette période que Marie Emmanuelle Gabrielle de Brette de Boyer d'Eguilles vint temporairement

¹⁵⁸ <http://www.mairie-eguilles.fr/fr/le-village/historique>

¹⁵⁹ D'après geneanet

¹⁶⁰ Il partage son logement entre Tours et Valençay, il est né à Toulon le 15/03/1862 de Martial Sévère de Brettes, Officier Supérieur en Retraite, Officier de la Légion d'Honneur.

¹⁶¹ Henry Gilly (1755-1844) et la saline du Lion par R.Bernex

s'installer à Rochecorbon chez sa sœur la Comtesse Marie Gabrielle Fernande de Boyer d'Eguilles ; ses enfants l'accompagnent :

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom *de Brettes*
 Prénoms *Joseph, Emmanuel, Emmanuel*
 Grade *Brigadier*
 Corps *5^e Rég^t de Chasseurs*
 N° *5414* au Corps. — Cl. *1918*
 Matricule, *544* au Recrutement *6000*
 Mort pour la France le *3 avril 1918*
à Nord de Mailly (Somme)
 Genre de mort *du feu*
 Né le *21 juillet 1895*
à Valenciennes Département *Inde et Loire*
 Arr^e municipal (p^r Paris et Lyon),
 à défaut rue et N°.
 Jugement rendu le *8 novembre 1922*
 par le Tribunal de *8 cours*
 acte ou jugement transcrit le *4 février 1923*
Rochecorbon (Inde et Loire)
 N° du registre d'état civil
 534-788-1921. [20433]

- **Joseph** a dix ans et grandira à Saint-Georges : il sera appelé sous les drapeaux durant la grande guerre, et y laissera la vie lors des combats de la Somme de 1918 ; c'est la seconde offensive des forces allemandes commandées par Ludendorff, elles tentent de repousser les troupes anglaises et de les couper de l'armée française ; en peu de jours les alliés doivent reculer de 80 km, subissant de fortes pertes. Joseph de Brettes fut tué, on ne retrouva jamais son corps : on grava son nom sur le monument aux morts de Rochecorbon.

- Son frère aîné, **Emmanuel Gaston Martial** de Brettes, fut adopté par sa tante Marie Gabrielle Fernande de BOYER d'EGUILLES, propriétaire, célibataire, domiciliée à Rochecorbon (Saint-Georges), en vertu d'un arrêt rendu le 8 mars 1923 par la Cour d'appel d'Orléans, transmet à Rochecorbon, le 9 avril 1923¹⁶². Ce dernier se maria quelques jours plus tard, avec une fille du bourg, Suzanne Ruer le 30 Avril 1923. Elle est la fille

d'un vigneron de Saint-Georges. La tante, célibataire porte le titre de Comtesse, et n'ayant pas d'enfant, veut que le titre lui survive ; son neveu, se mariant donne la possibilité d'assurer une descendance¹⁶³ au titre de noblesse des « *de Boyer d'Eguilles* »...

- La famille s'est installée dans des habitations semi-troglodytiques du coteau de Beauregard. Etonnant de voir une « Noblesse » au nom aussi ronflant vivre dans un tel environnement. Lors de son mariage Emmanuel Gaston Martial de Brettes, futur Comte de Boyer d'Eguilles se déclare comme apiculteur : sa gelée devait être vraiment royale ! Et finalement c'est la petite Rochecorbonnaise, Suzanne Ruer qu'on enterrera, en 1973, sous le patronyme de « **Comtesse de Brettes de Boyer d'Eguilles**¹⁶⁴ » ! Le couple eut une fille, **Elisabeth Marie Suzanne Anne**. Elle naquit peu après le mariage, le 12 juillet 1923 à Pont-Saint-Esprit (Loire Atlantique). Plus tard, cette dernière épousa **Vladimir TIHOMIROFF**¹⁶⁵, dont elle divorça le 7 avril 1960 (à Majunga ; Madagascar). Elle rejoindra alors Saint-Georges et achètera le Manoir de l'Olivier en 1964 à Mr André Qu'Hen.¹⁶⁶
- **Emmanuelle de Brettes de Boyer d'Eguilles**, la plus jeune des trois enfants (née le 31 mai 1897) eut un parcours de vie intéressant. Le 3 octobre 1928, elle épouse à Tours Fernand Henri Jules Giraud, ingénieur. C'est le frère du Général Henri Giraud.

Le Général Henri Giraud (1879-1849)

¹⁶² Noter qu'en 1923, en quelques mois, les événements se précipitent pour cette famille ; tout d'abord Joseph de Brettes est reconnu mort au champ d'honneur fin février, début Mars son frère devient héritier du titre de Comte par adoption, quelques jours plus tard il se marie avec l'intention de laisser une descendance. Sa sœur Emmanuelle de Brettes est adoptée simultanément. Marie Gabrielle Fernande décèdera à Rochecorbon le 12 Janvier 1925.

¹⁶³ La jeune épousée est enceinte et accouchera quelques semaines plus tard

¹⁶⁴ En réalité le titre de Comte ou Comtesse ne concerne que « d'Eguilles » on devrait dire « **De Brettes Comtesse de Boyer d'Eguilles** »

¹⁶⁵ Il y eu descendance car on retrouve des Tihomiroff de Brettes dans la région de Tours.

¹⁶⁶ Il achètera ensuite la Taisserie, et vers 1976 constituera une liste électorale pour les municipales de Rochecorbon et publiera à cet effet le **BLIDIG** (Bulletin de Liaison, d'Information de Défense des Intérêts Généraux)

Général d'armée, saint-cyrien, coprésident du Comité Français de Libération Nationale (CFLN) en juin 1943. Pendant la Première Guerre mondiale, il fut capturé par les Allemands mais s'échappa rapidement de prison. Il combattit au Maroc lors de la campagne du Rif de 1925-1926. En mai 1940, au début de la Seconde Guerre mondiale, Giraud commanda la IX^e armée dans le nord de la France. Après la chute de Sedan, il fut de nouveau fait prisonnier par les Allemands. Il fût envoyé à la forteresse de Koenigstein, avec une centaine d'autres généraux et amiraux. Cette forteresse, bâtie sur un piton rocheux à partir du



Figure 108. Le général Giraud en 1943

XVI^e siècle, domine le village du même nom et la vallée de l'Elbe de quelques trois cents mètres, avec des à-pic de 40 mètres.

Il parvint à s'évader pour rejoindre la zone libre française en avril 1942 et se rendit en Algérie en novembre, après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord. À la suite de l'assassinat de l'amiral Darlan en décembre 1942, Giraud assumait la direction, civile et militaire de l'Afrique française. En juin 1943, il devint coprésident du Comité Français de Libération Nationale (CFLN) à Alger avec le général Charles de Gaulle et fut nommé, en juillet, commandant en chef de toutes les forces françaises.

Mais en novembre, sous la pression du général de Gaulle, il abandonna ses responsabilités politiques et, en avril 1944, il fut remercié de son commandement militaire après « l'affaire Corse¹⁶⁷ ».

Le général fut témoin lors du mariage de son frère ainsi que le Comte Guillaume d'Ornano (1894-1985), (Artiste Parfumeur, un des fondateurs des parfums Lancôme et père de Michel d'Ornano ancien maire de Deauville et Ministre sous la Présidence de Giscard d'Estaing).

Emmanuelle de Brettes de Boyer d'Eguilles décèdera en 1977.

Pascal Emmanuel Forest, propriétaire actuel de Valézieux, est né dans ce quartier de Saint-Georges. Il conserve un souvenir précis de cette famille qui vivait à deux pas. Ce voisinage faisant que tous se connaissaient, s'appréciaient puisque son second prénom « *Emmanuel* » est par déférence pour la famille de Boyer d'Eguilles ; il raconte que devenue âgée, la femme de Fernand Giraud, était très ridée, qu'elle le dissimulait derrière de fortes couches de fond de teint et qu'elle appréciait lorsqu'il lui affirmait qu'elle était belle ! Elle habitait, dit-il, au Grand Beauregard¹⁶⁸.

La maison de Valézieux

¹⁶⁷ Pour accélérer la libération de la Corse en 1943, Giraud a laissé les communistes s'emparer des pouvoirs locaux, il le paya en étant évincé du CFLN.

¹⁶⁸ Affirmation non validée

Le Manoir et sa closerie relevaient du fief de la Salle-Saint-Georges. Le 25 février 1768¹⁶⁹ la propriété est désignée sous le vocable de « **Va les Yeux** »¹⁷⁰. Il s'agit probablement de mettre en valeur la beauté du paysage vu de cet endroit sur le fleuve. Mais il existe une description plus ancienne datant de 1659 et fournie par l'inventaire fait pour Jacques le Vasseur ;

« Le lieu appelé **Petit-Beauregard** appartenant à Chapelier Maître ouvrier en soie, consistant en mai-



Figure 109. Valézieux, aujourd'hui un hôtel

son, grange et pressoir cour, le jardinet une pièce de terre en vallée contenant --- arpents joint d'un bout au dit Berti-neau d'autre aux héritiers de Mr Louis Forget¹⁷¹, pour quoi il doit chaque an seize sols, six deniers de cens et devoir seigneurial... »

L'ensemble sera repris, plus tard, par les Dames Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Tours. Le 21 mai 1774¹⁷², le Manoir est désigné sous le nom de **Cheval-Blanc**, lorsqu'**Henri de Sallier** le vendit à **Jean Padelinety**¹⁷³. Ce dernier était le fils d'une célèbre commerçante de Tours, tenant boutique près de St Julien.¹⁷⁴ Valézieux n'est pas une exception, beaucoup de propriétés seigneuriales sont achetées avant la révolution par des riches bourgeois ; Le château du Plessis, à Thilouze, est acheté, aussi, en 1774 par ce même Padelinety qui le possède encore sous l'empire¹⁷⁵ en 1809. Dans l'« *almanach du commerce de Paris, des départements de l'Empire* », il est signalé comme étant négociant en vin. Un certain Charles Antoine Padelinety, fils du précédent, fera partie du Conseil Municipal de la Commune de Saint-Georges en 1806.

Henri de Sallier, porte les titres d'écuyer, seigneur du Plessis-Gerbaut¹⁷⁶ et autres lieux, chevalier de l'ordre royal et militaire de St Louis, ancien capitaine des grenadiers au Régiment de Poitou et Capitaine à la première

classe de l'Hôtel royal des Invalides : c'est ce même personnage qui eut des démêlées tragiques sous la Terreur. Lors du procès Fouquier-Tinville en l'an II, le comité de Sureté ordonna l'arrestation de plusieurs grands magistrats, conseillers du Parlement de Paris, leur enfermement à la Conciergerie puis leur traduction devant le tribunal Révolutionnaire ; Henri Sellier¹⁷⁷ est ainsi parmi les prévenus. Le premier Floréal de l'an II (20 Avril 1794) il sera condamné et guillotiné. Il semblerait qu'il y eu méprise et fut accusé à la place d'un homonyme (son fils) : la Terreur avec Robespierre règne et on ne fait pas de quartier. Cette victime de la fureur révolutionnaire était l'ancien propriétaire de Valézieux. On peut comprendre pourquoi on s'empresse à Saint-Georges de suivre les consignes gouvernementales ! Sa veuve, Marie Anne Delamarre¹⁷⁸ décéda à Saint-Georges quelques mois plus tard, le 7 Frimaire an IV. (28 nov.1795).

¹⁶⁹ Acte Hubert-Tours

¹⁷⁰ Certains traduisent cette appellation par « vaut les Yeux » dans le sens de « ça vaut le regard » aussi comprendre « laissez aller votre regard ». N'oublions pas qu'à deux pas se situe la maison de « Beauregard » accréditant ces différentes versions.

¹⁷¹ Louis Forget était le propriétaire du Grand-Beauregard, ce qui renforce l'idée que Valézieux était autrefois le Petit Beauregard

¹⁷² Acte Gervaise-Tours

¹⁷³ (Arch. d'I.-et-L., G, 85.).

¹⁷⁴ Tours entre Lumières et Révolution: Pouvoir municipal et...

¹⁷⁵ Les Tourangeaux de la Bastille à Waterloo: l'Indre-et-Loire de 1789...

¹⁷⁶ Le Castel du Plessis-Gerbault est situé à flanc de coteau rive gauche de la Vienne dans le voisinage de Chiron

¹⁷⁷ Noter que durant la révolution « Henry de Sallier » est devenu « Henry Sallier »

¹⁷⁸ Une personne de sa famille avait participé à la réfection du presbytère.

Le nom de Valézieux s'imposera en 1856. La famille Forest est propriétaire des lieux depuis quatre générations et les a transformés en un remarquable hôtel.

Pascal Forest raconte ;

- *La propriété fut acquise par ma grand-mère il y a 95 ans environ ; d'origine napolitaine elle avait épousé en secondes noces Lucien Denis, tonnelier, marchand de vin, originaire de Saint-Georges-sur-Cher... Elle était un personnage qui ne passait pas inaperçue ; elle pratiquait une médecine parallèle, avait sa propre pharmacopée et possédait un talent reconnu de guérisseuse, on la sollicitait aussi en tant que sagefemme ; elle utilisait un onguent qu'on lui avait appris à préparer. Son succès était grand et elle employait un chauffeur de jour et un chauffeur de nuit pour recevoir sa clientèle. Des célébrités de l'époque faisait appel à elle, en particulier le chanteur Tino Rossi et la famille Piat.*
- *Son premier mari du nom de Baillargeaux avait un neveu, Henri, dont l'aviateur Jean Mermoz était le parrain. C'est à travers ce réseau de connaissance que mes grands-parents connurent les Croix-de-Feu. Ils adhèrent à ce mouvement. Les dirigeants des Croix-de-Feu se retrouvèrent fréquemment à Valézieux en particulier le Colonel de la Rocque et Jean Mermoz.*
- *La maison devint un centre de regroupement de beaucoup de gens, en particulier des passionnés d'aviation dont René Fournier, Marcel Potier¹⁷⁹ sans oublier Jean Mermoz.*
- *Parmi les personnes atypiques il signale le petit fils de l'inventeur du cinéma, Le Prince. Le grand père avait disparu au moment où il allait déposer ses brevets.*

Les Croix-de-Feu et le Colonel François de La Rocque : Le colonel François de La Rocque est né à Lorient le 6 octobre 1885. Militaire ayant servi durant la Première Guerre mondiale, grièvement blessé il décide de repartir au combat. C'est surtout durant l'entre-deux-guerres que le colonel de La Rocque va s'illustrer par son activisme idéologique.



Figure 110 Le Colonel François de la Rocque

En effet, il fonde les Croix-de-Feu en 1929, qui est une association d'anciens combattants. Le caractère para politique de cette association lui vaut une première accusation de la gauche de la IIIème République d'être antirépublicain et même fasciste. Néanmoins, François de La Rocque n'ordonne pas de participation aux émeutes insurrectionnelles du 6 février 1934 auxquelles participent notamment les royalistes de l'Action Française. Les Croix-de-Feu défilent bien ce soir-là, mais sur la rive droite parisienne, faisant ainsi cortège à part des insurgés contre-révolutionnaires.

L'échec du 6 février 1934 et la dissolution des groupes factieux par Léon Blum en réaction, entraîne l'entrée en politique de François La Rocque avec la constitution du Parti Social Français. Le positionnement politique de son parti est à droite de l'échiquier, mais il se distingue de l'extrême-droite contemporaine par son

léganisme, son refus de l'antisémitisme biologique et, accessoirement par son positionnement en faveur du vote des femmes. Le PSF est fondé en 1936 et revendique un million d'adhérents, ce qui fait de lui le premier parti de France. Sa devise est "**travail, famille, patrie**". Devise qui sera reprise par le maréchal Pétain en 1940. Toutefois, durant la Deuxième Guerre mondiale, il se démarque du régime de

¹⁷⁹ Il m'a été difficile de trouver trace de ce personnage

Vichy et se range plutôt dans le rang des résistants. Il est arrêté et détenu en Allemagne de 1944 à 1946. Durant sa captivité, il rédige ses carnets de captivité qui sont un manifeste idéologique dans lequel il reprend les raisons de son attachement à la République. Il prône une République consulaire, bonapartiste, plébiscitaire à exécutif fort.

Il meurt des suites d'une intervention chirurgicale le 28 avril 1946 à Paris. Quinze ans plus tard, jour anniversaire de la Déportation, le Général de Gaulle, Président de la République, fait remettre à Madame de La Rocque la médaille de déporté-résistant à titre posthume, précisant « *que «l'ennemi (lui) fit subir une cruelle déportation pour faits de Résistance, dont, je le sais, les épreuves et le sacrifice furent offerts au service de la France»*

D'autres jugements sur François de la Rocque

François Mitterrand : « *J'ai trouvé que ce personnage était injustement traité. Ses propos tranchaient avec la réputation qui lui était faite. Il n'était ni fasciste, ni antisémite... Il m'avait séduit...* »¹⁸⁰

Pierre Cot : (Communiste) : « *Je rends hommage à l'antifascisme dont témoigne la déportation de La Rocque et reste, non sans respect, son irréductible adversaire politique.* »¹⁸¹

Jean-Noël Jeanneney (Ministre du Général de Gaulle): « *La gauche ayant à l'époque désigné en face d'elle l'homme des Croix de feu et du PSF comme un adversaire majeur, elle l'avait, dans la chaleur des affrontements, caricaturé jusqu'à en faire le leader d'un fascisme français. Que cette déformation fût en soi un fait historique est incontestable. Mais au premier degré, l'étiquette était erronée, donc injurieuse pour qualifier un homme que, parmi les droites, distinguait sa fidélité au christianisme social, qui ne songea pas à franchir le Rubicon et qui, sous Vichy, fut finalement déporté par les Allemands.* »¹⁸²

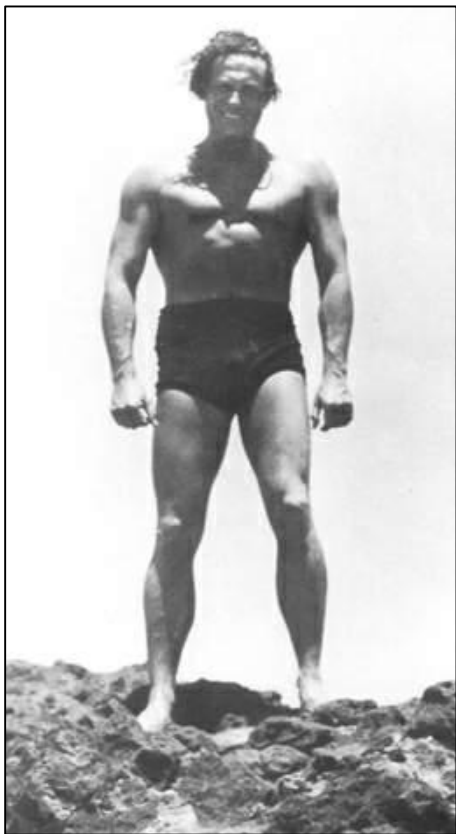


Figure 111. Jean Mermoz, une musculature d'athlète

Personnalités ayant milité aux Croix-de-Feu.

- Jean Mermoz (1901-1936), aviateur.
- Antoinette de Préval.
- Claude Delvincourt (1888-1954), compositeur et directeur du CNSMD de Paris.
- Jean Borotra, homme d'affaires et champion de tennis.
- François Mitterrand (1916-1996),

Jean Mermoz

On se souvient d'abord de l'aviateur français, figure légendaire de l'Aéropostale surnommée l'« *Archange* ». Il était un membre éminent des Croix de Feux et un des fondateurs en 1936 du Parti Social Français (PSF) avec le colonel de La Rocque.

On raconte qu'il avait « *sa chambre* » à Valézioux, il fréquentait le camp de Parçay-Meslay et on le vit, plusieurs fois, suspendu sous un avion survolant le quartier de Beauregard. Il faut reconnaître qu'il était un superbe sportif et que son impressionnante musculature athlétique troublait les jeunes filles de la maison et en particulier la Maman de Pascal Forest qui, avec la sensibilité de ses 12 ans, était amoureuse du pilote.

¹⁸⁰ — Pierre Péan, *Une jeunesse française, François Mitterrand, 1934-1947*, p. 33, Fayard, 1994

¹⁸¹ Georges Lefranc, *Histoire du Front Populaire*, Payot, 1974, pages 514 et 515.

¹⁸² Jean-Noël Jeanneney, *Le Passé dans le présent*, Le Seuil, 1998

Il disparut dans l'Atlantique le 7 décembre 1936 coupant court à l'influence du personnage, influence qui touchait le domaine politique (Croix de Feux, création du Parti Social Français). Son héritage touche d'abord l'extension de l'aviation par la création d'un service postal.

La poste aérienne est confiée à Air Bleu. Elle suit les routes aériennes tracées par Mermoz en direction de Dakar.

Les exploits de Mermoz inspirent un ballet à Serge Lifar¹⁸³.

« Le 9 Juillet 1935 tout ce que Paris compte de femmes du monde et d'hommes d'esprit se retrouvent à l'Opéra, pour un ballet le plus attendu de la saison « Icare » de Serge Lifar ... Cette idée d'Icare, a pour origine la fascination exercée par les exploits de Mermoz et sa figure d'Archange... »

Le Simoun d'Air Bleu s'écrase à Parçay

Les quatre premières lignes de la compagnie Air Bleu, débutèrent leur exploitation le 10 juillet 1935. Parmi elles, Paris – Bordeaux avec des escales à Tours, Poitiers et Angoulême. Le 4 décembre 1935, il était 14 h 20, le Caudron « Simoun » bleu de la ligne Paris – Bordeaux se préparait à se poser sur l'aéroport de Parçay-Meslay. Mais à quelques centaines de mètres du terrain, il accrochait un peuplier. L'avion s'écrasa dans le jardin de la ferme de la Pécaudière, propriété de la famille Tuslane. Georges Tixier, le pilote, était ainsi le premier mort de la compagnie postale dirigée par Didier Daurat...



Figure 112. Les aviateurs de la base de Parçay-Meslay autour du Simoun d'Air Bleu. (Origine Eugène, collection Vincent Lemaire)

Les passionnés d'aviation à Valézieux

Durant la guerre Valézieux va être réquisitionné par l'armée allemande ; le camp d'aviation n'est pas loin et il faut loger mécaniciens, pilotes et les artilleurs de la DCA. Les hostilités terminées, des individus remarquables vont fréquenter la propriété ; tous attirés par la personnalité de la propriétaire Mme Denis. Ces visiteurs se retrouvent autour de leur passion qu'est l'aviation.

- René Fournier ; le poète de l'aviation¹⁸⁴

- Cet esthète atypique, poète, violoniste, céramiste a créé, dans les années 50, un avion aussi atypique que lui. « Un avion élégant, sain à la conduite, qui répond au quart de tour et qui n'est jamais piégeux » (Nouvelle République du 5 Aout 2016)
- Le RF-1 (premier vol : 30 mai 1960), construit en un seul exemplaire, fige la formule de l'avion-planeur chère au constructeur ; il cherchait à ce que le planeur puisse revenir à sa base par ses propres moyens, il décida de le propulser par un moteur de Coccinelle Volkswagen de 27 cv. Il avait inventé le Moto-planeur. De fabrication bois et toile, ce petit monoplace léger (225 kg) se caractérise par son envergure (11,20 m), son train rentrant monotracteur et les deux frêles balancines qui

¹⁸³ « Mermoz » Par Éditions Chronique, Michel Marmin

¹⁸⁴ <https://www.aerobuzz.fr/industrie/la-saga-des-avions-fournier/>

lui permettent de garder l'équilibre au sol. En presque 50 ans de carrière, René Fournier imagina une dizaine de prototypes.



Figure 113 Le RF-1 de René Fournier

- **Marcel Pottier**,¹⁸⁵

- Personnage étrange que ce Marcel Pottier. Il mena manifestement une vie d'aventurier, s'engagea dans la Résistance durant la guerre et s'y distingua ; peu de traces nous sont parvenues de ses actions, et s'il est enregistré au musée de la Résistance, les indications qui le concernent sont plutôt succinctes :
 - Marcel Pottier
 - Réseau et actions : « *Libération-Nord et autres, FFI, parti au Canada après la guerre* »
 - Lieu d'activité : *TOURS*
- Ces éléments confirment les souvenirs de Mr Forest, de plus il précise qu'il aurait mené une carrière brillante dans l'aéronautique au Canada.

La Razay, la Razaie ou la Razée.

Le nom est indiqué sur plusieurs cartes dont celle de 1720. A cette période c'était une closerie qui fut exploitée par différents closiers (par exemple Pierre Duchamp en 1765). Aujourd'hui la Razay se dissimule derrière un haut mur de clôture ne permettant pas la découverte des lieux. Peu d'informations nous sont parvenues sur la date de construction et l'histoire de ce coin de Saint-Georges. Le style de construction semble correspondre au XVIIIe.

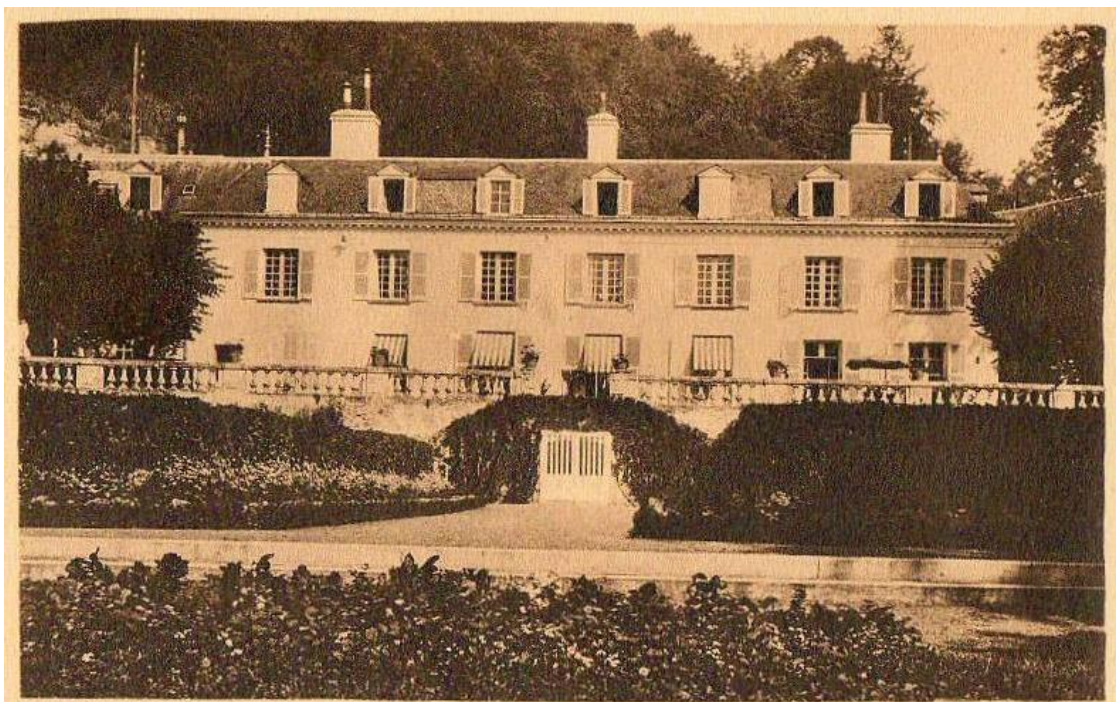


114. Au-dessus du bâtiment principal de la Razaie on aperçoit Valézieux.



115. Cette esplanade avec son escalier d'accès, devant le logis principal existe sur les cartes du XVIIIe s.

¹⁸⁵ <http://museedelaresistanceenligne.org/musee/doc/pdf/45.pdf> voir page 259



116. La magnifique résidence de la Razaie

- Le 17 Aout 1807¹⁸⁶, Madame Marie Anne Bachelou veuve de Sylvain Bourlet vend par adjudication la closerie et maison de la Razaie. Sylvain Bourlet avait été maire de Saint-Georges durant quelques mois en 1801/1802. Les enchères seront emportées par Mr Tous-saint Allouin pour un montant de 33.900Fr, mais la description n'est pas suffisamment précise pour imaginer ce que pouvait être la Razaie à cette date.
- Plus intéressant est l'acte de cession de propriété du 17 février 1849, de Madame Veuve Delahaye au profit du baron Paul du Sart de Molembaix¹⁸⁷ et Madame Maria Johanna Kaiser¹⁸⁸. Le premier intérêt de cet acte de vente est de fournir un descriptif de l'ensemble de la cession.¹⁸⁹ Nous n'en retiendrons que les éléments clés.

- *Un bâtiment d'habitation comprenant :*
 - o *Au rez-de-chaussée ; salon de compagnie, salle à manger, office, cuisine, laverie, buanderie, chambre du jardinier, escalier pour atteindre l'étage*
 - o *A l'étage, cinq chambres avec alcôves*
 - o *Au-dessus 4 mansardes*
- *A l'extérieur ; jardin anglais, orangerie, caves, terrasse avec escalier de pierre....*
- *Pièce d'eau, le tout entouré de murs avec porte sur la route de Paris*
- *Mais dépendent aussi de la propriété*
 - o *Bâtiments, caves écuries situés de l'autre côté de l'actuelle rue de Beauregard (à l'époque « rue du rocher »)*
 - o *De nombreuses vignes*
 - o *Une maison de closier située au levant de l'église (appelée la Seigneurie)*

¹⁸⁶ Notaire ; André Noel Bidault Lenotre à Tours

¹⁸⁷ Paul du Sart de Molembaix (ou Dussart de Molembais), originaire de Bellignies (59) épousa Marie de Leuze en 1830. Il demeurerait préférentiellement à Anderlues (Belgique). Il décéda le 15 Avril 1856 à Saint-Georges. Le Docteur le Bled se déclarait être son ami.

¹⁸⁸ Maria Johanna Kaiser se serait mariée à Passau (Bavière) en 1817 avec Franz Matthias Stauffenegger. Le petit garçon né de cette union (Matthias Franz) décèdera en 1822 à l'âge de 4 ans.

¹⁸⁹ Acte Notarié chez Maître Louis Robin Notaire à Tours

- Une autre maison de closier située en face de la Salle ; la description la positionne à côté de l'escalier des Anglais.
- ...

- La vente est partagée comme suit
 - Madame Kaiser achète la partie comprenant la Razaie actuelle (sud de la rue de Beauregard), plus les bâtiments de l'autre côté de cette rue.
 - Mr Paul Du Sart de Molembaix, acquiert la partie restante.
- Nota ; on peut s'étonner que la Razaie n'est pratiquement jamais mentionnée dans les registres paroissiaux de Saint-Georges à l'exception du décès du closier Pierre Duchamp le 11 décembre 1765.

Les Rochettes



Figure 117 La superbe propriété des Rochettes sise sur l'ancienne commune de Ste Radegonde.

Les Rochettes constituent une des propriétés d'exception du coteau. Elles sont situées en extrémité de l'Abbaye de Marmoutier, en limite de l'ancienne paroisse de St Georges, actuellement sur la commune de Tours anciennement sur la commune de Sainte-Radegonde ; elles furent un sujet de litige entre cette dernière paroisse et celle de Saint-Georges ; rappelons l'épisode où les deux curés se disputèrent le droit d'enterrer un des résidents ne sachant pas de quel côté du lit du défunt se trouvait la limite entre les deux paroisses ! Elles étaient desservies par l'ancienne route de Tours à Blois (aujourd'hui rue de « Rochecorbon puis de Beauregard), longeant le coteau de la rive droite de la Loire, route qu'utilisera Jeanne d'Arc en 1429 pour aller libérer la ville d'Orléans assiégée. Le long de cette ancienne voie, s'étaient installées des closeries troglodytiques exploitant les vignes situées au sommet du coteau. Un Vente en 1710, par David Brethé, sieur du Coudray, receveur du grenier à sel de La Ferte-Bernard, à Mathurin Boutelon, prêtre habitué à l'hôtel Dieu donne une description du lieu des Rochettes à Sainte-Radegonde, « *propriété composée de 8 caves en roc servant de logements, grange,*

pressoir, etc., terrasse de 18 toises de longueur et 4 toises de largeur, deux autres terrasses en contre-bas, et de 42 chaînes de vigne et verger, et 50 chaînes de terre, autrefois en pré ». Devenu propriété de l'Hotel Dieu, ancien hôpital de Tours, le bien foncier fut loué pour financer le fonctionnement de l'hôpital.

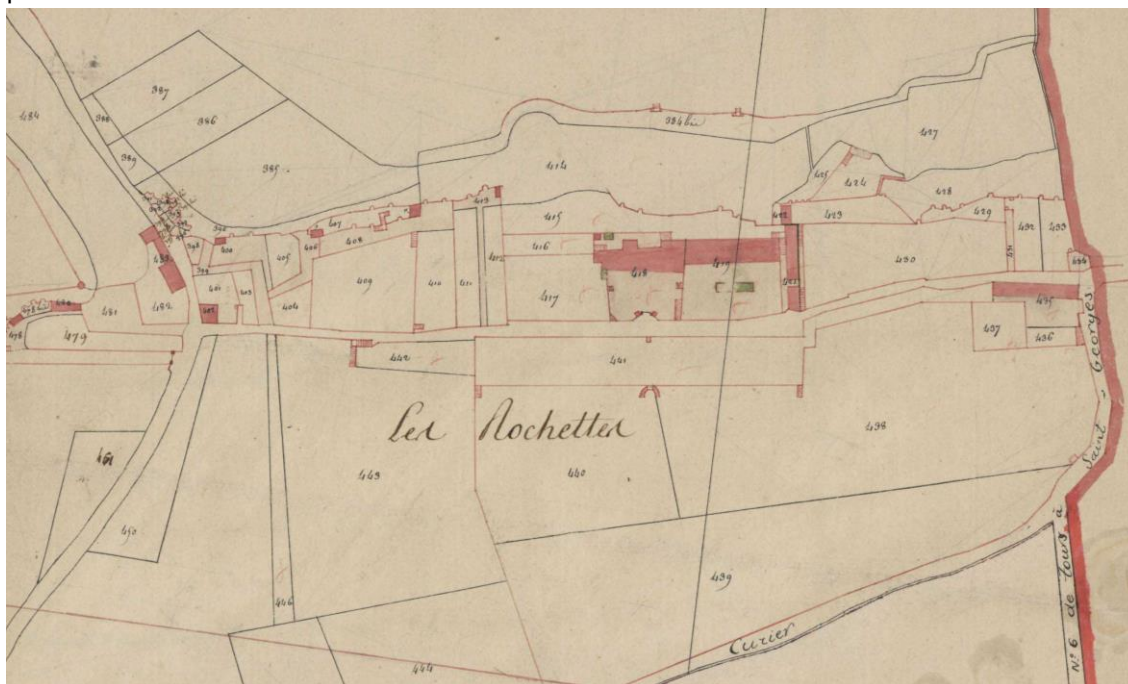


Figure 118 Cadastre napoléonien de Sainte-Radegonde en 1824

Lorsque Colbert rehaussa les turcies limitant les inondations de la Loire, et y déplaça la route vers Amboise, ce bord de Loire bénéficiant d'un climat exceptionnel devint plus facilement accessible aux riches familles tourangelles : elles associèrent aux closiers primitives de riches propriétés où elles venaient jouir durant l'été de l'exposition plein sud et d'une superbe vue sur le fleuve. Certaines caves associées aux terrasses se transformèrent sous Louis XI en magnaneries pour l'élevage des vers à soie puis plus tard en orangerie pour y entreposer l'hiver les agrumes. L'existence de ce manoir remonte manifestement au-delà du XVIII^e siècle, il est représenté sur la carte de 1720 (voir fig.144).



© <http://www.egb.fr>

Aujourd'hui la propriété a su garder l'aspect de son image d'antan ; on peut simplement se demander si la francisque dressée au-dessus de son portail en fer exprime un message actuellement désuet : rappelons La Francisque fut une décoration du régime de Vichy et symbole personnel de Philippe Pétain. Elle a été conçue comme « symbole du sacrifice et du courage » pour une « France malheureuse renaissant de ses cendres ». Elle était gravée sur les pièces de monnaie de l'Etat Français.

Le recensement lié à l'établissement du cadastre napoléonien en 1811, identifie le Sieur Hachin comme propriétaire des lieux. Il s'agit de Pierre Jacques Hachin.

Pierre Jacques Hachin de Courbeville

Pierre Jacques Hachin est né à Orléans en 1738 paroisse Saint Catherine. À Dreux en 1790 nait un de ses neveux appelé aussi Pierre Jacques. L'acte de naissance est intéressant, il indique « *Le deux avril mil sept cent quatre-vingt-dix, a été, par nous prêtre vicaire de cette paroisse soussigné, baptisé un fils né de ce jour du légitime mariage de Etienne Pierre Bagneaux de Courbeville [frère de Pierre Jacques], commandant de la maréchaussée, et d'Henriette Anne Charlotte Hamel, de cette paroisse; il a été nommé Pierre Jacques par le parrain Pierre Jacques Hachin, écuyer, Conseiller du Roi, et Rosalie Philippine Peilhon, son épouse, qu'il autorise, tous deux parrain et marraine demeurant paroisse de St Georges sur Loire¹⁹⁰, représentés par Pierre Binet et Madeleine Moulin, veuve Binet, qui ont déclaré ne savoir signer de ce requis, vu par nous la procuration des dits parrain et marraine passée par devant les Conseillers du Roi à Tours le 9 février de la présente année, contrôlée à Tours le 10 de ce même mois et an que dessus, signé : P.J.Hachin, R.P.Peilhon,...* »¹⁹¹.

Cet acte atteste la présence de Pierre Jacques Hachin et son épouse paroisse de Saint Georges sur Loire ; le lieu de résidence étant bien sûr **les Rochettes**. Rosalie Philippe Peilhon est sa seconde épouse. La première épouse de Pierre Jacques Hachin, Anne Marie Pollet était décédée le 15 décembre 1783 à Port-au-Prince (Saint Domingue). Pierre Jacques Hachin avocat au parlement est fut nommé conseiller au Conseil supérieur de Port-au-Prince de le 31 juillet 1769¹⁹². Là, il d'épouse le 2 novembre 1778 Anne Marie Pollet avec laquelle il eut deux enfants, mais cette dernière décède le 15 décembre 1783. Jacques Pierre sollicite cette même année, un congé en France pour raison d'une « *maladie cruelle, causée par un sang desséché* » puis demandera des prolongations de congé de six mois en six mois toujours pour raisons médicales. Le voyage de retour en France ne se déroula pas sans difficultés et il doit faire une longue escale à la Havane et changer de bateau. Mais sa santé reste manifestement une préoccupation car Pierre Jacques Hachin revint en France et obtint prolongations de congés après prolongations de congés si bien qu'il est toujours en France durant la Révolution. Probablement enrichi par son séjour à St Domingue il profite des ventes des biens nationaux pour se créer un patrimoine. Le 3 juin 1791, l'abbaye de la Clarté-Dieu¹⁹³ avait été acquise par Jean -Baptiste Chicoisneau de Lavalette¹⁹⁴, fermier général, qui la revend en 1793 à Pierre-Jacques Hachin, négociant enrichi à Saint-Domingue. Le 23 juillet 1785 il avait épousé à Paris Rosalie Philippe Peilhon. Ils auront une fille en 1796, **Jeanne Rose Hachin** qui à la mort de son père à Tours le 5 janvier 1813 hérita de ses biens dont les Rochettes et l'abbaye de la Clarté-Dieu qu'elle revend en 1822. Le 10 mai 1815 elle épouse à Tours Joseph Vincent DENIS de KEREDERN de TROBRIAND.

Famille de Joseph Vincent DENIS de KEREDERN de TROBRIAND

Aborder l'histoire de cette famille entraine dans un vrai tourbillon. Elle est tellement riche et compliquée que l'on se perd dans ce vrai dédale. Nous n'en donnerons qu'un aperçu. La saga de cette famille est largement racontée dans « *the life and memoirs of Comte Regis de Trobriand, Major-General in the Army of the United-States par his Daughter Marie Caroline Post* » document accessible sur Gallica. On y trouve mille détails non reproduits ici. Le premier personnage qu'il faut aborder est son grand père **Jean-François-Denis de KEREDERN de TROBRIAND**. C'est le descendant d'une famille noble bretonne (1841-1810) il est officier de marine, capitaine de vaisseau il se marie vers 1760, à La Havane,

¹⁹⁰ C'est manifestement une confusion puisque les Rochettes sont sur la paroisse de Ste Radegonde, mais plus proches de l'église de St Georges ce qui introduit l'erreur !

¹⁹¹ <https://gw.geneanet.org/hugber?lang=en&iz=244&p=pierre+jacques&n=hachin+de+courbeville>

¹⁹² <https://recherche-anom.culture.gouv.fr//ark:/61561/up424b3zu2p/daogrp/0#id:996701038?gallery=true&brightness=100.00&contrast=100.00¢er=1616.000,-2156.000&zoom=6&rotation=0.000>

¹⁹³ Abbaye cistercienne de Notre Dame de la Clarté-Dieu à Saint-Patrick de Racan.

¹⁹⁴ Jean -Baptiste Chicoisneau de Lavalette acheta aussi la maison seigneuriale de Parçay-Meslay et fut maire de cette commune (voir une Histoire de Parçay de RP)

Cuba, avec **Anna Maria Theresa DE MASA Y LEUNDA Y ARISTIGUIETA** : c'est la fille du gouverneur de Caracas et tante de **Simon Bolivar**. Le couple aura huit enfants dont **Joseph Vincent DENIS de KEREDERN de TROBRIAND** né le 23 janvier 1773 (Lézardrieux côte d'Armor)

Joseph Vincent DENIS de KEREDERN de TROBRIAND



Figure 119 Joseph Vincent DENIS de KEREDERN de TROBRIAND

Sous la Révolution, le 10 mai 1792 « lors de l'attaque des Tuileries, la « mafia »[sic] chercha à interposer les élèves du Collège Louis-Le-Grand en première ligne pour protéger la populace des tirs des gardes suisses, alors il en profita pour s'échapper du collège et émigra, rejoignant l'armée des Princes à Coblenze. » Nommé dans les gardes de l'institution Saint Louis de la Maison du Roi, il fait la campagne de 1792 avec l'armée des Princes et est licencié, avec sa compagnie, en novembre de la même année.

Il passe alors au service de l'Autriche comme cadet dans les chasseurs LeLoup¹⁹⁵ (1er octobre 1794). Nommé sous-lieutenant le 9 décembre 1798, il rejoignit en Toscane le régiment d'infanterie du grand-duc (1er novembre 1801) et y fut employé jusqu'au 15 avril 1803.

Après la signature du Concordat (1801), les émigrés sont amnistiés et leur retour en France s'accélère. Rappelé par sa famille, il rentre en France et, ne disposant depuis la Révolution d'aucune ressource personnelle, il sollicite de l'Empire un emploi. Admis comme capitaine au régiment étranger de la Tour d'Auvergne le 19 avril 1806, il sert à l'armée de Naples de 1806 à 1809, puis devient aide de camp du général Jean-Mathieu Séras (30 janvier 1810) qu'il suit en Espagne. Il prend part à la campagne de Russie comme adjoint à l'État-Major général de la Grande Armée (11 juillet 1812). Nommé adjudant-commandant le 11 octobre de cette année, il assure alors les fonctions de chef d'état-major du général Mouton, comte de Lobau, alors aide-major général de l'infanterie. Il lui succède peu après dans ces fonctions. Il est blessé au combat le 25 octobre 1812.

Fait prisonnier à Dresde le 11 novembre 1813, il est libéré en 1814 et placé en position de non-activité jusqu'au 3 novembre 1814, jour de sa nomination comme chef d'état-major de la 22ème division militaire à Tours. Il continue d'assurer son service pendant les Cent-

Jours (21 mars-23 juin 1815) et voit ses attributions complétées par le commandement par intérim du département d'Indre-et-Loire.

Dans le même temps, il épouse, le 10 mai 1815 à Tours, Jeanne-Rose Hachin de Courbeville, fille de Pierre Jacques Hachin de Courbeville. Jeanne-Rose mourra le 12 juin 1831, à Tours, après avoir eu trois enfants : Etienne Anatole, chevalier de Trobriand, **Philippe-Régis, baron de Trobriand** et Charlotte Rose.

Dès le 1er juillet 1815, Joseph Vincent a pris position pour que soit à nouveau arborée la cocarde blanche, ce qui lui fit courir de réels dangers au cours de l'insurrection qui suivit dans la ville.

Maréchal de camp disponible le 22 mai 1825, il commande la subdivision militaire de la Seine-Inférieure le 23 juillet 1826. Disponible le 5 août 1830, il est alors admis à faire valoir ses droits à la retraite, mis en solde de congé le 28 août suivant, puis en retraite pour ancienneté de service le 12 août 1834. Il est décédé à Tours le 20 janvier 1840.

¹⁹⁵ Jean LeLoup, général de l'Empire autrichien, est né à Ath (Belgique). Après la bataille de Turnhout du 27 octobre 1789, l'empereur Joseph II d'Autriche, sur la proposition du général comte d'Alton, autorisa la formation d'un corps de chasseurs francs.

- Baron de l'Empire par décret du 14 juin 1813, il fut confirmé baron héréditaire par lettres patentes royales du 10 mars 1815.
- Membre de la Légion d'Honneur depuis le 17 mai 1813, il avait été nommé officier de cet ordre le 20 août 1824, chevalier de Saint-Louis depuis le 8 juillet 1814 et décoré, pour services rendus, de la Médaille de Marie-Thérèse d'Autriche.
- Il avait été trois fois blessé au service de l'Autriche en 1795, 1796, 1799
- Il est blessé à la hanche d'un coup de lance cosaque lors de la campagne de Russie sous les ordres du Général Comte Lobau.

Son fils Philippe Régis de Keredern, Baron de Trobriand¹⁹⁶,

Philippe Régis Denis de Kéréderm de Trobriand est né le 4 juin 1816, **au château des Rochettes**, à Ste Radegonde, il porte une tache de naissance à l'endroit où son père fut blessé d'un coup de lance.

Régis passa durant ses jeunes années la période estivale au château des Rochettes. À l'âge de six ans, il suit sa famille à Toulouse où son père avait été nommé à la tête de la garnison. Devenu page de la maison du Roi, Régis partage alors les jeux du futur comte de Chambord et, en 1825, il entre comme élève au collège Saint-Louis à Paris. Convaincu que les prêtres du collège ne respectaient pas le secret des confessions, il décide de piéger ses maîtres en confessant un faux projet visant à incendier le collège. Cette mauvaise farce lui valut d'être exclu, mais avec la satisfaction d'avoir prouvé qu'il avait raison ! Il entre ensuite au collège royal à Rouen.

À cette époque, Régis envisageait de suivre l'exemple de ses ancêtres et d'embrasser la carrière des armes. Mais la révolution de 1830 bouleversa tous ses projets car son père, fidèle légitimiste, refusa de se rallier au régime de Louis-Philippe, préférant démissionner pour se retirer finalement sur ses terres. Il ne pouvait plus être question pour Régis de devenir officier. En effet, « *jamais le général de Trobriand n'aurait autorisé son fils à servir dans l'armée de Louis Philippe* » observa ultérieurement un membre de la famille. Le baron demanda même à son fils de supprimer le prénom « *Philippe* » de son nom, par mépris pour le roi Louis Philippe et par haine de l'orléanisme qui vota la mort de Louis XVI (ce qui explique qu'il signa toute sa vie Régis de Trobriand et non Philippe) ! Peu après, en 1832, sa mère, née Rosine Hachin de Courbeville, décède. Après avoir passé son baccalauréat, en 1834, au collège de Tours, Régis fait des études de droit à Rennes puis Poitiers où il obtient en 1838 sa licence en droit, il devient avocat mais ne plaide jamais.

L'année 1840 est marquée par le décès de son père. Régis est dans l'obligation de vendre le **château des Rochettes** pour partager l'héritage avec son frère Anatole et sa sœur Charlotte. Il s'installe alors à Paris où il avait été nommé comme attaché au ministère de l'intérieur, occupant ses loisirs à composer des vers et à écrire un roman, paru en 1841 et intitulé : « les gentilshommes de l'Ouest ». Il y racontait les efforts des légitimistes bretons pour venir en aide à la duchesse de Berry, auteur en 1832 d'une tentative de soulèvement contre Louis-Philippe. Le livre obtint un vif succès et la première édition fut épuisée en quelques semaines ; cependant son auteur y ayant exprimé ouvertement ses convictions légitimistes, dût démissionner de son poste au ministère.

À partir de ce moment, plus rien ne le retenait en France, aussi, accepta-t'il avec empressement la proposition de son ami, le comte Armand de Mac Carthy, de l'accompagner à New York où celui-ci avait de nombreuses relations. Régis de Trobriand débarque donc, en mai 1841, à New York où la haute société lui réserve un accueil chaleureux. Il fait bientôt la connaissance de Frédéric Gaillardait, rédacteur-en-chef de l'organe de presse francophone de la ville, le *Courier des États-Unis*. Gaillardait lui propose de collaborer à son journal et de Trobriand accepte. Il fait paraître un roman « le rebelle », récit de voyage au Canada, où il exprime son admiration pour la résistance des Canadiens francophones face aux anglais. Le jeune aristocrate se lie également d'amitié avec la famille d'Isaac Jones, le riche président de la Chemical Bank, et ne tarde pas à lui demander la main de sa fille Mary Mason-Jones. Le mariage est célébré à Paris le 24 janvier 1843. Au cours de l'année qui suit, le jeune couple voyage à travers l'Europe, visitant la Belgique, les bords du Rhin, la Suisse, l'Italie et surtout Venise où

¹⁹⁶ [Régis DENIS de KEREDERN de TROBRIAND \(1\) : généalogie par Richard CANTAGALLI \(riccodesbois\) - Geneanet](#)

le baron et la baronne résidèrent pendant près de trois ans, d'août 1844 à mai 1847. Ils y rencontrent le comte de Chambord et la duchesse de Berry avec lesquels ils nouent d'étroites relations d'amitié. Mary est nommée dame d'honneur de la comtesse de Chambord, et leur première fille, née à Venise en octobre 1845, (la seconde se prénommera Béatrice) est baptisée Marie-Caroline en l'honneur de la duchesse de Berry, sa marraine. En 1847, d'impérieuses raisons familiales rappellent les Trobriand à New York. Gaillardait s'apprêtait alors à rentrer en France et il proposa à Régis de l'associer à la direction de son journal. Trobriand accepta avec empressement et fit paraître une série de chroniques littéraires et musicales qui obtinrent un vif succès. Il se mit également à fréquenter les cercles littéraires New-Yorkais où il ne tarda pas à être reconnu comme le digne représentant de « l'esprit français » en Amérique. À l'annonce de la révolution de 1848, il fut chargé de transmettre un message officiel du gouvernement républicain. Il revint donc en France, mais le spectacle des journées de juin le dégoûta pour toujours de la politique française. De retour à New-York, il reprend activement sa collaboration au « *Courrier des États-Unis* », tout en s'adonnant à la peinture. Les rédacteurs du très populaire Home Journal accueillirent son retour avec joie : « *Nous sommes heureux de constater que le talentueux gentilhomme français, M. de Trobriand, le brillant écrivain est de nouveau parmi nous? il possède un don précieux, un regard artistique vraiment raffiné et rigoureux, associé à l'aisance et la force de son talent descriptif?* ». Sa fille, Marie-Caroline, résumera plus tard : « *La période allant de 1847 à 1861 peut être comprise comme sa période artistique et littéraire ; il consacrait beaucoup de temps à écrire et à peindre ; en fait, il était en train de terminer une grande toile du canal de Venise lorsqu'il apprit son élection comme colonel des Gardes Lafayette* ».



Figure 120 Le grand canal à Venise par Régis de Trobriand

À partir de 1855, la collaboration de Trobriand au *Courrier des États-Unis* est très active : pas moins de 48 chroniques portent sa signature cette année-là ! Ces articles constituent un témoignage irremplaçable sur la vie intellectuelle et artistique New-Yorkaise. Curieusement, on découvre que les pièces françaises du répertoire classique étaient alors goûtées par le public de Broadway : Horace de Corneille, représenté en français (!) au Metropolitan Theater, *Phèdre*, mais aussi des pièces contemporaines (Adrienne Lecouvreur de Scribe et Legouvé). Ses observations sont particulièrement intéressantes, car ce sont celles d'un aristocrate qui assiste au développement du théâtre en milieu démocratique. De Trobriand apprécie de pouvoir se forger une opinion sans craindre la censure et, en définitive, d'être libre de ses critiques. À propos du voyage de la célèbre tragédienne Rachel, il écrit : « *Il n'est ici ni Empereurs, ni Rois, ni grands pour prescrire ou encourager des succès d'artiste. Nous n'avons point de Cour qui donne le ton et fasse la mode, pas d'influences prépondérantes à subir, pas de considérations étrangères à respecter [?] Pour la première fois, c'est le peuple, rien que le peuple, qui va saluer en elle la seule royauté qu'il reconnaisse de ce côté de l'Atlantique.* »

Au cours de ces années, De Trobriand fait preuve d'une admiration de plus en plus marquée pour la république américaine. En 1861 il obtient la nationalité américaine. Mais c'est la guerre civile qui

l'attachera définitivement à sa patrie d'adoption. Le départ des volontaires nordistes pour le front réveille sa vocation première. Plus tard il écrira à ce propos : « *Je songeais, malgré moi, à ces spectacles familiers de ma première enfance, ou des bataillons français défilaient devant les épaulettes de mon père ; et je me demandais vaguement si la destinée qui m'avait privée en France de l'héritage de son épée, ne pourrait pas me réserver en Amérique quelque compensation dans les rangs de ces volontaires allant combattre pour une cause qui avait immortalisé Lafayette ?* » La correspondance de Trobriand au cours du mois de juin 1861 fait écho à ses préoccupations, même si le ton de ses lettres apparaît davantage grave et mélancolique devant la perspective d'une guerre dont on prédit déjà qu'elle sera meurtrière?



Figure 121 View of Puentes Grandes with the Villa Diago, Near Havana, Cuba 1849

Le jour de la fête nationale, De Trobriand assiste au défilé des Gardes Lafayette, sans toutefois manifester l'intention de rejoindre le régiment. En réalité, il est occupé à écrire et à peindre, loin des problèmes qui affectent alors les habitants de New York. Il s'intéresse pourtant de près à la guerre. Pour lui, le véritable enjeu n'est pas de savoir si l'esclavage doit être ou non aboli ; mais de déterminer si le gouvernement fédéral est en mesure de maintenir l'unité de la république. Sur ce point, De Trobriand apparaît en décalage par rapport à la rédaction du *Courrier des États-Unis* dont les sympathies vont traditionnellement au Sud. Le 21 juillet 1861, jour de la défaite de Bull Run, De Trobriand apprend qu'il a été élu à l'unanimité colonel du 55e régiment des milices.

La suite de la carrière de Trobriand se confond étroitement avec l'histoire des Gardes Lafayette. À la différence de son ouvrage "Quatre ans de campagne à l'armée du Potomac" écrit à posteriori, la correspondance de Trobriand nous fait pénétrer dans l'intimité d'un homme confronté aux doutes du chef et à l'angoisse du père séparé de sa famille. Ainsi cette lettre du 24 mars 1862, écrite à minuit sous la tente, la veille du départ du régiment pour la Virginie, où le colonel de Trobriand adresse à ses filles un vibrant



Figure 122 Régis de Keredern, Baron de Trobriand

adieu ; ou bien encore cette note laconique rédigée au lendemain de son baptême du feu à Williamsburg (5 mai 1862) dans laquelle pointe un mélange de soulagement et de fierté : « *Ma chère Lina (Marie Caroline) je suis sorti de cette bataille sans une égratignure ?* »

Ses lettres contiennent relativement peu d'allusion à la situation politique du pays ; il est donc assez difficile de se faire une idée des convictions personnelles du colonel de Trobriand. Cependant, en septembre 1862, la Proclamation d'Émancipation lui donne l'occasion de s'exprimer sur la question de l'esclavage. Il répond avec fermeté à sa fille Lina qui déplorait de voir son père combattre pour la cause des « nègres ». « c'est incroyable que ma fille m'écrive cela, je trouve cette phrase parfaitement impertinente ...ce n'est pas pour le nègre que nous nous battons (il est seulement accessoire), mais

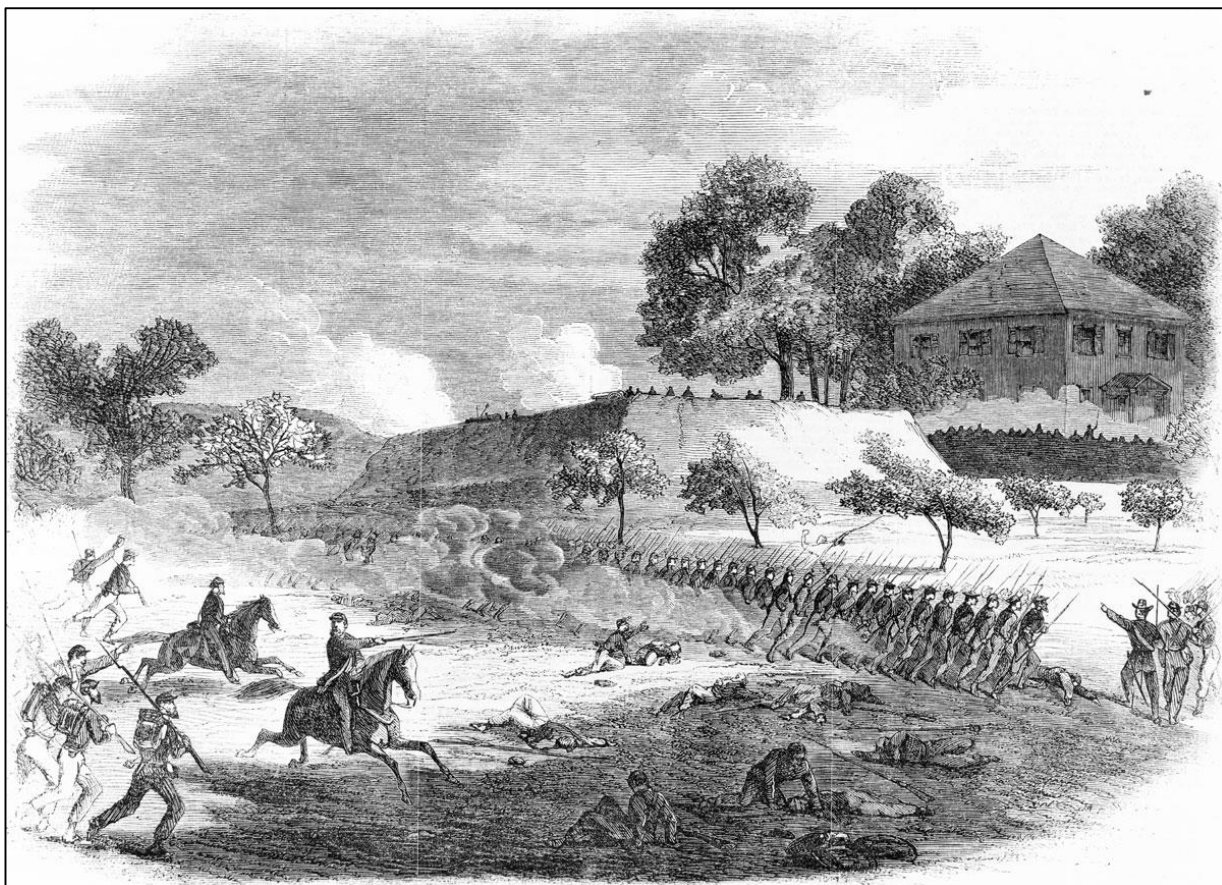


Figure 123 siège de Petersburg

pour le grand principe politique de l'Union fédérale qui peut seul sauver de la ruine ce pays. » Il invite en définitive sa fille à ne pas se laisser impressionner par le discours des jeunes blancs-becs qui dénigrent la guerre parce qu'ils sont trop lâches pour y participer, ou par quelque traître partageant avec la rébellion des intérêts financiers. En 1864, l'année de l'élection présidentielle, le contenu de ses lettres ne laisse aucun doute sur ses convictions républicaines et son attachement pour le président Lincoln.

Après le versement des effectifs du 55e NY dans d'autres régiments (janvier 1863), de Trobriand sera successivement commandant de la 3ème brigade, 1ère division du IIIème corps d'armée, puis commandant de la 1ère brigade, 3ème division, IIème corps à partir de juillet 1864, à la tête de laquelle il terminera la guerre. De Trobriand participa aux batailles de Williamsburg, Fredericksburg, Chancellorsville, Gettysburg et au siège de Petersburg, au cours duquel il se distingua particulièrement. Ainsi, dans la nuit du 10 septembre 1864, sa brigade enfonce la ligne ennemie sur une distance de 800 mètres en faisant de très nombreux prisonniers. Puis le 25 octobre, ses troupes arrêtent à Boydon Road une attaque sudiste qui menaçait de couper de ses arrières toute une division du IIème corps. Le 5 février 1865, au même endroit, sa brigade repousse les lignes ennemies sur plusieurs kilomètres. Le 25 mars,

de Trobriand est en première ligne pour résister à l'assaut désespéré des sudistes tentant de briser l'encerclement. L'un de ses régiments, le 124^e NY, capture le 59^e Alabama dans son intégralité ! Au cours de ces semaines de combats intenses, les lettres que Régis de Trobriand adresse à sa fille répète sans cesse le même leitmotiv : « Tout va bien ? ». Le 6 avril, la brigade attaque l'arrière-garde de l'armée de Lee ; le 7, c'est la dernière escarmouche à laquelle participe de Trobriand. Le surlendemain, 9 avril 1865, le jour même de la reddition de Lee, de Trobriand reçoit son brevet de Major-Général.

Démobilisé le 15 janvier 1866, il entre alors dans l'armée régulière et est affecté comme colonel du 31^e régiment d'infanterie le 28 juillet 1866. Il reçoit son brevet de brigadier general de l'US army le 2 mars 1867 et passe les treize années suivantes entre le Dakota (d'août 1867 à mai 1869), le Montana, l'Utah, le Wyoming et la Louisiane où, à partir de 1875, il représente le gouvernement fédéral et dirige le processus de "Reconstruction". Le 20 mars 1879, il quitte définitivement l'armée et se retire à la Nouvelle-Orléans où il se consacre à la peinture, l'écriture et le jardinage, tout en continuant une vie mondaine. Il réside ensuite un moment à Brest, auprès de sa fille Béatrice, mariée à un écossais naturalisé français, John Burnet-Stears. De retour aux États-Unis, auprès de son autre fille Marie Caroline, il décède dans son domicile de Bayport, Long Island, le 15 juillet 1897, auprès des siens, après avoir récité une dernière fois un poème de Lamartine. Il est enterré au cimetière de Ste Anne, à Sayville, sur Long Island et son buste fut érigé dans un des beaux quartiers de la ville.

Le Parc sportif de Beauregard.

Le ruisseau d'eau pétillante qui s'échappe du coteau fournit une eau claire et froide. Après la dernière guerre on utilisa cette ressource naturelle pour alimenter la piscine du parc de Beauregard que fréquentèrent beaucoup de Rochecorbonnais et Tourangeaux.

Quelques années plus tard, la piscine fut fermée pour complaire aux exigences des réglementations. On convertit les lieux à d'autres activités sportives comme le tennis, le squash ou le fitness en salle.

Le territoire de ce centre sportif marque aujourd'hui la limite actuelle entre les communes de Rochecorbon et Tours.



Figure 124. Le ruisseau de Beauregard, à sa sortie du rocher, il alimentait autrefois la piscine.

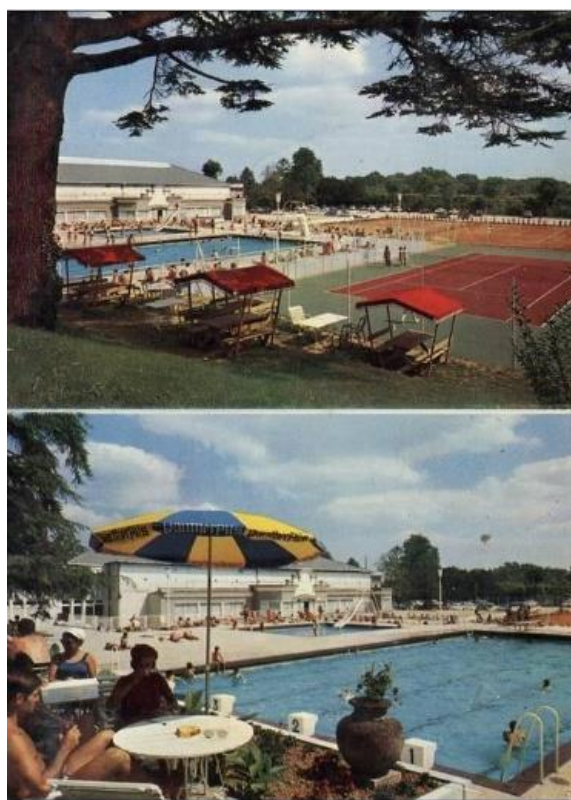


Figure 125. La piscine, lors de ses années d'exploitation.

Les îlots de Saint-Georges dans la Loire

Les îlots de Saint-Georges en 1807 ; les îles de la Loire sont cultivées, et sont la propriété de fermiers qui souvent mettent en baillage ces territoires. Par un acte du 23 Sept. 1807¹⁹⁷, Martin Regnard de Saint-Pierre-des-Corps loue à Joseph Hardy de Saint-Georges « les îlots, appelés Butteaux, situés dans la rivière de Loire, se suivant et au nombre de trois, ainsi qu'ils se poursuivent et se comportent, sous réserve que le dit Hardy a dit bien connaître et s'en contenter....

Les clauses et conditions du présent bail sont :

¹⁹⁷ Acte devant le Notaire René Meusnier à Rochecorbon

1. Que le preneur jouira des dits îlots en bon père de famille sans en commettre de dégradations
2. Qu'il coupera les ploms en temps et saisons convenables, et fera en sorte que les bords des dits îlots du côté de la rivière soient bien garnis, et ne se dégradent point, autant que faire se pourra... »

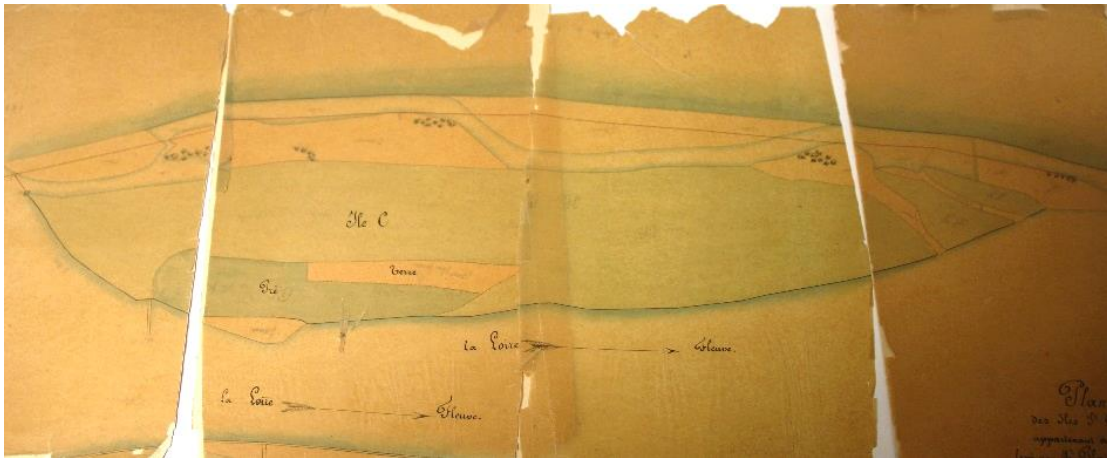


Figure 126. Sur cette carte du début du XIXe, on constate que les îles de Saint-Georges sont proches de Saint-Pierre-des-Corps et que la Loire coule principalement proche de sa rive Nord.

Ile de Saint-Georges en 1860

Quelques années plus tard, on note que les îlots n'ont plus la même configuration ; les érosions de la Loire, le déplacement des bancs de sables ont modifié le paysage ; vers 1860 la

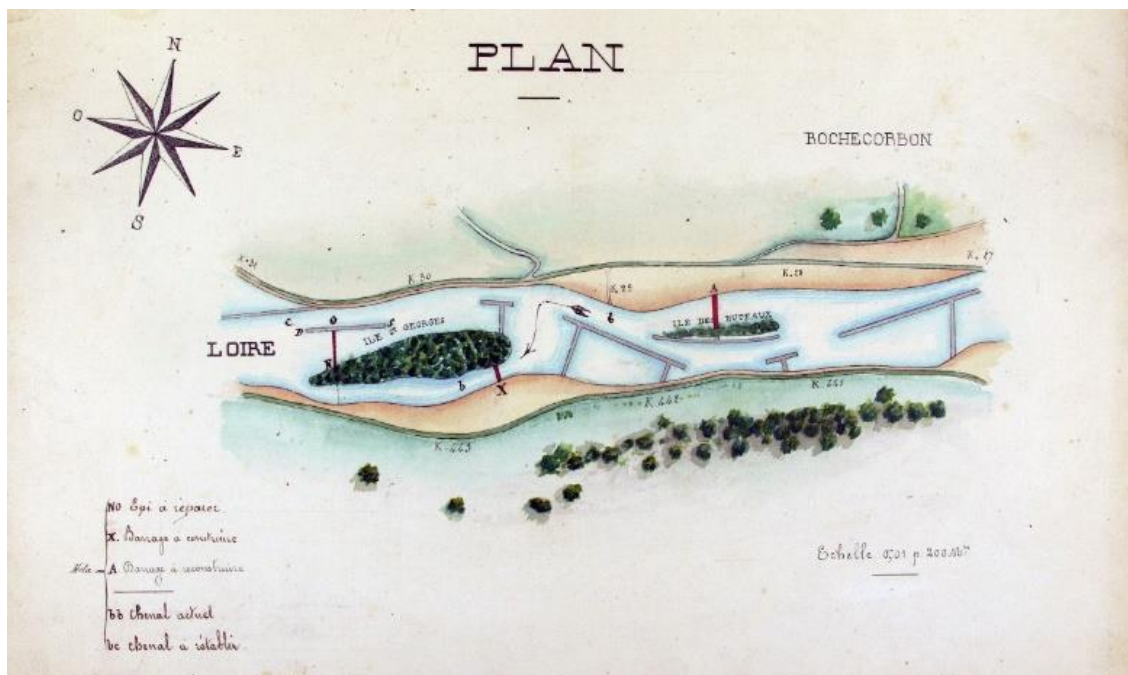
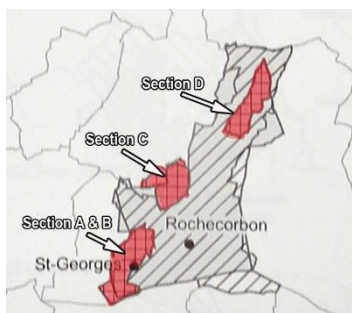


Figure 127 Plan en 1869

création de digues submersibles pour réguler le lit mineur et favoriser la navigation fluviale va accélérer la transformation des îles



Chapitre 10

Secteur A et B

La Ravinière, La Vinetterie,

La Ravinière



Figure 128. Vue aérienne de la Ravinière

En remontant la rue Saint-Georges, sur la gauche, se positionnait la Seigneurie de la Salle Saint-Georges, aujourd'hui les Agaves ; le domaine de la Seigneurie englobait tous les terrains au-delà de la chapelle Saint-Georges, dont la maison baptisée la « Seigneurie » construite en 1895, en limite de la Ravinière. **Ravinière ou Maison Baugé ?** Il semble que le nom de « Ravinière » n'apparait qu'au XIXe siècle ; précédemment la propriété était identifiée dans certains actes sous le nom de « la Maison Baugé », en particulier dans la vente du 30 juin 1854, ce que confirme le cadastre napoléonien de 1819 (ci-contre). Ce nom de « Baugé » existait déjà au XVIIe, puisque, dans les registres paroissiaux de Saint-Georges en date du 17 Mars 1660, on trouve un Jean Jaloigne, « honnête homme, Seigneur de Baugé », de la paroisse de Saint-Pierre-du-Boille à Tours.



Figure 129. Sur cet extrait du cadastre Napoléonien couvrant Saint-Georges (1819) on peut constater que le bâtiment d'angle portant la date de 1770 existe, alors qu'il n'existe pas sur la carte de 1750 (page 87)



Figure 130 Yolande d'Aragon ; vitrail du bras nord du transept de la cathédrale Saint-Julien du Mans.

Il semblerait que ce soit ce personnage qui ait baptisé la maison de son titre de Seigneurie : en réalité la famille Jaloigne de Baugé est localisée au Mans en 1738 où on retrouve une certaine Madeleine Jaloigne de Baugé. Ce nom de Baugé fait rêver car il s'inscrit dans des événements majeurs qui illustrèrent la fin de la guerre de 100 ans. En 1007, Foulques III Nerra, Comte d'Anjou, entreprend la construction d'une puissante forteresse, à Baugé. Cette place forte est située sur un éperon rocheux. C'est un site défensif et stratégique qui doit faire face aux éventuelles attaques du Comte de Blois, ennemi de Foulques Nerra. Au XVe siècle, Yolande d'Aragon, mère de René d'Anjou entame la construction d'un château, à l'intérieur de la forteresse. Elle le brûle en 1436 durant la guerre de Cent Ans avant qu'il ne tombe aux mains des Anglais. Yolande d'Aragon, sera avec Usabeau de Bavière et Jeanne d'Arc, une des trois femmes marquantes des dernières décennies de la guerre de cent ans

1415-1431, des années qui bouleversèrent la France

Au début des années 1400 la guerre s'amplifie et Saint Georges comme les localités tourangelles du Nord de la Loire est en première ligne des combats. Henri V, roi d'Angleterre, profitant des troubles mentaux du roi Charles VI, avait levé une armée contre la France : il remporte la bataille d'Azincourt en 1415, c'est une hécatombe pour la noblesse française, Henri V s'empare de la Normandie. Le 21 mai 1420 au traité de Troyes, le roi de France Charles VI en pleine crise de folie est représenté par Isabeau de Bavière. En signant avec le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, et Henri V d'Angleterre, le traité de Troyes, elle confirme la destitution de son propre fils (futur Charles VII) au profit du roi d'Angleterre et de ses héritiers légitimes,

Bien que le traité de Troyes organise la future succession du roi Charles VI au profit du roi d'Angleterre Henri V, ce scénario n'a pas lieu car Henri V meurt le 31 août 1422 au château de Vincennes, précédant de deux mois la mort de Charles VI en l'hôtel Saint-Pol de Paris le 21 octobre 1422. On comprend l'insistance de Jeanne D'arc de faire sacrer Charles VII à Reims.

Le Nord de la Loire définit, alors, la nouvelle frontière entre les Anglais et les troupes de Charles VII. Orléans devient une ville clé et Jeanne d'Arc en fera sa première cible,

Les Ecosais alliés de la France

Existe depuis fort longtemps une alliance entre l'Ecosse et la France : cette histoire de la vieille alliance entre la France et l'Écosse, plus connue sous le nom d'"Auld Alliance". La confiance vis-à-vis des écossais est telle que ces derniers forment la garde personnelle du roi. Charles V fut le premier roi de France à faire entrer des Écossais dans sa garde¹⁹⁸.

Le point culminant de cette alliance fut la Guerre de Cent Ans et particulièrement lors de l'arrivée de contingents écossais qui débarquèrent à la Rochelle (jusqu'à 30.000 soldats) dans la période 1419-1429 et jouèrent un rôle déterminant, aux côtés du dauphin Charles et de Jehanne d'Arc, dans la reconquête du territoire. Alain Chartier écrira au XVe siècle « L'Auld Alliance n'a pas été écrite sur un parchemin de peau de brebis mais gravée sur la peau d'homme, tracée non par l'encre mais par le sang »

La Bataille de Baugé

¹⁹⁸ La Garde écossaise était composée d'un groupe de 25 archers appelés « archers du corps » à la tête duquel on trouvait le « premier homme d'arme de France ». Les 24 autres archers étaient dénommés « garde de la manche » parce qu'ils ne quittaient pas le roi d'une semelle. Un corps de 100 « archers de la garde du Roy » complétait le tout. L'ensemble formait « les archers des gardes du corps du Roy », terme à l'origine de nos « gardes du corps » actuels. Après la mort de Charles VII en 1461 et malgré l'hostilité affirmée de son fils Louis XI à son égard, ce dernier maintint le corps écossais dans ses fonctions de protection rapprochée du roi. (Voir le roman de Walter Scott « Quentin Durward »)



Figure 131 Bataille de Baugé 22 mars 1421

Le 22 mars 1421, veille de Pâques, l'armée anglaise du duc de Clarence, forte de 3 000 hommes, se repose près de la ville de Baugé ; après avoir échoué devant Angers, elle se dirige vers Tours en suivant l'antique voie romaine. Ses forces sont en partie dispersées, les archers s'étant ainsi éloignés pour piller les alentours. Ses troupes se trouvent réduites à seulement 1 500 hommes et se trouvent opposées aux 5 000 hommes de l'armée franco-écossaise. Celle-ci est menée, pour les Écossais, par John Stuart, comte de Buchan, et pour les Français, par le chambellan du dauphin, Motier de Lafayette. Trop impulsif, le duc de Clarence lance son attaque sur les troupes franco-écossaises massées sur les hauteurs. Cette attaque, qui ressemble à celle de la chevalerie française à Azincourt, est un échec. Le combat tourne au carnage pour les troupes anglaises, le duc, le baron de Ros et le comte de Tancarville sont tués, les comtes

d'Exeter, de Somerset et de Huntingdon sont capturés. Les Anglais ont perdu 1 000 hommes et 500 sont faits prisonniers. Les pertes franco-écossaises sont, elles, minimales. Dans la nuit, le comte de Salisbury effectue la retraite vers la Normandie avec le reste de l'armée.

Les villages du Nord de la Loire subissent de sévères dommages de la guerre.

Beaucoup de ces soldats sont des mercenaires venant de toute l'Europe, en sus des écossais, des Gallois on trouve des Lombards, des Suisses des soudards d'origine germanique... Ces troupes lorsqu'elles ne touchent pas leur solde se transforment en routiers et pillent, violent et se payent sur le dos des populations. La seigneurie de Parçay en vécut l'expérience. Elle appartient à l'Abbaye de Marmoutier comme la ferme fortifiée de Meslay, et les chroniques de l'Abbaye nous rapportent principalement les événements provoqués par les troupes écossaises, mais on peut penser que les pillards ne négligèrent pas, dans leur violence, les richesses de la Seigneurie de Parçay regroupées dans la grange dimière proche de l'église, dans la maison seigneuriale et dans l'église, et qu'ils détruisirent et endommagèrent la plupart de ces biens. Nous disposons d'informations concernant Meslay. « *Ni la porte fortifiée de grande dimension, ni les murs entourant la grange ne purent arrêter des « soudoyers » sans solde, ayant grand faim et grand soif. Sous l'abbat de Guy de Lure, la veille de l'exaltation de la Sainte Croix (13 sept. 1422) Ainsi un parti d'Écossais, conduit par on ne sait qui, après avoir trop mangé et trop bu, s'employèrent à mettre le feu. Guy de Lure dut réparer les dommages, reprenant les murs du XIII^e siècle et faisant entièrement refaire la charpente et le toit de la grange de meslay.* ». Mais les exactions ne se limitèrent pas à Meslay, et la Seigneurie de Parçay se présentait comme une cible toute désignée ; les mêmes exactions s'y déroulèrent à cette même date, et probablement dans des circonstances identiques.

Mais ces exactions concernaient toutes les localités avoisinantes

- Les Anglais disposaient, à Château-Renault et à Saint Christophe de garnisons qui faisaient des « razzias » jusqu'aux portes de Tours, ce qui incommodaient fortement la ville et ses environs. Les habitants, en 1426, supplièrent, sans succès, Yolande d'Aragon, reine de Sicile, duchesse de Touraine d'envoyer quelques troupes pour être délivrés de ce flacheux voisinage.
- L'année 1424 les anglais s'emparèrent du château de Rochecorbon¹⁹⁹ et de Langeais et entreprirent de ravager les campagnes environnantes. Marmoutier et ses propriétés ne restèrent pas à l'écart de ces pillages. Les Tourangeaux s'adressèrent de nouveau à Charles VII qui reconnut son impuissance de chasser les anglais des postes qu'ils occupaient et leur conseilla d'acheter leur paix à prix d'argent. On trouve effectivement dans les registres de la maison-de-la-ville de Tours qu'à la suite du conseil donné par le Roi, il y eut le 6 octobre 1427 une délibération lors de laquelle on arrêta

¹⁹⁹ C'est peut-être cette occupation anglaise qui suscita l'appellation « escalier des anglais » du valon de Saint Georges

de donner deux mille cinq cent écus d'or au capitaine qui commandait la garnison de Langeais et cinq cents écus d'or au capitaine au commandant de Rochecorbon pour les faire sortir de ces deux places fortes. L'or obtint ce que la force n'avait pu obtenir, et les deux places fortes furent évacuées.

Épopée de Jeanne d'Arc



Figure 132 15 rue Paul Louis Courier à Tours, anciennement rue des carmes

Jeanne d'Arc arrive à Tours en Avril 1429 elle y trois semaines. Jean Dupuy, conseiller de Yolande d'Aragon l'hébergea. Il y a débat sur le lieu exact de ce séjour et sa résidence, mais le plus important est la personnalité de Jean Dupuy. Or on sait que de 1411 à 1435 il est le propriétaire de la seigneurie de Saint-Georges, et pourquoi ne pas imaginer que Jeanne d'Arc lui ait rendu visite en ces lieux ? Mais n'oublions pas que le 24 Avril 1429, Jeanne quitte Tours par la rive droite de la Loire, se dirigeant vers Blois, empruntant la rue du Chaudron (qui deviendra la rue Jeanne d'Arc, et maintenant la rue de l'Hermitage) ; objectif faire lever le siège que les anglais conduisent à Orléans depuis six

mois. Son trajet la conduisit à passer par Marmoutiers mais aussi les Fontaines de St Georges...

L'inventaire de Saint Georges établi en 1659 donne des informations supplémentaires : elle décrit les propriétés positionnées depuis le haut du bourg jusqu'à la chapelle Saint-Germain et fournit pour la Ravinière (ou le clos Baugé) les détails suivants ; « *la maison et closerie appartenant à la veuve et héritière du sieur Gabriel Compain, consistant en un grand corps de logis à deux étages, greniers et combles en dessus, caves et pressoirs, étables, cours jardins contenant. Joignant d'une part au dit logis seigneurial, d'autre au chemin par lequel on monte du bourg au dit clos des Boispueliers*²⁰⁰ ». Qui est ce Sieur Gabriel Compain ?

Gabriel Compain, Sieur de la Tortinière²⁰¹

Le 3 Avril 1591 il avait épousé, en troisièmes noces, à Lyon Jacqueline du BOIS DUBOIS : c'est elle que localise au clos Baugé, l'inventaire de 1659, en tant que veuve de Gabriel Compain. On ne connaît pas la date de décès de Gabriel, mais il fut un personnage important. On trouve une généalogie de la famille Compain de 1305 à 1863²⁰².

Elle présente suffisamment d'intérêt pour que nous en relevions quelques lignes.

D'après le document mis en référence :

« *La famille Compain est fort ancienne, elle remonte à l'année 1305, et a une belle page dans l'histoire de l'orléanais... Guillaume Compain... [en 1429, accompagnant Jeanne d'Arc] rendit des services signalés au siège d'Orléans, qui attirèrent l'attention toute particulière du roi Charles VII, puisqu'il jugea convenable de lui conférer les lettres de noblesse ainsi qu'à sa race de l'un et autre sexe*²⁰³...

Les armes de la famille étaient jadis placées sur une des portes de l'Hôtel-Dieu d'Orléans...

²⁰⁰ On appelait ainsi la partie de Saint-Georges au-dessus du bourg ; c'est un territoire agricole réservé aux vignes. Il y a difficulté de lecture le texte de référence entre boispullier, coispullier, boispuelier.

²⁰¹ **La Tortinière** Le XVI^e siècle est en Touraine une période heureuse et prospère pendant laquelle nombre de manoirs, logis et castels voient le jour. Ce fut sans aucun doute à cette époque que l'on construisit la première Tortinière rustique et massive quoique flanquée de deux tourelles. Le rôle des Fiefs de Touraine nous indique que le domaine appartenait en 1562 à Jean Forget de Villedieu "sire de la Tortinière" qui fut Maire de Tours en 1599. En 1638 il passe entre les mains de la famille Compain qui le garde jusqu'à la fin du XVII^e siècle. C'est une famille de soyeux, Tours étant à cette époque une des capitales de la soie. (voir le chapitre concernant de Grand-Beauregard)

²⁰² Voir ; <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5510892g/f13.item.r=compaing.langFR>

²⁰³ Louis XIII mit fin à cet honneur, « *sinon la moitié de la population d'Orléans serait noble...* »

Pendant plus de deux siècles elle a été dans la prospérité, a joui de la faveur et peut-être aussi de la reconnaissance des rois de France ; mais les guerres de religions et les troubles qui en ont été la suite vers la fin du XVI^e siècle l'ont en quelque sorte ruinée...

Cependant une des branches, celle de Gabriel Compain et de son épouse Jacqueline Dubois, se soutint longtemps de la faveur royale, car de 1575 à 1675 elle occupa des fonctions importantes ... »

C'est ce même personnage que nous retrouvons à Saint-Georges et à Tours

- En 1619, Gabriel Compain, seigneur de la Tortinière prête serment en tant qu'échevin de la ville de Tours en remplacement du sieur Michel Taschereau²⁰⁴.
- Le couple avait acheté l'hôtel Gouin en mai 1621
- Il est cité dans un ouvrage juridique intitulé « *de la manière de poursuivre les crimes dans les différents tribunaux du royaumes...* » publié en 1739 rapportant : « *autre arrest du 15 may 1625 donné sur requeste de Gabriel Compain par lequel ordonné que ledit Laroche rapporterait audit Droüet le procez fait à Louis Gaultier, potier d'étain, condamné d'estre blasmé par Sentence du Lieutenant Criminel de Tours* »
- Le 21 Septembre 1638, est signalé à Saint-Georges Jean Compain seigneur de la Picardièr²⁰⁵ époux de Catherine Gon [voir annexe 1], il est le fils du Gabriel Compain précédent.
- En 1665 un Gabriel Compain est nommé maire de Tours, c'est le frère de Jean Compain, et fils de Gabriel.
- C'est ce même individu, futur maire de Tours, qui vers 1660²⁰⁶ est conseiller au Présidial de de la ville; il est cité dans un recueil juridique de 1710, il semble qu'il y ait eu malversation lors d'un contrat d'héritage qui entraînant une plainte et une décision de justice par jugement du 5 déc. 1660. L'histoire semble confuse et de cette décision fit jurisprudence.
- **Finalement Le Gabriel Compain de la Ravinière est le descendant d'un compagnon de Jeanne d'Arc.**

La propriété

Remontant la rue, à quelques dizaines de mètres au-delà de la chapelle, s'ouvre le majestueux portail de la Ravinière : Denis Jeanson date cette entrée avec ses deux piliers droits du règne de Louis XIII, ce qui est tout à fait possible car cette demeure s'inscrit parfaitement dans le style des demeures nobles du vallon de cette période. Le logis principal avec sa façade du règne de Louis XIII, comme le témoignent ses deux lucarnes, s'appuie sur le coteau offrant une extension troglodytique.

Description de la propriété en 1854.

« La propriété de Baugé, située hameau de Saint-Georges, commune de Rochecorbon près de Tours, constituant ;

- *En une cour et jardin ayant accès par une porte à deux battants, au chemin allant de la Loire à Vaufoinard.*
- *En un bâtiment au levant de la cour composé d'un pavillon élevé sur rez-de-chaussée d'un entresol et premier étage à la suite, et au midi, écurie, remise et lieu d'aisance.*

²⁰⁴ « *L'arithmétiques en sa perfection méthodiquement expliquée a la plume et par les jettons, selon l'usage et la pratique tant des financiers que des marchands. Enrichie pour faciliter les opérations des règles, de plusieurs différentes méthodes curieusement recherchées & mises d'ordre par l'auteur. Contenant en outre plusieurs tables nécessaires au commerce ... Plus un abrégé de géométrie pratique contenant l'arpentage & le toisé.* » Par François Le Gendre 1648

²⁰⁵ Picardièr ; commune de Mosnes, près Amboise d'après Denis Jeanson ; Victor Compain, fils de Jean portera ce titre le 2 Aout 1675

²⁰⁶ '*Recueil de factums et mémoires sur plusieurs questions importantes ...* publié en 1710

- *En un bâtiment principal au nord de la cour élevée sur rez-de-chaussée d'un premier étage et mansardes. Le bâtiment éclairé au midi sur la cour et le jardin, et tenant au nord au rocher et aux vignes, passage entre. Terrasse au-devant dudit bâtiment. »*
- Suit la description d'un hectare de vigne et autre jardin...

En 1854, Madame Véronique Lange veuve de Mr Marin Lestrade, ancien garde Magasin des Invalides vend la propriété à Mr Razin, armurier. Le couple l'avait acquise le 15 Avril 1841 (notaire



Figure 134. La Ravinière aujourd'hui



Figure 133. Le Manoir de Tredaule (Cornouaille ; Grande Bretagne) dont Sir Adam Kelly Baynes fut propriétaire.

Cotton à Rochecorbon) de Madame Suzanna Cook veuve de Mr Adam Kelly Baynes, gentilhomme britannique. On trouve trace de ce personnage dans différents ouvrages²⁰⁷ et dans différents actes juridiques²⁰⁸ établis à Launceston (Cornouaille). Il aurait été aussi, propriétaire du Manoir de Tredaule (photo ci-dessus) en Grande Bretagne dans le comté de Cornouaille (*Cornwall*). Après la vente de la maison Baugé (la Ravinière), son épouse, Suzanna Cook retourna au Royaume Uni où elle décèdera le 25 Juillet 1866 âgée de 71 ans 9 mois ; on l'enterra deux jours plus tard au cimetière Almorah dans l'île de Jersey.

²⁰⁷ Dont « A Complete Parochial History of the County of Cornwall.... » Publié par Joseph Polsue

²⁰⁸ Actes non obtenus

L'aile en retour de la maison de maître porte un écusson gravé de 1770. (Fig.169)

Qu'est-ce que peut indiquer cet écusson et cette date ? C'est peut-être l'année de construction de cette aile de la maison d'habitation, sachant que cette aile n'est pas indiquée sur le plan de 1750 (page 87) mais l'est dans le cadastre napoléonien de 1819 (fig.165). C'est l'occasion de s'intéresser aux faits majeurs au Royaume de France dans l'année 1770. Nous sommes sous le Règne de Louis XV (1715- 1774) : en **1770 est célébré le Mariage du Dauphin futur Louis XVI avec Marie Antoinette d'Autriche**

- Choiseul ministre de Louis XV avait œuvré pour un rapprochement avec l'Autriche, conduisant au projet de mariage du dauphin avec Marie Antoinette. Le 7 février 1770 au soir, Marie-Antoinette est « réglée », prête à être donnée en mariage
- Le 19 Avril, au petit matin, à l'âge de quatorze ans, elle quitte définitivement Vienne. Après environ trois semaines de voyage, le 7 mai 1770, la jeune Marie-Antoinette arrive à Kehl où elle doit participer au rite de « remise de l'épouse », tradition de l'Ancien Régime.



Figure 135 . Inscription de la date de 1770 sur l'extension Est.



Figure 136. Pastel de Marie-Antoinette réalisé par Joseph Ducreux en 1769 à l'intention du Dauphin afin qu'il puisse faire connaissance de sa future épouse. Elle avait 14 ans.

- Au moment de quitter le Saint-Empire, tous les biens venant de son pays d'origine, tous ses vêtements, lui sont retirés même les rubans de ses cheveux. Pour cette cérémonie un bâtiment a été construit sur l'île aux Épis, au milieu du Rhin, entre les villes de Kehl et de Strasbourg, formant ainsi une sorte de « rite de passage » de sa vie de jeune fille à sa vie de femme mariée au futur roi de France. Le choix de cette île, entre l'Allemagne et la France représente également une sorte de zone neutre. Les deux entrées de ce bâtiment sont disposées de telle manière qu'elle y entre dans l'Empire et une fois le rituel achevé, elle sort du bâtiment par la porte côté français, sous une pluie battante. Le 14 mai 1770, à deux pas de Compiègne, la jeune dauphine Marie Antoinette de Habsbourg-Lorraine rencontre le premier ministre, le duc de Choiseul, venu au-devant d'elle.
- Le soir du 30 mai 1770 place Louis XV, où l'on fête le mariage princier, est tiré un magnifique feu d'artifice ; une fusée tombe sur les pièces d'artifice destinées au bouquet final, créant un incendie, puis une véritable panique, conduisant à la mort de plusieurs centaines de victimes (131 selon les chiffres officiels, mais en réalité vraisemblablement autour de 400). Bouleversés, le dauphin et la dauphine - qui n'ont que 15 ans - financeront sur leur cassette personnelle une importante aide aux victimes et à leurs familles.
- Une tradition fait de Marie-Antoinette d'Autriche, celle qui aurait officiellement introduit et popularisé en France le croissant à partir de 1770, d'où le nom de viennoiserie.
- **Disgrâce du Ministre Choiseul.** Les coteries de cour ont un rôle dans cette disgrâce : les « dévots » réunissant les filles du roi, La Vauguyon, précepteur du Dauphin, d'Aiguillon, hostiles aux parlements, aux idées éclairées, à l'alliance autrichienne s'opposent aux « Choiseulistes ». Le duc de Choiseul, exilé sur son domaine de Chanteloup (Amboise), y crée un foyer actif d'opposition.

Actes marquant le Ministère de Choiseul ;

- **Annexion de la Lorraine** ; Choiseul, à la suite du décès du roi et duc Stanislas Leszczyński en 1766 et conformément à la convention de 1735, en février 1766, prend officiellement possession du Barrois et de la Lorraine au nom du roi.
- **Le duc de Choiseul et l'acquisition de la Corse.**
 - 1768 : 15 mai, par le traité de Versailles, Gênes cède la Corse, que dans les faits elle ne contrôle plus, à la France. Louis XV, qui refuse de reconnaître la République corse comme légitime, envoie son armée prendre possession de l'île.
 - 1769 : 8 mai, les troupes de Pascal Paoli perdent la bataille de Ponte Novu, la Corse passe sous l'administration militaire française.
 - 1769 : 13 juin, Pascal Paoli quitte la Corse pour la Grande-Bretagne.
 - 1769 : 15 août, naissance de Napoléon Bonaparte à Ajaccio.
 - 1769 : fermeture de l'université de Corte par Louis XV.

L'acquisition de la Corse par la France fut perçue par la Grande-Bretagne comme un revers diplomatique attestant d'un retour inquiétant de la puissance française.

« L'aqueduc » de Saint-Georges

On appelle ainsi le ruisseau qui, autrefois bordait la rue Saint-Georges ; fin du XIX^e s une partie était à ciel ouvert, le reste sous tunnel. Son état fut continuellement pour les résidents une préoccupation, et on décida après bien des discussions du conseil municipal de Rochecorbon de l'enfourer sur presque toute sa longueur ; c'est probablement cette volonté de la canaliser qui suscita cette appellation d' « aqueduc ». Aujourd'hui il semble totalement disparu, bien que toujours présent le long de la rue. Il est étonnant de constater qu'il travers le cimetière (plan ci-après), noté qu'un avaloir au milieu de cet ancien cimetière le confirme. Seul son départ reste aujourd'hui visible.

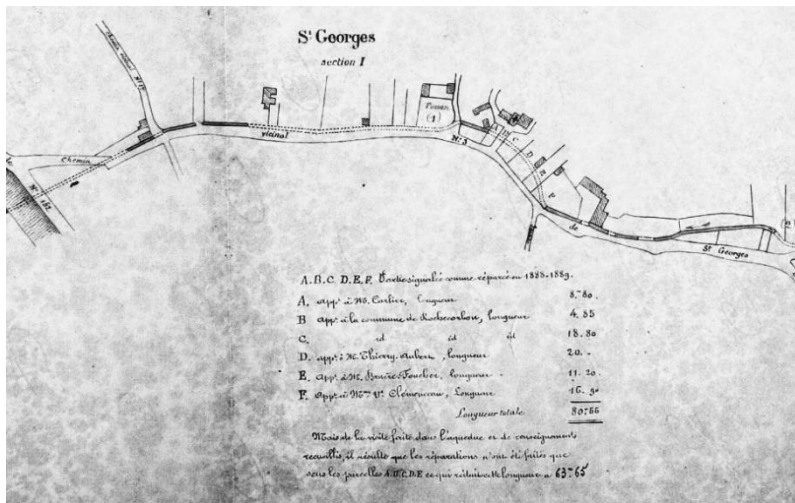


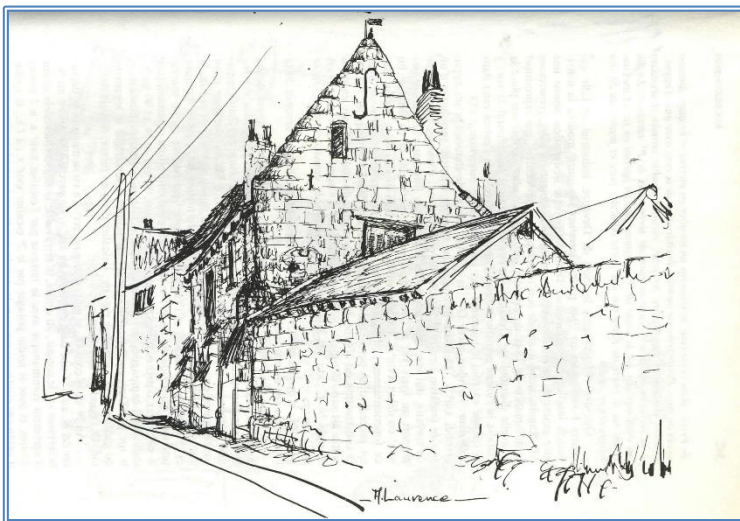
Figure 137 L'aqueduc de Saint-Georges vers 1890



138 le haut du ruisseau de Saint-Georges dans sa partie toujours à ciel ouvert.

La Vinetterie

Remontant la rue Saint-Georges, soudain la voie se rétrécit pour laisser place sur la droite à la Vinetterie. C'est une maison de caractère de la fin du XVI^e avec ses rampants et ses pignons pointus. Camou-



139 La Vinetterie d'après Denis Jeanson

flée derrière de haut mur, l'habitation reste discrète mais laisse entrevoir son caractère ancien. Sa localisation, légèrement isolée du hameau justifie probablement le mur entourant la maison, mur ressemblant à un rempart. N'oublions pas que le 20 Décembre 1870, les uhlans de l'armée prussienne pillèrent cette ferme. L'origine du nom viendrait de Vinet auquel on aurait accolé la terminaison « erie ».

L'inventaire de 1659 attribue à Maître Nicolas d'Olibon, procureur à Tours la propriété de la Vinetterie. « Le lieu de la Vinetterie contenant un logis basti sur deux estages, grenier et

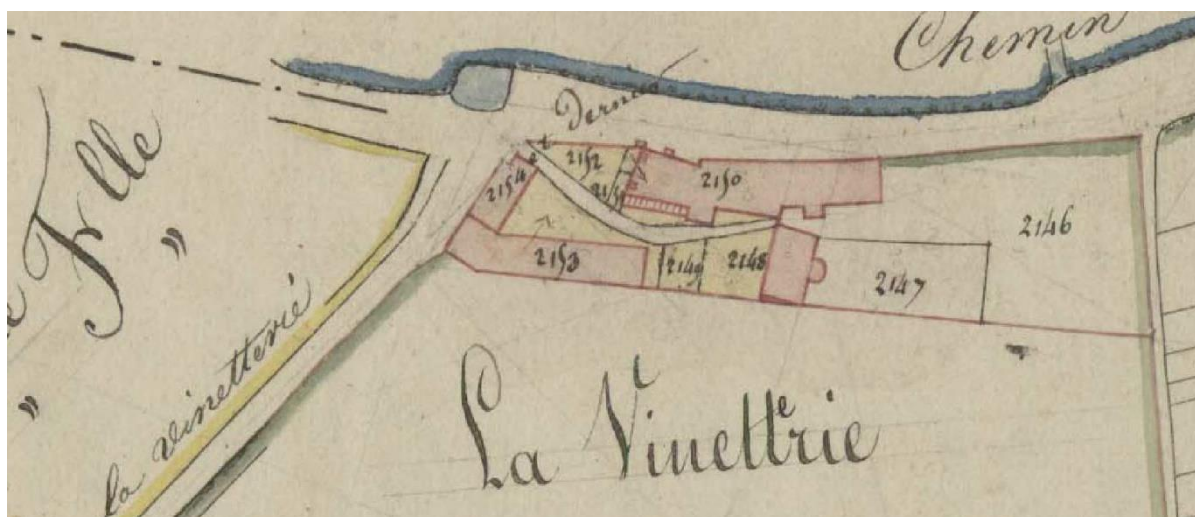


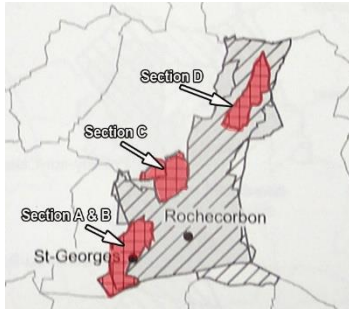
Figure 140. La Vinetterie, cadastre napoléonien 1819

combles dessus couvert d'ardoises avec la grange et pressoir, cours, jardins, fermés de murailles. Logis du closier... » Le 17 Décembre 1663²⁰⁹, Mr de la Roche est cité avec le titre « de Seigneur de la Vinetterie » (il est possible que ce soit la même personne que précédemment sachant qu'il existe une famille du nom de Moreau de la Rochette et d'Olibon²¹⁰).

Le 22 septembre 1781, le Notaire Meusnier de Rochecorbon rédige un acte de succession : Perrine Proust vient de décéder, elle est la veuve de Michel Ruer père. Sa bru, Marie Bouchet veuve de Michel Ruer fils hérite : elle doit partager ces biens entre ses enfants mineurs, à charge pour eux de le valider à leur majorité. Le notaire, dans cette perspective rédige un inventaire et un descriptif des biens.

²⁰⁹ Registres paroissiaux de Saint-Georges

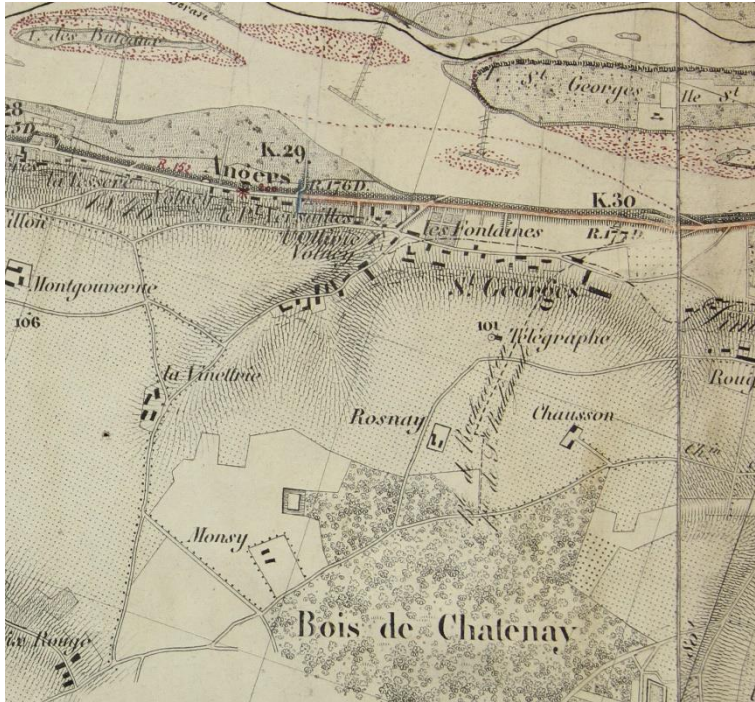
²¹⁰ Les fiefs d'Olibon et la Rochette se situent proches de Melun.



Chapitre 11

Secteur A et B, le plateau : Mosny

Le plateau du secteur A et B.



141. Carte de 1848; attention le Nord est en Bas, le Sud en haut

En remontant le vallon de Saint-Georges, une fois la Vinetterie dépassée, on arrive sur le plateau principalement réservé à la culture de la vigne. L'inventaire de 1659 appelle ce plateau « *Boispuelier* », nom qui ne nous est pas parvenu. Dans cet espace trois Seigneuries ou closeries se sont développées dès le Moyen-Age : Chausson, Rosnay et Mosny. Ces propriétés fixaient des limites de la paroisse.

- **Chausson**, à l'Ouest bordait la paroisse de Saint-Ouen qui deviendra Sainte Radegonde. Cette « frontière » s'est déplacée au cours des années et fera que petit à petit, Chausson « quitta » Roche-corbon, ce transfert s'amplifiera avec la création de l'autoroute A10 ; ce qui s'étend à l'Ouest de cette voie est principalement rattaché à Tours

- **Rosnay**, entre Chausson et Mosny était bordé au Nord par le Bois de Chatenay

dépendant de Roche-corbon.

- **Mosny** (et non Monsy comme indiqué sur la carte précédente), est principalement une zone de culture en limite de Roche-corbon au Nord et à L'Est du quartier de Saint-Georges qui nous intéresse.

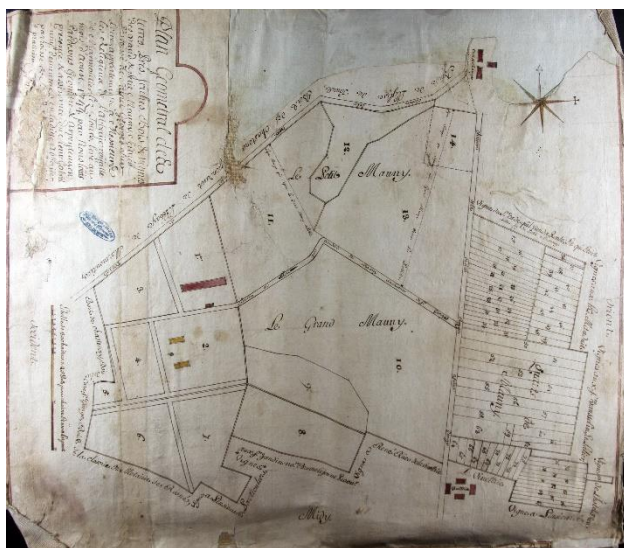
La Seigneurie de Mosny

Mosny reste aujourd'hui totalement cachée derrière ses rideaux d'arbres et donne le sentiment d'un endroit si isolé, si calme que rien ne s'y serait passé. C'est une grossière erreur car comprendre son histoire donne des clés de l'histoire de Saint-Georges. Beaucoup d'informations nous sont parvenues sur cet endroit, car, dépendant de l'abbaye de Marmoutier, les moines ont su conserver des documents.



142. Mosny en 1958

La première constatation, est que Mosny est, par les textes, la plus ancienne partie de Saint-Georges identifiée, et cela avant que la paroisse de Saint-Georges soit explicitement nommée en 1256 et son église vers 1150. D'après Blondel²¹¹, Mosny est cité dès le IX^e siècle, prouvant l'occupation de Rochecorbon par les ecclésiastiques. Mosny (ou Mauny, ou Maulny) était dénommé au IX^e siècle « Multinus seu Canariae » dans la charte de Saint-Martin, « Manerium de Malo-nido » dans la Charte de Marmoutier de 1321.



143. Superficie des Grand et Petit Mosny, aussi bien que les quarts des dits Mauny : 6000 Chainées, 60 Arpents : source ADIL H286 (environ 25 Hectares)

Dès qu'on dépasse la Vinetterie, en s'éloignant de la Loire, on pénètre dans le territoire de Mosny, et cela jusqu'à la Croix Rouge. Au Nord, de l'autre côté de la route qui va de la Croix Rouge à Tours, la zone de Chatenay, fait partie de Rochecorbon. Cette propriété, bordée à L'Ouest par Rosnay, fut divisée en plusieurs secteurs ; le Petit Mosny, le Grand Mosny mais aussi les quarts à l'Est de la rue Saint-Georges. (Mosny-le-Grand et Mosny-le-Petit sont distin-

gués sur la carte de 1619 : voir figure 1). Les archives qui nous sont parvenues contiennent plusieurs cartes de la propriété, cartes ou terriers datant du milieu du XVIII^e siècle : certaines sont enrichies d'un descriptif. On constate d'abord de grandes surfaces de labour à l'Ouest de la rue Saint-Georges, notons que c'est encore le cas aujourd'hui alors que les Vignes s'imposaient au levant. Le secteur proche de Rosnay était le secteur d'habitation. En 1744 La propriété est une métairie gérée par les moines de Marmoutier : ce qui sous-entend qu'ils louent Mosny à un métayer qui fait fructifier les terres et paye une rente ; ce type de gestion est familier et entre dans le mode d'exploitation habituelle de ses terres par l'Abbaye.



144. La partie occidentale de Mosny, suivant le terrier établi par les Religieux de Marmoutier en 1744.

Tables du plan géométral des terres, prés, frêches, bois, vignes des Grand et Petit Mauny situés paroisse de Saint-Georges sur Loire, appartenant à Mrs les religieux de l'abbaye Royale de Marmoutier.

Art. premier de plan.

Premièrement le lieu et métairie du Gd Mauny, consistant en plusieurs chambres à feu, grange pressoir, écurie, étables à oies et porcs, combles sur iceux couverts d'ardoises et thuiiles. Cour devant, jardin derrière, clos de toutes parts et fossés...

Art.2

Plus une pièce de terre en verger, dans laquelle sous les emplacements de deux bâtiments qui faisaient partie dudit Grand-Mauny, l'un desquels servant de logement pour le Maitre et sous ses ruines il y a une cave voutée, et l'autre la grange pour serrer les récoltes, puits à coté...

Art.3

Une autre pièce de terre en verger...

Art.4

Une pièce de bois et futaies...

²¹¹ Monographie de Rochecorbon

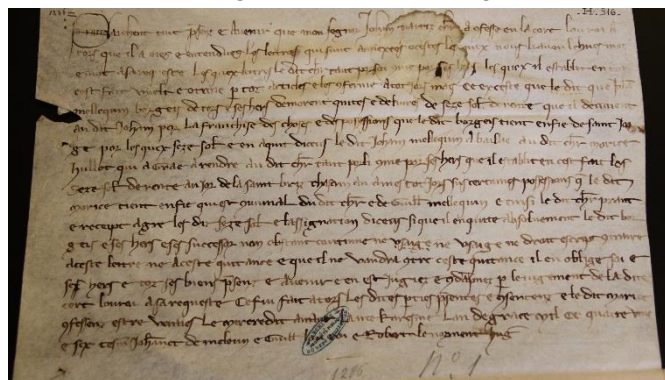
Noter que la description de 1744, reste peu différente de l'état d'aujourd'hui. La métairie a gardé le même empiètement au sol ; la maison du Maître, en ruine à l'époque a totalement disparue.

L'histoire de la Seigneurie de Mosny

Son histoire, mérite d'être réhabilitée car elle enrichit l'histoire locale, lui donnant une dimension totalement sous-estimée. Rappelons que c'est le quartier de Saint-Georges connu avant que la paroisse le soit.

- En 1250 ce fief appartenait à Pierre Lhuissier, qui le vendit en 1260 à Pierre Mellequin²¹².

A cette date le Seigneur de Saint-Georges est Jean Patrix ; existe une lettre (ADIL 936) par laquelle



145. Accord à propos de Mosny, entre Jehan Patrix seigneur de St Georges et Jehan Mellequin en 1286.

messire Jean Patrix, seigneur de Saint-Georges, reconnaissant certains services à lui rendus par Jean Mellequin, exempté les biens et héritages de ce dernier, situés au fief de Saint-Georges de tous les droits dont ils sont chargés, moyennant 2 liards de cens, et 16 sous de rente annuelle.

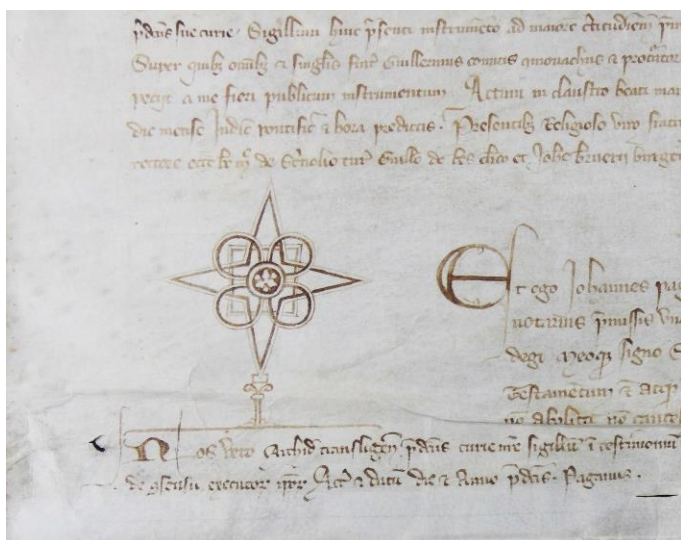
- Cela n'a pas dû se dérouler comme escompté car l'année suivante (1286) Jean Patrix, Seigneur de Saint-Georges assigne Jean Mellequin, bourgeois de Tours à propos des 16 sous de rente dus, par le dit Mellequin, sur les héritages qu'il possède en commun avec Maurice Hullon, chevalier, dans le fief de Marmoutier (Mosny)

- En 1309, Jean Mellequin vend Mosny à Emery Sanglier archidiacre d'Outre-les-Gués²¹³, chanoine en l'église de Bayeux. Mosny va se trouver au cœur d'un événement assez étonnant ! Les témoignages de cet épisode sont parvenus jusqu'à nous.

Mosny et les Lieux Saints de Jérusalem (Voir ADIL H286)

En 1316, Emery Sanglier, fait établir un testament par lequel il demande que, après sa mort,

Mosny soit mis en vente et que le profit de cette cession soit attribué à la défense de la Terre-Sainte. Nous voilà à nouveau revenus aux croisades, deux siècles après la venue d'Urbain II à Marmoutier, ce qui signifie que cette motivation pour les Lieux-Saints reste totale. Emery Sanglier décéda probablement vers 1319. Blondel suppose que ce testament ne fût pas exécuté, c'est une erreur ; il est vrai que l'opération n'était pas simple ; il fallut obtenir du Pape (Jean XXII) les autorisations nécessaires. On peut trouver, encore aujourd'hui, une copie authentique de la Bulle du pape Jean XXII, déléguant, pour procéder à la vente de ladite terre, Geoffroy du Plessis, chancelier, et Étienne de Bourgueil, archidiacre d'Outre-Loire. La terre de Mosny (Malo-Nido) dans la paroisse de Saint Georges près de Marmoutier fut ainsi, vendue



146. Une fraction de la Bulle Papale autorisant la mise en adjudication de Mosny (ADIL H286)

²¹² D'après Blondel, Monographie de Rochecorbon

²¹³ Le lieu n'a pas été formellement identifié, il pourrait être dans la région de Nevers

et acquise en 1319 par l'abbé de Marmoutier, Jean de Mauléon, qui représentait les Religieux de l'Abbaye de Marmoutier.²¹⁴

En confirmation de cette opération existe toujours la quittance délivrée par Gilbert, évêque de Marseille et camérier du Pape, de la somme de 800 livres, prix de l'adjudication de la terre de Mosny, en 1321. (ADIL H286). Par contre cet argent ne fut jamais utilisé pour les Lieux-Saints de Jérusalem, puisque, la mort de Saint Louis à Carthage en 1270, marquait la fin des croisades et qu'après la perte de Tripoli qui arriva quelques années plus tard, les chrétiens ne disposaient plus de possession au moyen orient. A quoi fut affectée cette somme ? Dieu seul le sait !

Relations avec l'abbaye de Marmoutier

Nous avons déjà constaté combien Saint-Georges était lié à Marmoutier et les échanges fréquents entre la paroisse et l'abbaye. Mais cette acquisition par les Moines crée un autre type de dépendance, mais cette fois de Marmoutier envers le fief puisque Mosny est sous la dépendance du Seigneur de Saint-Georges, et à ce titre, circonstance exceptionnelle, l'abbaye est vassale du fief de Saint-Georges ; il ne faut donc pas être étonné que l'abbaye doivent payer une rente, ou au moins reconnaisse cette « vassalité ». Il existe, à ce sujet, une transaction datée du 19 février 1434, passée devant Guy Jarneau Conseiller du Roy, Lieutenant Général de Monsieur le Bailly de Touraine, engageant les Religieux de l'abbaye de Marmoutier envers le Sir Jean Dupuy Seigneur de Saint-Georges. Dans ce compromis, les Moines de Marmoutier paieront redevances. La reconnaissance de cette rente et l'engagement du propriétaire de la payer, va marquer le destin de Mosny.

« Les religieux de ce monastère devaient payer au Seigneur de Saint-Georges, à chacune des fêtes, de la Saint-Martin d'hiver, de Noël, de Pâques et de la Pentecôte et la mi-août, deux pains de deux livres chacun, l'un échaudé²¹⁵ et l'autre non, et trois chopines de vin. Le jour de la Chandeleur ils devaient au même seigneur quatre livres de cire nouvelle. Les religieux de Marmoutier devaient porter, ou faire porter par leurs gens ou leurs officiers ces produits à la croix de la chapelle Saint-Germain, près de la chapelle Saint-Germain, paroisse de Saint-Georges et y attendre depuis la première heure jusqu'à midi, le Seigneur de Saint-Georges ou ses représentants... »²¹⁶

- Le 14 Octobre 1573, les religieux de Marmoutier décident de restituer « l'hôtel et grange de Mosny au noble homme Pierre de Martineau, seigneur de la Salle-Saint-Georges, alias Salle-d'Enfer.²¹⁷ » La période est agitée, les guerres de religions ont repris en 1570 : la nuit du 23 au 24 août 1572 verra les massacres de la Saint Barthélémy. Marmoutier avait été pillé en 1562 et l'abbé de l'abbaye, Jean de la Rochefoucault tente tant bien que mal de restaurer



Figure 147. L'ancienne métairie semble être comme autrefois

²¹⁴ MSAT « Histoire de Marmoutier (1104-1792) » par Dom Martell 1875-T25

²¹⁵ « Poché dans l'eau chaude avant d'être cuit au four »

²¹⁶ ADIL H286.

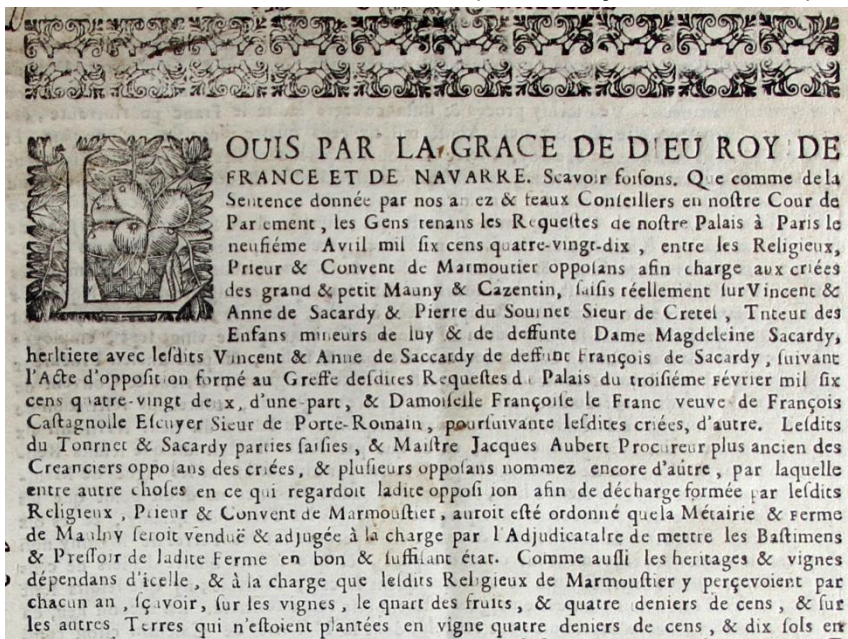
²¹⁷ ADIL H286

les choses ruinées²¹⁸ ; le manque de ressources financières peut justifier cette opération de cession.

- La transaction semble avoir été remise en cause car en 1592, devant le notaire royal Jean Godou, le grand-prieur et chambrier de l'abbaye Marmoutier René Lucas, assisté de Mathieu Giron, sacristain, consent un bail à Jean Pimparé et Pierre Palluau, son gendre laboureur. Ils doivent « *accepter les lieux et métairie de Maulny comme étant des appartenances de icelle abbaye composés tant en maisons et granges, étables à bêtes, jardins, terres labourables et non labourables, prés, pâtures...* »
- Le 5 décembre 1629, « *l'illustrissime et révérendissime Armand du Plessis Cardinal de Richelieu nommé²¹⁹ par le Roy, abbé commanditaire de Marmoutier abandonne la propriété de Mosny à Jacques de Saccardy, écuyer, sieur de Belleau et Tilleau, fermier général de l'abbaye de Marmoutier.*²²⁰ ». Cette cession exige de redresser les bâtiments, construire un pressoir, planter le plus de vignes possible, payer le quart des fruits et 10 sols par arpent des terres qui n'auront pas été plantées.
- Dès 1630, Jacques de Saccardy va sous-traiter auprès d'une dizaine de vigneron la plantation en vignes des terres de « Maulny », au tarif de 175 livres l'arpent. Jacques Saccardy se fera appelé Seigneur des « Petits » et « Grand-Maulny ». Les registres de Saint-Georges abondent d'événement concernant sa famille. En particulier le décès d'un de sa fille Marie (âgée de 20 ans, 25 oct. 1641), son fils Jacques (19 Janvier 1664, 30 ans), tous les deux seront enterrés côte à côte dans l'église de Saint-Georges...

Les relations avec Marmoutier se dégradent, c'est le temps des procès.

- Le 13 Février 1626, était baptisé François, fils de Jacques Saccardy et d'Anne Pavé son épouse.



148. Début de la décision de Louis (XIV) donnée par la cour du Parlement de Paris à propos de Mosny et du Cassentin en 1692.

Ce François prendra la succession de son père. On le voit, en 1647, passer un accord avec l'abbaye de Marmoutier. Cet accord, est en réalité un échange dans lequel les moines abandonnent à François de Saccardy et à sa belle-mère²²¹, veuve de Jacques, les gravanches qu'ils avaient fait planter en l'île de Marmoutier, le long du fleuve, et ceux-ci renoncent à la possession de 2 ou 3 arpents de taillis, près Mosny, et promettent de payer les rentes de 12 chapons, 12 poulets et 10 sous, plus les quarts sur les vignes de Mosny et la moitié des fruits sur le lieu de

²¹⁸ L'abbaye de Marmoutier par Charles Lelong (page 40)

²¹⁹ La nomination par le roi Louis XIII, du Cardinal de Richelieu comme abbé d'Marmoutier date de cette même année, 1629. Le cardinal s'attachera à remettre de l'ordre dans la gestion et les règles de l'abbaye en favorisant l'arrivée des Mauristes.

²²⁰ ADIL H286

²²¹ Il s'agit de la troisième épouse de Jacques de Saccardy Père, la mère de François, Anne Pavé, seconde épouse étant décédé.

Cassentin²²², mais la propriété se dégrade et ne semble plus correctement entretenue, et probablement n'apporte plus les volumes de production escomptés : les Religieux de Marmoutier, insatisfaits, mandatèrent, le 23 novembre 1650, Michel Potonnier, huissier du baillage de Touraine pour constater le manque de soins apportés aux vignes. Le 24 Juillet 1651, nouvelle expertise menée par Nicollin Ceson(?), Notaire, appliquant une décision du tribunal de la généralité de Touraine. Cette visite constate que les vignes sont à l'abandon, que « *les murailles de la grange menacent ruine ainsi que le pressoir* » ; sont rappelées les conditions de l'attribution, c'est-à-dire, planter des vignes et les entretenir, assurer le bon état des bâtiments. On peut penser que suite à ces constats les métairies de Mosny et du Cassentin seront finalement saisies²²³. Une transaction est conclue le 15 Avril 1652, mais elle fut remise en cause. En 1671 Le seigneur des Grand et Petit Mosny est un certain Pierre Du Fournet titre obtenu par mariage avec Madeleine Saccardy. Puis s'engagèrent des plaintes et procès qui ne trouveront terme que quarante ans plus tard en 1692. Un des plaignants est demoiselle Thérèse de Castagnolle, héritière de Françoise Lefranc, veuve de François de Castagnolle, écuyer, capitaine de cavalerie ; elle est considérée comme la plus ancienne créancière, elle s'oppose aux religieux de l'abbaye et dispose de supports importants dont Jean Taschereau de Baudry, lieutenant particulier du baillage de Tours. Le dossier est d'une si grande complexité qu'on s'y perd ; il faut simplement retenir qu'il faudra l'intervention du Parlement de Paris qui publiera sa décision dans un document imprimé de 21 pages disponibles aux Archives Départementales d'Indre et Loire (H286)!

- Jusqu'en 1704, Mosny ou Maulny sera propriété des chanoines de Saint-Gatien, date à laquelle les Moines de Marmoutier en reprennent possession.
- Il faudra attendre 1744, pour que chanoines de Saint-Gatien cèdent à nouveau le Grand-Mosny et une partie du Petit-Mosny, aux religieux de Marmoutier.
- N'oublions pas que tous ces propriétaires successifs doivent tenir foi et hommage et rentes associées au Seigneur du fief de Saint-Georges. Et de ce fait le chapitre de Saint Gatien ou L'abbaye de Marmoutier se trouvent débitrices envers le Seigneur du fief. Ce dernier dispose des pouvoirs de « *Justices Haultes, Moyennes et Basses, selon de la coutume du pays et Duché de Touraine..* »²²⁴. Cela peut expliquer que dans le voisinage de l'église, le seigneur disposait d'une grange dixmière, ce qui confirme que c'est lui qui encaissait les taxes, cens et rentes.

Conclusions

Il est difficile d'imaginer que ce petit coin de Saint-Georges sur Loire ait pu créer autant de perturbations, en exigeant l'intervention d'un pape (Jean XXII), autorisant une dotation d'héritage au profit des croisades alors qu'elles sont terminées, puis plus tard la nécessité, sous Louis XIV que le parlement de Paris intervienne pour mettre fin à des conflits de propriété entre l'abbaye de Marmoutier et des familles seigneuriales tourangelles. Cela confirme l'attrait que Saint-Georges présentait autrefois, même si le destin de la paroisse a toujours été sous la tutelle de pouvoirs extérieurs d'importance. Aujourd'hui, encore, toutes les actions menées pour étouffer l'attrait de ce petit paradis semblent avoir réussi. Reconnaissons que ce que nos aïeux estimaient, mérite notre intérêt; cet ouvrage n'a pas d'autres objectifs.

Difficultés de déchiffrer les textes anciens. Lorsque les textes existent il faut être un vrai érudit versé dans les écritures anciennes pour accéder à la signification des écrits ; certaines périodes sont plus délicates que d'autres, et il faut reconnaître que tous les documents auxquels il a été possible d'accéder non pas tous été décryptés ; à titre d'exemple l'image ci-après donne une idée de la difficulté.

²²² Les terres du Cassentin, au Nord de Parçay sont rattachées à la seigneurie de Mosny. Jacques Saccardy (père) avait loué la métairie du Cassentin à Mathieu Ruer le 8 décembre 1641.

²²³ La date n'est pas clairement identifiée, on peut penser vers 1680, en 1659 la veuve et les descendants de Jacques Saccardy sont toujours à Mosny.

²²⁴ Voir acte du 20 juin 1659 : ADIL H286.

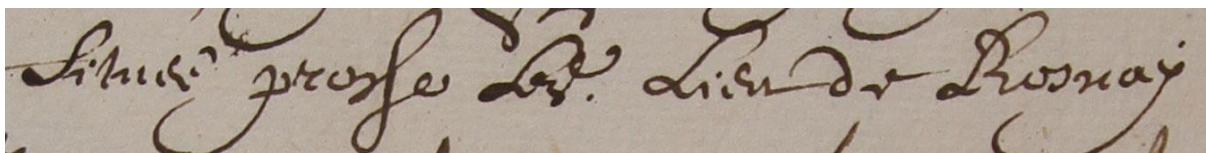
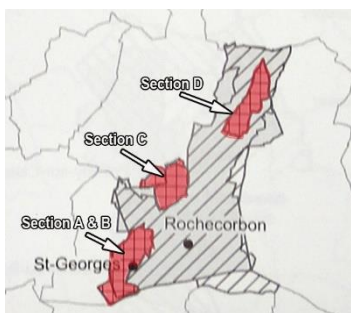
A close-up photograph of a handwritten document in French. The text is written in a cursive script on aged, slightly discolored paper. The visible portion of the text reads "Situé Paroisse Saint-Georges, lieu-dit Rosnay". The ink is dark, and the handwriting is fluid and characteristic of the 17th or 18th century.

Figure 149 Dans ce court extrait il faut comprendre quelque chose comme : " Situé Paroisse Saint-Georges, lieu-dit Rosnay"



Chapitre 12

Secteur A et B, le plateau Le château du Grand-Rosnay

Les textes qui suivent sont largement inspirés de l'ouvrage d'André Montoux, « Les vieux logis de Touraine » pages 160-163, complétés par les publications de Denis Jeanson et des documents transmis par Mr et Mme Guibert, les propriétaires actuels. Ils permettent de bien appréhender cette partie méconnue de Saint-Georges. La propriété se situe au nord du canton de Saint-Georges contenant le chef-lieu, en son point le plus haut faisant frontière avec la paroisse de Sainte Radegonde à L'Ouest



Figure 150. Le secteur de Rosnay en 1961.



Figure 151. Le même secteur en 1971, l'autoroute ampute une partie de la propriété, séparant Chausson (Petit Rosnay) du Grand Rosnay.



Figure 152 Le manoir de Rosnay se dissimule derrière les frondaisons de son parc.

et Rochecorbon au Nord. Au sud, le plateau est couvert de vignes jusqu'au bord du coteau surplombant la Loire. Si on ne connaît pas l'endroit le manoir reste discret, dissimulé derrière la cime des grands arbres du parc qui l'entoure. Pas de signalisation permettant de l'identifier. Dans les années 1970, la construction de l'autoroute A10 toute proche est venue amputer une fraction du territoire et renforcer cet isolement vers l'ouest et le Nord, coupant l'accès à l'ancienne close-rie de Chausson²²⁵.

²²⁵ C'était une possession de Rosnay, portait le nom de Petit-Rosnay (acte Ridet du 8 déc. 1734) et fut démolie vers 1660 par Gilles Regnault



Figure 153 La façade Nord.

Et pourtant c'est une propriété magnifique, regroupant forêts, pâturages, habitations... « Le Grand-Rosnay est d'abord composé d'un corps de logis du début du XVII^e siècle, d'un rez-de-chaussée et d'un comble élancé à quatre pans, reposant sur une corniche soulignée d'une ligne de denticules. Le fait en son centre porte un lanternon avec girouette qui pourrait abriter une cloche. Le toit d'ardoise est percé au nord et au sud de cinq lucarnes de pierre.

Côté Nord deux, plus grandes lucarnes sont à tympan triangulaire et jambages à bossage.



Figure 154 Façade au Midi.



Figure 155. Détails de toiture.

Les trois autres paraissent minuscules mais parfaitement ouvragées avec leur fronton semi-circulaire sur des pieds droits réduits à l'extrême. La lucarne centrale porte en incrustation la croix de Malte que son propriétaire²²⁶ ajouta en signe d'appartenance à l'ordre militaire et hospitalier de Saint-Lazare de Jérusalem. Sur les côtés deux ailes de construction postérieure, ont été ajoutées, cachant en partie à leur jonction avec lui, les chainages d'angle à refends. Cette face Nord est le côté par lequel on accède aux habitations par un perron droit donnant sur une porte à linteau.

De l'autre côté du bâtiment, sur la façade Sud, le perron est composé de marche qui vont en s'élargissant et son palier est supporté par un caveau voûté qui descend à la cave. Les cinq lucarnes sont de taille mieux équilibrée. Celle du milieu est surmontée d'une étroite fenêtre protégée d'une élégante toiture, cela au pied du lanterneau qui chapeaute l'ensemble.

La cour intérieure est bordée au levant et au couchant par les communs, ceux de l'Ouest, peut-être antérieurs à l'habitation ont également deux lucarnes de couronnement triangulaire, l'une d'elles est placée sur un porche en plein cintre. Les deux petits pavillons semblables en pierres de taille, aux angles en bossage, corniche à denticule. Sur celui de l'Est on relève la date de 1773, il contient une

²²⁶ Maître Yves Guibert est Prieur émérite et Grand Prieur Honoris Causa de l'Ordre militaire et hospitalier de Saint-Lazare de Jérusalem

cheminée du XVIII^e siècle tandis que son vis-à-vis, avec sa salle basse couverte d'une voûte en berceau brisé, évoque l'idée d'une chapelle. Il est probable qu'il s'agit de celle dont la bénédiction est mentionnée dans le registre paroissial ;

« Le Mercredi vingt-trois septembre 1772, nous, Louis César Delavau, prêtre, chanoine de la noble et insigne église de Saint-Martin de Tours, soussigné, par permission de Mgr l'Illustrissime et Révérendissime Archevêque de Tours, Henri Marie Bernardin de Rosset de Fleuri, avons béni une chapelle nouvellement construite en la maison de Rhosnay, appartenant à Mademoiselle Jeanne Catherine Graslin, qui a été mise sous la protection et dénomination de Saint Jean-Baptiste, à laquelle bénédiction ont assisté la-ditte ²²⁷ D^{lle} Graslin, M^e Omer-Magloire Allaire, prêtre et chanoine en la même église Saint Martin, M^e Simon-Antoine Cabarat aussi chanoine en la même église et plusieurs autres qui ont signé avec nous le présent acte que nous avons dressé et inscrit sur le registre de la paroisse de Saint-Georges avec l'assentiment de M^e François Harouard aussi présent... »



Figure 156 A l'Est et à l'Ouest de la cour, les communs (ici, côté Ouest) ; on aperçoit sur la droite la porte cintrée donnant accès à l'ancien pressoir.

Cette chapelle figurait avec la mention « en bon état » sur les registres de visite de 1776 et 1787²²⁸. Cependant il existait déjà une chapelle à Rosnay avant cette date, car un état de réparations à effectuer du 13 octobre 1757 en parle à deux reprises :

- Refaire à neuf la porte d'entrée du pré qui conduit à la chapelle...
- Faire boucher « les laisardes de la tourelle de gauche et celle à droite servant de chapelle... »²²⁹

La carte ci-contre date de cette période (vers 1750) se trouve être le plus ancien plan où



Figure 157. Carte de 1750 environ montrant Rosnay (ici Raunet).



Figure 158. Les douves sont toujours là. On peut distinguer l'empiètement des deux tours aujourd'hui disparues.

²²⁷ Rapporté par BSAT, tome 18, page 141, note 3.

²²⁸ Archives Départementales G14

²²⁹ Archives départementales. Acte Archambeau de Beaune. 1^{er} Oct. 1757

Rosnay est représenté ; on constate effectivement que les deux pavillons latéraux de la face Nord n'existent pas encore et que les habitations sont ceintes d'un mur de défense ; deux tourelles apparaissent sur le flanc Sud. A leurs pieds, les douves. À l'ouest des douves on peut identifier encore aujourd'hui les ruines de la chapelle signalée dans le descriptif de réparation de 1757.

La cour d'honneur.

Le quadrant solaire. Bien exposé au midi, sur le bord de la pelouse bordant la cour, une colonne de pierre supporte un quadrant solaire octogonal en ardoise de 1703. Le Stylet ou Gnomon indiquant l'heure par son ombre a disparu, mais restent ses points de scellement, la table porte les graduations de 4 h du matin à 8 h du soir. Son inclinaison horizontale est inhabituelle puisque ce type d'instrument est bien souvent plaqué à un mur, dans le cas présent le gnomon orienté parallèle à l'axe de rotation terrestre, permettait une plus grande précision tout au long de l'année. C'était tout un art de les concevoir, car l'orientation du stylet doit suivre la latitude du lieu. Les cadrans firent l'objet d'une science, **la gnomonique**, branche de l'astronomie, qui connut son apogée au XVIII^e siècle : art exercé par les « cadraniers »²³⁰, il se trouve que ce quadrant est effectivement de cette période.



Figure 159. La table en ardoise du quadrant solaire de Rosnay

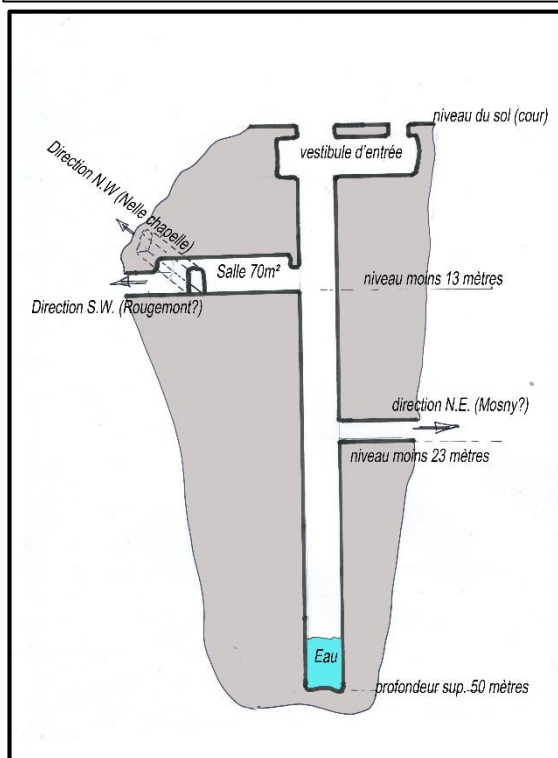


Figure 160. Section du puits tel que le décrit Maître Y. Guibert

Le puits

C'est un bien étrange puits que celui de Rosnay ; il se distingue d'abord par sa profondeur ; il atteindrait les 50 mètres ce qui le ramène à un niveau voisin de celui de la Loire. Bien plus, en tendant l'oreille on perçoit un fort bruit d'écoulement d'eau signifiant la présence d'un ruisseau souterrain, probablement celui qui émerge à Beauregard, situé un peu plus au Sud, en contrebas du coteau. Le propriétaire des lieux signale l'existence de deux galeries d'accès : l'une débouchant dans le puits à environ 13 mètres de la surface, dirigée vers le Sud ; elle donnerait accès à une grande salle estimée de 70 mètres-carré ; de cette salle sortiraient deux galeries, l'une orientée vers le Sud-Ouest, direction Rougemont, l'autre vers le Nord-Ouest, direction la nouvelle chapelle de Rosnay de 1772. Plus profondément, vers 23 mètres, débouche une nouvelle galerie conduisant du puits vers Mosny (vers Nord-Est). Il semblerait donc que ce puits servait de « cheminée » de communication ou d'évasion, un peu comme dans un puits de

²³⁰ https://fr.wikipedia.org/wiki/Cadran_solaire

Le cadranier est la personne qui réalise pratiquement les cadrans solaires. Selon l'usage contemporain, on écrit **cadranier** pour l'artisan qui fabrique des cadrans destinés aux horlogers, et **cadranier** pour les réalisateurs de cadrans solaires. On les appelle aussi « maîtres cadraniers », « facteurs de cadrans », ou plus simplement « faiseurs de cadrans »

mine. Le « couloir » orienté vers le Nord-Est est avéré ; on en trouve trace même s'il est aujourd'hui partiellement obstrué par des décharges sauvages. Il est assez exceptionnel de découvrir un réel tunnel d'accès atteignant probablement Marmoutier tout proche : tant de « légendes » existent sur ce sujet ! Il y a ici un vrai challenge d'exploration du sous-sol de Rosnay. N'oublions pas que les cavités creusées à partir de Beauregard s'étendent sous cette propriété et qu'on peut imaginer tout un réseau souterrain émergeant, ici, dans la cour du château de Rosnay.²³¹



Figure 161 Tunnel de liaison débouchant dans le puits de Rosnay

N'oublions pas que les cavités du coteau de Beauregard, minent tout le coteau et s'étalent sous le territoire de Rosnay ; on peut penser que le puits avec ses galeries était en connexion avec ses cavités profondes, bien plus, à quelques dizaines de

mètres, un peu plus à l'Est, un autre puits non exploré ; de même la description de Mosny, indiquait un troisième puits (non identifié) positionné dans l'alignement des deux précédents. Est-ce que la Société « Cavitité 37 » spécialisée dans ce type de recherche dispose de réponse à cette question ? A suivre !

Vestiges de l'occupation allemande

Durant la dernière guerre mondiale, le camp d'aviation de Parçay-Meslay est investi par la Luftwaffe qui va le transformer pour pouvoir utiliser ses lourds bombardiers à destination de Londres et de l'Angleterre. La piste originelle en herbe est allongée et bétonnée. Une seconde piste est construite pour s'affranchir de l'orientation du vent. Pilotes, mécaniciens, artilleurs de la DCA trouvèrent cantonnement dans les habitations réquisitionnées dans les environs proches du camp d'aviation. Rosnay n'y échappa pas. Événement exceptionnel : les traces laissées par les occupants sont toujours présentes. Elles sont concentrées dans une des pièces de l'Est, ancienne habitation du métayer. On y accède par une porte munie d'un **heurtoir** en fer forgé, élégamment ouvragé, laissé par l'occupant ; il représente un serpent. La plaque support est gravée en diagonal des mots suivants : « **HAXN ABKRATZN** », forme probablement Autrichienne de « **HAXEN ABKRATEN** ». C'est une formule traditionnelle réclamant



163. Le heurtoir d'entrée



162. « HAKSN ABKRAZN ». "Essayez vos pieds"

²³¹ On raconte qu'il existe une galerie rejoignant Rosnay à la Bourdonnerie.

« d'essuyer ses pieds avant d'entrer ». Mais il vaut la peine de franchir cette porte. Dans le coin droit ; la **cheminée**, son manteau porte une date 1941, correspondant à l'arrivée des aviateurs allemands. Deux écussons reproduisant les armes des villes de Düsseldorf et Nordlagen. Entre ces deux blasons, un heaume de chevalier ceint de... lunettes d'aviateurs. En dessous, une banderole peinte avec l'inscription « **RITTER DERO VON ROSNAY** », expression difficile à traduire car associée de l'allemand ancien : nous dirons « **CHEVALIER DU NOBLE LIEU DE ROSNAY** ».



164. Cheminée dont le manteau fut décoré par les aviateurs allemands.



165. La poutre centrale entaillée de sentences allemandes en gothique

La poutre maîtresse centrale a été profondément entaillée sur ses deux faces par des lettres en caractère gothique. Les aviateurs y avaient gravé deux longues phrases. L'une est une boutade extraite des « Propos de table » de Luther : **[Aus] einem verzagten Arsch kann kein frölicher Furz entweichen** : « D'un cul triste ne saurait sortir un pet joyeux ! ».

Et de l'autre côté, « **Flieger, ihre seid ein glückliches land - das Frühstück ist die schönste Jahreszeit !** » : que je traduirais par « Aviateurs svous êtres dans un pays heureux, le petit déjeuner est le meilleur moment... »

Comment interpréter ces inscriptions ? Les explications qui suivent me sont toutes personnelles et n'engagent

que moi.

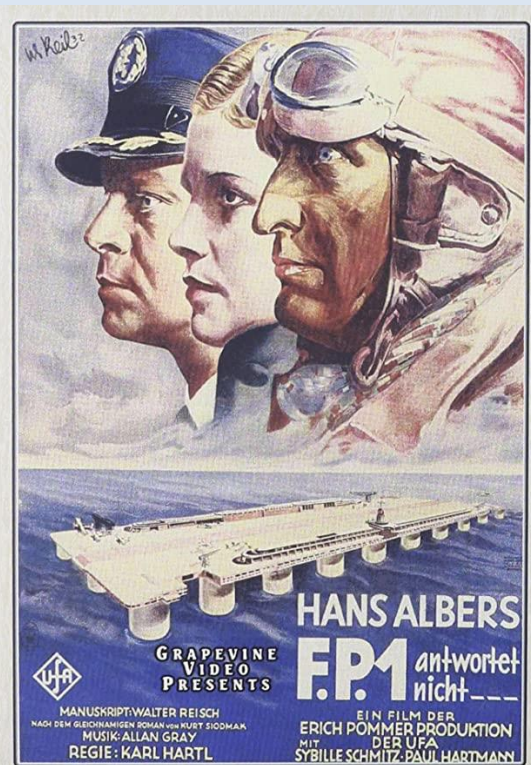
Il faut prendre ces textes au second degré et pouvoir les mettre dans le contexte de l'époque. Nous ne disposons pas d'écrits laissés par les allemands, mais certaines informations nous sont parvenues.

Tout d'abord, les troupes d'occupation allemandes dans Rochecorbon, Parçay, appréciaient ce coin de France, et s'entendaient relativement bien avec la population ;

on en a plusieurs témoignages des habitants : Jacques Gautier et son épouse Jacquelyne m'en ont rapporté plusieurs²³², et on doit pouvoir en trouver d'autres.

Maitre Yves Guibert se souvient avoir rencontrer un jour, à l'entrée de sa propriété une famille allemande qui souhaitait visiter l'endroit où leur père ou grand père avait séjourné, on ne fait ce type de « pèlerinage » que sur les lieux ayant laissé un bon souvenir.

Par contre la vie de ses aviateurs étaient pleine de dangers ; il s'agissait d'aller bombardier Londres, les avions étaient lourdement chargés, avaient des difficultés pour décoller, certains s'écrasèrent aux décollage. La défense aérienne anglaise était vigoureuse et beaucoup des pilotes ne revenaient pas. Ces bombardement



s'effectuaient de nuit, et « *heureux étaient le pilote qui au matin pouvait prendre son petit déjeuner dans ce pays chaleureux, on peut comprendre que s'était le meilleur moment de leur vie* ». C'est ainsi qu'il faut interpréter cette phrase gravée « **Flieger, ihre seid ein glückliches land - das Frühstück is die schönste Jahreszeit** ! ». En réalité cette phrase est tirée d'un film de science fiction allemand de Karl Hartl, film paru en 1932; « **FP1 antwortet nicht** » (FP1 ne répond pas), dans ce film FP1 est une plateforme flottante sur l'océan, destinée à servir d'escale pour les avions devant traverser l'Atlantique ; dans le scénario du film, la plateforme est piratée, ses moyens de communication détruits. Le héros, Hans Albers parvint à s'enfuir et signaler la position de la plateforme... Lorsqu'il s'échappe il prononce la phrase gravée sur la poutre ; (position 1h38), malheureusement la bande son est mauvaise et est peu audible. Ces

textes sont manifestement à double sens. L'analogie entre la plateforme perdue en mer et ces pilotes isolés au milieu d'un pays ennemi est volontaire et exprime de façon élégante une frustration réelle . On est loin de la brutalité qu'on attribue parfois à l'occupant.

Dans ce film, la célèbre chanson de pilote Flieger, **grüß mir die Sonne** est interprétée pour la première fois. C'est un hymne au ciel, au soleil, aux étoiles, exprimant une certaine nostalgie envers la fiancée restée au pays ; on peut imaginer que les pilotes de la LuftWaffe s'étaient approprié cette chanson

²³² - (Jacques Gautier) La société Musicale de Parçay était très active ; personnellement, à partir de 1943, j'y jouais du trombone. Durant la guerre, il arrivait que les allemands viennent nous écouter lors des répétitions. Je me rappelle une fois où cela s'est mal passé ; Aimé Proust jouait avec nous ; il s'était échappé d'Allemagne et se cachait à Parçay. Lors d'une répétition où il était là, un allemand entre dans la salle. Panique ; Aimé Proust voulait tuer le militaire, nous l'en avons empêché... la répétition fut stoppée...

- Roger Fiou se noya dans la Loire en 1943 : on l'avait prévenu du danger, mais se considérant bon nageur il n'en avait pas tenu compte. (Jacques Gautier) Il était d'usage de veiller les morts, nous voulions y aller pour lui rendre hommage, mais les allemands nous arrêtaient, s'opposant à ce nous continuions notre route. Je tentais de leur expliquer nos intentions utilisant gestes et quelques mots d'allemand « amis... Kaput... » Nous avons tellement insisté et paraissions si sincères qu'ils finirent par céder et décidèrent de nous accompagner. Arrivés à la maison où reposait le corps de notre copain, ils comprirent nos intentions et se mirent au garde à vous devant le corps.

- (Jacqueline Gautier, née Deniau). Je me souviens d'une moisson ; seule avec ma mère, je travaillais dans les champs, formant les gerbes. C'était un travail éreintant et toutes deux, souffrions de la chaleur. Passe un groupe d'allemands ; ils s'arrêtent et nous observent, puis finalement au bout d'un moment ils sont venus nous aider.



Figure 166 Le Heinkel 111 encastré dans le château de Chatenay

On sait, par ailleurs qu'il y avait des conflits entre Allemands et avec leur commandement, l'Aphorisme de Luther est probablement une allusion à un collègue ou un supérieur pas très « drôle », traité de « *cul triste* » et dont on ne peut rien attendre de sympathique. Dans cet esprit Chantale Ciret (IRIL) rapporte l'accident suivant : « *une nuit, un Heinkel 111 du I./KG 27 chargé de bombes s'écrase sur l'aile du château de Chatenay dans lequel se tenait le mess des officiers allemands. L'avion est venu le percuter, en pleine nuit. Circulait une rumeur sur la destruction du château : l'avion n'est pas tombé là par hasard. Le pilote allemand se serait suicidé, comme l'affirme une revue publiée en 1995 « Parçay-Meslay se souvient ». Les raisons avancées : le « surmenage des équipages » et des « pertes subies ». Dans le livre de la collection « Mémoire en images » consacré à Sainte-Radegonde, l'auteur se fait plus précis : c'est en 1943 qu'a eu lieu le drame, après que le pilote eut semble-t-il appris son départ pour le front de l'Est. Supposons que cette histoire soit avérée, elle laisse penser des relations difficiles entre allemands.*

D'autres témoignages sont présents dans cette partie du château de Rosnay et semblent traiter, toujours au second degré des événements s'étant produits avec la population locale. Au milieu de cette pièce, qui devait servir de salle commune aux occupants, trône toujours un abat-jour suspendu à la poutre centrale. C'est l'œuvre artisanale des aviateurs allemands : armature en fil de fer recouvert d'un habillage de carton. Ce support fut décoré d'une étonnante frise. Elle représente une troupe manifestement joyeuse, plutôt fantaisiste formée de militaires du temps passé. Ils défilent sous une



167. L'abat-jour vu sous différents angles permettant de découvrir l'ensemble de la caricature

bannière où est écrit « *Wohlauf ihr Landsknecht - das Fähnlein ruft* », que j'interprète comme « *Debout lansquenet, le drapeau [vous] appelle* ». Mais le plus intéressant est le dessin lui-même.

Manifestement l'auteur s'est amusé à représenter des personnes qu'il fréquentait. Le soin apporté aux visages témoigne d'une volonté d'identifier des personnages que nous ne savons reconnaître. De même la recherche de certains détails est en relation avec des scènes de cette période. Le plus facile à interpréter est l'individu portant un poteau télégraphique sur son épaule. Il faut rapprocher cette caricature d'un attentat perpétré à deux pas, à Rochecorbon en 1940 ; La ligne téléphonique de l'armée allemande avait été coupée ; une prime de mille Marks est proposée ; noter que sur la caricature le porteur de la ligne est accompagné d'un agent administratif tenant un dossier « *Sabotache* ! ». Cela ne s'invente pas !.



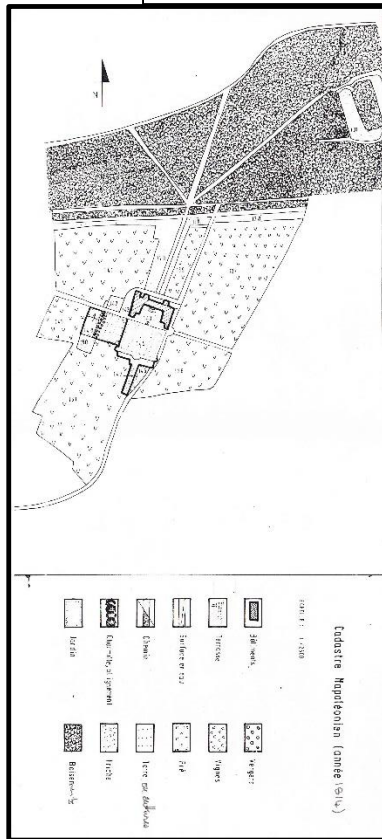
169. Prime offerte par l'armée allemande à propos du sabotage de Rochecorbon.



168. Représentation de ce "sabotage" sur l'abat-jour.

Sur l'arrière du cortège, un des militaires tient une cage contenant un coq. A Rochecorbon, le coq a une résonance toute particulière ; il ne représente pas simplement la France mais aussi l'animal qui coiffe le monument au mort. Cette sculpture était l'œuvre du sculpteur Edouard d'Espélozin, artiste Rochecorbonnais. Le monument avait été dressé vers 1920, en application des consignes gouvernementales, il s'agissait d'honorer les soldats morts pour la France durant la Grande Guerre. Les autorités d'occupation allemandes n'appréciaient pas que ce coq piétine un shako

prussien. Il est vrai qu'on voit plus couramment un coq au sommet d'un tas de fumier que sur un casque allemand ! Les occupants demandèrent que le coq soit enlevé, la mairie résista mais sous les menaces de plus en plus précises finit par optempérer.



Effectivement l'individu portant la cage est plutôt menaçant, noter que de l'ensemble de la troupe il est le seul à porter une arme, un fusil, alors que les autres participants paraissent plutôt débonnaires... Il doit y avoir une interprétation pour les attitudes de chacun des autres personnages.... Elles restent à découvrir. Le coq de pierre ou sa copie ne sera repositionner sur la colonne du monument aux morts qu'après la fin des hostilités.

Les Jardins

On ne peut pas évoquer Rosnay sans porter une attention toute particulière à ses jardins. Il existe une analyse de cet environnement fournie par un document non-signé, transmis par le propriétaire actuel, elle fut peut être l'étude accompagnant la demande de classement²³³ du jardin d'agrément du parc de Rosnay, il fut déclaré Patrimoine classé, étudié ou inscrit dit « *Jardin d'agrément du parc de Rosnay* » à Rochemorvan (Indre et Loire 37210). Certaines de ses informations ont été reprises ici. La plus ancienne représentation de ce jardin est celle de la carte de 1750 donnée en figure 189 elle diffère peu de ce que précise le cadastre napoléonien de 1816.

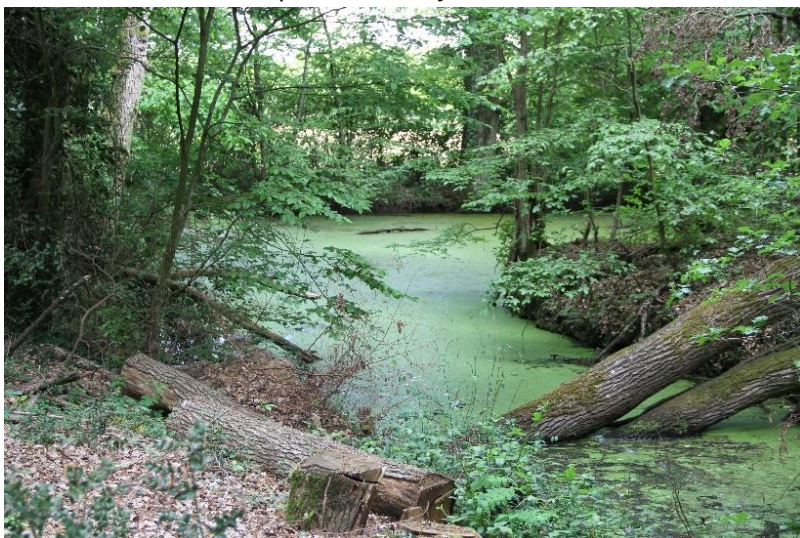
Au nord de la zone d'habitation ;

Des boisements sont traversés d'allées forestières en « patte d'oie » ; dans la zone orientale de ces boisements, à l'extrémité d'une allée forestière, figure

un étang d'assez grande dimension, agrémenté en son centre d'une ile boisée. Toute cette partie de bois et forêt a peu évolué jusqu'à aujourd'hui si on oublie l'amputation faite par l'autoroute A10; il est

²³³ <http://patrimoine-de-france.com/indre-et-loire/rochecorbon/jardin-d-agrement-du-parc-de-rosnay-7.php>

plaisant de parcourir ces sous-bois et de découvrir cet étang en limite de Mosny. Il est possible que ce soient dans ces eaux que vint se noyer au XIX^e siècle « l'assassin de Vaufoynard »²³⁴, qui après avoir



174. L'étang de Rosnay avec son ile centrale

commis son acte à coup de sabre s'enfuit à travers champs en pleine nuit et, probablement fortement aviné, ne sut se dégager du marigot dans lequel il était tombé.

L'endroit porte encore des stigmates des bombardements subits par le camp d'aviation de Parçay-Meslay tout proche durant la dernière guerre. Les trous d'obus n'ont pas tous été comblés. Par contre la propriété a retrouvé depuis sa quiétude dont profitent les animaux sauvages. On y trouve trace de sangliers, mais surtout des couples de chevreuils qui viennent paître dans les pâturages, voire, profiter du fourrage à disposition des chevaux et moutons. Protégés par les propriétaires des chasseurs et des chiens errants, ils se sentent en sécurité, et il est fréquent de les rencontrer au détour d'une allée ou de les découvrir, allongés à l'abri d'un bouquet d'arbres.

L'étude précédemment citée décrit l'environnement post-révolutionnaire :

- Une allée de tilleuls axée sur le bâtiment central prolonge l'allée forestière centrale
- De part et d'autre de cet accès se trouvent deux petites parcelles sensiblement équivalentes, l'une à l'Ouest désignée



Figure 175, il est fréquent de découvrir, dans les bois de Rosnay, des chevreuils; ici, le mâle, allongé alors qu'un peu plus loin deux femelles se dissimulent derrière les arbres

par le cadastre comme parcelles de terre, l'autre à l'Est occupée par des vignes. Toutes deux pouvaient avoir été des jardins d'agrément avant 1814. Au-delà s'étendaient des plantations de vignes. **Au Sud de l'habitation**

²³⁴ Histoire citée par Claude Mettavant

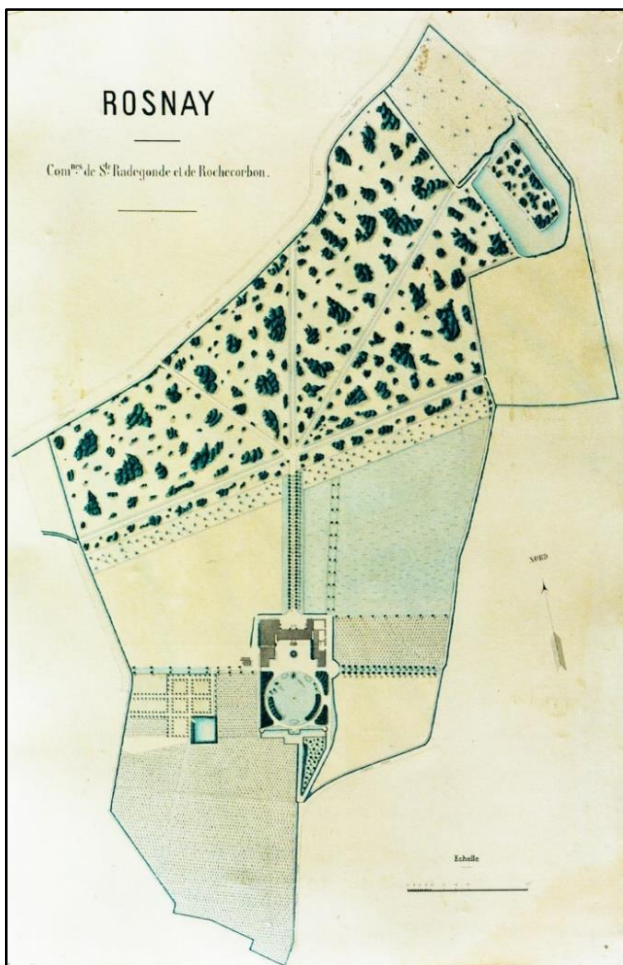


Figure 178. Une ancienne carte non datée, donnant une excellente représentation de l'ensemble : habitations, jardins, partie boisée...



Figure 176. Les pâturages de Rosnay



Figure 177. Étonnant de trouver deux vaches de race taurine (origine Savoie) dans la pâture de la propriété.

- Parallèlement à l'orientation du corps de logis, une allée traverse la propriété et accède à l'Est à une grille de fer forgé dont l'imposte contient les trois lettres P, L, A. (voir figure 211)²³⁵
- Au Sud de cette allée, s'étendent quatre parterres très réguliers. Ils devaient être des jardins d'ornement.
- A l'Ouest des parterres, le jardin potager, entouré de mur contenait aussi un verger et un vivier.
- Au-delà des douves l'espace était consacré à la vigne.

Rosnay était finalement un exemple parfait d'un jardin de composition classique organisé suivant des règles précises et ordonnées.

Aujourd'hui les vignes ont laissé place à de la prairie et des pâturages, où le propriétaire élève des espèces choisies.



Figure 179. Imposte du portail avec P.L.A.

²³⁵ Le déchiffrement des trois Lettres n'est pas évident, en particulier pour le « L » ; pourquoi ne seraient ce pas les initiales « J.A.P » de Joseph Auguste Peurozet, propriétaire en 1920

Le texte qui suit est intéressant car il donne une description des lieux vers 1750. On peut pratiquement retrouver sur les cartes actuelles le parcours décrit lors des rogations de l'église de Saint-Georges. Vu son intérêt nous reproduisons ce texte dans son intégralité, respectant l'orthographe de son auteur.

La procession du tour des biens (Communiqués par M. L. DE GRANDMAISON²³⁶)

« Le jour que l'on fait la procession du tour des biens, on traverse selon l'usage les cours de Moni²³⁷ pour aller gagner un certain petit terrain qui servoit autrefois de chemin chartier²³⁸ pour aller à Moni ; ce terrain, large de quelques toises, est bordé de fossés tant du côté de Rhonay, que du côté des vignes des particuliers qui le bordent; il paroist, selon le rapport des gens du lieu, que, ce chemin ayant été abandonné, les propriétaires anciens de Rhonay s'en sont appropriés l'usage, il sert maintenant comme d'une petite taille que les dits propriétaires de Rhonay font couper de tems en tems; les branches et les épines, lorsque l'on n'a pas soin de les couper, couvrent et embarrassent tellement ce lieu qu'une personne peut à peine y passer; on a toujours eu coutume d'avertir à l'église, quelque tems avant la procession, que, devant passer par ce lieu, ceux qui s'en regardent les propriétaires ayent à laisser le chemin libre pour que la bannière, la croix, et les habitans qui vont processionnellement, puissent y passer commodément, et les propriétaires de Rhonay n'ont pas manqué de le faire, en faisant élaguer les chesnes qui s'y trouvent et couper tout ce qui peut être un obstacle au passage de la dite procession. »

« L'année que je suis entré en la paroisse, ayant manqué de donner cet avertissement avant la procession, les closiers de Rhonay ayant eu eux-mêmes la négligence de prévenir de cela le maître de Rhonay, qui étoit alors tout nouvellement possesseur du dit lieu, il s'est trouvé que ce lieu, qu'on appelle vulgairement la cheintre²³⁹ de Rhonay, a été impraticable cette année lors de la procession, de sorte que la veille de la procession, je fus obligé d'écrire au maître de Rhonay, pour demander passage au travers du clos et de la cour de sa maison, pour gagner en sortant de chez luy le chemin qui conduit entre les vignes jusqu'au lieu qu'on appelle le Puit-Moreau, qui est la descente par laquelle, assez communément, la procession va gagner le chemin du Grand-Beauregard. Le Mr m'a alors écrit une lettre en réponse que j'ay transcrite ici en toute sa longueur et même attachée au dit cayer²⁴⁰ des registres, afin d'en conserver la mémoire pour la suite des tems, et de faire connoître qu'étant en possession de tous tems de passer par ce lieu ce seroit mal et sans raison qu'on nous disputeroit ce passage, si quelque jour quelqu'un s'avoisoit de le refuser, en refusant de le rendre praticable par l'abatis des branches qu'on pourroit peut-être ne vouloir pas faire :

« Monsieur,

Ne connoissant aucunement les usages de votre paroisse mon closier, vient de me dire que la coutume est que la procession, que vous faites ordinairement le mardy de la Pentecoste, passe au long de mon clos par un sentier qui se trouve entre une cheintre qui m'appartient, et que tous les ans on a soin de vous frayer le chemin, en élaguant les branches qui en empêchent le passage. Comme il n'est plus temps de faire cette opération à cause delà feste, je voeux bien que, pour cette fois seulement, vous passiez par dans mon clos, si vous ne pouvez passer par ailleurs ; l'an qui vient, j'y mettray ordre de façon que vous trouverez le passage libre. «Je vous prie

²³⁶ Extrait des registres paroissiaux de Saint-Georges, reproduit par BSAT 1909-1910

²³⁷ Mosny

²³⁸ Destiné aux charrettes

²³⁹ Le Littré de 1880 : Cheintre ; Nom donné ... aux parties des champs sur lesquelles les charrues et les attelages opèrent les tournées

²⁴⁰ Cahier

d'avertir vos paroissiens que je permets cela seulement pour cette année, afin qu'ils n'en prétendent point ignorance et que cela ne passe pas en usage ; M' Boutet ma vendresse permit la mesme chose l'an passé pour la mesme raison. Si cependant vous pouvez faire passer votre procession par la cheintre, vous me ferez un sensible plaisir, dont je vous auray obligation ; c'est la faute de mes closiers, ils m'avertissent quand il n'est plus temps.

J'ay l'honneur d'estre avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Tours, ce 14 may 1758. (Signé :) REGNAULT, chanoine [de Saint-Venant]

Histoire de Rosnay.

Le nom viendrait du patronyme gallo-romain Rutenius, dérivé de Rutenus²⁴¹. L'endroit figure sur la carte de Cassini sous la dénomination de « Ronay », mais on trouve parfois « Rhonay », Rhosnay » « Raunet » ...

L'histoire²⁴² de Rosnay émerge au début du XVII^e siècle et se trouve bien connue à partir de 1644. Le 13 Octobre 1644 se marie en l'église de Saint-Georges Michel Billard Marchand Bourgeois de Tours avec Julienne Duvau fille de Jehan Duvau seigneur du Morier²⁴³, marchand bourgeois de Tours²⁴⁴ et de Perrine Boyer (ou Bohier). Jehan Duvau marie sa fille en cette église car il possède Rosnay et on est en droit de **penser que** c'est lui qui fit bâtir le manoir. Ces noms apparaissent dès 1639 dans des conditions plutôt malheureuses ; le 20 février de cette année on inhume dans l'église Saint-Georges un petit garçon, René Duvau (fils de Jehan et Perrine) ; il est décédé probablement accidentellement chez le closier de Rosnay, Joachim Hardouin. Un second enfant Marie Duvau mourut à Rosnay, le 3 octobre 1642, signifiant que la famille Duvau s'est effectivement installée dans la propriété. N'oublions pas que dès 1659, le curé de Saint Georges est un certain François Duvau, sûrement de la même famille que les Maitres de Rosnay.

Joachim Hardouin est né vers 1585, il épousa Françoise Fauchaux, avec qui il eut huit enfants, tous nés à Saint-Georges entre 1614 et 1635. Il est probable qu'il est déjà installé à la ferme de Rosnay. En 1642 il marie son fils Louis avec Renée Genest à l'église de la paroisse ; une de ces filles, Anne épousa François Marcault. Son épouse décéda à Saint-Georges en Aout 1661 à l'âge de 72 ans.

Cette présence attestée, de Joachim Hardouin à Rosnay confirme l'existence de construction antérieure à 1644. L'examen des douves au Sud du jardin, les vestiges des deux tourelles qui côtoient ce bassin, les traces de l'ancienne chapelle qui voisine la tourelle Ouest confirment que des bâtiments anciens avaient été érigés, peut-être au XIII^e siècle, c'est à dire bien avant le château du XVII^e. Le superbe travail de restauration des propriétaires actuels a permis de découvrir qu'un château plus ancien avait précédé le château d'aujourd'hui. Cette première construction, plus austère, aurait été rasée pour servir de soubassement à la nouvelle demeure ; il en reste des vestiges :

²⁴¹ D'après Denis Jeanson

²⁴² Inspiré d'André Montoux

²⁴³ Quartier de Joué les Tours, mais peut être aussi une closerie de Rochecorbon

²⁴⁴ En réalité marchand de draps de soie

- Les bases de deux tours l'une carrée, l'autre ronde, ont été relevées de part et d'autre du corps principal du logis. Elles témoignent des précautions défensives en usages au XIII^e et XIV^e siècles sur le plateau ; il en était de même pour la Vinetterie, les Armuseries, Le Grand-Vaudasnières, sans oublier la grange de Meslay ou l'Abbaye de Marmoutier ; tous possèdent des traces de systèmes défensifs. Il devait s'agir de se protéger des risques des radeurs et autres pillards. Ces deux tours sont aussi en cohérence avec les tours rondes des douves Sud.
- Sous le hall d'entrée existe une salle voûtée orientée, nord-Sud. Elle existait avant la création du perron Nord et servait d'accès à l'édifice seigneurial. A cette époque le niveau du sol était plus bas et fut rehaussé lors de la reconstruction, on mura alors ce porche voûté, créant le perron actuel.

Au décès de Jehan Duvau, son épouse, ne veut diviser la propriété et désirant entretenir la cohésion entre ses six enfants la délaissa le 27 février 1664 à son fils aîné Jean Duvau, celui-ci en prit possession le 2 janvier 1668. Quelques années plus tard, le 2 août 1690, Jean Duvau époux de Marie Nozereau vendit Rosnay à Bertrand Ranvier (ou Rannier). Bertrand Ranvier, un des échevins perpétuels de la ville de Tours, avait épousé Perrine Duvau sœur de Jean Duvau : de cette union naquit une fille nommée Perrine comme sa mère ; elle se maria le 21 novembre 1681 à Saint-Pierre-le-Puellier avec Claude Lefèvre de la Falluère, conseiller au Grand Conseil. C'est elle qui hérita de Rosnay à la mort de ses parents et le transmit à son fils Jean César Lefèvre de la Falluère



Figure 180 Thomas BOHIER

Ces noms de Ranvier, Bohier, Lefebvre ou Lefèvre de la Falluère évoquent une histoire de la Touraine et couvrent un territoire plus large que les quelques arpents de la propriété de Rosnay mais montrant les interactions entre ces grandes familles : signalons que les variations d'orthographe des patronymes rendent complexes les recherches.

Perrine Boyer ou Bohier (femme de Jehan Duvau). Le personnage le plus célèbre de cette famille fut **Thomas Bohier** (1460-1524), il occupa des fonctions politiques à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle. À partir de 1513, il fait **construire le château de Chenonceau**, dont son épouse **Katherine Briçonnet** supervise la construction. Il est également élu en

1497 maire de Tours. « A l'instar des riches bourgeois de la fin du XV^e siècle, il s'installa vers le centre de la nouvelle ville de Tours, auprès de la grande artère dites alors rue Traversière qui deviendra de nos jours la rue Nationale »²⁴⁵. La Maison porta le nom de l'hôtel **Bohier**. Le 16 juin 1619 cette propriété est achetée « par **Claude Le Feuvre** (sic) sieur de la **Falluère**, conseiller du Roy et trésorier Général de France » L'hôtel faillit sortir de la famille **Le Fèvre**, lorsque lors d'une succession, il fut vendu à dame Marie Gallant, veuve du noble **Jehan Taschereau**, bourgeois de Tours et sieur de Baudry, qui était assisté de **Gabriel Taschereau**, sieur de Linière, conseiller du Roi, grand maître réformateur des eaux et forêts de France, de **Claude Sain**²⁴⁶ avocat du Roi au bureau des finances... Faisant valoir ses droits de retraits lignagers **Nicolas Le Fèvre**²⁴⁷ récupéra la propriété. A la fin du XVII^e siècle **Claude le Febvre** (ou **le Feuvre**) seigneur de la **Falluère**, se trouvait à Tours chez son beau-père, noble **Bertrand Rannier** (ou **Ranvier**), échevin perpétuel de Tours. **Claude Le Fèvre** et **Perrine Ranvier** avait une fille, Anne Henriette qu'ils marièrent le 21 mai 1724 au **château de Jallanges**, leur domaine, avec N. des Coignetz (demeurant près de St-Brieuc).

Signalons aussi l'existence de **Pierre Lefèvre**, seigneur de La Falluère, conseiller du Roi en son grand conseil, **prévôt de Meslay** et chanoine de Saint-Martin de Tours (4 juin 1674)²⁴⁸.

Nous retrouvons toutes ces familles dans l'histoire de Saint-Georges....

²⁴⁵ BSAT TXII page 205 (1900)

²⁴⁶ A cette période un Nicolas Sain est Seigneur de Beauregard ! Le monde est petit

²⁴⁷ Nicolas Lefèvre, seigneur de La Falluère et de Jallanges, conseiller au Parlement de Bretagne

²⁴⁸ ADIL E593

Le 8 décembre 1734, il vend « *le Grand-Rosnay et le Petit-Chausson ou Petit-Rosnay* ». Les acquéreurs qui en prirent possession le lendemain, étaient Louis Joseph Chauldron du Chambon, procureur en la Cour du Parlement de Paris et Dame Marguerite Crochet de la Brossardière, veuve de Louis Boutet²⁴⁹ en son vivant conseiller du roi et grenetier du grenier à sel de cette ville de Tours. En réalité Louis Joseph Chauldron du Chambon mourut l'année suivante et l'ensemble fut payé par Marguerite Crochet qui revendit le 1^{er} octobre 1757, six mois avant le mourir, à Gilles Regnault prêtre cha-



Figure 181. Le portail latéral avec, sur son fronton, les trois initiales P L A

noine de l'église Saint-Venant de Tours. Le 3 octobre il en prit possession suivant le cérémonial pratiqué suivant la coutume de Touraine, et fit dresser l'inventaire des réparations à effectuer évoquées précédemment.

Lorsqu'il cédera douze ans plus tard, le 5 mai 1769, Gilles Regnault signala qu'il avait fait détruire le bâtiment appelé le « Petit-Rosnay » quelques années auparavant. Les nouveaux propriétaires furent Jeanne-Catherine Graslin et son frère Athanase Hilaire Graslin. Ce dernier décéda, âgé de 36 ans, dans sa maison de « Rhonay » le 16 octobre 1771. On l'inhuma dans l'église Saint-Georges entre l'autel et la sainte table²⁵⁰. Il ne put assister, l'année suivante à la bénédiction de la nouvelle chapelle construite par sa sœur.

Celle-ci se sépara du domaine le premier Pluviôse an III (20 Janvier 1794), au profit du citoyen Paul Deslandes de Senlis (Oise), moyennant une rente viagère de 2000 livres. Il avait fait une bonne af-

faire car ladite demoiselle mourut peu de temps après le 13 Ventôse an IV (3 mars 1795). Lorsqu'il revendit Rosnay, l'acte signala l'existence de la chapelle pour la dernière fois.²⁵¹

La dynastie Graslin

Cette famille est originaire de Touraine, GRASLIN (de), Éc, Sgrs de Chênauloup, de la Mozandière, et des Bidaudières, paroisse de Vouvray. Un des personnages les plus marquant fut Jean Joseph Louis Graslin, né à Tours en 1723 de Joseph Louis Graslin (1683-1743) et de Jeanne Delaveau (1706-1792).

- **Jean Joseph Louis est l'ainé de cinq enfants dont seulement trois atteignirent l'âge adulte** ; Il fut d'abord avocat au Parlement, puis receveur général des fermes à Nantes, membre de la Société d'agriculture, des sciences et des arts de Tours, de la Société royale d'agriculture de Limoges et de l'Académie impériale de St-Petersbourg. Il se fit remarquer par l'étendue de ses lumières en finances et par la justesse de ses vues

²⁴⁹ Louis Guillaume BOUTET, avocat, Conseiller du Roi, juge civil et criminel au Grenier à sel de Tours, bailly du duché pairie de Montbazou et maître particulier des Eaux et Forêts de ce lieu, avait épousé Marguerite CROCHET, née vers 1686, demeurant paroisse Saint-Étienne de Tours, inhumée à Saumur, paroisse Saint-Pierre le 18.4.1758.

²⁵⁰ Registres paroissiaux de Saint-Georges.

²⁵¹ Acte du Notaire Petit-le-Jeune du 15 Ventôse an III

en économie politique. Nantes lui doit un agrandissement notable, ses progrès et sa prospérité

- **Sa sœur Jeanne Catherine** ; la destinée de cette fille puinée est peu connue ; ce que l'on sait, c'est comme beaucoup d'enfants d'officiers des finances elle embrassa comme son frère Anastase une carrière ecclésiastique. Jeanne Catherine est ainsi désignée dans l'acte de partage de ses parents comme « demoiselle » ou « fille majeure » et nous apprenons par la procuration qu'elle fit établir à Tours en 1761 qu'elle demeure au couvent des Ursulines, en la paroisse Saint Florentin
- **Athanase Hilaire** devient chanoine, comme d'ailleurs pratiquement la quasi-totalité des enfants d'officiers du bureau des finances de Tours qui embrassent le clergé séculaire. À la suite de son oncle Louis Bernard Graslin (1672-1750) il est clerc tonsuré du diocèse de Tours, sénéchal de Saint-Martin (possession en juin 1749). A Saint-Martin Athanase est d'un rang inférieur au neuf dignitaires du chapitre et perçoit, à ce titre des revenus qui sans être négligeables ne sont pas considérables (il reçoit 1514 livres par an).
- **Le crime d'Athanase Graslin !** L'événement est rapporté par Arnaud Orain dans son ouvrage « *Graslin, le Temps des Lumières à Nantes* ». Nous reproduisons si après son récit :
- *« L'ambition guide les pas de Jean-Joseph-Louis. Mais son frère Athanase-Hilaire le jalouse et va en faire la démonstration tragique à la Noël 1753 ou dans les premiers jours de l'année 1754. Nous apprenons en effet par une lettre à P.-M. Hennin datée du 4 juin 1759 que le chanoine sénéchal de Saint-Martin de Tours s'est livré à une tentative d'empoisonnement sur toute sa famille : « Je crois t'avoir parlé de la malheureuse affaire de mon frère qui d'un seul coup a essayé de faire périr il y a 5 ans et demi ma mère ma sœur et moi en mettant de l'arsenic dans un plat d'œufs à la neige. J'obtins dans le temps sur l'exposition que je fis de cette affreuse aventure à M. De St Florentin un ordre du roy pour le faire enfermer dans la maison des frères de la charité de Senlis » Comment expliquer ce geste ? Bien sûr la main d'Athanase-Hilaire a pu être guidée par des motifs personnels que nous ignorons, mais il faut aussi prendre en considération le régime successoral tourangeau qui accorde à l'aîné mâle des enfants les deux tiers des biens de ses ascendants disparus, le tiers restant étant partagé entre les autres descendants. En 1753, Athanase-Hilaire est un chanoine subalterne depuis quatre ans qui n'a plus d'espoir d'être le seul descendant mâle de sa lignée et sans doute jalouse-t-il son frère aîné, en qui sa famille investit tant.*
Le père, Joseph-Louis est disparu depuis déjà 10 ans, et le partage de ses biens est probablement à l'ordre du jour maintenant que ses enfants ont tous atteints leur majorité et que les biens familiaux doivent également échoir à Jean-Joseph-Louis Graslin comme principal héritier mâle. Or, dans l'acte de partage, qui n'interviendra qu'en 1761 – retardé peut-être à la suite de la tentative d'assassinat – nous apprenons que l'héritage total s'élève à la coquette somme de 17 980 livres. Si à cela on ajoute les 40 000 livres du père, Joseph-Louis Graslin, dont le partage s'effectue en même temps, on comprendra qu'il y avait là de quoi aiguïser quelques appétits. Comme il se doit dans une famille de notables qui veut éviter le scandale, l'affaire n'est pas portée devant les tribunaux. Jean-Joseph-Louis s'adresse directement au département de la Maison du Roi, c'est-à-dire à Louis Phélypeaux, comte de Saint Florentin, puis duc de la Vrillière (1705-1777) en charge des lettres de cachet.
- **92 BI, Ms 1260, f° 166.**

Pour étouffer le scandale tout en punissant le coupable, la famille use donc d'une procédure d'exception qui permet d'enfermer l'ecclésiastique dans la maison des frères de Saint-Jean-de-Dieu à Senlis, institution vouée au traitement des aliénés. Mais comme nous allons le voir, c'est par l'intermédiaire d'un autre personnage que Graslin obtient cette lettre de cachet et en activant à plusieurs reprises cette relation de cour, Jean-Joseph-Louis va tenter de gravir les échelons de la société d'Ancien Régime avec des manières plus conformes à l'usage de son temps que celles de son frère.

En 1751, nous découvrons en effet dans la correspondance qu'il entretient avec Hennin un élément troublant. Il demande à son ancien condisciple où et quand rencontrer à Paris l'abbé de Saint-Cyr, sans aucune autre forme d'explication. Odet-Joseph de Vaux de Giry, abbé de Saint-Cyr, est un jésuite né à Lyon en 1694. D'abord nommé en 1736 sous précepteur du Dauphin de France, il devient ensuite son confesseur, pour enfin accéder à la charge de conseiller d'État et entrer à l'Académie française (1742). L'abbé de Saint-Cyr obtient, vraisemblablement dans les années 1720, le titre de grand vicaire et chanoine de l'Église de Tours. Or dans cette place, il devient le supérieur direct de François Graslin, frère de Joseph-Louis et oncle de notre homme, prêtre, chanoine prébendé de l'Église de Tours et prieur de Coron en Poitou. En tant que prébendé, Louis Graslin appartient à la hiérarchie supérieure de l'Église de Tours et a par conséquent pu se lier assez aisément avec un homme qui est certes issu d'une famille autrement plus prestigieuse que la sienne, mais encore jeune et dont la carrière n'a pas vraiment commencé.

Renoul, Luminais et Desmars évoquent chacun un mystérieux personnage qui aurait fait bénéficier Graslin de ses grâces. Tantôt il s'agit d'« un parent, fermier général, jouissant à la cour d'une grande considération et d'une faveur méritée », ou seulement « d'un de ses parents très influents à la cour » qui lui aurait soit obtenue, soit conseillé d'obtenir, une place de receveur général des fermes à Saint-Quentin, aujourd'hui dans le département de l'Aisne, en 1757. Il est certain que Graslin n'a pas dans sa famille, même au sens large, un fermier général. Il n'a vraisemblablement même pas un « parent » au sens strict à Versailles, mais un homme qui s'est lié avec son oncle et qui devient – comme c'est la règle dans une société de cour où règne un système pyramidal de « clientèle » – un protecteur de la famille Graslin. Cet homme, c'est l'abbé de Saint-Cyr. Il facilite ou indique les démarches à suivre, transmet les requêtes et parle à qui il convient de ceux dont il veut faire avancer les affaires. Souhaitant ainsi faire transférer son frère de Senlis au Mont-Saint-Michel, il écrit à Hennin le 4 juin 1759 : « Tu peux voir de ma part à ce sujet M. l'abbé de St Cyr qui m'a toujours témoigné des bontés particulières et qui s'est employé dans le temps auprès de M. de St Florentin pour me faire obtenir l'ordre en question. » Nous ne savons pas si Athanase-Hilaire Graslin sera un jour déplacé chez les bénédictins du Mont-Saint-Michel, mais ce qui est certain c'est que Jean Joseph-Louis souhaite le voir dans un lieu de détention plus strict et sans doute mieux gardé que la maison de Senlis. On veut une « maison forte » plutôt qu'une « maison de correction » car Athanase-Hilaire, qui est encore plein de « fausseté » et de « dissimulation », n'a jamais pris conscience « de l'énormité de son crime ». Hormis sa présence au mariage de Jean-Joseph-Louis en 1765 à Nantes, on perd la trace d'Anastase jusqu'à sa mort en 1771.

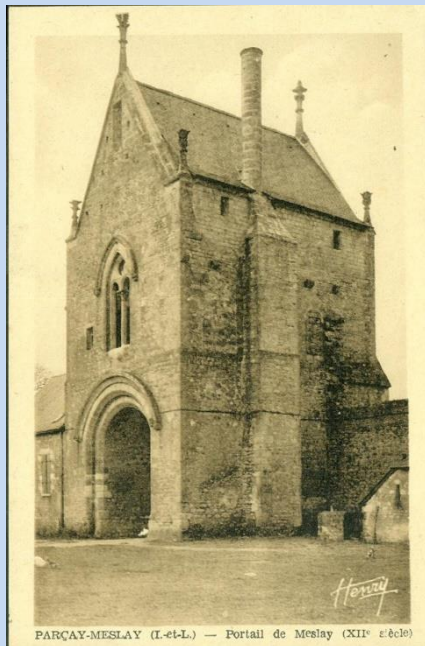
Lors de la vente par Jeanne Catherine Graslin, c'est un négociant de Tours Pierre Pigeon qui entra en possession de la closerie de Rosnay à laquelle il ajouta la métairie de Mosny le 15 germinal

an VI (4 Avril 1798). Cette dernière avait été vendue comme bien national saisi sur l'abbaye de Marmoutier. Certains suggèrent que c'est à lui que l'on doit la grille en fer forgé dont le fronton porte les trois lettres PLA entrelacées au centre d'un médaillon, affirmation qu'on peut trouver contestable.

Le 28 février 1817, Il céda Rosnay à François Joseph Dérouet, chevalier de Saint Louis qui allait en garder la possession durant 40 ans. La famille Dérouet est une des grandes familles du département d'Indre et Loire, on retrouve ses descendants dans les villes de Parçay-Meslay, Rochecorbon, Vouvray et Tours.

Un des fondateurs de cette « dynastie » de grands serviteurs de la Région, fut François **Dérouet**,

- né le 18 mai 1738, décédé le 31 août 1811 à l'Hôtel de la rue de l'Archevêché, à l'âge de 73 ans, (Tours)



PARÇAY-MESLAY (I-et-L.) — Portail de Meslay (XII^e siècle)

- Entrepreneur des ouvrages du roi, Commissaire honoraire des guerres, Premier adjoint au maire de Tours, Membre du Conseil Général d'Indre et Loire. Il menait une carrière d'architecte lorsque, le 20 avril 1791, il se fit adjuger, en tant que dernier enchérisseur, pour un prix de 150.000 livres « *le lieu et ferme de Meslay* » vendu comme bien national. Depuis cette date la « Grange » n'a pas quitté les descendants de cette famille ; c'est encore le cas aujourd'hui.

- Il avait épousé **Marie de Granolach** (~1745-1819), avec laquelle il aura trois enfants.

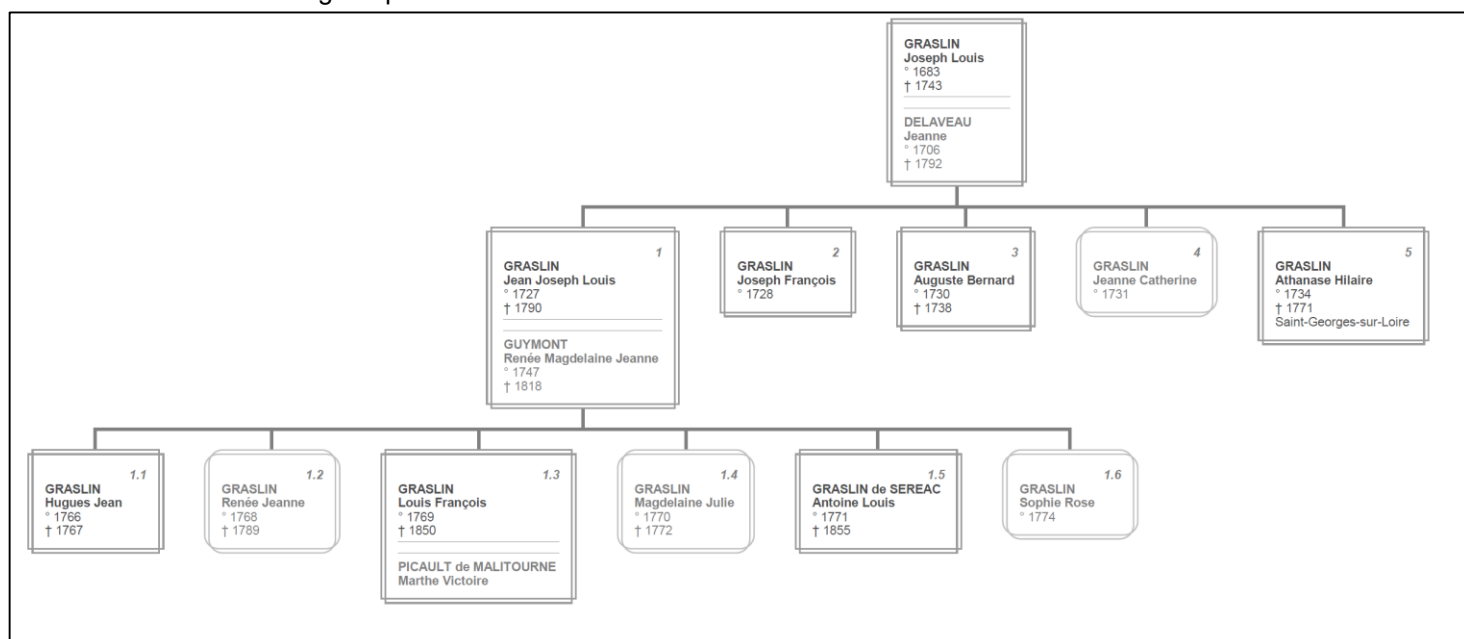
1. **François Joseph Dérouet**. Né à Tours le 4 décembre 1773 (église St Hilaire), il décéda le 20 novembre 1860. Il est décrit comme

Polytechnicien, officier du génie, Botaniste, Il épouse le 1er mai 1806 **Claire-Marie Picault** 1775-1855. C'est lui qui acheta Rosnay et s'investit dans la commune de Rochecorbon (certains documents le décrivent à tort comme Maire de Rochecorbon²⁵²).il est surprenant de constater qu'une des sœurs de **Claire Marie Picault** (**Marthe victoire Picault de Malitourne**) épousa un dénommé Louis François Graslin qui n'est d'autre que le fils de **Jean Joseph Louis Graslin** et, ainsi **le neveu d'Athanase Hilaire Graslin et Jeanne Catherine Graslin** ; le monde est petit !

2. **Frédéric Dérouet**, né à Tours le 3 mai 1779, époux de **Prudence Bruley**, élève de l'école polytechnique, chef de bataillon du génie il participa aux campagnes napoléoniennes, chevalier de Saint-Louis, chevalier de la Légion d'Honneur (30-04-1836) fut nommé membre du Conseil Général d'Indre-et-Loire, le 20 décembre 1832. Il mourut à Parçay-Meslay dans sa propriété de Meslay, le 6 septembre 1861 ; il était membre du conseil municipal de Parçay. Son fils Frédéric, né à Tours, la 29 janvier 1811, élève de l'école polytechnique, fut maire de Vouvray, chevalier de la Légion d'Honneur, fut membre du Conseil Général d'Indre et Loire depuis 1848 jusqu'à sa mort. Son frère **Jules-Prudent**, né à Vouvray le 6 juillet 1815, était en 1879 juge au tribunal administratif de Tours

²⁵² En réalité il semble qu'il ne fut que membre du Conseil Municipal sous le règne de Charles X. D'autre part la famille est si brillante qu'il est possible que les archives fassent parfois quelques confusions entre ces différents membres de la famille, de même il ne fut jamais officier de la Légion d'Honneur contrairement à l'affirmation de certains auteurs.

En 1860 la propriété est vendue à Pierre Ulysse Gaillard alors « payeur d'Indre et Loire », mais cinq ans plus tard, devenu « receveur général de la Lozère » s'en sépara au profit de Mr Antoine Duvert, entrepreneur des chemins de fer. Ce dernier décéda à Rochecorbon le 14 décembre 1869... Sa succession ne sera réglée qu'en 1920.



Ci-dessus généalogie partielle de la famille Graslin

Le 17 Octobre 1920 Rosnay est adjugé à Mr Joseph Auguste Peuzoret, entrepreneur de Maçonnerie à Sainte Radegonde, il revendra le 29 Avril 1925 à Madame veuve Céline Lucienne Andrée Wargny. Elle restera propriétaire jusqu'en 1954, et connaîtra l'occupation allemande de sa résidence par les aviateurs de la Luftwaffe.

Joseph Auguste Peuzoret.

On trouve encore aujourd'hui, localement, des traces des réalisations de cet entrepreneur. Une plaque gravée porte son nom sur les murs de l'école de Sainte-Radegonde. Il s'associa à Mr Rogeon en 1925 pour aménager des pavillons dans le parc du Château de la Tour à Rochecorbon ; ce fut pour le patrimoine local, une opération malheureuse, supportée par la municipalité de l'époque. En effet il s'agissait d'utiliser le château de la Tour comme carrière fournissant les matériaux nécessaires. Environ 60 % du château furent détruits : la qualité de sa construction était telle que la récupération des briques et pierres s'avéra difficile et conduisit à la faillite de Peuzoret. Voir la publication « *le Château de la Tour* » du même auteur.





Figure 182. Le château de Rosnay sous la neige (photo Y.G.)



Figure 183. Les armoiries des propriétaires actuels

Le télégraphe Chappe de Saint-Georges²⁵³

D'anciennes cartes ont gardé traces de la présence d'une tour de transmission Chappe à Saint-Georges. On trouve confirmation de ce télégraphe sur la carte ci-dessus (1848) mais aussi sur une carte de 1868 (non reproduite), en 1848 le télégraphe est encore en opération.



Figure 185. Sur cette carte de 1848 le télégraphe est indiqué : (attention le Nord est vers le bas de la carte)

Cette tour se situait au Sud de Rosnay, pas très loin du bord du plateau. L'implantation exacte a été choisie avec précaution ; c'est le point le plus élevé comme le précise la carte précédente portant la mention 101m : cela est établi par quelques textes : « tour construite sur le rebord du coteau, à 270 m au sud du château de Rosnay et à 380 m de la Loire, à l'altitude de 100m ». De plus, situé au milieu du vignoble, au voisinage « des Aumônes »²⁵⁴ la vue est dégagée vers l'Est ou l'ouest de tout arbre ou bâtiment. Aujourd'hui, le chemin allant de Rosnay vers les Rochettes de Saint Symphorien s'appelle toujours « chemin du télégraphe ».

Il s'agissait d'un télégraphe de type « Chappe ». C'est en 1790 que Claude Chappe (1763-1805), originaire d'une famille de robe de la Sarthe, propose un système permettant au gouvernement de transmettre rapidement ses ordres. Il met au point le principe du télégraphe optique par sémaphore composé de bras articulés animés par un opérateur. En 1793 le Comité de salut public adopte ce système pour la création d'une liaison Paris-Lille. L'efficacité et la rapidité de transmission convainc et plusieurs lignes seront progressivement construites. Dans chaque station, le préposé, le *stationnaire*, surveille dans ses lunettes les deux stations amont et aval. Dès qu'une de ces stations veut lui transmettre un message, elle fait un signal avec les bras articulés auquel il confirme sa disponibilité. Une fois le message codé reçu, il le retransmet par la même méthode à la station suivante.

Le télégraphe électrique le remplacera à partir de 1845.

La ligne qui traverse l'Indre-et-Loire²⁵⁵

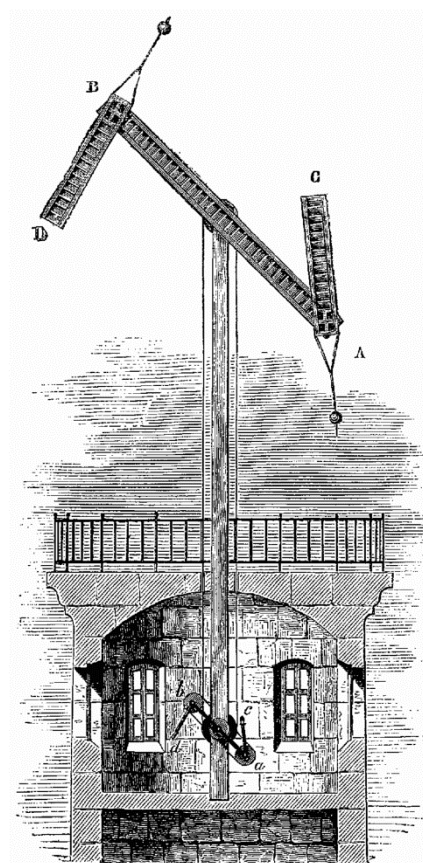


Figure 184. Les bras articulés d'un sémaphore Chappe

²⁵³ Voir l'article publié par C.Mettavant « <https://phare-rochecorbon.org/2013/08/26/le-telegraphe-chappe-a-roche-corbon/> »

²⁵⁴ Quartier de vignes de Saint-Georges

²⁵⁵ http://people.seas.harvard.edu/~jones/cscie129/images/history/carte_g.gif

En 1822 est décidée la ligne Paris – Tours – Poitiers – Angoulême – Bordeaux – Bayonne par une ordonnance de Louis XVIII. Un premier répéteur est installé au haut de la Tour du Hibou, à l'angle



Figure 186. La tour du hibou aujourd'hui. On aperçoit le mur d'enceinte de Marmoutier que la construction de l'autoroute A10 a partiellement détruit

Nord-Ouest du périmètre de Marmoutier, à quelques pas de Rougemont : il sert de liaison entre un répéteur installé à la Tranchée et celui de Vouvray. Cette tour existe toujours, bien qu'en mauvais état ; elle est maintenant séparée de l'enclos de l'ancienne abbaye par l'autoroute A10 qui a éventré le mur d'enceinte.

Vers 1830, on constate que cette station de Sainte-Radegonde n'est pas correctement positionnée : au printemps la frondaison des arbres obstrue partiellement la vue directe avec la station de Vouvray, obligeant les deux stationnaires à répéter les messages pour

s'assurer de leur bonne transmission. C'est un réel problème. Il est alors décidé de déplacer la station un peu plus vers l'Est sur les hauteurs aint-Georges, au voisinage de Rosnay, à l'endroit que nous avons décrit.

La station de Saint-Georges

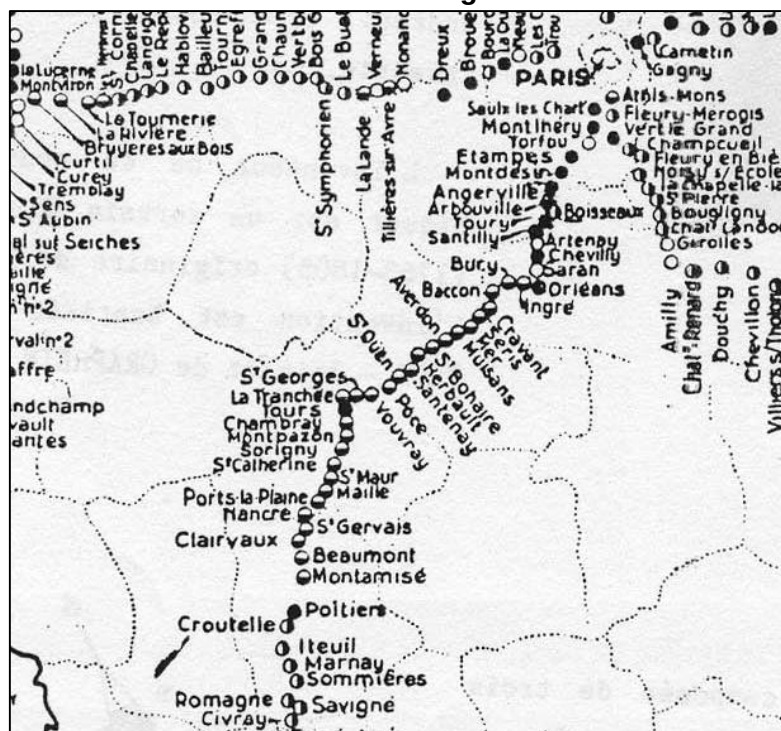


Figure 187 Sur cette carte indiquant les stations, on reconnaît Saint-Georges; la tour est signalée être du type pyramidale.

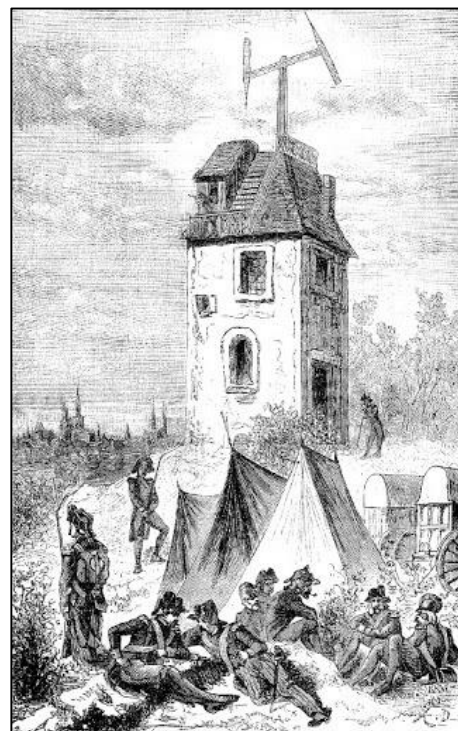


Figure 188 Ce à quoi pouvait ressembler la tour Chappe de Saint-Georges

A part sa localisation on sait peu de chose de cette station, si ce n'est qu'elle se présentait sous la forme d'une tour carrée de 5,4m de haut surmontée d'un toit pyramidal.

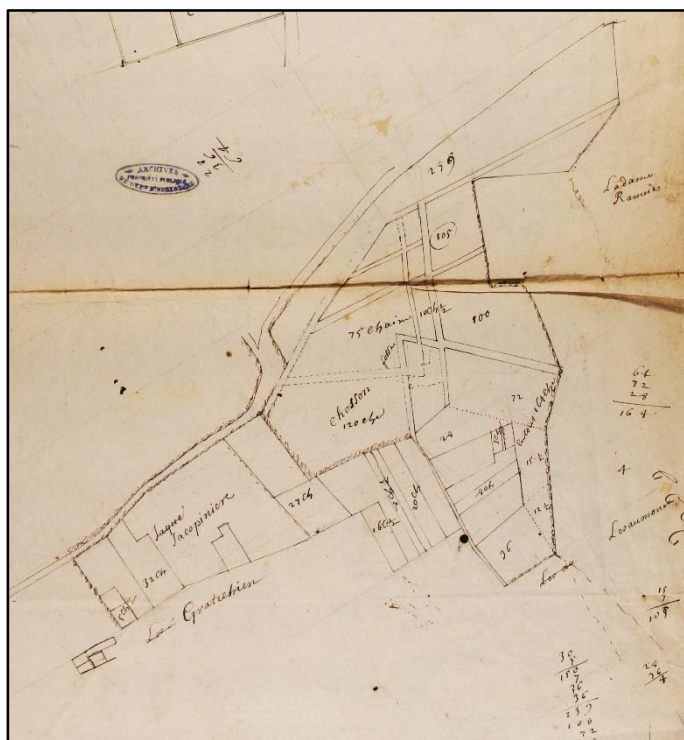
La ligne sera opérationnelle jusqu'à début 1854, elle sera ensuite fermée, remplacée par le télégraphe électrique transmettant des signaux Morse.

Chausson

Le territoire

Les textes anciens précisent que les Terres de Chausson sont partie prenante de la paroisse de Saint-Ouen devenue aujourd'hui Sainte-Radegonde et forment la limite avec la paroisse de Saint-Georges. Par contre c'est une zone essentiellement de culture dans laquelle l'habitat ne s'implémenta que timidement et temporairement. Le secteur habité le plus proche était Rosnay, il ne faut donc pas s'étonner des liens particuliers entre ces deux entités, c'est pourquoi il nous est apparu intéressant de mettre quelques mots sur Chausson, bien que ne faisant pas strictement partie de Saint-Georges. Déjà, lors de l'établissement du cadastre napoléonien en 1819, Chausson se retrouve sur Sainte Radegonde. L'implantation de l'autoroute A10 a amplifié cette coupure avec Rosny et conduit à ce que la partie Ouest de cette voie soit aujourd'hui principalement tournée vers la ville de Tours.

Histoire



189. Plan de Chausson établi vers 1666

L'histoire de Chausson est totalement liée à Marmoutier car l'endroit relevait de la Châtellenie de Marmoutier. Cette histoire est orchestrée par les différents baux que concède l'abbaye ;

- « Bail à rente, en 1644, par les moines de l'abbaye de Marmoutier, dite de Cluny et de Saint-Maur, à Jean Renazé, marchand à Tours, et Marie Cartel sa femme, d'un arpent 23 chaînées de terre, bois et buissons, paroisse Saint-Ouen, et dépendant du lieu et bordage de Chausson, pour 18 livres et 6 deniers de cens.

— Procès-verbal en 1646, des gardes Isaac Bernier et Urbain Rouger, au sujet des arbres que le sieur Renazé avait fait couper dans les bois de l'abbaye.

— Bail à ferme, par les religieux, en 1662, de 155 chaînées de bois-taillis, près de Chausson, à Jean Morin, marchand de Tours, pour 6 livres. »²⁵⁶

Carré de Busserolle complète « En 1666 Marie Renazé [voir annexe I], femme de Jean Morin, bourgeois de Tours, la vendit au Collège de cette ville, qui en fut propriétaire jusqu'à la Révolution. »

²⁵⁶ D'après ADIL H214

Chapitre 13

Conclusions du Premier Volume

Chacun connaît le nom de Saint-Georges-sur-Loire et le résume à un charmant vallon, loin de la route bruyante longeant la Loire, ou à sa chapelle romane vestige de l'ancienne paroisse du lieu. En allant un peu plus profondément on découvre le vignoble, ses paysans et son superbe vin blanc de Vouvray. Plusieurs vigneronns se feront un plaisir de vous y accueillir.

Mais c'est en oubliant le contenu historique. Cet ouvrage essaye de combler cette lacune et démontre que Saint-Georges ne fut pas « l'annexe » des chanoines de la cathédrale Saint-Gatien ou des religieux de Marmoutier ni celle de Rochecorbon, mais un endroit apprécié des bourgeois de Tours qui viendront construire de superbes demeures, mais aussi y vivre, s'y installer et parfois s'y faire enterrer. Ces événements entraînent un enrichissement extraordinaire à chacune des périodes de l'histoire.

- Les premiers témoignages sont dans les pierres incrustées dans les murs et la partie troglodytique de la chapelle confirmant une présence mérovingienne.
- On détecte aussi trace d'une influence carolingienne dans une croix sculptée en bas-relief.
- Et puis dès l'émergence de l'an 1000 va se dresser la nef actuelle et la création d'une fresque dont une fraction est parvenue jusqu'à nous, et puis au cours des siècles la chapelle va s'enrichir d'une tour clocher, d'un presbytère...
- Mais le basculement au second millénaire va permettre l'accès à des informations ne couvrant plus simplement les vestiges archéologiques, mais surtout apportant des détails concernant les individus et les populations elles-mêmes. On voit s'imposer l'influence de Marmoutier, de l'église, de la féodalité des croisades, des bourgeois et de la ville de Tours... car ce sont ces événements qui vont baptiser le lieu, lui attribuant de patronyme de Saint-Georges.
- Etc...

Nous ne ferons pas ici un résumé des pages qui précèdent, ce serait compliquer ou simplifierait trop une histoire qui mérite plutôt d'être réhabilitée car il est surprenant de constater combien cette rive droite de la Loire, avoisinant Marmoutier a pu séduire. Mais ce fut aussi un territoire déchiré, morcelé en plusieurs sections entre le bord de Loire et les environs de Monnaie. Tout au long de ces premières pages nous ne nous sommes intéressés qu'au secteur contenant le chef-lieu, les autres territoires seront traités dans un second volume à venir.

Lors de mes recherches j'ai été impressionné par le nombre de personnages de premier plan qui ont fréquenté de près ou de loin ce vallon. Le nombre est important mais bien plus, les interactions entre chacun d'eux, créent un labyrinthe dans lequel on craint de se perdre. Si bien que j'ai souvent hésité, probablement à tort, de suivre jusqu'au bout le fil d'Ariane que je tenais. J'avais le sentiment que chaque famille était parente de la famille de la propriété voisine, et que personne ne se retrouvait à Saint-Georges par hasard : un peu comme si Saint-Georges était plus que le lieu de résidence préféré d'une élite de la ville de Tours mais une sorte de melting-pot où les grandes familles se croisent, s'unissent, échangent leur propriété. Simplement le nombre de Maires de Tours ayant une relation avec Saint-Georges l'atteste. On pourrait prendre d'autres critères, comme les ecclésiastiques, les Marchands de Tours, les personnalités qui se font inhumées dans la chapelle, et l'on arriverait à la même conclusion...

L'enjeu était délicat car il s'est avéré difficile de reconstruire une histoire oubliée, sans que quelques ouvrages aient débroussaillé le chemin ; c'est l'objectif de cet ouvrage d'ouvrir ce sujet avec tous les risques d'erreurs, de confusions que cela comporte. Il se trouvera bien des censeurs qui ne manqueront pas de critiques sur ces écrits ; pourquoi pas s'il s'agit de mettre encore plus en valeur cette fraction de Rochecorbon mais tant pis pour eux s'il ne s'agit que de dénigrer !

Mes investigations sur Saint-Georges ne sont pas terminées, puisque restent à découvrir les deux autres sections de la paroisse. Il est probable que ces prochaines explorations révéleront des éléments supplémentaires concernant le chef-lieu. Pour les enregistrer un chapitre spécifique sera ajouté au prochain ouvrage portant sur « **Les écarts de la paroisse Saint-Georges** ».

Annexe 1

Les créances du Poète Racan et Saint-Georges sur Loire

Honorat de Bueil, Seigneur de Racan, né au manoir de Champmarin à Aubigné-Racan le 5 février



Figure 190 Statue du poète Racan, devant l'Hôtel de Ville de Saint-Paterne Racan. C'est une copie de celle installée aux jardins des Prébendes d'Oë à Tours. Le Poète-guerrier tient une plume de la main droite et porte une épée au côté gauche (Œuvre de F. Sicard)

1589 et mort à Paris le 21 janvier 1670 (à 80 ans). Son père Louis de Bueil (1544 - 1597) est chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit et maréchal de camp à l'armée du prince de Conti. Il achète vers 1569 sur la paroisse de Neuvy-le-Roi un fief consistant en un moulin et une petite ferme du nom de Racan. Sa mère devenue veuve dut faire face à une situation difficile, son mari ne lui avait laissé que des dettes... Il put être placé comme page de la chambre du roi grâce à l'entremise de sa cousine Anne de Bueil, épouse du duc de Bellegarde (1562-1646), grand écuyer de France, avant de servir aux armées. Il mènera une carrière militaire. En 1627 - 1628 il participe à trois campagnes au siège de La Rochelle (1627-1628). Quittant les armes pour la plume, il se retire sur ses terres de Touraine en 1630 et il va devenir le plus célèbre et le plus remarquable des poètes disciples de Malherbe, qu'il rencontra pour la première fois en 1605, et qu'il considéra toujours comme son maître au point de trop songer à le copier. Cela dit, nombre de ses contemporains ont considéré que le génie de Racan était supérieur à celui de Malherbe, malgré un style plus négligé. Cela lui permettra d'entrer à l'Académie française, l'année même de sa fondation par Richelieu en 1635 où il occupe le fauteuil 30.

C'est un personnage étrange, RACAN se plaît à la cour et dans les salons ce qui est étonnant puisqu'il était d'un physique disgracieux : le corps mal fait et peu brillant dans les conversations, bègue (il n'a jamais pu prononcer correctement son nom car il avait beaucoup de mal à dire les R et les C). De plus, il était d'un naturel rêveur et il lui arrivait des anecdotes que l'on racontait dans tout Paris ; par exemple, il pouvait se heurter à des gens dans la rue ou boiter simplement sans y penser parce qu'il accompagnait un boiteux.

Les dettes du Poète Racan.

La revue « le Correspondant » N°253 de 1913, dans un article écrit par Louis Arnould traite des « embarras d'affaire » du poète et donne la liste de ses créanciers. Toute sa vie ses dettes le poursuivirent et il ne put survivre que par des emprunts extrêmement importants. Cette liste contient tant de nobles personnes ayant ou ayant eu des contacts avec la paroisse de Saint-Georges ou une de ses résidences, qu'il a paru intéressant de reproduire ci-après quelques lignes de ce papier. Le nom des personnages concernés par Saint-Georges a été inscrit en caractères gras et suivi, dans une parenthèse, du nom de la propriété qui les concernait.

« Les créanciers du poète Racan (page 182)

Ces créanciers sont au nombre de 15. Le premier acte, qui est le plus important, en nomme déjà 13, parmi ceux-ci 11 demeurent à Tours...

Les 11 Tourangeaux peuvent se répartir en plusieurs groupes ; d'abord le monde du siège présidial : en tête, « Madame Elisabeth Denis » veuve de Maître Hélye Bourru, conseiller du Roy, juge magistrat au siège présidial de Tours.

- En, second lieu, « **dame Anne Forget** » (*Grand-Beauregard*), veuve Maistre Charles Paris, sieur du Perche, conseiller du Roy, juge magistrat au même présidial.

A la suite de ces trois prêteuses du monde judiciaire s'avancent trois « officiers » ou « anciens officiers » de justices ou de finances.

- Maistre François Paris, Sieur de Beauchesne, conseiller de Roy, prévost et juge ordinaire à Tours : Beau-frère **d'Anne Forget** (*Grand-Beauregard*)
- Noble René Morier, Sieur de Pilorget, naguères conseiller du Roy, président en l'élection de cette dite ville
- Maistre Nicolas Leroux, escuyer, sieur de Rochefuret, conseiller du Roy, trésorier général de France à Tours.

Puis trois membres de la petite noblesse Tourangelle :

- Messire **Pierre Sain**, (*Grand-Beauregard*) chevalier, seigneur des Tousches et autres lieux, gentilhomme ordinaire de la maison du Roy
- Dame **Claude Pallu** (*Grand-Beauregard*), veuve du noble Thomas Bécassier, sieur de la Meslerie
- Enfin Dame **Catherine Rénazé** (*Chausson*), veuve de **Pierre Boulet** (*Chausson*) seigneur de la Borde.

Les deux dernières personnes de Tours sont des femmes de la roture

- Damoiselle Elisabeth Nau, fille majeure usant de ses droits
- Dame **Catherine Gon** (*Ravinière*), Veuve de **Jean Compain** (*Ravinière*) sieur de la Picardière



En 1618 il écrit ses Stances sur la retraite, où l'expérience personnelle assume toute une tradition poétique :

*« Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement. »*

Figure 191 Portrait du poète

Annexe 2

Sépultures dans l'église Saint-Georges.

Les registres paroissiaux de Saint-Georges précisent si les défunts sont enterrés dans le cimetière tout proche ou à l'intérieur de l'église : voici la liste des notables signalés dans les registres paroissiaux et ayant trouvé sépulture dans l'église de Saint-Georges

personne	titre	date	remarques
René Duvau	enfant	20/02/1639	Mort chez Joachim Hardouin closier du dit Rosnay
Pierre Chabert	(4/5 ans)	24/08/1643	Fils des propriétaires du Gd-Vaudasnière
Thomas Marquet	Recteur curé	18/04/1648	
Julien Bourgouain	6 ans	02/05/1650	
René Soucher	Sgr de La Fontaine	08/06/1652	
Bertrand Barrault	Sgr de la Fosse	02/12/1652	
Guillaume Jaloigne		20/09/1660	83 ans
Jean Lenoir	fabricier	08/08/1661	
Racœur	Chantre à St Gatien	20/08/1662	Mort au Grand-Beauregard
Jacques de Saccardi	Mosny	19/01/1664	30 ans
Fille de François Girard	Sgr du Gd-Beauregard	26/12/1670	1 an
Charlotte Girard	idem	25/08/1670	3 mois
Madeleine de Saccardi	Ep. Sr DuFournet de Creté	01/10/1671	
Barthélémy Girard		26/10/1676	
Mr Hubert		12/12/1700	
Jean Daguideau		06/09/1701	
Gabrielle Pinon		24/07/1704	Fille de Mr Pinon receveur des contributions de Tours
Fils de Pierre Rocher		10/07/1705	Pierre Rocher ; secrétaire du Roi....
Henri Gallet	curé	17/08/1707	
Claude Breton		12/11/1710	Conseiller du Roi, substitut de SM en l'hôtel de la monnaie à Tours
Louis Cossard	Sgr de Marchebourg	17/10/1712	Ancien valet de chambre de Louis XIV
Nicolas Hubert	Echevin perpétuel de la ville de Tours	20/10/1720	
Françoise Lecoq	De la Neufville	07/07/1721	Épouse de Claude Delachave, mère du curé
Michel Chicoisneau	Sgr des Armuseries	17/08/1726	
Nicolas Chateigner	Curé de St Ouen les vignes	27/03/1726	
Perrine Ranvier		16/11/1728	Épouse de Messire le Febvre
Michel Demoyré	Bourgeois de Tours	06/10/1736	
Vincent Roy	Bourgeois de Tours	08/08/1738	
Marie Charlotte Thomas	Vve Sgr Boissière et Valinière	14/11/1738	
Louis Duval-Dunoyer		24/12/1738	Messenger ordinaire du Roy de Tours à Paris
Vincent Roy	Curé de Saint-Georges	22/04/1747	
Jean-Baptiste Allaire	Curé	07/06/1748	
Madeleine Gousson		17/01/1750	Femme de Pierre Bouchet procureur-fabrier
Susanne Meunier		29/07/1753	Femme de Jean Duchamp procureur-fabrier
Jean François Layette	Chevalier de St Louis	11/11/1755	
Marin Harouard	Curé de Saint Georges	27/11/1757	
Charles René Hudée	Sgr de la Boissière	11/10/1761	
Marie Louise Cossard	De Marchebourg	14/03/1763	Épouse de Sr Thomas Pallu procureur du Roy
Marie Richer		03/11/1764	Femme de Jean Sonzay procureur fabrier
Claude Cordier	Greffier de la généralité de Touraine	24/11/1765	
Madeleine Catherine Le Normand de la Place		22/02/1771	Veuve de François Lambron Le Bois le Roy
Athanase Hilaire Grasin	Chanoine Sénéchal de l'église St Martin de Tours	16/10/1771	En sa maison de Rosnay

Annexe 3

Maires de Tours ayant eu une attache avec Saint-Georges-sur-Loire.

Cette liste surement incomplète, démontre l'attrait de Saint-Georges sur les classes aisées tourangelles, l'énumération des mécènes qui financèrent la reconstruction du presbytère en 1784 est explicite « Parmi les notables on comptera : Alexandre Denis Léger, prêtre chanoine prébendé en l'église de Tours et commissaire du chapitre en cette partie, M^e François Delamarre, prêtre vicaire de St Saturnin et licencié en lois, Sr Pierre Castillon du Perron, administrateur de l'hôtel Dieu de Tours, Sr Guillaume Legrand receveur de l'Abbaye de Marmoutier, le Sr Laurent Bourgeois, bourgeois de Tours, le Sr François Fabry, le Sr Sylvain Allaire tous propriétaires en cette paroisse... » Il ne faut donc pas s'étonner de retrouver autant de Maires de Tours dans les familles de Saint-Georges...

Proche de Tours, offrant un lieu paisible avec une vue magnifique sur la Loire, un climat exceptionnel car protégé des vents du Nord par la présence du coteau, Saint-Georges séduisait ; noter que ces caractéristiques existent toujours. Il faut souligner l'extraordinaire continuité entre 1596 et 1616 où en 20 ans cinq mandats seront assurés par des personnalités impliquées avec Saint-Georges. D'autres noms apparaissent lors de l'histoire de Saint-Georges, d'autres noms qui furent aussi maires de Tours et qui ne sont pas dans le tableau ci-dessous, pour mémoire citons

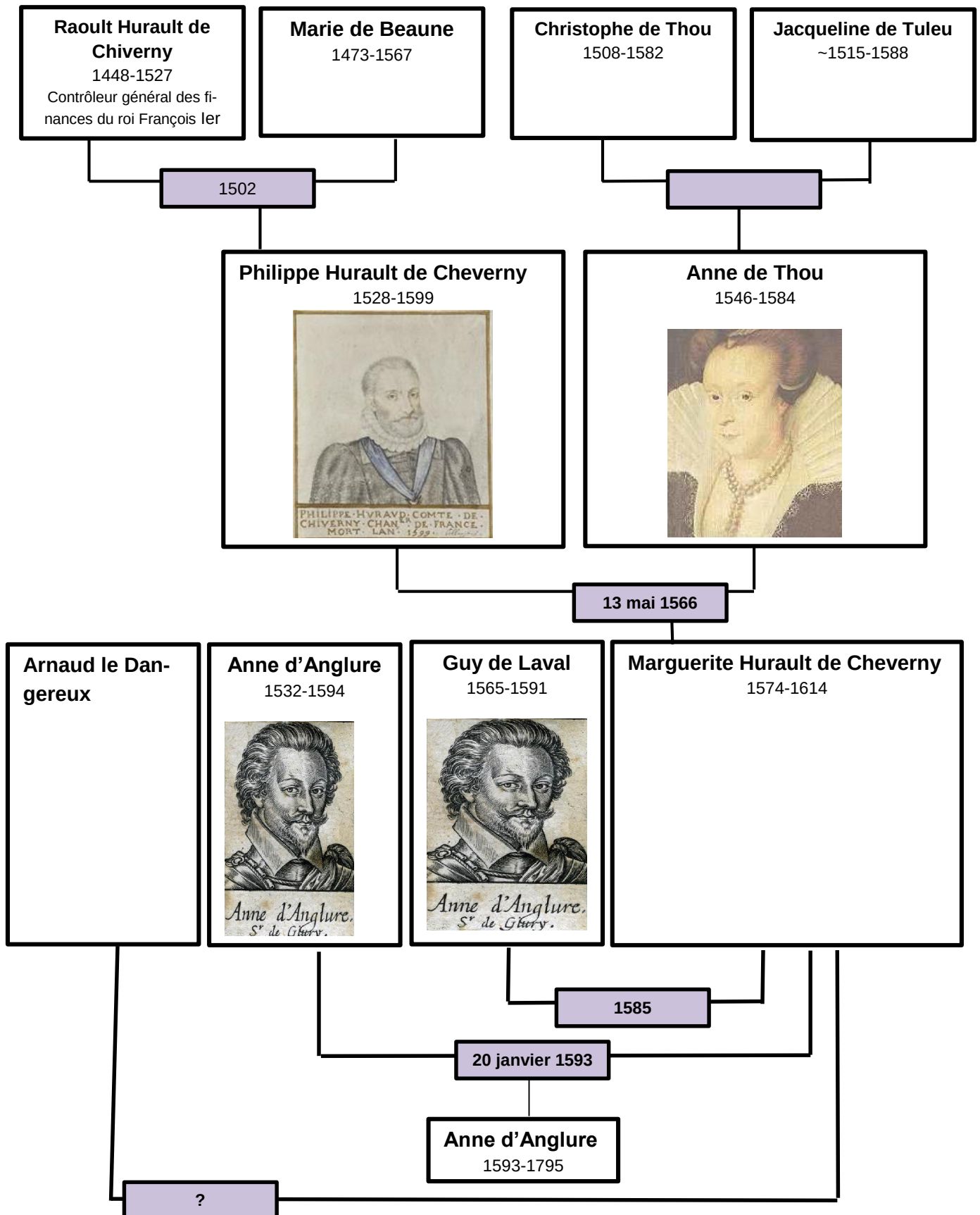
- Jean Patrix qui fut maire en 1643 (ce nom revient souvent au XVI^e s)
- Jean Taschereau de Baudry (maire de Tours de 1678 à 1682), on le voit intervenir sur le Conflit concernant Mosny en 1692
- Gabriel Taschereau de Baudry (Maire de Tours en 1709)

nom	Blason	date	
Thomas Bohier (ou Boyer)		1497	Thomas Bohier, baron de Saint-Cirque, seigneur de Chenonceau, trésorier de l'épargne, notaire et secrétaire de Charles VIII, époux de Catherine Briçonnet, constructeur de Chenonceau
Pierre Forget		1530	Il a été nommé maire et capitaine de la ville de Tours en novembre 1530 en remplacement de Georges de Vercle, contrôleur des finances de Madame mère du roi et nommé en 1529, et remplacé en 1531 par Antoine BOHIER Sieur DE LA CHESNAYE. Il a été secrétaire de Catherine DE MEDICIS duchesse d'Auvergne. En 1542 Pierre FORGET est nommé procureur à la sénéchaussée de Riom par Catherine de Médicis. Il est présent, le 15 février 1545 au contrat de mariage de son fils aîné Pierre FORGET le Jeune avec Marguerite BUREAU. En 1550, il est contrôleur des Grands Jours tenus à Tours.
César Forget Il est le frère de Jean Forget qui fut maire en 1598		1592	Seigneur de Baudry à Cérelles, pour lequel il obtint du roi, en 1585, le droit de fossés, tours et ponts-levis, de Beauvais à Azay-sur-Cher (1591) et de Boucahu à Cérelles (1594). Il était fils de Mathurin FORGET, avocat au présidial, seigneur de la Pommeraye, et d'Anne GALAND. Il épousa N. PHILIPPEAUX dont il n'eut pas de postérité. Trésorier général de France en la généralité de Tours, capitaine du château de cette ville (1585), il accéda aux fonctions de maire de Tours en novembre 1592. Durant son mandat, il eut à faire face aux ravages de la Ligue dans les environs de la ville. Il accueillit à Tours le 15 janvier 1594 le roi Henri IV. C'est le 29 janvier suivant qu'eut lieu la translation de la Sainte Ampoule de Marmoutier à Saint-Catien, puis Saint-Martin, avant de l'envoyer à Chartres pour le sacre du roi.
Charles Bouët de la Noue		1596-1597	Un descendant est Sgr de Saint-Georges

Jean Forget Sgr de la Tortinière		1598-1599	Fils de Mathurin FORGET, seigneur de la Pommeraye et avocat au présidial, et d'Anne GALAND, il épousa en 1562 Marguerite BARET. Avocat à Tours, maître des requêtes de la reine, il fut en 1596 l'un des trois échevins appelés à porter le cahier de remontrances de la ville à l'assemblée des notables de Rouen. Nommé maire en novembre 1598, il eut à résoudre les problèmes nés de la concurrence des soies étrangères et ceux relatifs aux conséquences de l'Edit de Nantes. Pendant son mandat, on opéra la réduction de la nouvelle enceinte qui de-vait s'étendre jusqu'au ruau Sainte-Anne. En avril 1599, il lui fallut prendre des mesures pour enrayer une épidémie de peste.
Etienne II Pallu Sgr de Vaux		1611-1612	
René Sain Sgr de la Farinière		1613-1614	idem
Charles Boutault		1615-1616	Posséda Beauregard Sgr de Beauregard
Etienne III Pallu Sgr de Perriers		1629-1630	
Jacques Bouet de la noue		1645	
Gabriel Compain Sgr de la Membrolle		1665-1666	Son père posséda le clos Baugé (la Ravinière)
René Le Gras de Sé-cheval		1821-1828	Posséda les Armuseries

Annexe 4

Généalogie de Marguerite Hurault de Cheverny



Remerciements

Mes remerciements s'adresseront d'abord à l'Association des Amis de la Chapelle Saint-Georges et à l'équipe qui l'anime, chacun se reconnaîtra, car si cette Association n'avait pas existée je ne me serais probablement jamais lancé dans cette exploration historique. Mais avec leur motivation pour la chapelle, église de l'ancienne paroisse, il ont su capter mon attention. En ce lieu se maintient le feu sacré qui fait que le sentiment d'appartenance à Saint-Georges perdure, bien plus ils ont obtenu que des scientifiques dont Frédéric Epaud, s'intéressent à ce bâtiment, datent sa charpente à l'année 1027, découvrant ainsi que nous possédons la plus vieille charpente romane de France. Cette révélation n'est peut-être pas la dernière que nous réserve la chapelle !

L'équipe qu'anime Patrick Leloup a donc su m'accueillir, et je tiens à les remercier.

Merci à tous et aussi à bien d'autres qui, membres de la Société Archéologique de Touraine répondent à mes questions et sollicitations en particulier son inépuisable bibliothèque et ceux qui la fréquentent. Je ne peux ignorer les Archives Départementales d'Indre et Loire où je puise mille réponses ou informations.

Mais cette passion pour l'histoire locale prend du temps et je voudrais reconnaître la patience de mon épouse qui supporte tous mes commentaires sur mes investigations et qui tolère tout ce temps que mes recherches consomment.

Robert Pezzani

Publications du même auteur

- **Le château de la Tour à Rochecorbon**
- **Rochecorbon au fil de l'eau au fil du temps**
- **Le Manoir des Basses Rivières. Rochecorbon**
- **Saint-Georges sur Loire : le chef-lieu (volume 1)**
- **Saint-Georges sur Loire ; les écarts (volume 2)**
- **Une histoire de Parçay-Meslay**

Ces publications se font sans rémunération de l'auteur

Edition ; **Robert Pezzani, Parçay-Meslay Année 2026**

En 1808 l'ancienne commune de Saint-Georges fusionne avec Rochecorbon. Cela n'effaça pas une histoire si riche qu'un seul volume semblait trop étroit pour tout contenir. Il fallut se limiter dans un premier temps au chef-lieu, c'est-à-dire au bord de Loire et le plateau qui le domine. Un second tome traitera des autres secteurs.

